This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Michelet

SEIGNOBOS

PARIS
Armand Colin & Cie, Éditeurs
5, rue de Médicis, 5

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCI

Michelet

A LA MÊME LIBRAIRIE

Lectures littéraires

Pages choisies des Grands Écrivains

Nouvelle collection de volumes in-18 jésus, brochés ou reliés en toile anglaise.

George Sand, par S. ROCHEBLAVE, broché, 3 fr. 50; relié.	4	»
J.-J. Rousseau, par S. ROCHEBLAVE, broché, 3 fr.; relié. .	3	50
Ernest Renan, broché, 3 fr. 50; relié.	4	»
Alfred de Musset, par G. ROBERTET, broché, 3 fr. 50; relié.	4	»
Thiers, par G. ROBERTET, broché, 3 fr. 50; relié.	4	»
Michelet, par SEIGNOBOS, broché, 4 fr.; relié.	4	50
Chateaubriand, par S. ROCHEBLAVE (*sous presse*), br., 3 fr.; r.	3	50
Lesage, par MORILLOT (*sous presse*), broché, 3 fr.; relié. .	3	50
H. de Balzac, par LANSON (*sous presse*), br., 3 fr. 50; relié.	4	»
Gustave Flaubert, par LANSON (*sous presse*), br., 3 fr.; relié.	3	50
Th. Gautier, par SIRVEN (*sous presse*), broché, 3 fr. 50; relié.	4	»

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays y compris la Suède, la Norwège et la Hollande.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue des Poitevins, 6.

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Michelet

SEIGNOBOS

PARIS
Armand Colin & Cie, Éditeurs
5, rue de Mézières, 5

1894
Tous droits réservés.

844.6
M621pcs

612960

PRÉFACE

Les *Pages choisies* des œuvres de Michelet, que nous offrons aujourd'hui au public sont tout autre chose que les *Extraits historiques* publiés en octobre 1887. Ceux-ci répondent à un programme imposé, ils constituent un livre de classe spécialement à l'usage des élèves qui n'ont que peu de temps à donner à l'étude de l'histoire, et doivent cependant en recevoir la forte empreinte.

Les *Extraits historiques* remplissent admirablement ce but. Le relief de l'exposition des faits, la vigueur ou le charme familier du récit, le coloris puissant du style, gravent à jamais dans le souvenir la genèse de notre tradition nationale. L'enfant qui demain sera un homme voué à la carrière industrielle ou scientifique, grâce à ce résumé plein de l'âme de la France, emportera pour toujours de l'école l'amour profond de la Patrie.

Ce titre même : *Extraits historiques*, dit clairement, sans qu'il y ait lieu d'insister, qu'on n'y trouvera qu'une portion relativement minime de l'œuvre complète de Michelet. Cette œuvre est si vaste, si instructive par la variété des sujets qu'elle embrasse, que l'on a senti la nécessité d'en publier un nouveau recueil, pour le profit non seulement de la jeunesse, mais encore des adultes qui n'ont pas les loisirs d'étudier les productions du maître dans toute leur étendue.

Les *Pages choisies* que nous offrons aujourd'hui au public se composent d'une série de morceaux recueillis, avec intelligence, dans chacun des ouvrages de l'illustre écrivain ; cet ensemble, — en même temps qu'il précise la chaîne logique de l'œuvre entière, — forme un volume précieux pour la culture de l'esprit du lecteur ou sa récréation.

Nous avons disposé ces pages choisies dans un ordre qui répond au triple caractère de l'Œuvre de Michelet : *Observation et glorification de la Nature; Études sur le développement de l'humanité et sur les questions sociales; Travaux historiques.*

La *Nature* ouvre le livre ; c'est son droit, elle est éternelle. — Pour la mieux voir et la mieux décrire dans ses manifestations multiples, Michelet, après avoir écrit l'*Oiseau*, entreprend son grand voyage à travers l'espace, sur ses ailes rapides. Son vol l'emporte de l'horreur des glaces polaires aux brûlantes féeries des tropiques ; de la région du ciel aux p

fondes ténèbres des abîmes de la terre. Un court moment, pour leur repos, tous deux s'arrêtent au bord du nid, ce petit foyer aérien, chaud d'amour et d'amour maternel. — Là est le secret de la captivité volontaire que s'impose, aux plus beaux jours de l'année, l'être entre tous libre et mobile; là, le secret de ses industries ingénieuses et variées pour construire, feutrer, protéger le cher petit berceau; là aussi sa chanson...

Mais les voilà repartis, et déjà bien loin, bien haut au-dessus des mers, du front sourcilleux des monts. Chemin faisant, ils ont rencontré celui que, dans son style imagé, Michelet appelle : « le fils de la nuit », l'*Insecte*, pâture de l'oiseau, et pourtant son supérieur par les instincts sociables qui vont jusqu'à lui faire trouver la cité (Fourmis, Abeilles, Termites). Chacune de ces rencontres ou de ces sublimes visions nous a valu un poème : *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer*, *la Montagne*.

Le *Ciel*, dont Michelet rêva si souvent de nous raconter l'histoire; la *Plante*, devaient compléter la série de ces chefs-d'œuvre. Il en commençait l'étude, quand retentit le cri d'alarme, 1870!

Blessé au plus profond des blessures de la France, il s'arracha, dit adieu à la consolante nature, et, l'âme en deuil, rentra pour toujours dans l'histoire. A vrai dire, sous des formes différentes, elle l'a occupé toute sa vie. L'étude de l'*Humanité* et de

son évolution, dès le premier essor de sa pensée, le saisit tout entier.

Dans la largeur de son esprit philosophique, il la prit d'abord dans son ensemble et son universalité : *Vico. — Introduction à l'histoire universelle.*

L'identité de cette méthode se retrouve encore dans son étude de la France. Avant de la raconter dans le détail, il marque d'un trait puissant son unité géographique et historique : *Tableau de la France.*

En 1835, dans les *Origines du droit*, Michelet passe, au contraire, de la synthèse à l'analyse. Il reprend l'Humanité à son berceau, il la suit dans cette conscience primitive qui se cherche et dégage peu à peu sa personnalité dans une série de poétiques symboles répondant aux dates importantes de l'existence individuelle, de la naissance à la mort.

Dix ans plus tard, 1844, Michelet fera l'inverse : il nous présentera cette même humanité, affranchie de son développement initial, ayant atteint en quelque sorte sa majorité et responsable désormais. Il la prend au milieu des fluctuations, des combats pour l'existence ; il se fait son guide dans la lutte qu'elle doit soutenir, il l'enseigne, lui montre à côté du droit le devoir, et, par la plénitude du cœur, aussi bien que par l'exemple de sa propre vie, il l'élève à l'amour du sacrifice (*le Peuple*).

L'œuvre de Michelet est un continuel *ricorso;* c'est

à cela surtout qu'elle doit la fécondité de son enseignement. De 1844, où il nous décrit l'existence méritante du peuple des villes et des campagnes, du paysan sur le sillon, de l'ouvrier dans la cité, jusqu'en 1858, c'est-à-dire pendant quinze ans, il couve la même pensée : affermir la cité par ce qui en fait la base et la pierre angulaire, le foyer domestique.

Cette fois, il nous montre l'Humanité renaissante dans la famille et l'enfant au berceau, renouant éternellement, à travers les âges, la chaîne du progrès. — De là cette belle trilogie (*l'Amour, la Femme, nos Fils*) qui est à la fois un poème de mutuelle tendresse, et un traité d'éducation.

Ce grand esprit qui ne pouvait la comprendre sans la pensée religieuse et qui en eut tant besoin pour lui, s'attacha ensuite à démontrer que le sentiment religieux est né avec l'humanité elle-même. Il en fournit les preuves, en traçant ses manifestations successives à travers les siècles (*Bible de l'Humanité*).

L'*Histoire*, celle de notre France surtout, vient fermer le livre. La destination des *Extraits historiques* nous avait imposé, comme on l'a vu plus haut, l'obligation d'ajourner les côtés spécialement littéraires et artistiques. On les trouvera ici ; ils complètent les *Extraits* et leur communiquent, pour le lecteur, un nouvel attrait.

A. M.

Vélizy, 2 octobre 1888.

ANTHOLOGIE

DE

J. MICHELET

L'OISEAU

Michelet s'était établi, en 1853, dans une maison aux environs de Nantes : c'est là que sa femme, sa collaboratrice, prépara le livre de l'*Oiseau*. Il le reprit et l'acheva l'automne suivant, au bord de la mer, près du Havre, dans une maison qui domine le cap de la Hève (1856). Michelet avait été très attristé de l'acharnement avec lequel les hommes détruisent les oiseaux.

Son intention était de les faire aimer, en montrant tout ce qu'ils ont de beauté, de grandeur et d'utilité pour l'homme.

Le livre, précédé d'une longue introduction, où l'auteur explique comment il a été conduit à l'étude de la nature, est divisé en deux *parties*.

La première est consacrée à l'oiseau considéré comme destructeur. Michelet, après avoir décrit les caractères communs à tous les oiseaux, l'œuf et l'aile, passe en revue les oiseaux de mer, les oiseaux de marais, les oiseaux de proie, pour montrer les services qu'ils rendent en débarrassant la terre des animaux inférieurs et des cadavres.

Dans la deuxième partie, il parle des oiseaux chanteurs et des oiseaux constructeurs ; il décrit leurs voyages, leurs nids et l'éducation qu'ils donnent à leurs petits ; il choisit les oiseaux les plus connus : l'hirondelle, l'alouette, le pic, le rossignol.

LA LUMIÈRE. — LES TERREURS DE LA NUIT

Dans ce morceau l'auteur montre combien la lumière est nécessaire à l'oiseau.

Le monde des poissons est celui du silence. On dit : « Muet comme un poisson. »

Le monde des insectes est celui de la nuit. Ils sont tous lucifuges. Ceux même, comme l'abeille, qui travaillent le jour, préfèrent pourtant l'obscurité.

Le monde des oiseaux est celui de la lumière, du chant.

Tous vivent du soleil, s'en imprègnent ou s'en inspirent. Ceux du Midi en mettent les reflets sur leurs ailes ; ceux de nos climats, dans leurs chants ; beaucoup le suivent de contrées en contrées.

« Voyez, dit Saint-John[1], comme au matin ils saluent le soleil levant, et le soir, fidèlement, s'assemblent pour voir son coucher de nos rivages d'Écosse. Vers le soir, le coq de bruyères, pour le voir plus longtemps, se hausse et se balance sur la branche du plus haut sapin. »

Lumière, amour et chant sont pour eux même chose. Si l'on veut que le rossignol captif chante hors du temps

1. Naturaliste anglais contemporain.

d'amour, on lui couvre sa cage, puis tout à coup on lui rend la lumière, et il retrouve la voix. L'infortuné pinson, que des barbares rendent aveugle, chante avec une animation désespérée et maladive, se créant par la voix sa lumière d'harmonie, se faisant son soleil à lui par la flamme intérieure.

Lumière veut dire sécurité pour tous les êtres.

C'est la garantie de la vie pour l'homme et l'animal; c'est comme le sourire rassurant, pacifique et serein, la franchise de la nature. Elle met fin aux terreurs sombres qui nous suivent dans les ténèbres, aux craintes trop fondées, et aussi au tourment des songes, non moins cruels, aux pensées troubles qui agitent et bouleversent l'âme.

Dans la sécurité de l'association civile qu'il s'est faite à la longue, l'homme comprend à peine les angoisses de la vie sauvage aux heures où la nature laisse si peu de défense, où sa terrible impartialité ouvre la carrière à la mort, légitime autant que la vie. En vain vous réclamez. Elle dit à l'oiseau que le hibou aussi a le droit de vivre. Elle répond à l'homme : « Je dois nourrir mes lions. »

Lisez dans les voyages l'effroi des malheureux égarés dans les solitudes d'Afrique, du misérable esclave fugitif qui n'échappe à la barbarie humaine que pour rencontrer une nature barbare. Quelles angoisses, dès qu'au soleil couché commencent à rôder les sinistres éclaireurs du lion, les loups et les chacals, qui l'accompagnent à distance, le précèdent en flairant, ou le suivent en croque-morts ! Ils vous miaulent lamentablement : « Demain, on cherchera tes os. » Mais quelle profonde horreur ! Le voici à deux pas... il vous voit, vous regarde, rugit profondément, du gouffre de son gosier d'airain, somme sa

proie vivante, l'exige et la réclame !... Le cheval n'y tient pas; il frissonne, il sue froid, se cabre... L'homme, accroupi entre les feux, s'il peut en allumer, garde à peine la force d'alimenter ce rempart de lumière qui seul protège sa vie.

La nuit est tout aussi terrible pour l'oiseau, même en nos climats qui sembleraient moins dangereux. Que de monstres elle cache, que de chances effrayantes pour lui dans son obscurité ! Ses ennemis nocturnes ont cela de commun, qu'ils arrivent sans faire aucun bruit. Le chat-huant vole d'une aile silencieuse, comme étoupée de ouate. La longue belette s'insinue au nid, sans frôler une feuille. Le fouine ardente, altérée de sang chaud, est si rapide, qu'en un moment elle saigne et parents et petits, égorge la famille entière.

Il semble que l'oiseau, quand il a des enfants, ait une seconde vue de ces dangers. Il a à protéger une famille plus faible, plus dénuée encore que celle du quadrupède dont le petit marche en naissant. Mais quelle protection ? il ne peut guère que rester et mourir; il ne s'envole pas : l'amour lui a cassé les ailes. Toute la nuit, l'étroite entrée du nid est gardée par le père, qui ne dort ni ne veille, qui tombe de fatigue et présente au danger son faible bec et sa tête branlante. Que sera-ce s'il voit apparaître la gueule énorme du serpent, l'œil horrible de l'oiseau de mort, démesurément agrandi ?

Grande pour tous les êtres est la tristesse du soir, et même pour les protégés. Les peintres hollandais[1] l'ont bien naïvement saisie et exprimée pour les bestiaux laissés dans les prairies. Le cheval se rapproche volontiers de son compagnon, pose sur lui sa tête. La vache revient

1. Du XVIIe siècle.

à la barrière suivie de son petit, et veut retourner à l'étable. Car ceux-ci ont une étable, un logis, un abri contre les embûches nocturnes. L'oiseau, pour toit, n'a qu'une feuille !

Quel bonheur aussi, le matin, quand les terreurs s'enfuient, que l'ombre disparaît, que le moindre buisson s'éclaire et s'illumine ! quel gazouillement au bord des nids, et quelles vives conversations ! C'est comme une félicitation mutuelle de se revoir, de vivre encore. Puis commencent les chants. Du sillon, l'alouette va montant et chantant, et elle porte jusqu'au ciel la joie de la terre.

L'ALOUETTE

Cette description de l'alouette est un des morceaux les plus célèbres de Michelet.

L'oiseau des champs par excellence, l'oiseau du laboureur, c'est l'alouette, sa compagne assidue, qu'il retrouve partout dans son sillon pénible pour l'encourager, le soutenir, lui chanter l'espérance. *Espoir*, c'est la vieille devise de nos Gaulois[1], et c'est pour cela qu'ils avaient pris comme oiseau national cet humble oiseau si pauvrement vêtu, mais si riche de cœur et de chant.

La nature semble avoir traité sévèrement l'alouette. La disposition de ses ongles la rend impropre à percher sur les arbres. Elle niche à terre, tout près du pauvre lièvre et sans abri que le sillon. Quelle vie précaire, aventurée, au moment où elle couve ! Que de soucis, que d'inquiétudes ! A peine une motte de gazon dérobe au

1. Les peuples qui possédaient la Gaule avant la conquête romaine comptaient l'alouette parmi leurs emblèmes.

chien, au milan, au faucon, le doux trésor de cette mère. Elle couve à la hâte, elle élève à la hâte la tremblante couvée. Qui ne croirait que cette infortunée participera à la mélancolie de son triste voisin, le lièvre ?

Cet animal est triste et la crainte le ronge. (LA FONTAINE.)

Mais le contraire a lieu par un miracle inattendu de gaieté et d'oubli facile, de légèreté, si l'on veut, et d'insouciance française : l'oiseau national, à peine hors de danger, retrouve toute sa sérénité, son chant, son indomptable joie. Autre merveille : ses périls, sa vie précaire, ses épreuves cruelles n'endurcissent pas son cœur ; elle reste bonne autant que gaie, sociable et confiante, offrant un modèle, assez rare parmi les oiseaux, d'amour fraternel ; l'alouette, comme l'hirondelle, au besoin, nourrira ses sœurs.

Deux choses la soutiennent et l'animent : la lumière et l'amour. Elle aime la moitié de l'année. Deux fois, trois fois, elle s'impose le périlleux bonheur de la maternité, le travail incessant d'une éducation de hasards. Mais quand l'amour lui manque, la lumière lui reste et la ranime. Le moindre rayon de lumière suffit pour lui rendre son chant.

C'est la fille du jour. Dès qu'il commence, quand l'horizon s'empourpre et que le soleil va paraître, elle part du sillon comme une flèche, porte au ciel l'hymne de joie. Sainte poésie, fraîche comme l'aube, pure et gaie comme un cœur enfant ! Cette voix sonore, puissante, donne le signal aux moissonneurs. « Il faut partir, dit le père ; n'entendez-vous pas l'alouette ? » Elle les suit, leur dit d'avoir courage ; aux chaudes heures, les invite au sommeil, écarte les insectes. Sur la tête penchée de la

jeune fille à demi éveillée elle verse des torrents d'harmonie.

L'HIRONDELLE

Après l'alouette vient le tour de l'hirondelle, représentée par Michelet comme l'oiseau par excellence.

L'hirondelle, prise dans la main et envisagée de près, est un oiseau laid et étrange, avouons-le ; mais cela tient précisément à ce qu'elle est l'*oiseau* par excellence, l'être entre tous né pour le vol. La nature a tout sacrifié à cette destination : elle s'est moquée de la forme, ne songeant qu'au mouvement; et elle a si bien réussi, que cet oiseau, laid au repos, au vol est le plus beau de tous.

Des ailes en faux, des yeux saillants, point de cou (pour tripler la force); de pied, peu ou point : tout est aile. Voilà les grands traits généraux. Ajoutez un très large bec, toujours ouvert, qui happe sans arrêter, au vol, se ferme et se rouvre encore.

Ainsi, elle mange en volant, elle boit, se baigne en volant, en volant nourrit ses petits.

Si elle n'égale pas en ligne droite le vol foudroyant du faucon, en revanche elle est bien plus libre ; elle tourne, fait cent cercles, un dédale de figures incertaines, un labyrinthe de courbes variées, qu'elle croise, recroise à l'infini. L'ennemi s'y éblouit, s'y perd, s'y brouille, et ne sait plus que faire. Elle le lasse, l'épuise ; il renonce, et la laisse non fatiguée. C'est la vraie reine de l'air ; tout l'espace lui appartient par l'incomparable agilité du mouvement. Qui peut changer ainsi à tout moment d'élan et tourner court ? Personne. La chasse infiniment variée et capricieuse d'une proie toujours tremblotante, de la

mouche, du cousin, du scarabée, de mille insectes qui flottent et ne vont point en ligne droite, c'est sans nul doute la meilleure école du vol, et ce qui rend l'hirondelle supérieure à tous les oiseaux.

La nature, pour arriver là, pour produire cette aile unique, a pris un parti extrême, celui de supprimer le pied. Dans la grande hirondelle d'église, qu'on appelle martinet, le pied est atrophié. L'aile y gagne : on croit que le martinet fait jusqu'à quatre-vingts lieues par heure. Cette épouvantable vitesse l'égale à la frégate[1] même. Le pied, fort court chez la frégate, n'est chez le martinet qu'un tronçon; s'il pose, c'est sur le ventre : aussi, il ne pose guère. Au rebours de tout autre être, le mouvement seul est son repos. Qu'il se lance des tours[2] se laisse aller en l'air, l'air le berce amoureusement, le porte et le délasse. Qu'il veuille s'accrocher, il le peut de ses faibles petites griffes. Mais qu'il pose, il est infirme et comme paralytique, il sent toute aspérité, la dure fatalité de la gravitation[3] l'a repris; le premier des oiseaux semble tomber au reptile.

Prendre l'essor d'un lieu, c'est pour lui le plus difficile : aussi s'il niche si haut, c'est qu'au départ il doit se laisser choir dans son élément naturel. Tombé dans l'air, il est libre, il est maître; mais jusque-là serf, dépendant de toute chose, à la discrétion de qui mettrait la main sur lui.

Le vrai nom du genre, qui dit tout, c'est le nom grec *Sans pied* (A-pode). Le grand peuple des hirondelles, avec ses soixante espèces, qui remplit la terre, l'égaye

1. Oiseau de mer, v. page 56.

2. Les martinets font souvent leurs nids dans les tours des grandes églises.

3. C'est-à-dire qu'en vertu des lois de la gravitation, il est invinciblement attiré vers la terre.

et la charme de sa grâce, de son vol et de son gazouillement, doit toutes ses qualités aimables à cette difformité d'avoir peu, très peu de pied; elle se trouve à la fois la première de la gent ailée par le don, l'art complet du vol, d'autre part la plus sédentaire et la plus attachée au nid.

Chez cette tribu à part, le pied ne suppléant point l'aile, l'éducation des jeunes étant celle de l'aile seule et le long apprentissage du vol, les petits ont longtemps gardé le nid, longtemps sollicité les soins, développé la prévoyance et la tendresse maternelles. Le plus mobile des oiseaux s'est trouvé lié par le cœur. Le nid n'a pas été le nid nuptial d'un moment, mais un foyer, une maison, l'intéressant théâtre d'une éducation difficile et des sacrifices mutuels. Il y a eu une mère tendre, une épouse fidèle; que dis-je ? bien plus, de jeunes sœurs qui s'empressent d'aider la mère, petites mères elles-mêmes et nourrices d'enfants plus jeunes encore. Il y a eu tendresse maternelle, soins et enseignement mutuel des petits aux plus petits.

L'OISEAU TRAVAILLEUR. — LE PIC

Après avoir parlé des oiseaux de proie, Michelet décrit les oiseaux qui travaillent et qui chantent. Le pic lui paraît le type le plus complet de l'oiseau travailleur.

Le pic ne serait pas l'idéal du travailleur, s'il n'était calomnié et persécuté. Sa corporation modeste, répandue dans les deux mondes, sert l'homme, l'enseigne et l'édifie. L'habit varie; le signe commun de reconnaissance est le chaperon écarlate dont ce bon ouvrier couvre généralement sa tête, son crâne épais et solide. L'in-

strument de son état, qui sert de pioche et d'alène, de ciseau et de doloire, c'est son bec, carrément taillé. Ses jambes nerveuses, armées de forts ongles noirs d'une prise ferme et solide, l'assurent parfaitement sur sa branche, où il reste des jours entiers dans une attitude incommode, frappant toujours de bas en haut. Sauf le matin, où il s'agite, remue ses membres en tous sens, comme font les meilleurs travailleurs qui s'apprêtent quelques moments pour ne plus se déranger, il pioche toute une longue journée avec une application singulière. On l'entend tard encore, qui prolonge le travail dans la nuit et gagne ainsi quelques heures.

Sa constitution répond à une vie si appliquée. Ses muscles, toujours tendus, rendent sa chair dure et coriace. La vésicule du fiel, très grande chez lui, semble accuser une grande disposition bilieuse, acharnée, violente au travail, du reste aucunement colérique.

Un jugement fort sérieux sur le pic, c'est celui des Indiens du Nord de l'Amérique. Ces héros[1] ont bien vu que le pic était un héros. Ils aiment à porter la tête de celui qu'on nomme *Pic à bec d'ivoire*, et croient que son ardeur, son courage passera en eux. Croyance très fondée, comme l'expérience le prouve. Le plus ferme cœur se sent affermi en voyant sans cesse sur lui ce parlant symbole; il se dit : « Je serai tel pour la force et pour la constance. »

Seulement, il faut remarquer que, si le pic est un héros, c'est le héros pacifique du travail. Il ne réclame rien de plus. Son bec qui pourrait être redoutable, ses ergots très forts, sont préparés cependant pour toute autre chose que pour le combat. Le travail l'a pris tellement,

1. Il s'agit des Indiens guerriers et chasseurs.

qu'aucune rivalité ne le conduit à la guerre. Il l'absorbe, exige de lui tout l'effort de ses facultés.

Travail varié et compliqué. D'abord, l'excellent forestier, plein de tact et d'expérience, éprouve son arbre au marteau, je veux dire au bec. Il ausculte comment résonne cet arbre, ce qu'il dit, ce qu'il a en lui. Le procédé d'auscultation, si récent en médecine, était l'art principal du pic, depuis des milliers d'années. Il interrogeait, sondait, voyait par l'ouïe les lacunes caverneuses qu'offrait le tissu de l'arbre. Tel, sain et fort en apparence, que, pour sa taille gigantesque, a désigné, marqué le marteau de la marine[1], le pic, bien autrement habile, le juge véreux, carié, susceptible de manquer de la manière la plus funeste, de plier en construction, ou de faire une voie d'eau et de causer un naufrage.

L'arbre éprouvé mûrement, le pic se l'adjuge, s'y établit; là il exercera son art. Ce bois est creux, donc gâté, donc peuplé; une tribu d'insectes y habite. Il faut frapper à la porte de la cité. Les citoyens, en tumulte, voudront fuir ou par-dessus les murailles de la ville, ou en bas, par les égouts. Il y faudrait des sentinelles; au défaut, l'unique assiégeant veille, et de moment en moment regarde derrière pour happer les fugitifs au passage, à quoi sert parfaitement une langue d'extrême longueur qu'il darde comme un petit serpent. L'incertitude de cette chasse, le bon appétit qu'il y gagne, le passionnent; il voit à travers l'écorce et le bois; il assiste aux terreurs et aux conseils du peuple ennemi. Parfois, il descend très vite, pensant qu'une issue secrète pourrait sauver les assiégés.

Un arbre sain au dehors, rongé, pourri au dedans,

1. Marqué par l'administration de la marine comme propre aux constructions navales.

c'est une terrible image pour le patriote qui rêve au destin des cités. Rome, aux temps où la république commençait à s'affaisser, se sentant semblable à cet arbre, frissonna un jour que le pic vint tomber en plein forum [1] sur le tribunal, sous la main même du préteur [2]. Le peuple s'émut grandement, et roulait de tristes pensées. Mais les devins mandés arrivent : si l'oiseau part impunément, la république mourra; s'il reste, il ne menace plus que celui qui l'a dans sa main, le préteur. Ce magistrat, qui était Ælius Tubero, tua l'oiseau à l'instant, mourut lui-même bientôt, et la république dura deux siècles encore.

LE ROSSIGNOL. — LE CHANT

Le rossignol est décrit comme le type de l'oiseau chanteur.

Le célèbre Pré-aux-Clers, aujourd'hui marché Saint-Germain, est, comme on sait, le dimanche, le marché aux oiseaux de Paris [3]. Lieu curieux à plus d'un titre. C'est une vaste ménagerie, fréquemment renouvelée, musée mobile et curieux de l'ornithologie française.

D'autre part, un tel encan d'êtres vivants, après tout, de captifs dont un grand nombre sentent vivement la captivité, d'esclaves que le marchand montre, vend et fait valoir plus ou moins adroitement, rappelle indirectement les marchés de l'Orient, les encans d'esclaves humains [4]. Les esclaves ailés, sans savoir nos langues, n'expriment

1. La place publique de Rome où se tenait l'assemblée du peuple.
2. Magistrat romain qui rendait la justice.
3. Ceci a été écrit en 1855. Ce marché n'existe plus aujourd'hui.
4. L'auteur fait allusion aux marchés d'esclaves qui existent encore dans certains pays musulmans.

pas moins clairement la pensée de l'esclavage : les uns nés ainsi, résignés; ceux-là, sombres et muets, rêvant toujours la liberté. Quelques-uns paraissent s'adresser à vous, vouloir arrêter le passant, ne demander qu'un bon maître. Que de fois nous vîmes un chardonneret intelligent, un aimable rouge-gorge, nous regarder tristement, mais d'un regard non équivoque qui disait : « Achète-moi ! »

Un dimanche de cet été, nous y fîmes une visite que nous n'oublierons jamais.

Ce jour, la reine du marché était une fauvette à tête noire, oiseau artiste de grand prix, mis à part dans l'étalage, au-dessus des autres cages, et comme un bijou sans pair. Elle voletait, svelte et charmante; en elle tout était grâce. Formée à la captivité dans une longue éducation, elle semblait ne regretter rien, et ne pouvait donner à l'âme que des impressions douces, heureuses. C'était visiblement un être tout suave, et si harmonique de chant et de mouvement, qu'en la voyant se mouvoir je croyais l'entendre chanter.

Plus bas, et dans une misérable cage fort petite, peuplée pêle-mêle d'une demi-douzaine d'oiseaux de tailles fort différentes, on me montra un prisonnier que je n'aurais pas distingué, un jeune rossignol pris le matin même. L'oiseleur, par un habile machiavélisme, avait mis le captif dans un monde de petits esclaves fort gais et déjà tout faits à la reclusion. C'étaient de jeunes troglodytes, nés en cage et récemment; il avait fort bien calculé que la vue des jeux de l'enfance innocente trompe parfois les grandes douleurs.

Grande évidemment, immense était celle-ci, plus frappante qu'aucune de celles que nous exprimons par les larmes. Douleur muette, enfermée en soi, qui ne voulait

que ténèbres. Il était au plus loin reculé dans l'ombre, au fond de la cage, caché à demi au fond d'une petite mangeoire, se faisant gros et gonflé de ses plumes un peu hérissées, fermant les yeux, sans les ouvrir même quand il était heurté dans les jeux folâtres, indiscrets, de ces petits turbulents qui se poussaient souvent sur lui. Visiblement, il ne voulait ni voir, ni entendre, ni manger, ni se consoler. Ces ténèbres volontaires, je le sentais bien, étaient, dans sa cruelle douleur, *un effort pour ne pas être*, un suicide intentionnel. D'esprit il embrassait la mort, et mourait, autant qu'il pouvait, par la suspension des sens et de toute activité extérieure.

Notez que, dans cette attitude, il n'y avait rien de haineux, rien d'amer, rien de colérique, rien de ce qui eût rappelé son voisin, l'âpre pinson, dans son attitude d'effort si violente et si tourmentée. Même l'indiscrétion des oiseaux enfants qui, sans souci ni respect, se jetaient sur lui, ne tirait de lui aucune marque d'impatience. Il disait visiblement : « Qu'importe à celui qui n'est plus? » Quoique ses yeux fussent fermés, je n'en lisais pas moins en lui. Je sentais une âme d'artiste, toute douceur et toute lumière, sans fiel et sans dureté contre la barbarie du monde et la férocité du sort.

Comment ne pas l'appeler artiste? il en a le tempérament au degré suprême où l'homme l'a lui-même rarement. Tout ce qui y tient, qualités, défauts, en lui surabonde. Il est sauvage et craintif, défiant, mais pas du tout rusé. Il ne consulte point sa sûreté et ne voyage que seul. Il est ardemment jaloux, en émulation égal au pinson. « Il se crèverait à chanter, » dit un de ses historiens. Il s'écoute, il s'établit surtout où il y a écho, pour entendre et répondre. Nerveux à l'excès, on le voit, en captivité, tantôt dormir longtemps le jour avec des rêves agités,

parfois se débattre, veiller et se démêler. Il est sujet aux attaques de nerfs, à l'épilepsie.

Il est bon, il est féroce. Je m'explique. Son cœur est tendre pour les faibles et les petits : donnez-lui des orphelins, il s'en charge, les prend à cœur ; mâle et vieux, il les nourrit, les soigne attentivement comme ferait une femelle. D'autre part il est extrêmement âpre à la proie, engloutissant et avide ; la flamme qui brûle en lui et le tient presque toujours maigre lui fait constamment sentir le besoin du renouvellement : et c'est aussi une des raisons qui font qu'on le prend si aisément. Il suffit de tendre au matin, en avril et mai surtout, quand il s'épuise à chanter dans toute la longueur des nuits. A l'aurore, exténué, faible, avide, il se jette à l'aveugle sur l'appât. Il est d'ailleurs fort curieux ; et, pour voir des objets nouveaux, il vient également se faire prendre.

Une fois pris, si l'on n'avait soin de lier ses ailes, ou plutôt de couvrir à l'intérieur et de matelasser le haut de sa cage, il se tuerait par sa violence effarée et ses mouvements.

Cette violence est extérieure. Au fond, il est doux et docile : c'est là ce qui le met si haut et le fait vraiment artiste. Il est non seulement le plus inspiré, mais le plus éducable, le plus civilisable, le plus laborieux.

C'est un spectacle de voir les petits autour du père, écouter attentivement, profiter, se former la voix, corriger peu à peu leurs fautes, leur rudesse de novices, assouplir leurs jeunes organes.

Mais combien plus curieux est-il de le voir se former lui-même, se juger, se perfectionner, s'écouter sur de nouveaux thèmes ! Cette persévérance, ce sérieux, qui vient du respect de son art et d'une religion intérieure, c'est la moralité de l'artiste, son sacre divin, qui le met

à part, ne permettant pas de le confondre avec le vain improvisateur, dont le babil sans conscience est un simple écho de la nature.

Ainsi l'amour et la lumière sont sans doute son point de départ ; mais l'art même, l'amour du beau, confusément entrevus et très vivement sentis, sont un second aliment qui soutient son cœur et lui donne un souffle nouveau. Et cela est sans limites, un jour ouvert sur l'infini.

La vraie grandeur de l'artiste, c'est de dépasser son objet,et de faire plus qu'il ne veut, et tout autre chose, de passer par-dessus le but, de traverser le possible, et de voir encore au delà.

De là de grandes tristesses, une source intarissable de mélancolie; de là le ridicule sublime de pleurer les malheurs qu'il n'a jamais eus. Les autres oiseaux s'en étonnent et lui demandent parfois ce qu'il a, ce qu'il regrette. Heureux, libre en sa forêt, il ne leur répond pas moins par ce que, dans son silence, chantait mon captif :

Lascia ch'io pianga[1] *!*

1. Laissez-moi me plaindre.

L'INSECTE

Michelet, entré dans les études d'histoire naturelle avec l'*Oiseau*, les continua avec l'*Insecte*. C'était l'époque où il préparait son histoire du XVIe siècle; ayant eu besoin de repos, il se retira, au printemps de 1856, à Montreux, sur la rive nord du lac de Genève, puis aux environs de Lucerne. En se promenant dans les bois de sapin avec sa jeune femme, il fut frappé du travail silencieux et continu des insectes et commença à les étudier de plus près. Il acheva cette étude pendant l'automne de 1857 dans la forêt de Fontainebleau.

L'*Introduction* raconte l'histoire du livre, qui est divisé en trois parties. La première, intitulée *la Métamorphose*, est la description des états par lesquels passe l'insecte avant de devenir un insecte parfait (l'œuf, la larve, la nymphe). La deuxième, *De la mission et des arts de l'insecte*, est consacrée aux insectes destructeurs et au ver à soie, à l'araignée. La troisième partie, *Société des insectes*, est un tableau de la vie des insectes qui vivent en société, les termites, les fourmis, les guêpes, les abeilles.

Comme dans l'*Oiseau*, Michelet conclut par un appel à la pitié; l'insecte ne peut pas devenir un animal domestique, mais du moins il peut être l'ami et parfois l'auxiliaire de l'homme.

Le livre se termine par des *Éclaircissements* où Michelet a réuni les indications sur les livres qu'il a consultés.

LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

Dans l'Introduction, Michelet décrit le pays où il a pour la première fois observé les mœurs des insectes. C'est la forêt de Fon-

tainebleau, au sud-est de Paris, qui s'étend le long du cours de la Seine dans une région parsemée de collines de grès.

Tout ce que dit Senancour[1] de Fontainebleau est vrai pour l'homme de vague rêverie qui n'apporte pas là une pensée dominante. Oui, le paysage « est petit généralement, morne, bas, solitaire, sans être sauvage ». Les animaux y sont rares : on sait, à un près, le nombre des daims. Les oiseaux n'y sont pas nombreux. Peu ou point de sources visibles. Cette absence apparente d'eau contriste surtout celui qui vient des Alpes, qui a encore la fraîcheur de leurs innombrables fontaines, et dans les yeux la lumière de leurs lacs, ces charmants et grandioses miroirs. Là, tout est clair, lumineux, par les eaux et les neiges. Ici, tout est obscur. Ce petit coin, fort à part dans la France, est une énigme. Il vous montre ces grès morts sans trace de vie; il vous montre, aujourd'hui surtout, ces pins qu'on vient de planter, et qui ne souffrent pas que rien vive sous leur ombre. Pour trouver ce que tout cela cache en dessous, il faut avoir l'instrument qui fait découvrir les sources, la baguette de coudrier[2]. Tournez-la, et vous trouverez. Et quelle est cette baguette? Une étude ou un amour, une passion qui illumine ce monde intérieur.

La puissance de ce lieu n'est nullement dans ce qu'il contient d'art.

Le château[3] y distrait de la forêt par sa variété extrême de souvenirs et d'époques. Il n'en augmente pas l'im-

1. Écrivain français du XIXe siècle; son principal ouvrage est *Obermann*.

2. C'est un préjugé très répandu qu'une baguette de coudrier tourne dans la main de celui qui la tient quand il approche d'une source cachée.

3. Le château de Fontainebleau construit sous François Ier et Henri II est un des monuments les plus connus de la Renaissance française.

pression, au contraire. La vraie fée, c'est la nature; c'est cette étrange contrée, sombre, fantastique et stérile.

Notez que partout où la forêt prend de la grandeur, soit par l'étendue de la vue, soit par la hauteur des arbres, elle ressemble à toute forêt. Les hêtres très magnifiques, élancés, du Bas-Bréau, me semblent, malgré leur belle taille, leur écorce lisse, une chose qu'on voit ailleurs. Ce lieu n'est original que là où il est bas, sombre, rocheux, où il montre le combat du grès, de l'arbre tordu, la persévérance de l'orme ou l'effort vertueux du chêne.

La forêt a je ne sais combien d'aspects. Elle a des froides plantes des Alpes, et elle peut, sous tel abri, cacher la plus frileuse flore. L'hiver, le printemps, austère, elle vous effraye d'âpres rochers, qu'elle pare ou cache, à l'automne, d'un manteau empourpré de feuilles. Elle a à sa disposition, pour changer dans un même jour, le fin tissu de gaze errante que Lantara[1] ne manque guère de lui donner dans ses tableaux. De son cercle de forêts, elle arrête de tous côtés les brumes légères à la pointe des arbres, s'amuse à s'en faire des voiles, des écharpes et des ceintures, je ne sais quel déguisement. Ses grès en leurs lourdes masses, vous les croiriez invariables, et ils changent d'aspects, de couleurs, j'allais dire de forme, à toute heure. La petite chaîne, par exemple, qu'on appelle le Rocher d'Avon, nous avait salués le matin, dans la senteur des bruyères, de la plus gaie lumière de l'aube, d'une ravissante aurore qui rosait le grès; tout semblait sourire et s'harmoniser aux études innocentes d'une âme poétique et pieuse. Le soir, nous retournons, mais la fée fantasque a changé. Ces pins

1. Peintre de paysage, né à Oncy (Seine-et-Oise) en 1729, mort en 1778.

qui nous accueillirent sous leur ombrelle légère, devenus tout à coup sauvages, ils roulent des bruits étranges, des lamentations de mauvais augure. Ces arbustes qui, le matin, invitaient gracieusement la robe blanche à s'arrêter, à cueillir des baies ou des fleurs, ils ont l'air de recéler maintenant dans leurs fourrés je ne sais quoi de sinistre, des voleurs, ou des sorcières. Mais le changement le plus fort est celui des rochers qui nous reçurent et nous firent asseoir. Est-ce le soir? est-ce l'orage imminent qui les a changés? Je l'ignore; mais les voilà devenus de sombres sphinx, des éléphants couchés à terre, des mammouths et autres monstres des mondes anciens qui ne sont plus... Ils sont assis, il est vrai; mais s'ils allaient se lever!... Quoi qu'il en soit, l'heure avance, marchons... L'on se presse à mon bras.

Cette forêt mérite-t-elle donc le nom de la comédie : *Comme il vous plaît*, « As you like it? »

Non; pour être juste avec elle, il faut dire que cet amusement des métamorphoses, tous ces changements à vue, sont choses extérieures. Mobile en ses feuilles et ses brumes, fuyant en ses sables mouvants, elle a une assise profonde qu'aucune forêt n'a peut-être, une puissance de fixité qui se communique à l'âme, qui l'invite à s'affermir, à creuser et chercher en soi ce qu'elle contient d'immuable. Ne vous arrêtez pas trop à ces accidents fantastiques. Le dehors dit : *Comme il vous plaît*. Le dedans : *Toujours et toujours*.

C'est la véritable beauté, au cœur profond, fidèle et tendre, qui n'en varie pas moins sa grâce, et peut faire dire chaque jour le mot de Charles d'Orléans[1] :

1. Prince français du XVe siècle qui a composé des poésies pendant sa captivité en Angleterre.

Qui d'elle pourrait se lasser?
Toujours sa beauté renouvelle.

Ces idées me vinrent un jour qu'assis sur le mont Ussy[1], je regardais Fontainebleau. Je compris qu'en cet espace étroit, médiocre, en ce désordre apparent de grès, d'arbres, de rochers, il y avait une forme assez régulière qui devait cacher en elle un mystère que rien n'annonce au premier regard.

Au total, c'est presque un cercle de forêts et de collines, tout cela sec à la surface ; mais ce grès est très perméable, mais ce sable est très infiltrable. Et des eaux inaperçues descendent de tous côtés à un grand réservoir qui en occupe le fond.

Les orages sont fréquents ici, mais ils y éclatent peu. Presque toujours on les attend, et la forêt les retient, les arrête, garde pour elle ces richesses d'eaux suspendues, et ne les transmet au fond qu'en les tamisant par les feuilles, les bois, les sables inférieurs. Tout cela arrive en bas sans qu'on s'en soit aperçu.

Creusez. Et vous trouverez.

Même aux heures de ses grands silences, la forêt a par moments des voix, des bruits ou des murmures qui vous rappellent la vie. Parfois, le pic laborieux, dans son dur travail de creuser les chênes, s'encourage d'un étrange cri. Souvent, le pesant marteau du carrier, tombant, retombant sur le grès, fait de loin entendre un coup sourd. Enfin, si vous prêtez l'oreille, vous parvenez à saisir un bruissement significatif, et vous voyez, à vos pieds, courir dans les feuilles froissées des populations infinies, les vrais habitants de ce lieu, les légions de fourmis.

Autant d'images du travail persévérant qui mêlent au

1. Petite colline dans la forêt de Fontainebleau.

fantastique une sérieuse gravité. Ils creusent, chacun à leur manière. Toi aussi, suis ton travail, creuse et fouille ta pensée.

Lieu admirable pour guérir de la grande maladie du jour, la mobilité, la vaine agitation. Ce temps ne connaît point son mal ; ils se disent rassasiés, lorsqu'ils ont effleuré à peine. Ils partent de l'idée très fausse qu'en toute chose le meilleur est la surface et le dessus, qu'il suffit d'y porter les lèvres. Le dessus est souvent l'écume. C'est plus bas, c'est au dedans qu'est le breuvage de vie. Il faut pénétrer plus avant, se mêler davantage aux choses par la volonté et par l'habitude, pour y trouver l'harmonie, où est le bonheur et la force. Le malheur, la misère morale, c'est la dispersion d'esprit.

J'aime les lieux qui concentrent, qui resserrent le champ de la pensée. Ici, dans ce cercle étroit de collines, les changements sont tout extérieurs et de pure optique. Avec tant d'abris, les vents sont naturellement peu variables. La fixité de l'atmosphère donne une assiette morale. Je ne sais si l'idée s'y réveille fort; mais qui l'apporte éveillée pourra la garder longtemps, y caresser sans distraction son rêve, en saisir, en goûter tous les accidents du dehors et tous les mystères du dedans. L'âme y poussera des racines et trouvera que le vrai sens, le sens exquis de la vie, n'est pas de courir les surfaces, mais d'étudier, de chercher, de jouir en profondeur.

Voilà les vrais habitants du désert et qui en sont l'âme; les fourmis travaillant le sable, les carriers travaillant le grès. Les uns et les autres de même génie, des hommes fourmis en dessus, des fourmis presque hommes en dessous.

J'admirais la similitude de leur destinée, de leur patience laborieuse, de leur admirable persévérance. Les

grès, matière très réfractaire, rebelle, qui souvent se fend mal, crée à ces pauvres travailleurs de grands désappointements. Ceux surtout qu'un hiver prolongé fait revenir à la carrière avant la fin du mauvais temps trouvent ces blocs (si durs, et pourtant si perméables) pleins d'humidité et demi-gelés. De là, nombre de pavés mal réussis, de rebut. Ils ne se découragent point, et sans murmure recommencent leur âpre travail.

Même leçon de patience est donnée par les fourmis. Sans cesse les éleveurs d'oiseaux, les nourrisseurs de faisans, leur gâtent, bouleversent, emportent des œuvres immenses qui ont coûté une saison. Sans cesse elles recommencent avec une ardeur héroïque.

UNE SAPINIÈRE DANS LES ALPES

Dans l'Introduction, où Michelet explique comment il a été amené à écrire ce livre, il donne une description du pays qui entoure le lac de Lucerne.

Le beau lac que j'avais en face et de tous les côtés n'est pas encore là celui qui, serré, âpre et violent, s'appellera le lac d'Uri [1]. Mais les sapins qui partout dominent le paysage avertissent de ne pas trop se fier à la saison, vous disent que vous êtes dans un froid pays. Une certaine rudesse barbare se mêle aussi à bien des choses. C'est justement du Midi que vient le souffle d'hiver. Devant moi, pour me tenir une constante compagnie, se dressait sur l'autre rive le sombre Pilate [2], montagne sèche à vives

1. On appelle ainsi la partie du lac des Quatre-Cantons qui s'enfonce au sud du côté d'Altorf.

2. Au sud-ouest du lac (2,505 m.).

arêtes taillées au rasoir, et par-dessus sa noire épaule, la blanche *Vierge* et *Pic d'argent* (Jungfrau et Silberhorn)[1] me regardaient de dix lieues.

Cela est très beau, très frais en juillet, souvent déjà froid en septembre. Vous sentez sur vous, derrière vous, à une énorme hauteur, une mer d'eau suspendue. C'est le réservoir principal d'où sortent les grands fleuves de l'Europe, la masse du Saint-Gothard[2], plateau de dix lieues en tous sens, qui par un bout verse le Rhône, par l'autre le Rhin, par un troisième la Reuss, et vers le Midi le Tessin. On ne voit pas ce réservoir, sinon un peu de profil, mais on le sent. Voulez-vous des eaux ? venez là. Buvez, c'est la plus grande coupe qui abreuve le genre humain.

Chaque chaîne filtre de son glacier, pour révélation de la zone inaccessible, un torrent qui, recueilli, calmé, épuré, dans un vaste lac, traduit en eau pure, en eau bleue, sort grand fleuve et va, magnifique, porter partout l'âme des Alpes. De ces innombrables eaux remonteront aux montagnes les brumes qui renouvellent le trésor de leurs glaciers.

Tout est si bien harmonisé et les perspectives sont telles, que les lacs et leurs fleuves réfléchissent ou regardent encore en s'éloignant la grave assemblée des montagnes, des hautes neiges, des vierges sublimes dont ils sont une émanation.

Fixité et fluidité. Rapidité, éternité.

Les neiges par-dessus la verdure. L'hiver pressenti dès l'été.

On jouit, sans perdre de vue qu'on ne jouira pas long-

1. Cimes des Alpes bernoises. La Jungfrau a 4,181 mètres.

2. Un des massifs les plus puissants des Alpes, qui sépare l'Italie de la Suisse ; le sommet le plus élevé à 3,226 mètres.

temps; mais le cœur n'en est pas moins touché d'un monde si sérieux et si pur.

Ce sont des lieux pour tous les âges. L'âge avancé s'y affermit, s'y associe à la Nature, et salue sans s'attrister les grandes ombres qui tombent des monts. Et les âmes neuves encore, qui n'y sentent que l'aurore et l'aube, s'y ouvrent à des joies charmantes de tendresse religieuse : tendresse pour l'Ame du monde, tendre pour ses moindres enfants.

Le lieu favori de nos promenades et notre cabinet d'études était un petit bois de sapins assez élevé au-dessus du lac, derrière le rocher de Seeburg. On y montait par deux routes, doublement lumineuses de la réflexion immense du miroir splendide où se mirent les quatre cantons. Nul paysage plus aimable, en le regardant vers Lucerne; nul plus sérieux, plus solennel, du côté où la vue s'enfonce vers le Saint-Gothard et l'amphithéâtre des monts. Mais cet éclat, ces grandeurs, finissaient tout à coup au premier pas sous nos sapins. On se fût cru au bout du monde. La lumière baissait, les bruits semblaient diminués; la vie même paraissait absente.

C'est l'effet ordinaire de ces bois au premier regard. Au second, tout change. L'étouffement ou du moins la subordination qu'impose le sapin aux autres végétaux qui voudraient grandir sous son ombre éclaircit l'intérieur; et, quand les yeux se sont habitués à cette sorte de crépuscule, on voit bien mieux au loin, on observe bien mieux que dans le pêle-mêle inextricable des forêts ordinaires, où tout vous fait obstacle.

Ce que celle-ci nous présentait d'abord sous ses nobles et funèbres colonnes, qu'on aurait dites d'un temple, c'était un spectacle de mort, mais d'une mort nullement

attristante, d'une mort parée, ornée et riche, comme la nature l'accorde souvent aux végétaux. A chaque pas, de vieux troncs d'arbres coupés, non déracinés, apparaissaient vêtus d'un incomparable velours vert, étoffe superbement feutrée de fines mousses moelleuses au tact, qui charmaient l'œil par leurs aspects changeants, leurs reflets, leurs lueurs.

Mais la vie animale, où était-elle? Notre oreille s'habitua à le reconnaître, à le deviner. Je ne parle pas du sifflet des mésanges, du rire étrange du pic, seigneur visible de l'endroit. Je pense à un autre peuple, auquel les oiseaux font la guerre. Un grand bourdonnement, assez fort pour couvrir le murmure d'un ruisseau, nous avertit que les guêpes hantaient la forêt. Déjà nous avions vu leur fort, d'où plus d'une nous fit la conduite, suspectant nos démarches et paraissant peu bienveillante.

Aux endroits même moins fréquentés des guêpes, de légers bruissements, sourds, intérieurs, semblaient sortir des arbres. Étaient-ce leurs génies, leurs dryades[1]? Non, au contraire: leurs ennemis mystérieux, le grand peuple des ténèbres, qui, suivant les veines du tronc et dans toute sa longueur, se fait, par la morsure, des voies et des canaux, d'innombrables galeries. Les scolytes[2] (c'est leur nom) sont quelquefois dans un seul arbre près de cent mille. Le sapin malade arrive sous leurs dents, à la longue, à l'état d'une fine guipure. Cependant l'écorce est intacte, et il offre le fantôme de la vie.

Ce combat intérieur des deux vies, végétale, animale, s'entendait-il réellement? On n'en était pas sûr. On croyait parfois se tromper.

1. Les Grecs croyaient chaque arbre habité par une divinité qu'ils appelaient dryade.

2. Insecte dont la larve creuse des galeries dans le bois.

Dans ce silence qui n'était pas silence, je ne sais qui nous disait pourtant que la morte forêt était vivante et comme prête à parler. Nous entrions pleins d'espérance, sûrs de trouver. A notre âme curieuse, nous sentions bien qu'une grande âme multiple allait répondre. Elle [1] allait devant moi la baguette en main, dans ce crépuscule fantastique, interrogeant la forêt sombre et comme cherchant le rameau d'or.

LES INSECTES DES TROPIQUES

Dans aucun pays les insectes ne sont aussi actifs et aussi brillants que dans les régions brûlantes et humides des tropiques.

Je les avais vus là, pourtant, sous des cadres et dans des boîtes[2], aussi morts que dans la nature ils furent ardents et fourmillants. Qu'eût-ce donc été de les voir dans l'animation, vivants, surtout dans les climats de feu où ils abondent et surabondent, où tout s'harmonise avec eux, où l'air, où l'eau, où la flore, imprégnés de flammes fécondes, rivalisent avec l'âpre ardeur des légions animales pour la fureur de l'amour, la production précipitée et renouvelée sans cesse par la mort impatiente ?

Les forêts américaines du Brésil et de la Guyane sont les redoutables officines où se brasse incessamment le grand échange des êtres. La féerie bizarre du règne végétal s'accorde à celle des forces animées. Des cris sauvages, âpres, plaintifs, non des chants, en sont le concert. Des voix étranges d'oiseaux dans les bois, dans les savanes, se relayent vibrantes, rauques, mais régulières et

1. Madame Michelet.
2. Dans les collections d'insectes du Muséum d'histoire naturelle.

comme pour indiquer les heures. Elles sont l'horloge du désert. Autres de jour, autres de nuit, parfaitement distinctes aussi en ces trois moments, du matin, du midi et du soir. Elles inquiètent, en ce qu'elles reproduisent nos voix et nos bruits; elles semblent ironiques et moqueuses. Tel crie, tel siffle et tel soupire. Celui-ci sonne la cloche, celui-là frappe du marteau, et un autre fait entendre les sons de la cornemuse. L'immensité des campos[1] retentit de la grande voix du cariama[2]. Et celle du vainqueur des serpents, du courageux kamichi[3], âpre et forte, sur les marécages, fait tressaillir le sauvage, qui a cru ouïr passer les Esprits.

Le soir, au chant de la cigale, au coassement des grenouilles, au cri des chouettes, aux lamentations des vampires[4], s'unit le hurlement des singes. Mais un sifflement arraché comme d'une poitrine déchirée les fait taire, répand la terreur. Il indique la présence du rôdeur aux griffes aiguës, du rapide jaguar.

Du reste, rien ne rassure ici. Ces eaux vertes, si paisibles, d'où s'entendent par moments quelques soupirs étouffés, si vous y mettiez le pied, vous verriez avec terreur que ce sont des eaux solides. Des caïmans, de leurs dos verdâtres, comme des mousses ou herbes aquatiques, en font la superficie. Qu'un être vivant paraisse, tout lève la tête, tout grouille; on voit dans toute sa terreur se dresser l'étrange assemblée. Est-ce tout?... Ces monstres eux-mêmes qui règnent à la surface, ils ont en dessous des tyrans. Le piranga[5], poisson rasoir, aussi rapide que le caïman est lourd, de la fine scie de ses dents, avant qu'il

1 Mot espagnol, plaines.
2. Oiseau de l'Amérique du Sud qui ressemble au héron.
3. Oiseau à longues pattes qui détruit les serpents.
4. Chauve-souris qui suce le sang des dormeurs.
5. Poisson armé d'une sorte de bec en dent de scie.

ait pu se tourner, lui coupe la queue et l'emporte. Ce caïman, presque toujours ainsi mutilé, périrait, si sa cuirasse n'empêchait son ennemi de le disséquer. Ce terrible anatomiste, d'un éclair de son scalpel, ampute au passage, au vol les oiseaux qui rasent les flots. Nombre d'oiseaux aquatiques qu'on prend sont ainsi mutilés. Qu'est-ce donc des quadrupèdes? Les plus puissants sont dévorés. Un horrible combat se passe sans cesse dans ces eaux profondes, eaux vivantes et combles de vie, mais combles de mort aussi, où se réalise à la lettre un rapide et furieux suicide de la nature, se dévorant pour se refaire.

Les insectes sont au niveau en furie et en beauté. L'exaltation de la vie, manifestée chez les taons, les moustiques, par la soif du sang, se révèle en d'autres espèces par de ravissantes couleurs, des bizarreries de dessin, des singularités de formes, qui étonnent ou qui effrayent. Le charançon impérial, fier dans sa verte cuirasse pointillée de poudre d'or, semble avoir traversé les mines de cette terre des métaux, et s'être enrichi au passage. Les buprestes[1], d'un vert plus jaune, semblent des pierreries toutes montées qui vont et qui marchent. L'arlequin de la Guyane, faucheur gigantesque, armé d'antennes démesurées et de prodigieuses jambes, pour courir par les obstacles innombrables d'herbes hautes, l'arlequin est marqueté sur fond jaune de virgules noires, d'inexplicables hiéroglyphes[2], être doublement étrange, doublement énigmatique. Il rappelle singulièrement la combinaison des tissus indiens, où, pour

1. Insectes des tropiques aux élytres d'un vert brillant.

2. Écriture égyptienne. Ce mot signifie ici dessin enchevêtré. Dans ces forêts se trouvent aussi les fulgores, insectes ailés qui brillent la nuit comme nos vers luisants, mais avec plus d'éclat.

accorder des couleurs qui n'iraient pas toujours ensemble, l'artiste fait des lignes brisées, ondulées, qui en adoucissent, en achèvent l'harmonie.

Les papillons, doux insectes qui aiment la société, couvrant les rives de leurs tribus ailées, transforment toute la prairie en ravissants tapis de fleurs. Le papillon par excellence, le glorieux papillon du Brésil, d'un bleu riche à reflets changeants, plane mollement, aux heures brûlantes, sur les eaux que couvre le dôme impérial des forêts en fleurs. Être pacifique et splendide, qui semble le roi innocent de cette puissante nature. D'autres le suivent, non moins beaux, et toujours d'autres encore. La magnifique légion suit, de son azur flottant, le courant des eaux.

Une charmante femme allemande, mademoiselle Mérian[1], transplantée sous ces zones de feu, nous a conté naïvement l'effroi qu'elle eut de leurs merveilles. Fille, petit-fille d'excellents et laborieux graveurs, elle-même artiste et très lettrée, elle nous a donné en latin, en hollandais et en français, un admirable ouvrage pittoresque sur les insectes de Surinam[2].

Elle passa à la Guyane et y peignit plusieurs années.

Consciencieuse comme elle était, elle cherchait et faisait poser ses redoutables modèles, dont pourtant elle avait peur. Une fois que les Indiens sauvages lui avaient apporté un panier d'insectes, elle s'endort après le travail. Mais un rêve étrange lui trouble son chaste sommeil. Il lui semble entendre une lyre, une amoureuse mélodie. Puis cette mélodie s'enflamme, ce n'est plus un chant, c'est un incendie. Toute la chambre est pleine de feu...

1. Allemande du XVIIe siècle, célèbre peintre de fleurs.

2. Gouvernement de Surinam, partie colonisée de la Guyane hollandaise.

Elle s'éveille, et tout était vrai. Le panier était la lyre, le panier était le volcan. Elle vit bien vite heureusement que ce volcan ne brûlait pas. Les captifs étaient des fulgores, et leur chant était celui des noces.

Dans ces contrées, on voyage beaucoup la nuit pour échapper à la chaleur. Mais on n'oserait s'engager dans les ténèbres peuplées des profondes forêts, si les insectes lumineux ne rassuraient le voyageur. Il les voit briller au loin, danser, voltiger. Il les voit de près, posés sur les buissons à sa portée. Il les prend pour l'accompagner, les fixe sur sa chaussure pour lui montrer son chemin et pour faire fuir les serpents. Mais, quand l'aube se fait voir, reconnaissant et soigneux, il les pose sur un buisson, les rend à leur œuvre amoureuse. C'est un doux proverbe indien : « Emporte la mouche de feu; mais remets-la où tu l'as prise. »

LES TERMITES

Les termites, qui vivent en société comme les fourmis, construisent dans les pays des tropiques des fourmilières gigantesques. Après avoir décrit les termites, Michelet parle de leurs ravages.

M. de Préfontaine[1] raconte que, voyageant en Guyane, il vit des nègres faire le siège de certains édifices bizarres qu'il appelle fourmilières. Ils n'osaient les attaquer que de loin et avec des armes à feu, ayant eu de plus la précaution de creuser un petit canal dont l'eau arrêtât l'armée assiégée et noyât les bataillons qui voudraient faire des sorties.

Ces édifices ne sont point des habitations de fourmis,

1. Naturaliste français.

mais celles des termites, autre espèce d'insectes. On les trouve non seulement à la Guyane, mais dans l'Afrique, à la Nouvelle-Hollande [1] et dans les savanes [2] de l'Amérique du Nord.

Qu'on se figure une butte de terre de douze pieds (quelquefois on en a trouvé de vingt), que, de loin, on pourrait prendre pour une cabane de nègres. Mais de près, on voit fort bien que c'est le produit d'un art supérieur. La forme, très singulière, est celle d'un dôme pointu, ou, si l'on veut, d'une aiguille obtuse qui domine tout. Mais l'aiguille a pour support quatre, cinq, six clochetons de cinq ou six pieds de haut. A ceux-ci sont adossés de bas clochers d'à peu près deux pieds de hauteur. L'ensemble pourrait passer pour une sorte de cathédrale orientale, dont l'aiguille principale aurait une double ceinture de minarets [3], décroissant de hauteur; le tout d'une solidité extrême, étant d'une argile dure qui, au feu, fait la meilleure brique. Non seulement plusieurs hommes y montent sans rien ébranler, mais les taureaux sauvages eux-mêmes s'y établissent en vedette pour voir, par-dessus les hautes herbes qui couvrent la plaine, si le lion ou la panthère ne surprend pas le troupeau.

Cependant ce dôme est creux, et le plancher inférieur qui le porte est lui-même soutenu par une construction demi-creuse que forme la rencontre de quatre arches de deux ou trois pieds, arches de forme très solide, étant pointues, ogivales et comme de style gothique. Plus bas encore s'étendent des passages ou corridors, des espaces

1. C'est le nom ancien de l'Australie.

2. Vastes plaines couvertes d'herbes.

3. Tours hautes et minces qui font partie des mosquées orientales consacrées au culte musulman.

plafonnés qu'on pourrait nommer des salles, enfin des logements commodes, amples, salubres, qui peuvent recevoir un grand peuple; bref, toute une cité souterraine.

Un large couloir en spirale tournoie et monte doucement dans l'épaisseur de l'édifice. Nulle ouverture, ni porte, ni fenêtre; les entrées et les sorties sont dissimulées, éloignées; elles aboutissent loin dans la plaine.

C'est la construction la plus considérable, la plus importante qui témoigne du génie des insectes; travail d'infinie patience et d'un art audacieux. Il ne faut pas oublier que ces murs devenus si durs ont été d'abord friables et sujets à s'écrouler. Il a donc fallu pour monter si haut ce titanique[1] édifice une continuité d'efforts, de constructions provisoires, démolies successivement quand elles avaient servi à permettre de construire plus haut. Les maçons ont commencé par les pyramides extérieures d'un pied et demi ou de deux pieds, puis par celles du second rang. Mais celles-ci étant solides et durcies, on en a intrépidement miné la base pour faire les couloirs, les corridors et l'escalier en spirale. Même opération sous le dôme, qu'on a évidé au dedans, de façon que la grande voûte creuse, avec son plancher inférieur, portât sur les voûtes étroites des quatre arches qui font le centre et la base de l'édifice.

Notez que le dôme porte sur lui-même, et que ses substructions lui suffiraient à la rigueur, les pyramides latérales n'étant que ses auxiliaires non indispensables. C'est là le principe de l'art véritable, franc, courageux, qui, comptant sur soi et sur son calcul, ne demande pas secours aux appuis extérieurs, n'a pas besoin d'arcs-bou-

1. Les Titans de la mythologie grecque étaient des géants qui avaient essayé d'escalader le ciel en entassant des montagnes.

tants ni de contreforts. C'est le système même de Brunelleschi[1].

Qui a porté l'art jusque-là ? Il faut le dire, c'est l'utilité même. Le dôme aigu, les clochetons ou aiguilles sont combinés à merveille pour résister aux pluies terribles des tropiques. Ce dôme tient l'eau à distance et la fait écouler vite. Fût-il crevé, le plancher sur lequel il porte la ferait encore déborder, comme d'un toit, sur l'enceinte extérieure, qui la verserait à terre. Le dôme, creux comme un four, se réchauffe vite et s'imprègne de la puissante chaleur qu'il communique aux souterrains pour l'éclosion des œufs et pour le bien-être d'un peuple fort nu, et d'autant plus ami d'une température élevée.

Quand les espèces de termites qui vivent et logent dans le bois s'approchent malheureusement de nous, il n'est guère de moyen d'arrêter leurs ravages. Ils travaillent avec une rapidité, une vigueur incroyables. On les a vus en une nuit percer en longueur tout un pied de table même dans son épaisseur, et, toujours perçant, descendre par le pied opposé.

On s'imagine aisément l'effet d'un pareil travail poussé à travers les solives et la charpente d'une maison. Le pis, c'est qu'on est longtemps avant de s'en apercevoir. On continue de se fier à des appuis minés, qui tout à coup croulent un matin : on dort paisible sous des toits qui demain ne seront plus.

La ville de Valencia, dans la Nouvelle-Grenade[2], minée par les souterrains qu'ils ont faits dans la terre, est suspendue maintenant sur ces dangereuses catacombes.

1. Architecte italien qui construisit la cathédrale de Florence au xve siècle.

2. République de l'Amérique du Sud, appelée aujourd'hui États-Unis de Colombie.

Nous-même avons vu, à la Rochelle[1], les commencements redoutables des travaux qu'ils exécutent dans les charpentes d'une partie de la ville où les vaisseaux les ont apportés. Des édifices entiers s'y trouvent ainsi maintenant rongés, sans qu'il y paraisse, tous les bois creusés, évidés, jusqu'aux rampes des escaliers; n'appuyez pas trop; elles cèdent, s'affaissent sous votre main. Ces terribles rongeurs semblent pourtant vouloir se tenir jusqu'ici dans un quartier de la ville et ne pas entamer le reste. Autrement, cette cité historique, importante encore par la marine et le commerce, se trouverait à l'état d'Herculanum et de Pompéi[2].

LES FOURMIS. — LA GUERRE CIVILE

Michelet raconte une bataille de fourmis à laquelle il a assisté.

Le 8 juin au soir, on m'apporta de la forêt[3] un gros morceau de terre mêlé de petites bûchettes de bois et surtout de petits débris d'arbres du Nord, des aiguilles de sapins ou menues feuilles piquantes qui semblent des épines.

Au milieu, les habitants pêle-mêle, de toute taille et de tout état, œufs, larves, nymphes, ouvrières fort petites, grandes fourmis qui semblaient être des guerrières et des protectrices, enfin, quelques femelles qui venaient de prendre leurs habits de noces, les ailes qu'elles portent pour le moment de l'amour. C'était ainsi un spécimen très complet de la cité, varié, mais bien marqué d'un

1. Port français sur la côte de l'Océan.

2. Anciennes villes de l'Italie du sud ensevelies par les laves et les cendres du Vésuve, en 79 apr. J.-C.

3. Michelet, pour ses études d'histoire naturelle, s'était établi dans la forêt de Fontainebleau.

même signe, tout ce peuple brunâtre ayant au corselet une même tache d'un rouge obscur. Comme classe et profession de fourmis, elles étaient aisément caractérisées par leur logis même, quoique bouleversé : c'étaient des fourmis charpentières, de celles qui étayent leurs étages supérieurs avec des bûchettes de bois.

Ce peuple, dans ce grand changement de situation, n'était nullement abattu. Il continuait ses affaires. Le capital, c'était de soustraire les œufs et les nymphes à l'action d'un soleil trop fort. Le mouvement général les avait tirés de leurs souterrains et les avait mis au-dessus. Les petites fourmis s'en occupaient activement. Les grosses allaient, venaient, faisaient des rondes, et même extérieurement, autour d'un grand vase de terre qui contenait ce fragment démembré de la cité. Elles marchaient d'un pas ferme, ne reculaient devant rien. Nous-même ne leur faisions pas peur. Quand nous présentions devant elles quelque obstacle, une branchette ou notre doigt, elles s'asseyaient sur leurs reins, manœuvraient à merveille leurs petits bras, et nous tapaient à la façon d'un jeune chat.

Dans leurs rondes autour du vase, elles rencontrèrent sur le sable des noir-cendrées qui ont pris possession de notre jardin et y ont fait en dessous de grands établissements. Celles-ci n'ont pas recours au bois, mais bâtissent en maçonnerie, ayant pour cimenter la terre leur salive, et, pour sécher et assainir, leur acide formique.

Ce qui leur rend le lieu fort agréable, c'est que les rosiers, les pommiers, les pêchers, leur présentent en abondance les troupeaux de pucerons dont elles tirent la miellée pour elles et leurs petits.

La rencontre fut peu amicale. Quoique les grosses

charpentières eussent parmi les leurs des fourmis de taille assez petite, elles différaient fort des noires par leurs hautes jambes et la tache rouge du corselet. Elles furent impitoyables. Peut-être soupçonnaient-elles que ces rôdeuses noires étaient des espions envoyés pour observer, pour préparer des embûches à la colonie émigrante qui venait de débarquer. Bref, les grosses charpentières tuèrent les petites maçonnes.

Cet acte eut des résultats terribles et incalculables. Le vase était malheureusement placé près d'un pommier couvert de ces pucerons lanigères[1] qui font la désolation des jardiniers et la joie des fourmis. Nos maçonnes venaient de prendre possession du précieux troupeau sucré et s'étaient campées dans les racines mêmes de l'arbre, à portée de cette grande exploitation. Elles y étaient, sous terre, en corps de peuple, dans un nombre infini.

Le meurtre eut lieu à onze heures. A onze heures un quart, au plus tard, tout le peuple noir était averti, soulevé, il était debout, monté de tous ses souterrains, sorti par toutes ses portes. Sous ces longues colonnes sombres, le sable avait disparu ; nos allées étaient noires, vivantes. Le soleil, qui tombait d'aplomb dans le petit jardin, piquait, brûlait la multitude qui n'en avançait que plus vite. Vivant toujours sous la terre, elles doivent avoir le cerveau très sensible. La furie de la chaleur, surtout la crainte que ces géants envahisseurs n'entreprissent sur leurs familles, tout cela les poussait intrépides au-devant de la mort.

D'une mort qui nous semblait certaine, car chacune des grosses charpentières, pour la taille et l'épaisseur,

1. Pucerons couverts de duvet qui sucent la sève de certains arbres.

valait bien huit ou dix de ces petites maçonnes. Aux premières rencontres, nous avions vu qu'une grosse sur une petite l'exterminait d'un coup.

Les maçonnes avaient le nombre. Mais quoi? si les premiers rangs étaient arrêtés, périssaient, puis les seconds, puis les troisièmes, si l'armée, avançant, ne faisait que fournir de nouvelles victimes? Telles étaient nos inquiétudes. Nous craignions tout pour les petites indigènes de notre jardin, troublées par cette intrusion d'un peuple étranger que nous avions amené, peuple mal-appris et brutal, qui, sans provocation aucune, avait débuté par des meurtres sur les habitants du pays.

Nous n'avions comparé, il faut l'avouer, que les forces matérielles, et non tenu compte des forces morales.

Nous vîmes, au premier choc, une adresse et une entente du côté des petites noires qui nous étonna. Six par six, elles s'emparaient d'une des grosses, chacune tenant, immobilisant une patte; et deux encore, lui montant sur le dos, sautaient aux antennes, ne les lâchaient plus : de sorte que ce géant, ainsi lié par tous les membres, devenait un corps inerte. Il semblait perdre l'esprit, s'hébéter, n'avoir plus conscience de son énorme supériorité de forces. D'autres alors venaient, qui, dessus, dessous, sans danger le perçaient.

La scène, regardée de près, était effroyable. Quelque intérêt que les petites méritassent par leur héroïsme, leur furie faisait horreur. Il était impossible de voir sans pitié ces pauvres géants garrottés, misérablement traînés, tiraillés à droite et à gauche, nageant comme en pleine mer dans ces flots de rage et d'acharnement, aveugles, impuissants et sans résistance, comme de faibles moutons à la boucherie.

Nous aurions voulu, pour beaucoup, les séparer. Mais comment faire? nous étions devant l'infini. Les forces de l'homme expirent en présence de pareilles multitudes. Nous pouvions, à la rigueur, faire un déluge universel, un petit moment de noyade. Mais cela n'eût pas suffi. Elles n'auraient pas lâché prise, et le torrent écoulé, le massacre eût continué. Le seul remède, mais atroce, et pire que le mal, eût été, à force de paille, de brûler les deux peuples, les vainqueurs et les vaincus.

Ce qui nous frappa le plus, c'est qu'en réalité il n'y avait de garrottées, de prises, que bien peu de grosses. Si celles qui restaient libres fussent tombées sur les assaillantes, elles en pouvaient faire aisément un épouvantable carnage, leur action étant si rapide et donnant la mort d'un coup. Mais elles ne s'en avisaient point. Elles couraient éperdues, et justement fuyaient au fond du danger même, au plus épais des masses ennemies. Hélas! elles n'étaient pas vaincues seulement, elles paraissaient devenues folles. Tandis que les petites, se sentant chez elles, sur leur sol, se montraient si fermes, les grosses étrangères, sans racine, fragment désespéré d'une cité anéantie, ne connaissant rien au pays où elles étaient transplantées, sentaient que tout leur était hostile, tout embûche et rien abri... État lamentable d'un peuple où la patrie a péri, et qui a perdu ses dieux!

Ah! je les excuse! Nous-mêmes, nous avions presque terreur à voir ces légions de la mort, cette terrible armée de petits squelettes noirs qui avaient tous escaladé le malheureux vase de terre, et dans ce lieu resserré, étouffé, brûlant, n'ayant pas même de place, furieux, montaient les uns sur les autres. A mesure que la déroute des grosses devenait certaine, des appétits effroyables se révélaient chez les noires. Nous en vîmes

le moment... Ce fut un coup de théâtre. Dans leur pantomime muette, mais horriblement éloquente, nous entendîmes ce cri : « Leurs enfants sont gras ! »

La gloutonne armée de maigres se jeta sur les enfants. Ceux-ci, d'une race supérieure, étaient assez lourds; de plus, leur enveloppe oblongue de nymphes, aux contours arrondis, offrait peu de prise. Deux, trois, quatre petites noires, réunissant leurs efforts, parvenaient difficilement à en faire remonter un seul du fond du vase de terre sur ces parois vernissées. Elles prirent alors brusquement une résolution terrible : ce fut d'arracher ces maillots, d'emporter les enfants nus. Arrachement difficile, car le petit adhère fortement, et ses membres repliés sont de plus soudés entre eux; de sorte que ce développement violent et subit ne se faisait que par blessures, écartèlement. Elles les emportaient tels quels, palpitants et déchirés.

Nous avions cru, au commencement de cette saisie d'enfants, voir simplement une scène d'enlèvement d'esclaves, comme ils ne sont que trop communs chez les hommes et chez les fourmis. Mais nous comprîmes alors qu'il s'agissait de tout autre chose. En les tirant cruellement de cette enveloppe qui est pour elles la condition de vie, on annonçait trop bien qu'on se souciait peu qu'ils vécussent. C'était de la chair, de la viande que l'on emportait, une proie tendre pour les jeunes restés au logis, les enfants gras livrés vivants à la furie des enfants maigres.

Cette immense exécution sur le peuple et sur les enfants fut tellement précipitée, qu'à trois heures de l'après-midi tout était fini à peu près : la cité, dans tous les sens dépeuplée et saccagée, et son avenir étaient sans résurrection.

Nous crûmes que quelque fugitive pouvait se cacher encore, que peut-être les vainqueurs abandonneraient ce désert, si nous les dépaysions en les transportant avec la cité détruite dans une remise pavée hors du jardin, et qu'alors se réveillerait en elles la pensée de leur famille, à qui d'ailleurs elles ne pouvaient plus porter rien à dévorer. Cela en effet se réalisa.

Le matin du 10 juin, on les voyait dispersées sur toutes les routes qui s'acheminaient vers leur demeure, à l'autre bout du jardin. Mais la destinée des vaincus semblait accomplie. La ville défunte et muette n'était qu'un cimetière où, avec quelques corps épars, on ne voyait que du bois mort, de vieux chatons d'arbres du Nord, et ses funèbres aiguilles (de pins et sapins jadis verts) aussi mortes que la cité.

J'avoue qu'une telle vengeance, si disproportionnée à l'acte qui en fut la cause ou le prétexte, m'avait fortement indigné, et mon cœur, changeant de parti, était tout aliéné de ces barbares petites noires.

Tout autant que j'en vis qui se promenaient encore implacables sur les ruines, je les fis rudement sauter par-dessus les murs (je veux dire les bords du vase). En vain l'on me remontrait avec douceur que ces noires avaient été provoquées, qu'elles avaient montré le plus grand courage, ayant bravé un tel péril qu'on les croyait perdues d'avance. C'étaient des tribus sauvages, cruelles, mais héroïques, comme les Iroquois, les Hurons[1], les héros vindicatifs qui peuplaient jadis les forêts du Missisipi et du Canada. Ces raisons si bonnes ne me calmaient pas. J'avais trop cette énormité sur le cœur. Sans vouloir les écraser, j'avoue que, si ces noires féroces se trou-

1. Tribus de guerriers indiens qui occupaient au XVIIe et au XVIIIe siècle le pays au sud du Canada. Elles sont aujourd'hui éteintes.

vaient parfois sous mon pied, je ne le détournais pas.

Le malheureux vase vide me retenait, me rappelait toujours. Le soir du 11, nous y étions encore, assis par terre, le menton dans la main et tout pensifs. Nos regards plongeaient au fond. Sur l'immobilité parfaite, nous nous obstinions à vouloir un signe de vie, quelque chose qui dît encore que tout n'était pas fini. Cette volonté fixe sembla avoir la force d'une évocation, et, comme si nos désirs avaient rappelé au jour quelque misérable esprit de la cité veuve, une des victimes échappées apparut, se précipita hors du champ de mort, courut... Et nous aperçûmes qu'elle emportait un berceau.

La nuit venait, et elle était dans un lieu tout étranger, profondément hostile, pavé de ses ennemis. Quelques trous rares, qu'on pouvait croire des asiles, étaient justement les bouches de l'enfer des noires. L'infortunée fugitive, avec le poids de cet enfant dont elle surchargeait son malheur, courait éperdue et sans savoir où. Je la suivais des yeux, du cœur; mais l'obscurité me la déroba.

LA MER

Ce livre, paru en 1861, fut préparé pendant les séjours que Michelet fit au bord de la mer à différentes époques, sur la Manche, à Granville et à Étretat; sur l'Océan, à Saint-Georges, près de l'embouchure de la Gironde, et sur la Méditerranée, à Hyères et à Nervi près de Gênes.

L'ouvrage est divisé en quatre livres. Le livre Ier : *Un Regard sur les mers*, est la description de la mer, vue de la côte, des courants et des tempêtes.— Le livre II : *la Genèse de la mer*, est une revue des principales espèces d'animaux marins, décrits en commençant par les animaux inférieurs (zoophytes, madrépores, méduses), et en s'élevant par les mollusques, les crustacés, puis les poissons, jusqu'aux mammifères, la baleine et le phoque. — Le livre III : *Conquête de la mer*, est l'histoire de la découverte des mers par l'homme; découverte des trois océans, puis des mers polaires par les explorateurs européens, découverte des lois des marées et des tempêtes, destruction des animaux de la mer. — Le livre IV : *Renaissance de la mer*, se compose d'une suite de conseils sur la façon la plus rationnelle de prendre les bains de mer. Il se termine par le vœu que les enfants des villes soient tous menés aux bains de mer pour s'y régénérer.

LA MER VUE DU RIVAGE. — GRANVILLE

Ce morceau, par lequel commence l'ouvrage, est la peinture des impressions que la mer fait éprouver à l'homme. Granville est sur la côte ouest de la Normandie, aux confins de la Bretagne.

Un brave marin hollandais, ferme et froid observateur,

qui passa sa vie sur la mer, dit franchement que la première impression qu'on en reçoit, c'est la crainte. L'eau, pour être terrestre, est l'élément non respirable, l'élément de l'asphyxie. Barrière fatale, éternelle, qui sépare irrémédiablement les deux mondes. Ne nous étonnons pas si l'énorme masse d'eau qu'on appelle la mer, inconnue et ténébreuse dans sa profonde épaisseur, apparut toujours redoutable à l'imagination humaine.

Les Orientaux n'y voient que le gouffre amer, la *nuit de l'abîme*. Dans toutes les anciennes langues, de l'Inde à l'Irlande, le nom de la mer a pour synonyme ou analogue le *désert* et la *nuit*.

Grande tristesse de voir tous les soirs le soleil, cette joie du monde et ce père de toute vie, sombrer, s'abîmer dans les flots. C'est le deuil quotidien du monde, et spécialement de l'Ouest. Nous avons beau voir chaque jour ce spectacle, il a sur nous même puissance, même effet de mélancolie.

Si l'on plonge dans la mer à une certaine profondeur, on perd bientôt la lumière; on entre dans un crépuscule où persiste une seule couleur, un rouge sinistre; puis cela même disparaît et la nuit complète se fait, c'est l'obscurité absolue, sauf peut-être des accidents de phosphorescence effrayante. La masse, immense d'étendue, énorme de profondeur, qui couvre la plus grande partie du globe, semble un monde de ténèbres. Voilà surtout ce qui saisit, intimida les premiers hommes. On supposait que la vie cesse partout où manque la lumière, et qu'excepté les premières couches, toute l'épaisseur insondable, le fond (si l'abîme a un fond), était une noire solitude, rien que sable aride et cailloux, sauf des ossements et des débris, tant de biens perdus que l'élément

avare prend toujours et ne rend jamais, les cachant jalousement au trésor profond des naufrages.

L'eau de mer ne nous rassure aucunement par la transparence. Ce n'est point l'engageante nymphe des sources, des limpides fontaines. Celle-ci est opaque et lourde; elle frappe fort. Qui s'y hasarde, se sent fortement soulevé. Elle aide, il est vrai, le nageur, mais elle le maîtrise; il se sent comme un faible enfant, bercé d'une puissante main, qui peut aussi bien le briser.

La barque une fois déliée, qui sait où un vent subit, un courant irrésistible, pourront la porter? Ainsi nos pêcheurs du Nord, malgré eux, trouvèrent l'Amérique polaire et rapportèrent la terreur du funèbre Groënland [1]. Toute nation a ses récits, ses contes sur la mer. Homère [2], les *Mille et une Nuits* [3], nous ont gardé un bon nombre de ces traditions effrayantes, les écueils et les tempêtes, les calmes non moins meurtriers où l'on meurt de soif au milieu des eaux, les mangeurs d'hommes, les monstres, le léviathan, le kraken [4], et le grand serpent de mer, etc. Le nom qu'on donne au désert, *le pays de la peur*, on aurait pu le donner au grand désert maritime. Les plus hardis navigateurs, Phéniciens et Carthaginois, les Arabes conquérants qui voulaient englober le monde, attirés par les récits du pays de l'or et des Hespérides [5], dépassent la Méditerranée, se lancent sur la grande mer,

1. Avant la découverte de l'Amérique par Colomb, les Islandais avaient déjà découvert le Groënland, et l'on croit que des pêcheurs normands avaient été poussés sur la côte de l'Amérique du Nord.

2. Dans l'*Odyssée*, récit des aventures d'Ulysse sur la mer.

3. Recueil de contes arabes du moyen âge. Michelet fait allusion aux aventures de Sindbad le marin.

4. Le *Léviathan*, monstre marin, est mentionné dans la Bible; le *Kraken*, dans les croyances des Norvégiens, est un serpent de mer long de plusieurs kilomètres.

5. On racontait que dans le jardin des Hespérides, situé très loin vers le couchant, les arbres produisaient des pommes d'or.

mais s'y arrêtent bientôt. La ligne sombre, éternellement couverte de nuages, qu'on rencontre avant l'équateur, leur impose. Ils s'arrêtent. Ils disent : « C'est la *mer des Ténèbres.* » Et ils retournent chez eux.

« Il y aurait de l'impiété à violer ce sanctuaire. Malheur à celui qui suivrait sa curiosité sacrilège ! On a vu, aux dernières îles, un colosse, une menaçante figure qui disait : « N'allez pas plus loin. »

Ces terreurs, un peu enfantines, du vieux monde ne diffèrent en rien de ce qu'on peut voir toujours des émotions du novice, de la simple personne qui, venue de l'intérieur, tout à coup aperçoit la mer. On peut dire que tout être qui en a la surprise ressent cette impression. Les animaux, visiblement, se troublent. Même au reflux, lorsque, lasse et débonnaire, l'eau traîne mollement au rivage, le cheval n'est pas rassuré ; il frémit et souvent refuse de passer le flot languissant. Le chien recule et aboie, injurie à sa manière la lame dont il a peur. Jamais il ne fait la paix avec l'élément douteux qui lui semble plutôt hostile. Un voyageur nous raconte que les chiens de Kamtchatka [1], habitués à ce spectacle, n'en sont pas moins effrayés, irrités. En grandes bandes, par milliers, dans les longues nuits, ils hurlent contre la vague hurlante, et font assaut de fureur avec l'océan du Nord.

L'introduction naturelle, le vestibule de l'Océan, qui prépare à le bien sentir, c'est le cours mélancolique des fleuves du Nord-Ouest, les vastes sables du Midi, ou les landes de Bretagne. Toute personne qui va à la mer par ces voies est très frappée de la région intermédiaire qui l'annonce. Le long de ces fleuves, c'est un vague infini de joncs, d'oseraies, de plantes diverses, qui, par les degrés

1. Presqu'île au nord-est de la Sibérie.

des eaux mêlées et peu à peu saumâtres, deviennent enfin marines. Dans les landes, c'est, avant la mer, une mer préalable d'herbes rudes et basses, fougères et bruyères. Étant encore à une lieue, deux lieues, vous remarquez les arbres chétifs, souffreteux, rechignés, qui annoncent à leur manière par des attitudes, j'allais dire par des gestes étranges, la proximité du grand tyran, et l'oppression de son souffle. S'ils n'étaient pris par les racines, ils fuiraient visiblement; ils regardent vers la terre, tournent le dos à l'ennemi, semblent tout près de partir, en déroute, échevelés. Ils ploient, se courbent jusqu'au sol, et ne pouvant mieux, fixés là, se tordent au vent des tempêtes. Ailleurs encore, le tronc se fait petit et étend ses branches indéfiniment dans le sens horizontal. Sur les plages où les coquilles, dissoutes, élèvent une fine poussière, l'arbre en est envahi, englouti. Ses pores se fermant, l'air lui manque; il est étouffé, mais conserve sa forme et reste là, arbre de pierre, spectre d'arbre, ombre lugubre qui ne peut disparaître, captive dans la mort même.

Bien avant de voir la mer, on entend et on devine la redoutable personne. D'abord, c'est un bruit lointain, sourd et uniforme. Et peu à peu tous les bruits lui cédent et en sont couverts. On en remarque bientôt la solennelle alternative, le retour invariable de la même note, forte et basse, qui de plus en plus roule, gronde. Moins régulière l'oscillation du pendule qui nous mesure l'heure ! Mais ici le balancier n'a pas la monotonie des choses mécaniques. On y sent, on croit y sentir la vibrante intonation de la vie. En effet, au moment du flux, quand la vague monte sur la vague, immense, électrique, il se mêle au mouvement orageux des eaux le bruit des coquilles et de mille êtres divers qu'elle ap-

porte avec elle. Le reflux vient-il, un bruissement fait comprendre qu'avec les sables elle remporte ce monde des tribus fidèles, et le recueille en son sein.

Que d'autres voix elle a encore! Pour peu qu'elle soit émue, ses plaintes et ses profonds soupirs contrastent avec le silence du morne rivage. Il semble se recueillir pour écouter la menace de celle qui le flattait hier d'un flot caressant. Que va-t-elle bientôt lui dire ? Je ne veux pas le prévoir. Je ne veux point parler ici des épouvantables concerts qu'elle va donner peut-être, de ses duos avec les rocs, des basses et des tonnerres sourds, qu'elle fait au fond des cavernes, ni de ces cris surprenants où l'on croit entendre : « Au secours!... » Non, prenons-la dans ses jours graves, où elle est forte sans violence.

Granville est normand de race, breton d'aspect. Il oppose fièrement son rocher à l'assaut épouvantable des vagues, qui tantôt apportent du Nord les fureurs discordantes des courants de la Manche, tantôt roulent de l'Ouest un long flot toujours grossi dans sa course de mille lieues, qui frappe de toute la force accumulée de l'Atlantique.

J'aimais cette petite ville singulière et un peu triste, qui vit de la pêche lointaine la plus dangereuse[1]. La famille sait qu'elle est nourrie des hasards de cette loterie, de la vie, de la mort de l'homme. Cela met en tout un sérieux, harmonique au caractère sévère de cette côte. J'y ai bien souvent goûté la mélancolie du soir, soit que je me promenasse en bas sur la grève déjà obscurcie, soit que, de la haute ville qui couronne le rocher, je visse le soleil descendre dans l'horizon un peu brumeux. Son énorme mappemonde, souvent rayée durement de raies

1. La pêche à la morue sur le banc de Terre-Neuve.

noires et de raies rouges, s'abîmait, sans s'arrêter à faire au ciel les fantaisies, les paysages de lumière, qui souvent ailleurs égayent la vue. En août, c'était déjà l'automne. Il n'y avait guère de crépuscule. Le soleil à peine disparu, le vent fraîchissait, les vagues couraient rapides, vertes et sombres. On ne voyait guère que quelques ombres de femmes dans leurs capes noires doublées de blanc. Les moutons attardés aux maigres pâturages des glacis, qui surplombent la grève de quatre-vingts ou de cent pieds, l'attristaient de bêlements plaintifs.

La haute ville, fort petite, a sa face nord bâtie à pic sur le bord de l'abîme, noire, froide, battue d'un vent éternel, faisant front à la grande mer. Il n'y a là que de pauvres logis. On m'y mena chez un bonhomme dont l'art était de faire des tableaux de coquilles. Monté par une sorte d'échelle dans une obscure petite chambre, je vis, encadrée dans l'étroite fenêtre, cette vue tragique. Elle me fut aussi saisissante que l'avait été en Suisse, prise aussi dans une fenêtre, et par une vive surprise, celle du glacier du Grindelwald[1]. Le glacier me fit voir un monstre énorme de glaces pointues qui marchaient à moi. Et cette mer de Granville, une armée de flots ennemis qui venaient d'ensemble à l'assaut.

Mon homme, sans être vieux, était souffreteux, fiévreux. Il tenait, en ce mois d'août, sa fenêtre calfeutrée. En regardant ses ouvrages et causant, je vis qu'il avait la tête un peu faible. Elle avait été ébranlée par un événement de famille. Son frère avait péri sur cette grève dans une cruelle aventure. La mer lui restait sinistre, elle lui semblait garder contre lui une mauvaise volonté. L'hiver, infatigablement, elle flagellait sa vitre de neige ou de

1. Dans les montagnes du canton de Berne.

vents glacés. Elle ne le laissait pas dormir. Elle frappait sous lui son roc, sans trêve ni repos, dans les longues nuits. L'été, elle lui montrait d'incommensurables orages, des éclairs d'un monde à l'autre. Aux grandes marées, c'était bien pis. Elle monte à soixante pieds, et son écume furieuse, sautant bien plus haut encore, outrageusement venait lui frapper dans sa fenêtre. Il n'était pas même sûr que la mer s'en tînt toujours là. Elle pouvait, dans sa haine, lui jouer quelque mauvais tour. Mais il n'avait pas le moyen de chercher un meilleur abri, et peut-être aussi était-il retenu, à son insu, par je ne sais quel magnétisme. Il n'eût pas osé se brouiller tout à fait avec la terrible fée. Il avait pour elle un certain respect. Il en parlait peu, et plus souvent la désignait sans la nommer, comme l'Islandais en mer n'ose nommer l'Ourque[1], de peur qu'elle n'entende et ne vienne. Je vois encore sa mine pâle lorsqu'il regardait la grève, et disait : « Cela me fait peur. »

LE ROI DES MERS. — LA FRÉGATE

Parmi les oiseaux qui planent au-dessus de la mer le plus puissant est la frégate.

La frégate est un oiseau de proie maritime qui plane sur les flots sans se poser jamais à terre.

Les matelots sont fort émus lorsque, le jour baissant, une subite nuit se faisant sur les mers, ils voient autour du navire voler une sinistre petite figure, un funèbre oiseau noir. Noir n'est pas le mot propre, le noir serait

1. Animal fabuleux. On le représente comme un monstre marin qui dévore les barques.

plus gai, la vraie nuance est celle d'un brun fumeux qu'on ne définit pas. Ombre d'enfer, ou mauvais songe, qui marche sur les eaux, se promène à travers la vague, foule aux pieds la tempête. Ce pétrel (ou saint Pierre) est l'horreur du marin, qui croit y voir une malédiction vivante. D'où vient-il ? d'où peut-il surgir, à des distances énormes de toute terre ? que veut-il ? que vient-il chercher, si ce n'est le naufrage ? Il voltige impatient, et déjà choisit les cadavres que lui va livrer sa complice, l'atroce et méchante mer[1].

Voilà les fictions de la peur. Des esprits moins effrayés verraient dans le pauvre oiseau un autre navire en détresse, un navigateur imprudent qui, lui aussi, a été surpris loin de la côte et sans abri. Ce vaisseau est pour lui une île, où il voudrait bien reposer. Le sillage seul du navire qui coupe et le flot et le vent ; c'est déjà un refuge, un secours contre la fatigue. Sans cesse, d'un vol agile, il met le rempart du vaisseau entre lui et la tempête. Timide et myope, on ne le voit guère que quand elle fait la nuit. Il nous ressemble, il craint l'orage, il a peur, ne veut pas périr, et dit comme vous, marins : « Que deviendraient mes petits ? »

Mais le temps noir se dissipe, le jour reparaît, je vois un petit point bleu au ciel. Heureuse et sereine région qui gardait la paix par-dessus l'orage. Dans ce point bleu, royalement, un petit oiseau d'aile immense nage à dix mille pieds de haut. Goëland ? non, l'aile est noire. Aigle ? non, l'oiseau est petit.

C'est le petit aigle de mer, le premier de la race ailée, l'audacieux navigateur qui ne ploie jamais la voile, le

1. Michelet fait allusion à une superstition des marins, qui croient que la frégate présage un naufrage.

prince de la tempête, contempteur de tous les dangers : le guerrier ou la frégate.

Plus de corps : celui du coq à peine, avec des ailes prodigieuses qui vont jusqu'à quatorze pieds. Le grand problème du vol est résolu et dépassé, car le vol semble inutile. Un tel oiseau, naturellement soutenu par de tels appuis, n'a qu'à se laisser porter. L'orage vient? il monte à de telles hauteurs qu'il y trouve la sérénité. La métaphore poétique, fausse de tout autre oiseau, n'est point figure pour celui-ci : à la lettre il dort sur l'orage.

S'il veut ramer sérieusement, toute distance disparaît. Il déjeune au Sénégal[1], dîne en Amérique.

Ou, s'il veut mettre plus de temps, s'amuser en route, il le peut ; il continuera dans la nuit indéfiniment, sûr de se reposer... sur quoi ? sur sa grande aile immobile, qu'il lui suffit de déployer sur l'air, qui se charge seul de la fatigue du voyage, sur le vent, son serviteur, qui s'empresse à le bercer.

Notez que cet être étrange a de plus cette royauté de ne rien craindre en ce monde. Petit, mais fort, intrépide, il brave tous les tyrans de l'air ; il mépriserait au besoin le pygargue[2] et le condor[3] ; ces énormes et lourdes bêtes s'ébranleraient à grand'peine qu'il serait déjà à dix lieues.

Oh ! c'est là que l'envie nous prend, lorsque dans l'azur ardent des tropiques nous voyons passer en triomphe, à des hauteurs incroyables, presque imperceptible par la distance, l'oiseau noir dans la solitude, unique dans le désert du ciel. Tout au plus, un peu plus bas, le croise dans sa grâce légère un blanc voilier, le paille-en-queue[4].

1. Colonie française de l'Afrique occidentale.
2. Aigle pêcheur.
3. Grand vautour d'Amérique.
4. Oiseau de mer du tropique.

Que ne me prends-tu sur ton aile, roi de l'air, sans peur, sans fatigue, maître de l'espace, dont le vol si rapide supprime le temps ? Qui plus que toi est détaché des basses fatalités de l'être ?

Une chose pourtant m'étonnait : c'était qu'envisagé de près, ce premier du royaume ailé n'a rien de la sérénité que promet une vie libre. Son œil est cruellement dur, âpre, mobile, inquiet. Son attitude tourmentée est celle d'une vigie malheureuse qui doit, sous peine de mort, veiller sur l'infini des mers. Celui-ci, visiblement, fait effort pour voir au loin. Et si sa vue ne le sert, l'arrêt est sur son noir visage; la nature le condamne, il meurt.

En le regardant de près, on le voit, il n'a pas de pieds. Fort courts du moins et palmés, ils ne peuvent marcher, percher. Avec un bec formidable, il n'a pas les griffes du véritable aigle de mer. Faux aigle, et supérieur au vrai par l'audace comme par le vol, il n'a pourtant pas sa force, il n'a pas ses prises invincibles. Il frappe et tue ; peut-il saisir ?

De là sa vie tout incertaine de hasards, vie de corsaire, de pirate, plus que de marin, et la question permanente qu'on lit très bien sur son visage : « Dînerai-je?... aurai-je ce soir de quoi donner à mes petits ? »

L'immense et superbe appareil de ses ailes devient à terre un danger, un embarras. Il lui faut, pour s'enlever, beaucoup de vent ou un lieu élevé, une pointe, un roc. Surprise sur un sable plat, sur les bancs, les bas écueils où elle s'arrête souvent, la frégate est sans défense; elle a beau menacer, frapper, elle est assommée à coups de bâton.

Sur mer, ces ailes immenses, admirables quand elles s'élèvent, sont peu propres à raser l'eau. Mouillées, elles peuvent s'alourdir, enfoncer. Et dès lors malheur à l'oi-

seau! il appartient aux poissons, il nourrit les basses tribus dont il comptait se nourrir : le gibier mange le chasseur, le preneur est pris.

Et cependant comment faire? Sa nourriture est dans les eaux. Il faut toujours qu'il s'en rapproche, qu'il y retourne, qu'il rase sans cesse l'odieuse et féconde mer qui menace de l'engloutir.

Donc cet être si bien armé, ailé, supérieur à tous par la vue, le vol, l'audace, n'a qu'une vie tremblante et précaire. Il mourrait de faim s'il n'avait l'industrie de se créer un pourvoyeur auquel il escroque sa nourriture. Sa ressource, hélas! ignoble, c'est d'attaquer un oiseau lourd et peureux, le fou[1], excellent pêcheur. La frégate, qui n'est pas plus grosse, le poursuit, le frappe du bec sur le cou, lui fait rendre gorge. Tout cela se passe dans l'air; avant que le poisson tombe, elle le happe au passage.

Si cette ressource manque, elle ne craint pas d'attaquer l'homme : « En débarquant à l'Ascension[2], dit un voyageur, nous fûmes assaillis des frégates. L'une voulait m'arracher un poisson de la main même. D'autres voltigeaient sur la chaudière où cuisait la viande pour l'enlever, sans tenir compte des matelots qui étaient autour. »

Dampier[3] en vit de malades, de vieilles ou estropiées, se tenant sur les écueils qui semblaient leurs Invalides, levant des contributions sur les jeunes fous, leurs vassaux, et se nourrissant de leur pêche. Mais, dans leur état de force, elles ne posent guère à terre, vivant comme les nuages, flottant de leurs grandes ailes constamment d'un monde à l'autre, attendant leur aventure, et perçant l'infini du ciel, l'infini des eaux, d'un implacable regard.

1. Oiseau de mer d'un genre voisin de celui des frégates.
2. Petite île à l'ouest de l'Afrique, appartenant aux Anglais.
3. Navigateur anglais du XVIIIe siècle.

Le premier de la gent ailée est celui qui ne pose pas. Le premier des navigateurs est celui qui n'arrive pas. La terre, la mer, lui sont presque également interdites. Et c'est l'éternel exilé.

N'envions rien. Nulle existence n'est vraiment libre ici-bas, nulle carrière n'est assez vaste, nul vol assez grand, nulle aile ne suffit. La plus puissante est un asservissement. Il en faut d'autres que l'âme attend, demande et espère :

Des ailes par-dessus la vie !
Des ailes par delà la mort !

LES PHARES

Après les tempêtes qui engloutissent les marins, Michelet décrit les phares qui leur permettent d'échapper au danger.

Qui peut dire combien d'hommes et de vaisseaux sauvent les phares ? La lumière, vue dans ces nuits horribles de confusion, où les plus vaillants se troublent, non seulement montre la route, mais elle soutient le courage, empêche l'esprit de s'égarer. C'est un grand appui moral de se dire dans le danger suprême : « Persiste ! encore un effort !... Si le vent, la mer, sont contre, tu n'es pas seul ; l'Humanité est là qui veille pour toi. »

Les anciens qui suivaient les côtes et les regardaient sans cesse, avaient, encore plus que nous, besoin de les éclairer. Les Étrusques [1], dit-on, commencèrent à entretenir les feux de nuit sur les pierres sacrées. Le phare était un autel, un temple, une colonne, une tour. Les Celtes [2] en élevèrent aussi ; de très importants dolmens [3]

1. Peuple qui habitait la Toscane dans l'antiquité.
2. Peuples de la Gaule.
3. Les dolmens sont des tombeaux en pierre brute élevés par les peuples qui ont habité la Gaule avant l'arrivée des Romains ; *dolmen* signifie en breton table de pierre.

existent précisément aux points favorables d'où l'on peut le mieux voir des feux. L'empire romain avait illuminé, de promontoire en promontoire, toute la Méditerranée.

La grande terreur des pirates du Nord, la vie tremblante du sombre moyen âge, font éteindre tout cela. On n'a garde d'aider aux descentes. La mer est un objet de crainte. Tout vaisseau est un ennemi, et, s'il échoue, une proie. Le pillage du naufragé est un revenu du seigneur : c'est le noble *droit de bris* [1]. On sait ce comte de Léon [2] enrichi par son écueil, « pierre précieuse, disait-il, plus que celles qu'on admire aux couronnes des rois. »

De nos jours, innocemment, les pêcheurs ont souvent causé des naufrages en allumant au rivage des feux qu'on voyait de la mer. Les phares mêmes en ont causé, tant qu'on put les confondre entre eux. Un feu pris pour un feu voisin provoqua parfois d'horribles méprises.

C'est la France, après ses grandes guerres, qui prit l'initiative des nouveaux arts de la lumière et de leur application au salut de la vie humaine. Armée du rayon de Fresnel [3] (une lampe forte comme quatre mille, et qu'on voit à douze lieues), elle se fit une ceinture de ces puissantes flammes qui entre-croisent leurs lueurs, les pénètrent l'une par l'autre. Les ténèbres disparurent de la face de nos mers.

Pour le marin qui se dirige d'après les constellations, ce fut comme un ciel de plus qu'elle fit descendre. Elle créa à la fois les planètes, étoiles fixes et satellites, mit dans ces astres inventés les nuances et les caractères différents de ceux de là-haut. Elle varia la couleur, la

1. Droit de s'approprier le chargement et de faire prisonnier l'équipage des navires naufragés. Ce droit s'exerça surtout en Bretagne.

2. Le Léon est la pointe nord-ouest de la Bretagne.

3. Fresnel, physicien français, du XIXe siècle, inventeur d'une lampe pour les phares.

durée, l'intensité de leur scintillation. Aux uns, elle donna la lumière tranquille, qui suffit aux nuits sereines; aux autres, une lumière mobile, tournante, un regard de feu qui perce aux quatre coins de l'horizon. Ceux-ci, comme les mystérieux animaux qui illuminent la mer, ont la palpitation vivante d'une flamme qui flamboie et pâlit, qui jaillit et qui se meurt. Dans les sombres nuits de tempêtes, ils s'émeuvent, semblent prendre part aux convulsions de l'Océan, et, sans s'étonner, ils rendent feu pour feu aux éclairs du ciel.

Il faut songer qu'à cette époque (1826), et en 1830 encore, toute la mer était ténébreuse. Très peu de phares en Europe. Nul en Afrique que celui du Cap. Nul en Asie que Bombay, Calcutta, Madras[1]. Pas un dans l'énorme étendue de l'Amérique du Sud. Depuis, toutes les nations ont suivi, imité la France. Peu à peu la lumière se fait.

Je voudrais pouvoir ici accomplir avec vous en une nuit la circumnavigation de notre Océan, entre Dunkerque[2] et Biarritz[3], et la revue des grands phares. Mais elle serait bien longue.

Calais, de ses quatre phares de feux de couleurs différentes, qu'on doit voir de Douvres[4] même, fait à l'Angleterre, au monde qui passe par l'Angleterre, des signes hospitaliers. Le beau golfe de la Seine, entre la Hève et Barfleur, illuminé de phares amis, ouvre le Havre à l'Amérique[5] et la reçoit directement au foyer, au cœur, de la France.

Elle-même s'avance en mer pour recueillir les vais-

1. Villes de l'Hindoustan.
2. Sur la mer du Nord, à la frontière de Belgique.
3. Au pied des Pyrénées, à la frontière d'Espagne.
4. Port d'Angleterre en face de Calais.
5. Les paquebots des États-Unis débarquent au Havre.

seaux, éclairant d'un soin admirable toutes les pointes de la Bretagne. A l'avant-garde de Brest, à Saint-Matthieu, à Penmark, à l'île de Sen [1], tout est couronné de feux, — tous différents, par éclairs de minutes ou de secondes, — qui disent au navigateur : « Gare ! Observe ce rocher... Fuis cet écueil... Tourne ici... Bon! te voilà dans le port. »

LA TEMPÊTE D'OCTOBRE 1859.

Michelet a vu cette tempête en octobre 1859; il était établi dans le village de Saint-Georges, près de l'endroit où la Gironde débouche dans l'Océan.

Chaque fois que j'allais de Saint-Georges à Royan [2], je pouvais attendre qu'en ce petit voyage, qui n'est que de quelques heures, l'orage me surprendrait sur la route sans abri. Il pesait sur moi dans les vignes de Saint-Georges et la lande du promontoire que je gravissais d'abord. Il pesait, plus lourd encore, dans la grande plage circulaire de Royan que je suivais. La lande, quoiqu'en octobre, avait tous ses parfums sauvages, et ils me semblaient par moments plus pénétrants que jamais. Sur la plage, encore paisible, le vent me soufflait au visage, tiède et doux, et, non moins douce, de ses caresses suspectes, la mer venait lécher mes pieds. Je ne m'y laissais pas prendre, et je me doutais assez de ce que tous deux préparaient.

Pour prélude, après des soirées fort belles, éclataient dans la nuit d'effroyables coups de vent. Cela revint plusieurs fois, et spécialement le 26. Cette nuit-là, je ne doutai pas qu'il n'y eût de grands sinistres. Nos marins

1. Ce sont les trois pointes du Finistère.

2. Sur l'estuaire de la Gironde, en amont de Saint-Georges.

étaient sortis. Dans ces longues fluctuations de la crise équinoxiale, on attend d'abord un peu; puis, les choses se prolongeant, le devoir et le métier parlent; on passe outre et l'on se hasarde, au risque d'un coup subit. J'en eus l'impression très forte. Je me dis : « Quelqu'un périt. »

Cela n'était que trop vrai.

Sur une barque de pilote qui allait, malgré le gros temps, tirer un vaisseau du danger de la passe, un malheureux fut enlevé, et la barque, près de périr elle-même, ne put jamais le reprendre. Il laissait trois enfants et une femme enceinte. Ce qui le rendait encore particulièrement regrettable, c'est que cet homme excellent, par un amour généreux qui n'est pas rare chez les marins, avait justement épousé une pauvre fille incapable de travail, qui par accident avait perdu plusieurs phalanges des doigts. Terrible situation : elle est infirme, enceinte et veuve.

On faisait une collecte, et j'allais porter à Royan ma petite offrande. Un pilote que je rencontrai parla de l'événement avec une vraie douleur : « Tel est notre métier, monsieur; c'est surtout quand la mer est mauvaise que nous devons sortir. » Le commissaire de la marine[1], qui a en main les registres des vivants et des morts, et connaît mieux que personne la destinée de ces familles, me parut aussi triste et inquiet. On sentait bien que ceci n'était qu'un commencement.

Je me remis en route par la plage, et j'eus le loisir, dans ce trajet assez long, d'observer, d'étudier, dans une zone de nuages qui, je crois, pouvait s'étendre en tous sens à huit ou dix lieues. A ma gauche, la Saintonge[2],

1. Fonctionnaire chargé de l'inscription maritime et de la police des ports.

2. Partie sud du département de la Charente-Inférieure, au nord de la Gironde.

dont je suivais le rivage, attendait morne et passive. A ma droite, le Médoc[1], dont le fleuve me séparait, était dans un calme sombre. Derrière moi, venant de l'ouest, de l'Océan, montait un monde de nuages noirs. Mais, devant moi, un vent de terre soufflait contre eux (de Bordeaux). Ce vent descendait la Gironde, et l'on eût pu espérer que la puissante rivière, par ce grand courant protecteur, repousserait le rideau lugubre que l'Océan élevait.

Encore dans l'incertitude, je regardai derrière moi, et consultai Cordouan[2]. Il me parut, sur son écueil, d'une pâleur fantastique. Sa tour semblait un fantôme qui disait : « Malheur ! malheur ! »

Je calculai mieux la situation. Je vis très bien que le vent de terre non seulement serait vaincu, mais qu'il était l'auxiliaire de son ennemi. Ce vent de terre soufflait très bas sur la Gironde, enfonçait, abattait tout obstacle inférieur, aplanissait par-dessous la voie aux hauts nuages sombres qui partaient de l'Océan; il leur faisait comme un rail glissant, sur lequel montés ils venaient d'autant plus vite. En peu de temps, tout fut fini du côté de la terre, tout souffle cessa, tout s'éteignit en teintes grises; sans obstacle régnèrent les vents supérieurs.

Quand j'arrivai dans les vignes de Vallière, près de Saint-Georges, beaucoup de gens étaient aux champs, achevant en hâte ce qu'ils avaient à faire, et pensant que de longtemps on ne pourrait travailler. Les premières gouttes de pluie tombaient, mais en un moment il fallut fuir à la maison.

1. Au sud de la Gironde, pays de vignobles

2. La tour de Cordouan est un phare bâti au temps d'Henri III sur un îlot en face de l'embouchure de la Gironde.

J'avais bien vu des orages. J'avais lu mille descriptions de tempêtes, et je m'attendais à tout. Mais rien ne faisait prévoir l'effet que celle-ci eut par sa longue durée, sa violence soutenue, par son implacable uniformité. Dès qu'il y a du plus ou du moins, une halte, un *crescendo* même, enfin une variation, l'âme et les sens y trouvent quelque chose qui détend, distrait, qui répond à ses besoins impérieux de changement. Mais ici, cinq jours et cinq nuits, sans trêve, sans augmentation ni diminution, ce fut la même fureur et rien ne changea dans l'horrible. Point de tonnerre, point de combats de nuages, point de déchirement de la mer. Du premier coup, une grande tente grise ferma l'horizon en tous sens; on se trouva enseveli dans ce linceul d'un morne gris de cendre, qui n'ôtait pas toute lumière, et laissait découvrir une mer de plomb et de plâtre, odieuse et désolante de monotonie furieuse. Elle ne savait qu'une note. C'était toujours le hurlement d'une grande chaudière qui bout. Aucune poésie de terreur n'eût agi comme cette prose. Toujours, toujours le même son : *Heu! heu! heu!* ou *Uh! uh! uh!*

Nous habitions sur la plage. Nous étions plus que spectateurs de cette scène; nous y étions mêlés. La mer par moments venait à vingt pas. Elle ne frappait pas un coup que la maison ne tremblât. Nos fenêtres recevaient (heureusement un peu de côté) l'immense vent du sud-ouest qui apportait un torrent, non, mais un déluge, l'Océan soulevé en pluie. Du premier jour, en grande hâte, et non sans beaucoup de peine, il fallut fermer les volets, allumer les bougies, si l'on voulait voir en plein jour. Dans les pièces qui regardaient la campagne, le bruit, la commotion, étaient tout aussi sensibles. Je persistais à travailler, curieux de voir si cette force sauvage

réussirait à opprimer, entraver un libre esprit. Je maintins ma pensée active, maîtresse d'elle-même. J'écrivais et je m'observais. A la longue seulement, la fatigue et la privation de sommeil blessaient en moi une puissance, la plus délicate de l'écrivain, je crois, le sens du rythme. Ma phrase venait inharmonique. Cette corde, dans mon instrument, la première se trouva cassée.

Le grand hurlement n'avait de variante que les voix bizarres, fantasques, du vent acharné sur nous. Cette maison lui faisait obstacle; elle était pour lui un but qu'il assaillait de cent manières. C'était parfois le coup brusque d'un maître qui frappe à la porte; des secousses, comme d'une main forte, pour arracher le volet; c'étaient des plaintes aiguës par la cheminée, des désolations de ne pas entrer, des menaces si l'on n'ouvrait pas, enfin des emportements, d'effrayantes tentatives d'enlever le toit. Tous ces bruits étaient couverts pourtant par le grand *Heu! heu!* Tant celui-ci était immense, puissant, épouvantable ! Le vent nous semblait secondaire. Cependant il réussissait à faire pénétrer la pluie. Notre maison (j'allais dire notre vaisseau) faisait eau. Le grenier, percé par places, versait des ondées.

Chose plus sérieuse! la furie de l'ouragan, par un effort désespéré, réussit à desceller le gond d'un volet, qui, dès lors, quoique fermé encore, frémit, branla, s'agita. Il fallut le consolider en le liant fortement par ses ferrures à celui qui tenait mieux, et pour cela on dut hasarder d'ouvrir la fenêtre. Au moment où je l'ouvris, quoique abrité par les volets, je me sentis comme dans un tourbillon, demi-sourd par l'horrible force d'un bruit égal au canon, d'un coup de canon permanent qu'on m'eût, sans interruption, tiré sous l'oreille. J'apercevais, par les fentes, une chose qui donnait la mesure de ces

forces incalculables. C'est que les vagues, croisées et brisées contre elles-mêmes, souvent ne pouvaient retomber. La rafale, par-dessous, les enlevait comme une plume, ces pesantes masses, les faisait fuir par la campagne. Qu'eût-ce été si, nos volets s'arrachant, la fenêtre s'enfonçant, le vent eût embarqué chez nous ces grosses lames qu'il soutenait, poussait avec la roideur d'une trombe, qu'il portait à travers les champs, terribles et toutes brandies?...

Nous avions la chance bizarre de faire naufrage sur terre. Notre maison, si avancée, pouvait voir son toit emporté, ou tout un étage peut-être. C'était l'inquiétude des gens du village, comme ils nous le dirent, leur pensée de chaque nuit. On nous conseillait de quitter. Mais nous supposions toujours que cette tempête si longue aurait une fin pourtant, et nous disions toujours : « Demain. »

Les nouvelles qui venaient par terre ne nous apprenaient que naufrages. Tout près de nous, le 30 octobre, un navire qui venait de la mer du Sud avec une trentaine d'hommes périt à la passe même. Après avoir évité les rocs, les écueils, il était venu en face d'une petite plage de fin sable, où les femmes se baignent. Eh bien, sur cette douce plage, enlevé par le tourbillon et sans doute à grande hauteur, il retomba d'un poids épouvantable, fut assommé, éreinté, disloqué. Il resta là comme un corps mort. Qu'étaient devenus les hommes? on n'en trouva aucune trace. On supposa que peut-être tous avaient été balayés du pont.

Ce tragique événement en faisait supposer bien d'autres, et l'on ne rêvait que malheurs. Mais la mer n'avait pas l'air d'en avoir encore assez. Tout le monde était à bout; elle, non. Je voyais nos pilotes se hasarder

derrière un mur qui les couvrait du sud-ouest, observer soucieusement, secouer la tête. Nul vaisseau, par bonheur pour eux, n'osa entreprendre d'entrer et ne réclama leur secours. Autrement, il étaient là, prêts à donner leurs vies.

Moi aussi, je regardais insatiablement cette mer, je la regardais avec haine. N'étant pas en danger réel, je n'en avais que davantage l'ennui et la désolation. Elle était laide, d'affreuse mine. Rien ne rappelait les vains tableaux des poètes. Seulement, par un contraste étrange, moins je me sentais vivant, plus, elle, elle avait l'air de vivre. Toutes ces vagues électrisées par un si furieux mouvement avaient pris une animation et comme une âme fantastique. Dans la fureur générale, chacune avait sa fureur. Dans l'uniformité totale (chose vraie, quoique contradictoire), il y avait un diabolique fourmillement. Était-ce la faute de mes yeux et de mon cerveau fatigué, ou bien en était-il ainsi? Elles me faisaient l'effet d'un épouvantable *mob*[1], d'une horrible populace, non d'hommes, mais de chiens aboyants, un million, un milliard de dogues acharnés, ou plutôt fous... Mais que dis-je? des chiens, des dogues? ce n'était pas cela encore. C'étaient des apparitions exécrables et innomées, des bêtes sans yeux ni oreilles, n'ayant que des gueules écumantes.

« Monstres, que voulez-vous donc? N'êtes-vous pas soûls des naufrages que j'apprends de tous côtés? Que demandez-vous? — Ta mort et la mort universelle, la suppression de la terre, et le retour au chaos. »

1. C'est le nom qu'on donne à la populace anglaise.

LES GUERRIERS DE LA MER. — LES CRUSTACÉS

Michelet décrit ensuite les habitants de la mer. Les crustacés, surtout les crabes, lui paraissent une race de guerriers.

Les seuls ennemis redoutables des crustacés sont la tempête et le rocher. Peu voyagent en haute mer, peu au fond. Ils sont presque tous au rivage à guetter des proies. Souvent, pendant qu'ils sont là à attendre que l'huître bâille pour en faire leur déjeuner, la mer grossit, les prend, les roule. Leur armure fait leur péril. Dure, sans élasticité, elle reçoit tous les chocs à sec, rudement et de manière cassante. Leurs pointes aux pointes du roc s'écachent, éclatent, se brisent. Ils ne s'en tirent que mutilés. Heureusement, comme l'oursin, ils peuvent se réparer, substituer au membre brisé un membre supplémentaire. Ils comptent tellement là-dessus, que, pris eux-mêmes, ils se cassent un membre pour se délivrer.

Il semble que la nature favorise spécialement des serviteurs si utiles. Contre son infini fécond, elle a dans les crustacés un infini d'absorption. Ils sont partout, sur toutes plages, aussi diversifiés que la mer. Ses vautours, goëlands, mouettes, partagent avec les crustacés la fonction essentielle d'agents de la salubrité. Qu'un gros animal échoue, à l'instant l'oiseau dessus, le crabe dessous et dedans travaillent à le faire disparaître.

Le crabe minime et sauteur qu'on prendrait pour un insecte (le talitre) occupe les plages sablonneuses, habite dessous. Qu'un naufrage jette en quantité les méduses[1] ou autres corps, vous voyez le sable onduler, se mouvoir

1. Animal de mer. Voyez ce qu'en dit Michelet, p. 73.

puis se couvrir des nuées de ces croque-morts danseurs, qui fourmillants, sautillants, approprient gaiement la plage, s'efforçant de balayer tout entre deux marées.

Grands, robustes, pleins de ruse, les crabes ou cancres sont un peuple de combat. Ils ont si bien l'instinct de guerre, qu'ils savent employer jusqu'au bruit pour effrayer leurs ennemis. En attitude menaçante, ils vont au combat, les tenailles hautes et faisant claquer leurs pinces. Avec cela, circonspects devant une force supérieure. Au moment de la basse mer, du haut d'un roc, je les voyais. Mais, quoique je fusse bien haut, dès qu'ils se sentaient regardés, l'assemblée battait en retraite, les guerriers, courant de travers, comme ils font, en un moment rentraient chacun sous sa guérite. Ce ne sont pas des Achilles, mais plutôt des Annibals. Dès qu'ils se sentent forts, ils attaquent. Ils mangent les vivants et les morts. L'homme blessé a tout à craindre. On conte qu'en une île déserte ils mangèrent plusieurs des marins de Drake[1], assaillis, accablés de leurs grouillantes légions.

LES VICTIMES. — LA MÉDUSE

Après les animaux voraces vient la description des animaux qui leur servent de proie.

J'ai passé les premiers mois de 1858 dans l'agréable petite ville d'Hyères,[2] qui de loin regarde la mer, les îles et la presqu'île dont sa côte est abritée. La mer, à cette distance, attire plus puissamment peut-être que si

1. Célèbre navigateur anglais du XVIe siècle.

2. Petite ville du Var, non loin de la mer Méditerranée.

l'on était au bord. Les sentiers qui y mènent invitent, soit qu'on suive, entre les jardins, les haies de jasmin et de myrte, soit qu'en montant quelque peu on traverse les oliviers et un petit bois mêlé de lauriers et de pins. Le bois n'empêche nullement qu'on n'ait de temps à autre quelques échappées de la mer. Ce lieu est, non sans raison, nommé Coste-Belle.

Entre les rochers assez âpres, les lagunes que laissait la mer gardaient de petits animaux trop lents qui n'avaient pu la suivre. Quelques coquilles étaient là toutes retirées en elles-mêmes et souffrant de rester à sec. Au milieu d'elles, sans coquille, sans abri, tout éployée gisait l'ombrelle vivante qu'on nomme assez mal *méduse* [1]. Pourquoi ce terrible nom pour un être si charmant? Jamais je n'avais arrêté mon attention sur ces naufragées qu'on voit si souvent au bord de la mer. Celle-ci était petite, de la grandeur de ma main, mais singulièrement jolie, de nuances douces et légères. Elle était d'un blanc d'opale où se perdait, comme dans un nuage, une couronne de tendre lilas. Le vent l'avait retournée. Sa couronne de cheveux lilas flottait en dessus, et la délicate ombrelle (c'est-à-dire son propre corps), se trouvant dessous, touchait le rocher. Très froissée en ce pauvre corps, elle était blessée, déchirée en ses fins cheveux qui sont ses organes pour respirer, absorber et même aimer. Tout cela, sens dessus dessous, recevait d'aplomb le soleil provençal, âpre à son premier réveil, plus âpre par l'aridité du mistral qui s'y mêlait par moments. Double trait qui traversait la transparente créature.

Près de sa lagune séchée, d'autres lagunes étaient

1. Une des trois Gorgones. Minerve, à qui elle voulut le disputer en beauté, changea ses cheveux en serpents. Sa vue pétrifiait ceux qui la regardaient.

pleines et communiquaient à la mer. Le salut était à un pas. Mais pour elle, qui ne se meut que par ses ondoyants cheveux, ce pas était infranchissable. Sous ce soleil, on pouvait croire qu'elle serait bientôt dissoute, absorbée, évanouie.

Rien de plus éphémère, de plus fugitif que ces filles de la mer. Il en est de plus fluides, comme la légère bande d'azur qu'on appelle *ceinture de Vénus*, et qui, à peine sortie de l'eau, se dissipe et disparaît. La méduse, un peu plus fixée, a plus de peine à mourir.

Était-elle morte ou mourante? Je ne crois pas aisément à la mort; je soutins qu'elle vivait. A tout hasard, il coûtait peu de l'ôter de là et de la jeter dans la lagune d'à côté. S'il faut tout dire, à la toucher j'avais un peu de répugnance. La délicieuse créature, avec son innocence visible et l'iris de ses douces couleurs, était comme une gelée tremblotante, glissait, échappait. Je passai outre cependant. Je glissai la main dessous, soulevai avec précaution le corps immobile, d'où tous les cheveux retombèrent, revenant à la position naturelle où ils sont quand elle nage. Telle je la mis dans l'eau voisine. Elle enfonça, ne donnant aucun signe de vie.

Je me promenai sur le bord. Mais au bout de dix minutes, j'allai revoir ma méduse. Elle ondulait sous le vent. Réellement, elle remuait et se remettait à flot. Avec une grâce singulière, ses cheveux fuyant sous elle nageaient, doucement l'éloignaient du rocher. Elle n'allait pas bien vite, mais enfin elle allait. Bientôt je la vis assez loin.

Elle n'aura peut-être pas tardé de chavirer encore. Il est impossible de naviguer avec des moyens plus faibles et de façon plus dangereuse. Elles craignent fort le rivage, où tant de choses dures les blessent, et, en pleine mer,

le vent à chaque instant les retourne. Alors leurs cheveux-nageoires étant par-dessus, elles flottent à l'aventure, la proie des poissons, la joie des oiseaux qui se font un jeu de les enlever.

Pendant toute une saison passée au bord de la Gironde, je les voyais fatalement poussées par la passe, jetées à la côte par centaines, sécher là misérablement. Celles-ci étaient grosses, blanches, fort belles à leur arrivée, comme de grands lustres de cristal avec de riches girandoles, où le soleil miroitant mettait des pierreries. Hélas! quel état différent au bout de deux jours! le sable fort heureusement s'affaissait dessous, les cachait.

Elles sont l'aliment de tous, et elles-mêmes n'ont guère d'aliment que la vie peu organisée, vague encore, les atomes flottants de la mer. Elles n'ont ni dents, ni armes. Elles les engourdissent, les éthérisent, pour ainsi parler, et les sucent sans les faire souffrir. Seulement quelques espèces peuvent, si on les attaque, sécréter une liqueur qui pique un peu, comme l'ortie.

L'ÉCOLE DE L'HÉROISME. — LE HARPON

Les marins qui pêchent la baleine au harpon sont les plus hardis matelots du monde.

Ce fut un homme, celui qui le premier, mal monté, mal armé, et la mer grondant sous ses pieds, dans les ténèbres, dans les glaces, seul à seul, joignit le colosse.

Celui qui se fia tellement à sa force et à son courage, à la vigueur du bras, à la roideur du coup, à la pesanteur du harpon. Celui qui crut qu'il percerait et la peau et le mur de lard, la chair épaisse.

Celui qui crut qu'à son réveil terrible, dans la tempête que le blessé fait de ses sauts et de ses coups de queue, il n'allait pas l'engouffrer avec lui. Comble d'audace! il ajoutait un câble à son harpon pour poursuivre sa proie, bravait l'effroyable secousse, sans songer que la bête effrayée pouvait descendre brusquement, s'enfuir en profondeur, plonger la tête en bas.

Il y a un bien autre danger. C'est qu'au lieu de la baleine, on ne trouve à sa place l'ennemi de la baleine, la terreur de la mer, le Cachalot. Il n'est pas grand, n'a guère que soixante ou quatre-vingts pieds. Sa tête, à elle seule, fait le tiers, vingt ou vingt-cinq. Dans ce cas, malheur au pêcheur! c'est lui qui devient le poisson, il est la proie du monstre. Celui-ci a quarante-huit dents énormes et d'horribles mâchoires, à tout dévorer, homme et barque. Il semble ivre de sang. Sa rage aveugle épouvante tous les cétacés, qui fuient en mugissant, s'échouent même au rivage, se cachent dans le sable ou la boue. Mort même, ils le redoutent, n'osent approcher de son cadavre. La plus sauvage espèce du Cachalot est l'Ourque, ou le Physétère des anciens, tellement craint des Islandais qu'ils n'osaient le nommer en mer, de peur qu'il n'entendît et n'arrivât. Ils croyaient, au contraire, qu'une espèce de baleine (la Jubarte) les aimait et les protégeait, et provoquait le monstre afin de les sauver.

Plusieurs disent que les premiers qui affrontèrent une si effrayante aventure avaient besoin d'être exaltés, *excentriques et cerveaux brûlés*. La chose, selon eux, n'aurait pas commencé par les sages hommes du Nord, mais par nos Basques [1], les héros du vertige. Marcheurs terribles, chasseurs du Mont Perdu [2], et pêcheurs effré-

1. Peuple établi sur les deux versants des Pyrénées occidentales.

2. Un des sommets des Pyrénées centrales (3,351 m.).

nés, ils couraient en batelet leur mer capricieuse, le golfe ou gouffre de Gascogne. Ils y pêchaient le thon. Ils virent jouer des baleines et se mirent à courir après, comme ils s'acharnent après l'isard[1] dans les fondrières, les abîmes, et les plus affreux casse-cou. Cet énorme gibier énormément tentant pour sa grosseur, pour la chance et pour le péril, ils le chassèrent à mort et n'importe où, quelque part qu'il les conduisît. Sans s'en apercevoir, ils poussaient jusqu'au pôle.

Là, le pauvre colosse[2] croyait en être quitte, et, ne supposant pas, sans doute, qu'on pût être si fou, il dormait tranquillement, quand nos étourdis héroïques approchaient sans souffler.

Serrant sa ceinture rouge, le plus fort, le plus leste, s'élançait de la barque, et, sur ce dos immense, sans souci de sa vie, d'un *han!* enfonçait le harpon.

LE PREMIER EXPLORATEUR DU POLE SUD. — MAGELLAN

Michelet, racontant comment l'homme a pris possession des mers, décrit les grandes découvertes du XVIe siècle. De tous les explorateurs, le plus énergique fut le Portugais Magellan, qui le premier entreprit de faire le tour du monde.

Il n'y a pas de vie plus terrible que celle de Magellan. Tout est combat, navigations lointaines, fuites et procès, naufrages, assassinat manqué, enfin la mort chez les barbares. Il se bat en Afrique. Il se bat dans les Indes. Il se marie chez les Malais[3], si braves et si féroces. Lui-même semble avoir été tel.

1. Chamois des Pyrénées.
2. La baleine.
3. On appelle Malais une race d'hommes originaires de la presqu'île de Malacca et des îles de la Sonde.

Dans son long séjour en Asie, il recueille toutes les lumières, prépare sa grande expédition, sa tentative d'aller par l'Amérique aux îles mêmes des épices, aux Moluques[1]. Les prenant à la source, on était sûr de les avoir à meilleur prix qu'on n'avait pu encore, en les tirant de l'occident de l'Inde. L'entreprise, dans son idée originaire, fut ainsi toute commerciale. Un rabais sur le poivre fut l'inspiration primitive du voyage le plus héroïque qu'on ait fait sur cette planète.

L'esprit de cour, l'intrigue, dominait tout alors en Portugal. Magellan, maltraité, passa en Espagne, et magnifiquement Charles-Quint[2] lui donna cinq vaisseaux. Mais il n'osa se fier tout à fait au transfuge portugais; il lui imposa un associé castillan. Magellan partit entre deux dangers, la malveillance castillane et la vengeance portugaise, qui le cherchait pour l'assassiner. Il eut bientôt révolte sur la flotte, et déploya un terrible héroïsme, indomptable et barbare. Il mit aux fers l'associé, se fit seul chef. Il fit poignarder, égorger, écorcher les récalcitrants. — A travers tout cela, naufrage ! et des vaisseaux perdus. — Personne ne voulait plus le suivre, quand on vit l'effrayant aspect de la pointe de l'Amérique, la désolée Terre de Feu, et le funèbre cap Forward. Cette contrée arrachée du continent par de violentes convulsions, par la furieuse ébullition de mille volcans, semble une tourmente de granit. Boursouflée, crevassée par un refroidissement subit, elle fait horreur. Ce sont des pics aigus, des clochers excentriques, d'affreuses et noires mamelles, des dents atroces à trois pointes, et toute cette

1. Au nord de l'Australie. Les arbres à épices (poivre, gingembre, cannelle, muscade) sont la principale richesse de ces îles.

2. Charles Quint (1500-1558) était à la fois empereur d'Allemagne et roi d'Espagne.

masse de lave, de basalte, de fontes de feu, est coiffée de lugubre neige.

Tous en avaient assez. Il dit : « Plus loin ! » Il chercha, il tourna, il se démêla de cent îles, entra dans une mer sans bornes, ce jour-là *pacifique*, et qui en a gardé le nom.

Il périt dans les Philippines[1]. Quatre vaisseaux périrent. Le seul qui resta, *la Victoire*, à la fin n'eut plus que treize hommes, mais il avait son grand pilote, l'intrépide et l'indestructible, le Basque Sébastien, qui revint seul ainsi (1521), ayant le premier des mortels fait le tour du monde.

Rien de plus grand. Le globe était sûr désormais de sa sphéricité. Cette merveille physique de l'eau uniformément étendue sur une boule où elle adhère sans s'écarter, ce miracle était démontré. Le Pacifique enfin était connu, le grand et mystérieux laboratoire où, loin de nos yeux, la nature travaille profondément la vie, nous élabore des mondes, des continents nouveaux[2].

Révélation d'immense portée, non matérielle seulement, mais morale, qui centuplait l'audace de l'homme et le lançait dans un autre voyage sur le libre océan des sciences, dans l'effort (téméraire, fécond) de faire le tour de l'infini.

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES

Michelet énumère les explorateurs qui ont essayé de parvenir au pôle Nord et décrit les misères et les dangers de ces longs hivernages.

1. Grandes îles de l'Océanie, au nord-est des îles de la Sonde.
2. Michelet fait allusion aux îles de corail qui émergent peu à peu de l'océan Pacifique au nord de l'Australie.

Le plus tentant pour l'homme, c'est l'inutile et l'impossible. De toutes les entreprises maritimes, celle où il a mis le plus de persévérance, c'est la découverte d'un passage au nord de l'Amérique pour aller tout droit d'Europe en Asie. Le plus simple bon sens eût fait juger d'avance que, si ce passage existait, dans une latitude si froide, dans la zone hérissée des glaces, il ne servirait point, que personne n'y voudrait passer.

Notez que cette région n'a pas la platitude des côtes sibériques, où l'on glisse en traîneau. C'est une montagne de mille lieues horriblement accidentée, avec de profondes coupures, des mers qui dégèlent un moment pour regeler, des corridors de glaces qui changent tous les ans, s'ouvrent et se referment sur vous. Il vient d'être trouvé, ce passage, par un homme qui, engagé très loin, et ne pouvant plus reculer, s'est jeté en avant et a passé (1853)[1]. On sait maintenant ce que c'est. Voilà les imaginations calmées, et personne n'en a plus envie.

Quand j'ai dit l'*inutile*, je l'ai dit pour le but qu'on s'était proposé, de créer une voie commerciale. — Mais, en suivant cette folie, on a trouvé maintes choses nullement folles, très utiles pour la science, pour la géographie, la météorologie, l'étude du magnétisme de la terre.

Ce qu'on trouva, ce fut la mort, la faim, des murs de glaces.

Cet échec n'y fit rien. Pendant plus de trois siècles, avec une persévérance étonnante, les explorateurs s'y acharnent. C'est une succession de martyrs. Cabot[2], le premier, n'est sauvé que par la révolte de son équipage

1. Maclure, navigateur anglais, enfermé dans les glaces, a découvert ce passage en traversant les glaces en traîneau.

2. Vénitien au service du roi d'Angleterre. Il découvrit en 1497 la côte du Labrador, vaste presqu'île de l'Amérique du Nord.

qui l'empêcha d'aller plus loin. Brentz meurt de froid, et Willoughby de faim. Cortereal[1] périt, corps et biens. Hudson[2] est jeté par les siens, sans vivres, sans voiles, dans une chaloupe, et l'on ne sait ce qu'il devient. Behring[3], en trouvant le détroit qui sépare l'Amérique de l'Asie, périt de fatigue, de froid, de misère, dans une île déserte. De nos jours, Franklin[4] est perdu dans les glaces ; on ne le retrouve que mort, ayant eu, lui et les siens, la nécessité terrible d'en venir *à la dernière ressource* (de se manger les uns les autres) !

Tout ce qui peut décourager les hommes se trouve réuni dès l'entrée de ces navigations du Nord. Bien avant le cercle polaire, un froid brouillard pèse sur la mer, vous morfond, vous couvre de givre. Les cordages se roidissent ; les voiles s'immobilisent ; le pont est glissant de verglas ; la manœuvre difficile. Les écueils mouvants qu'on a à craindre se distinguent à peine. Au haut du mât, dans sa logette chargée de frimas, le veilleur (vraie stalactite vivante) signale, de moment en moment, l'approche d'un nouvel ennemi, d'un blanc fantôme gigantesque, qui souvent a deux cents, trois cents pieds au-dessus de l'eau[5].

Mais cette procession lugubre qui annonce le monde des glaces, ce combat pour les éviter, donnent plutôt envie d'aller plus loin. Il y a dans l'inconnu du pôle je ne sais quel attrait d'horreur sublime, de souffrance héroïque. Ceux qui, sans tenter le passage, ont seulement été au Nord et contemplé le Spitzberg[6], en gardent

1. Explorateurs du XVIe siècle.
2. Navigateur anglais du XVIe siècle qui découvrit le fleuve, le détroit et la baie qui portent son nom.
3. Explorateur danois au service de la Russie, qui découvrit le détroit de Behring en 1711.
4. Navigateur anglais du XIXe siècle.
5. Ce sont les montagnes de glace qui flottent sur la mer.
6. Grande île montagneuse au nord de la Russie.

l'esprit frappé. Cette masse de pics, de chaînes, de précipices, qui porte à quatre mille cinq cents pieds son front de cristaux, est comme une apparition dans la sombre mer. Ses glaciers, sur les neiges mates, se détachent en vives lueurs, vertes, bleues, pourpres, en étincelles, en pierreries, qui lui font un éblouissant diadème.

Pendant la nuit de plusieurs mois, l'aurore boréale éclate à chaque instant dans les splendeurs bizarres d'une illumination sinistre. Vastes et effrayants incendies qui remplissent tout l'horizon, éruption de jets magnifiques; un fantastique Etna[1], inondant de lave illusoire la scène de l'éternel hiver.

Tout est prisme dans une atmosphère de particules glacées où l'air n'est que miroirs et petits cristaux. De là de surprenants mirages.

C'est le monde de l'illusion. Si vous aimez les songes, si, rêvant éveillé, vous vous plaisez à suivre la mobile improvisation et le jeu des nuages, allez au Nord, tout cela se retrouve réel, et non moins fugitif, dans la flotte des glaces mouvantes. Sur le chemin, elles donnent ce spectacle. Elles singent toutes les architectures. Voici du grec classique, des portiques et des colonnades. Des obélisques égyptiens apparaissent, des aiguilles qui pointent au ciel, appuyées d'aiguilles tombées. Puis voici venir des montagnes, Ossa sur Pélion[2], la cité des Géants, qui, régularisée, vous donne des murs cyclopéens[3], des tables et dolmens druidiques. Dessous s'enfoncent des grottes sombres. Mais tout cela caduc; tout, aux frissons du vent, ondule et croule. On n'y prend pas plaisir, parce que rien ne s'asseoit.

1. Volcan de Sicile (3,300 m.).
2. Montagnes du nord de la Grèce (Thessalie).
3. Murs d'une antiquité reculée, bâtis avec d'énormes blocs de pierre assemblés sans ciment.

Il arrive parfois un incident terrible. A travers la grande flotte, qui majestueusement, lentement, descend du nord, vient brusquement du sud un géant de base profonde, qui, enfonçant de six, de sept cents pieds sous la mer, est violemment poussé par les courants d'en bas. Il écarte ou renverse tout ; il aborde, il arrive à la plaine de glaces; mais il n'est pas embarrassé. « La banquise fut brisée en une minute sur un espace de plusieurs milles. Elle craqua, tonna comme cent pièces de canon, ce fut comme un tremblement de terre. La montagne courut près de nous ; tout fut comble, entre elle et nous, de blocs brisés. Nous périssons ; mais elle fila, rapidement emportée au nord-est. »

KANE AU POLE NORD

Dans le morceau suivant, Michelet explique comment l'Américain Kane crut avoir trouvé au pôle une mer libre.

En mai 1853, un jeune marin, Elischa Kent Kane, qui n'avait pas trente ans, et qui déjà avait couru toute la terre, venait de lancer une idée, hasardée, mais très belle, qui piquait vivement l'ambition américaine. De même que Wilkes avait promis de découvrir un monde, Kane s'engageait à trouver une mer, une mer libre sous le pôle. Tandis que les Anglais, dans leur routine, cherchaient d'est en ouest, Kane allait monter droit au nord, et prendre possession de ce bassin inexploré. Les imaginations furent saisies. Un armateur de New-York, M. Grinnell, donna généreusement deux vaisseaux. Les sociétés savantes aidèrent et tout le public.

Peu de voyages sont plus intéressants. On s'explique à merveille l'ascendant que le jeune Kane avait exercé.

Chaque ligne est marquée de sa force, de sa vivacité brillante, et d'un merveilleux *en avant!* Il sait tout, il est sûr de tout, ardent, mais positif. Il ne mollira pas, on le sent, devant les obstacles. Il ira loin, et aussi loin qu'on peut aller. Le combat est curieux entre un tel caractère et l'impitoyable lenteur de la nature du Nord, remparts d'obstacles terribles. A peine est-il parti, qu'il est déjà pris de l'hiver, forcé d'hiverner six mois sous les glaces. Au printemps même, un froid de soixante-dix degrés! A l'approche du second hiver, au 28 août, il est abandonné; il ne lui reste que huit hommes sur dix-sept. Moins il a d'hommes et de ressources, plus il est âpre et dur, voulant, dit-il, se faire mieux respecter.

La fin est bien lugubre. Si cruelles sont les misères, que les uns meurent, les autres veulent retourner. Kane ne lâche pas prise : il a promis une mer, il faut qu'il en trouve une. Complots, désertions, trahisons, tout ajoute à l'horreur de la situation. Au troisième hivernage, sans vivres, sans chauffage, il serait mort si des Esquimaux[1] ne l'eussent nourri de leur pêche : lui, il chassait pour eux. Pendant ce temps, quelques-uns de ses hommes, envoyés en expédition, ont la bonne fortune de voir la mer dont il a tant besoin. Ils rapportent du moins qu'ils ont aperçu une grande étendue d'eau libre et non gelée, et autour, des oiseaux qui semblaient s'abriter dans ce climat moins rude.

C'est tout ce qu'il fallait pour revenir. Kane, sauvé par les Esquimaux, qui n'abusèrent pas de leur nombre, ni de son extrême misère, leur laisse son vaisseau dans les glaces.

1. Sauvages qui habitent les déserts du nord de l'Amérique (Groënland, Labrador).

Faible, épuisé, il réussit encore, par un voyage de quatre-vingt-deux jours, à revenir au sud; mais c'est pour y mourir. Ce jeune homme intrépide, qui approcha du pôle plus près qu'aucun mortel, mourant, emporta la couronne que les sociétés savantes de la France ont mise à son tombeau, le grand prix de géographie.

Dans ce récit, où il y a tant de choses terribles, il y en a une touchante. Elle donne la mesure des souffrances excessives d'un tel voyage : c'est la mort de ses chiens. Il en avait de Terre-Neuve, admirables; il avait des chiens esquimaux[1]; c'étaient ses compagnons plus qu'aucun homme. Dans ses longs hivernages, des nuits de tant de mois, ils veillaient autour du vaisseau. Sortant dans les ténèbres épaisses, il rencontrait le souffle tiède de ces bonnes bêtes, qui venaient réchauffer ses mains. Les Terre-Neuve d'abord furent malades : il l'attribue à la privation de lumière; quand on leur montrait des lanternes, ils allaient mieux. Mais, peu à peu une mélancolie étrange les gagna, ils devinrent fous. Les chiens esquimaux les suivirent : il n'y eut pas jusqu'à sa chienne Flora, *la plus sage*, la plus réfléchie, qui ne délirât comme les autres et qui ne succombât. C'est le seul point, je crois, dans son âpre récit, où ce ferme cœur semble ému.

1. Les Esquimaux se servent d'attelages de chiens.

LA MONTAGNE

La *Montagne* est le dernier ouvrage d'histoire naturelle écrit par Michelet (1869). Il l'a préparé dans ses divers séjours en Suisse. Au printemps de 1867, il avait traversé la vallée du Rhône et la haute vallée du Rhin pour aller faire un séjour aux sources de l'Inn, dans l'Engadine. Dans ce livre, les Alpes tiennent la place la plus large; mais on y retrouve aussi le souvenir des Pyrénées et des Apennins.

La *Montagne* est divisée en deux parties. La première est consacrée à décrire les divers aspects de la montagne, les glaciers, les fleuves et les lacs; — les cols, les sources thernales, les soulèvements; les montagnes de glace des pôles, les volcans. — La deuxième est une revue de la nature animée qui vit dans la montagne, les prairies, les forêts, les plantes alpestres, les montagnards. La montagne, comme la mer, paraît à Michelet la grande régénératrice où l'on devrait mener les enfants pour leur donner la vigueur du caractère et la hauteur des sentiments.

ATTRAIT ET PÉRIL DE LA MONTAGNE

La haute montagne, dont nous admirons la beauté grandiose, est pleine de périls de tout genre.

Le montagnard ne voit pas sa montagne comme nous. Il lui est fort attaché et il y revient toujours, mais l'appelle « le mauvais pays ». Les eaux blanchâtres et vitreuses de rapidité farouche qui s'échappent en bondissant, il les nomme « les eaux sauvages ». La noire

forêt de sapins, suspendue aux précipices, qui semble l'éternelle paix, elle est sa guerre, sa bataille. Aux plus rudes mois de l'année, quand tout autre travail cesse, il attaque la forêt. Guerre dure, pleine de dangers. Ce n'est pas tout de couper ces arbres et de les précipiter, il faut diriger leur chute; il faut les reprendre en route, régler les terribles bonds qu'ils font au lit des torrents. Le vaincu est souvent fatal au vainqueur, l'arbre au bûcheron. La forêt a ses histoires lugubres d'orphelins, de veuves. Pour la femme et la famille, une terreur pleine de deuil repose sur ces hauteurs, dont les bois mêlés de neige se marquent au loin funèbrement par des taches de blanc et de noir.

Les glaciers étaient jadis un objet d'aversion; on les regardait de travers. Ceux du mont Blanc s'appelaient en Savoie « les monts maudits ». La Suisse allemande, en ses vieilles légendes de paysans, met les damnés aux glaciers. C'est une espèce d'enfer. Malheur à la femme avare, au cœur dur pour son vieux père, qui, l'hiver, l'éloigne du feu ! En punition, elle doit, avec un vilain chien noir, errer sans repos dans les glaces. Aux plus cruelles nuits d'hiver où chacun se serre au poêle, on voit là-haut la femme blanche, qui grelotte, qui trébuche aux pointes aiguës des cristaux.

Dans la vallée diabolique, où, de minute en minute, tonne et brise l'avalanche du haut de la Jungfrau[1], ce sont de damnés barons, de féroces chevaliers, qui doivent toujours, chaque nuit, l'un contre l'autre, fracasser leurs fronts de fer.

La légende scandinave[2], de génie haut et terrible, a fantasquement exprimé les effrois de la montagne. Elle

1. Un des plus hauts sommets des Alpes bernoises (4,181 m.).

2. Des peuples de Norvège et de Suède.

est pleine de trésors, gardés par des gnomes affreux[1], par un nain de force énorme. Au château des monts glacés trône une impitoyable vierge, qui, le front ceint de diamants, provoque tous les héros, en rit d'un rire plus cruel que les traits aigus de l'hiver. Ils montent, les imprudents, ils arrivent au lit mortel, et restent là enchaînés, faisant avec une épouse de cristal la noce éternelle.

De toutes les loteries furieuses qui troublent le cœur de l'homme, la plus noble, certainement, était la chasse aux chamois. Le péril en était l'attrait; c'était la chasse à la montagne plus qu'à l'animal timide. On la prenait corps à corps en ses plus scabreuses horreurs, où elle a pour se défendre le réel et l'illusion, glaces, brumes, abîmes, crevasses, les tromperies de la distance, les mensonges de la perspective, la ronde effrénée du vertige. D'autant plus on s'y acharnait. Ces hommes, dans tout le reste avisés, prudents, déliraient. L'amour, en ses ravissements, n'avait rien qui approchât de l'épouvantable plaisir de suivre la bête aux abîmes, aux bords étroits, impossibles, où le malin petit cornu s'amuse à attirer le fou. Le gouffre, sous son œil hagard, tournoie. Tourne sur sa tête le vautour plein d'appétit. Voilà une jouissance!... Le père, l'autre année, fit le saut. C'est le tour du fils. Un d'eux, à peine marié à une fille qu'il aimait fort, n'en disait pas moins à Saussure[2] : « Monsieur, cela ne fait rien. Comme mon père y a péri, moi, il faut que j'y périsse. » En trois mois il tint parole.

Quelle attention l'hiver, lorsqu'au coin du feu le chasseur, l'autorité de la contrée, disait ce qu'il avait

1. Génies petits et difformes qui veillent sur les trésors enfouis dans la terre.

2. Savant Génevois qui a étudié les montagnes de Suisse.

vu en rôdant autour des glaciers! Quel frissonnement à l'entendre conter ce qu'il avait senti en regardant dans l'azur sinistre de la crevasse! « Moi aussi, disait-il encore, j'ai vu de mes yeux, j'ai vu, sous des voûtes de 20, 30 pieds, parfois de 100 pieds de haut, des grottes tout étincelantes de cristaux qui vont presque à terre. Des cristaux ou des diamants. » Qui n'eût rêvé de ces récits? combien palpitait le cœur du crédule Savoyard! « Oh! qui eût pu monter là! c'était une fortune faite. Soixante années de misères, à porter ou ramoner[1], feraient moins. Un jour d'audace, un tour hardi suffisait... Quel mal de voler le diable? C'est lui, ou ce sont ses fées qui gardent là leurs diamants. »

Pour qu'il eût la témérité de monter, de dépasser la limite où va le chamois, il fallait ces bruits de trésors, l'imagination ignorante qui confondait les stalactites avec le cristal de roche, cristal et diamant, que sais-je? On ne trouva pas tout cela, mais on trouva le mont Blanc.

L'AMPHITHÉATRE DES FORÊTS

Michelet décrit successivement les arbres qui couvrent les pentes des hautes montagnes, en commençant par le bas.

L'amphithéâtre des montagnes, à son premier gradin, a les grands châtaigniers. Ils font à la forêt une entrée vénérable.

Ce sont des patriarches, dans un esprit grand de famille. Moins ambitieux que fécond, s'il ne porte pas haut la tête, l'arbre central, fort large, rejette de toutes parts cinq ou six châtaigniers. Postérité heureuse qui le rassure sur les blessures, les pertes qu'il subit. Toute

1. Les montagnards de Savoie vont souvent gagner leur vie comme porte-faix ou ramoneurs.

creuse qu'elle peut être, cette tige originaire verdoie, joyeuse de se voir ces enfants. Ceux-ci lui tiennent fort, si fort que souvent ils se soudent, restent mêlés avec elle et entre eux. Il en résulte un être étrange, parfois prodigieux, que vous trouverez un monstre. Et point du tout, c'est excès de nature, de mutuel attachement. Les jeunes n'ont pas pu s'arracher de la bonne mère qui longtemps s'épuisa pour eux.

Le châtaignier veut de l'air, de l'espace. Il se plaît dans les éclaircies. Ses feuilles, si vertes de vie, étendues comme une main, sont de forme (ce semble) parlante. Ces belles mains, autant qu'elles peuvent, cherchent la lumière, s'y étalent, s'en imbibent avidement. Mais, quoique superposées dans l'abondant feuillage, elles s'arrangent pour ne pas trop se nuire entre elles, ne pas se faire ombre, se voler le soleil. Il chérit le granit, le sable des grès dont il sent aux racines le chaud rayonnement. Il ne craint pas la lave. Il la prend tiède encore, plonge en ses noires entrailles. De ses scories luisantes, il se fait autour un foyer qui lui réverbère la chaleur. Sur nos volcans éteints d'Auvergne[1], il se loge au cratère et jusqu'en leur bouche béante, la pare de sa verte jeunesse.

Il aime les volcans, il aime les ruines. Près de Chiavenna[2], au fond de sa chaude vallée, un bois de châtaigniers s'est emparé de l'effroyable éboulement du Monte Conto. Sur les 60 pieds de débris qui couvrent aujourd'hui le village de *Pleurs*[3], ils se sont établis, verdoient.

La vraie forêt touffue ne commence vraiment que plus haut par le hêtre. Si son feuillage épais fait de trop

1. Quelques-uns des sommets de l'Auvergne sont d'anciens cratères de volcans.

2. Petite ville du canton du Tessin, sur le versant italien des Alpes.

3. Village englouti par une avalanche.

fortes ombres, en revanche, il est gai, riant, dit qu'on peut se fier, pénétrer sous ses voûtes, monter avec lui les grands monts. On le trouve partout, de l'Apennin à la Norwège. Ce *fagus* de Virgile, qui ombragea Tityre[1], vous le retrouverez dans le Nord; il n'est nulle part plus grand, plus gai, qu'aux brumeuses îles du Danemark, au pays d'Hamlet[2]. C'est l'enfant de l'Europe, le mieux équilibré des arbres. Il accepte tous nos climats.

Fournissant tant de feuilles, il est bien forcé d'être avide. De tous côtés il cherche, étendant ses racines en quête de nourriture. Et pourtant il n'est pas trop tyran pour les autres arbres. Il souffre le frêne aux torrents, dont la vapeur nourrit aussi son autre frère, le beau tilleul. Dans le sable, c'est le bouleau, le tremble, toujours en mouvement, dont le pâle feuillage nuance de sa mélancolie l'uniforme gaieté du hêtre.

Il sourit aux forêts. Il sourit au foyer; il y flambe et pétille, il y fait la braise cerise. C'est du hêtre que vient l'orgueil du paysan, sa rustique chaussure, ses sabots magnifiques, sujet inspirateur d'un des plus beaux chants du Midi.

Le hêtre a contre lui sa richesse de feuilles. Si ombreux, il exclut le jour et ne pare point la terre. Sous lui, peu de plantes, de fleurs. La fougère, la blanche spirée, presque seules, se résignent à cette humidité. Il en souffre lui-même. Son ombre se fait ombre, dense, multipliée, obscurcie, cherchant incessamment le jour. Au contournement de ses branches, on voit bien leur effort vers l'air et la lumière. On voit qu'il veut, aspire. Son allure semblerait celle d'une personne en mouvement.

1. Virgile, dans une de ses Églogues, représente le berger Tityre couché sous un hêtre (en latin *fagus*).

2. Hamlet, fils d'un roi de Danemark, célèbre par la tragédie de Shakespeare.

C'est ce qui fait sans doute que, sensible et prenable au froid, il se hasarde cependant, monte, afin de respirer mieux. De là mainte et mainte aventure. L'austère et fière montagne, en ses caprices de rigueur, réprime les audaces du hêtre qui se permet d'aller trop haut. Quoiqu'il attende en mai pour hasarder sa feuille, il a souvent de rudes coups.

Plus bas le châtaignier, plus haut les résineux ont des chances meilleures, une espèce d'immortalité. Le châtaignier qui se refait sans cesse et tout autour par ses enfants, qui subsiste mêlé avec eux dans leur jeune vie, n'a aucune raison de mourir. Les sapins et les pins, contre le froid, le vent et ses insultes, ont la garantie de leur résine qui les garde, les tient fermés. Leur vie économique dure indéfiniment, s'épanchant peu, ne donnant guère en feuilles (le sapin les garde dix ans). Le hêtre est très prodigue. Jetant chaque printemps un océan de feuilles, il verse la vie sans compter. Aux malheurs, aux blessures, il n'oppose que cette vie, forte dans son écorce, qui guérit aisément ; jeune toujours et gaie contre le sort.

La forte vie de la montagne, sa robuste existence en ses larges ceintures, tient à l'amitié de deux arbres fort différents, mais sociables, le hêtre vert, le noir sapin. Le hêtre rit, le sapin pleure, n'importe. Ils vont ensemble dans les mêmes hauteurs. Parfois on les trouve mêlés, mais plus souvent voisins. Ils se partagent le domaine. Le hêtre est au flanc du midi, le sapin vers le nord, aux pentes sans soleil, plongeant jusqu'en la vallée basse, humide, lugubre de brouillards.

C'est le grand sapin blanc géant de double deuil, blanc en dedans, noir en dehors. Ses longues et fortes branches sur leurs longs peignes sombres, portent la neige, et si

le poids les plie, les fait gémir dans sa noble douleur, il n'en est que plus solennel.

Est-ce un fantôme immense? on le croirait à certaine heure. Parfois hérissé de cristaux, il semble un oiseau redoutable qui ouvre de menaçantes ailes. Aux contrées du Midi, on le trouve funèbre. Mais dans le Nord, on l'aime. Des bords de la Baltique, des sables de la Prusse aux déserts sibériques, il est l'abri puissant et la consolation. Baissant ses branches jusqu'à terre, mystérieux dans sa nuit protectrice, il est réellement la maison vénérable de bien des existences, qui ne dureraient pas sous le ciel. En ces climats sévères, combien mourraient sans lui! Muet comme la tombe, uniforme, infini, se ressemblant toujours, il cache d'autant mieux le misérable errant. Sûr entre ses bras noirs, ainsi que l'écureuil, l'homme ira 700 lieues de sapin en sapin. Celui-ci, qui regarde au Sud et y tourne ses branches, guide le fugitif et lui sert de boussole. Que de fois il couvrit, conduisit, sauva l'exilé!

L'ENGADINE

Le morceau qui suit est la description d'une des plus hautes vallées des Alpes. L'Engadine, qui dépend du canton des Grisons à l'est de la Suisse, est à une altitude de 1,500 à 2,000 mètres; elle est arrosée par l'Inn, qui entre ensuite en Tyrol.

L'Engadine est le lieu le plus haut de l'Europe, si haut qu'il voit sous lui, non seulement l'Italie (Chiavenna, Como[1]), mais le Tyrol[2] lui-même, déjà si élevé. De cent lacs et trois cents glaciers, il donne des eaux de tous cô-

1. Nom italien de Côme, ville de Lombardie, sur le lac du même nom, au nord de Milan.

2. Province de l'empire d'Autriche, au S.-O.

tés, grossit le Rhin, l'Adda[1], mais surtout verse l'Inn, qui, baptisé bientôt du grand nom de Danube[2], par sept cents lieues de cours, va se jeter dans la mer Noire. L'Engadine, traversée par les vents du nord et du midi, subit leurs violents caprices. Le vent d'est, qui vaut bien le nord, lui siffle du côté des glaciers de la Bernina[3]. Elle n'est, ce me semble, gardée que vers l'ouest.

Pour bien mesurer sa hauteur, il faut venir par l'Italie, remonter les cours d'eau de Como à Chiavenna[4], entre les châtaigniers, les vignes, et de Chiavenna à Vico-Soprano. Là on se trouve au pied de l'énorme escalier si rapide de la Maloya[5], tournoyant sur lui-même à travers les sapins. Et, quand ceux-ci finissent, il faut monter encore Enfin on atteint le sommet sinistre, désolé et battu d'un vent éternel. On regarde en arrière, et l'on voit d'un coup d'œil toute cette échelle de Jacob[6].

En venant au contraire par le col de Julier[7], comme on descend un peu, on ne soupçonne pas que la descente est elle-même une haute montagne. Sylva-Plana[8], agréable village, de propreté extrême, de maisons blanches et riches d'apparence, vous reçoit et vous ouvre le pays favorablement. Trois petits lacs très verts, encadrés de mélèzes et réfléchissant leur image, semblaient gais au soleil, malgré le sérieux des sommets qui dominent. Ces lacs, traversés d'eaux courantes, sont fort nets et promettent de la salubrité. L'ensemble n'est pas grand pour un paysage des Alpes, mais d'une heureuse proportion.

1. Affluent du Pô.
2. L'Inn apporte plus d'eau que le Danube.
3. Au sud-est de l'Engadine, un des pics les plus élevés des Alpes (4,052 m.).
4. Sur la Méra, au nord du lac de Côme.
5. Massif de montagne que traverse une route en lacets.
6. La Genèse raconte que Jacob vit en songe une échelle qui montait jusqu'au ciel.
7. Du côté du nord-ouest.
8. Un des plus gros villages de l'Engadine.

Au premier point de vue central, les bains de Saint-Moritz[1], spacieux et bien soleillés, nous souriaient. Lui-même, Saint-Moritz, un bourg assez peuplé, qui a quelques boutiques, quelques petits marchands, est à mi-côte vers le pied du Julier. Il domine et partage à peu près la vallée. Avant lui, après lui, on a les deux coups d'œil sur les lacs successifs, leurs prairies, leurs forêts.

Le mélèze est de ce vert clair dont on peint les jouets d'enfants. Il a une gaieté relative. On est toujours un peu surpris de trouver dans les lieux où le sapin, l'épicea[2] robuste ne peuvent plus vivre, ce vert tendre, cet air de jeunesse d'un arbre qui change de feuilles tous les ans. Mais la grande surprise, ce fut de voir sous son ombre légère, les plus rares fleurs des hautes Alpes, communes ici, tout comme ailleurs est la pâquerette aux prairies. La superbe anémone jaune, tant poursuivie des botanistes, achetée à tout prix des ascensions les plus pénibles, abondait et surabondait sous la roue presque des voitures. Ces merveilleuses fleurs, sur une pente tournée au levant, étaient moins éclairées déjà à cette heure de l'après-midi (cinq ou six heures du soir). Elles ne devaient rien aux effets du soleil, n'étaient belles que de leur beauté. Mystérieuses sous cette ombre, inclinées vers la route, elles semblaient des yeux, de grands yeux qui nous regardaient.

Frappante apparition. Cette flore singulière, exquise, que nul or ne payerait, qui ne descend jamais de nos jardins, se trouvait toute seule en ces lieux très sévères où tant de plantes communes ne peuvent venir. Après Saint-Moritz, la vallée élargie et d'une certaine grandeur, est étonnamment sérieuse. Le long des lacs, deux

1. Station de bains, très fréquentée aujourd'hui.

2. Arbre résineux un peu différent du sapin.

ou trois beaux villages se succèdent à l'horizon, et rien entre eux que la prairie déserte. Point de maisons sur le chemin. Nulle culture et nulle industrie. Un noble et grand silence, tel qu'on l'a sur les hauts sommets, au Righi[1] par exemple. Mais (différence capitale) au Righi on voit tous les géants des Alpes sur sa prairie déserte, on a à qui parler; on salue Silberhorn ou la Jungfrau. Ici, la vue est recueillie, quoique belle et spacieuse. Le grand groupe de la Bernina avec tant de glaciers, de sources, est assez près, mais on ne le voit guère qu'à de rares échappées. Généralement ce groupe est retiré derrière certains rideaux de montagnes secondaires. Il est énorme, et on le cherche, on ne sait où le trouver.

Déjà Celerina, plus bas que Saint-Moritz et tout à fait en plaine, était dans l'ombre et dans l'humidité du soir qui s'élève de ces eaux nombreuses.

Samaden, un peu plus peuplé (de quatre cents maisons, je crois), a la poste centrale, les tribunaux et les écoles. C'est comme un chef-lieu pour la haute Engadine. Tout est très bien bâti. Nombre de maisons honorables ont au dehors de somptueux perrons avec de belles rampes en fer et en cuivre, de jolies grilles (souvent de l'autre siècle). On dirait des hôtels.

Vers quatre heures du matin, je me levai sans bruit, et j'allai un moment, à travers mes vitres humides, regarder la contrée. Entre des hauteurs modérées, boisées fort inégalement et diversement éclairées, la vallée, ses prairies et petits lacs étaient sous la basse vapeur qui se traîne, rampe à quelques pieds. Le tout, mélancolique, d'un sérieux mystère. C'était, ce n'était pas l'été. Peu à peu le soleil monta, et je vis bien la position de Samaden,

1. Montagne qui domine le lac de Lucerne et d'où l'on découvre toute la chaîne des Alpes (1,850 m.).

au point central où se croisent les routes, la principale qui suit les lacs, de la Maloya au Tyrol, et l'autre transversale, que je voyais monter vers Pontrésina, s'appuyant à sa droite aux montagnes de la Bernina. Un petit commerce s'y fait, grains allemands et vins d'Italie.

Établis à Pontrésina, sur la route de Bernina, dans la vue du Roseg, admirable glacier qui est tout près, ayant sous nos pieds la rencontre des torrents qui s'unissent là, nous sortîmes avant le soir vers quatre heures de l'après-midi. Il faisait un vent frais (non froid) d'ouest, et du haut du Julier un rayon du couchant le tempérait. Je fus frappé d'une chose. On travaillait à couvrir de petites planches les parapets du pont pour que la brusque alternative des gels et des dégels n'en fît éclater la maçonnerie. Cela me fit songer. Je sentis la terreur de ce profond hiver qui gèle à 40°, fait un rocher des lacs. Cela est sibérien. Et ce qui ne l'est pas, ce qui est encore pis, c'est que par moments le soleil se souvient tout à coup de l'Italie voisine. D'un rayon aigu et tranchant, coupant comme une hache, il fond sur cette terre glacée, fend, fait tout craquer, rase et brûle.

Le haut pays a trois mille âmes. Mais, sans l'émigration et ses profits, il n'aurait pu, je crois, être habité. On ne peut compter sur rien. Non seulement la neige dure sept mois, mais elle revient souvent l'été à l'imprévu. Le seigle est trop aventuré. On essaye un peu d'orge. Moi-même j'en ai vu dans un pli au midi, fort abrité, mais c'est chose rare et incertaine. Le foin est coupé à la main plus qu'à la faux. Il est très court, mais en revanche exquis et d'une odeur sucrée (bien naturelle, se composant de fleurs). De là un bon laitage, peu abondant. Le beurre et le fromage ne suffisent pas, on en achète ailleurs.

Un peu de travail dans le bois, et un peu de roulage, c'est tout ce qu'on peut faire. L'émigration y est la loi, la fatalité du pays.

UNE HERBORISATION SUR LA BERNINA

Le passage suivant, écrit en entier par madame Michelet, est la description d'une promenade faite par elle sur une montagne de l'Engadine et des fleurs qu'on rencontre près du sommet.

Le proverbe de l'Engadine : « Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer, » étonne quelque peu l'étranger. La chaleur, l'été même, à une telle hauteur, ne peut être accablante. Pour cette année, la saison était froide. On faisait du feu en juillet.

« Chaque matin pourtant, quelles que fussent les douceurs du poêle et le froid du dehors, je m'arrachais et je partais. La tentation était trop grande de se trouver si près des trésors de la botanique. Déjà à 6,000 pieds[1], il suffit d'en monter 2,000, et l'on se voit sans effort en possession de la plus haute flore Alpine.

« L'Engadine a encore des retraites ignorées, perdues, de sauvages vallées, dont les seuls visiteurs sont le vent, le soleil, et que l'on pourrait croire le royaume secret des esprits. C'est ce que je cherchais. Il m'eût fallu un lieu, un horizon où nul n'aurait posé le regard.

« Si quelqu'un connaît de tels lieux, c'est un seul homme, Colani, à coup sûr, fils du fameux chasseur, qui lui-même sur ses vieux jours s'est fait chasseur de plantes. Chaque fleur est à lui d'avance. Il la prend à heure juste. Il sait à son foyer le moment où telle herbe va fleurir sur telle pente inconnue de la Bernina.

1. Un peu moins de 2,000 mètres.

« Lui-même il avait hâte de revoir les hauts lieux qu'en cette année tardive la neige quittait à peine. Il était plus pressé que moi de se remettre en possession de la montagne. Le temps était sévère. Le vent change sans cesse dans ces régions élevées. Il tourne plusieurs fois par jour. Nous avions, en été, les bourrasques d'un froid printemps. Il gelait chaque nuit. Et la veille de notre départ, le soleil se coucha (très mauvais signe) derrière un noir chaos, mobile et fantastique. Colani n'augurait rien de bon, mais il ne disait rien. Dans ses dents seulement, il murmurait des noms de plantes et de fleurs inconnues.

« Je me lève à quatre heures. Je suis prête avant six. Le ciel est sombre. Le vent âpre balaye la neige qui commence à tomber. N'importe, nous partons. Dans un petit char de montagne, tout ouvert par-devant, immobile, je reçois la bise, aiguisée et subtile, qui entre, s'insinue, comme en fines pointes d'acier.

« A ma droite, j'avais les massifs de la Bernina. A travers les aroles[1] frémissants, j'en voyais les blanches cimes. A gauche, plus tristes encore, se dressaient des montagnes nues, qui n'ont pas même de neige, et semblent inhospitalières. Nous avancions peu, retardés par le vent qui nous venait d'en face. Les rares passants de la route, qui, ce jour de dimanche, allaient au prêche, s'étonnaient de voir « une dame pâle » s'en aller par un temps si dur.

« Nous arrivons à une auberge, qui, comme l'hôtel de Samaden, s'appelle l'hôtel de Bernina. C'est de là, et non de plus près qu'on a tout l'effet de cette imposante chaîne. Les glaciers se voient en dessus; ils vous montrent à nu, sur plusieurs points, leurs vives arêtes d'émeraude[2]. Ils

1. Espèce d'arbre de la famille des conifères.

2. La glace en grande quantité prend une teinte verte.

viennent sur vous; vous en sentez la lourdeur écrasante. On est transi rien qu'à les regarder.

« Dans ce jour de morne tristesse, rien de plus grandiose que de voir un à un tous ces géants. Leur lugubre assemblée se détachait en blancs fantômes sur le ciel gris. Un seul point noir, le pic de Bernina, se projetait en cime aiguë. De chaque côté de la route, d'anciens glaciers avaient déposé leurs décombres. On passait au milieu des morts.

« Malgré juillet, l'hôtel ressemblait à ces lieux de refuge créés pour les tourmentes d'hiver. Personne pour nous recevoir, toutes les portes fermées, les grands poêles allumés dans l'intérieur, et je ne sais quelle sourdine mise à la vie. — L'hôtesse me prit en pitié, me plongea sous les couvertures. Nous entrâmes dans la vallée.

« Là, comme frappés du doigt d'une méchante fée, les arbres cessent subitement. Le paysage perd tout horizon; il se resserre de plus en plus entre deux hautes montagnes. La vallée est plutôt un étroit corridor qui monte au col de la Stretta. Le sentier, cahoteux, chemine péniblement. Au-dessous, bien plus bas, coule un torrent grisâtre. Les chars ne s'aventurent pas plus loin. Nous avions pris, à Bernina, le chariot rustique des faneurs. Un champ de neige nous arrêta. Je le traversai avec une joie d'enfant craintive et hardie.

« Quel contraste entre la terre et le ciel! Du ciel farouche nous venait le grand hiver. Le grésil avait remplacé la neige. Un vent violent sifflait, nous cinglait le visage. Tout s'assombrissait sur nos têtes. — A nos pieds, au bord du champ de neige, l'image la plus aimable de la vie. L'incomparable anémone printanière se penchait dans son idéale toilette d'un lilas pâle. Son heure était déjà passée. Elle s'était comme endormie dans le rêve

d'un beau moment. De blondes et longues soies, douces, légères, électriques, retombaient sur elle, enveloppaient sa maternité. — Je saluai dans cette première apparition de l'*alpe*[1], une âme douce et charmante qui me faisait Dieu visible dans un lieu désolé.

« Le monde peu à peu se fermait derrière nous, le désert commençait. Partout la solitude est imposante ; mais combien plus au seuil de la nature morte, si près de ces glaces éternelles !

« Mon guide, de son jarret nerveux, me devançait ; il avait trop pratiqué la montagne pour rien éprouver du trouble d'une âme neuve. Aussi ardent à la chasse aux plantes qu'à la chasse du chamois, on eût pu voir de fauves lueurs passer dans ses yeux. Il avait des rires en lui-même et quelque chose du Faune[2] à chaque capture. Ces fleurs, c'était une proie.

« Malgré ce ciel si triste et ce froid noir, ennemi de la vie, elles embaumaient l'air. La daphné, avec une teinte analogue au lilas, en rappelle l'odeur, la suavité pénétrante. Près d'elle, l'orchis vanille détachait de l'herbe pâle la sombre pourpre de son épi. Nul parfum plus fidèle. Même au fond d'un herbier, couché et enterré, il donne un souvenir de son âme odorante qui semble aimer encore.

« La grande gentiane bleue déjà défleurissait, avait fermé son urne. Sur la prairie régnait la gentiane de Bavière, brillante, éblouissante. Son étoile d'azur intense tremblait et scintillait. C'était toute la joie du désert en ce jour sombre. Elle me rendait le ciel absent, un ciel approfondi, doublé.

1. On appelle *alpe* les pâturages de montagne.

2. Divinité de la mythologie grecque ; on le représentait avec une figure moqueuse.

« Le lieu est fort sévère. Je n'y trouvai point la linnée qui cherche l'abri de l'arole. Fille des bois, sous leur ombre, elle habille la roche de ses traînes ondoyantes, de ses clochettes rose pâle, légères, qui tremblent au moindre vent. Même des fleurs qu'on trouve au Julier, au Splugen[1] (myosotis et pédiculaire rose), je ne les voyais pas ici. Les pentes y sont rapides et n'ont pas les tourbières qui avivent ces fleurs de leurs eaux fermentées.

« Celles-ci font face à leur sort par divers moyens de prudence. Les gentianes s'ouvrent, se ferment à propos, mesurent leurs tiges au froid, à la tourmente et souvent les abrègent. La campanule en thyrse, au lieu d'égrainer ses clochettes au vent, les serre autour d'elle en épi, s'en fait un essaim d'alvéoles. Chez d'autres, les feuilles groupées à la naissance de la tige en collerette, restent près de la terre. Nourrices et pourvoyeuses, elles en ont la sagesse. Leur nourrisson, la fleur, seule, au beau jour, s'élance d'un jet vers la lumière, la boit avidement et en meurt.

« Cet âpre lieu est pourtant un refuge. Roulée par l'avalanche, souvent la petite émigrante des hauts sommets y tombe et croit y trouver plus d'abri. Elle s'arrange, elle s'oriente, selon qu'il lui faut l'eau, la chaleur, la lumière. Mais le froid n'y est guère moins rude. L'hiver l'y suit (même en juillet). Pauvre petite *fridouline*, qui n'a fait le voyage que pour manquer encore sa destinée !...

« Nombre de fleurs hâtives avaient déjà péri, frappées du vent cruel, plus aigu aux lieux étroits que sur les sommets même. La pâle soldanelle, qu'il fouettait sans relâche, livrait à ce génie sauvage sa flexibilité, sa douceur résignée à ces rigueurs du sort.

« Cependant Colani m'avait tout à fait oubliée. Il était

1. Sommets des Alpes grises. La gorge du Splugen est traversée à 1,925 mètres par l'une des grandes routes des Alpes.

loin, perdu dans le labyrinthe des roches éboulées. J'étais seule, bien seule; j'avais ce que j'avais cherché, les tristesses de la montagne. Mais je n'en prévoyais pas le lugubre silence. Dans le clair obscur blafard du ciel neigeux rien ne bougeait. Pas un oiseau au ciel, pas un moucheron pour animer l'espace. Un sifflet me fit tressaillir (c'était une marmotte surprise), et après, le désert n'en fut pas plus muet. Point de ruisseau, point d'eaux qui murmurassent. Le torrent coulait bas et loin. L'air seul, tourmenté, gémissait, ou par moment criait, éclatait en sinistres plaintes.

« Je n'avais point d'effroi, mais la sensation d'une âme entière, qui, seule avec soi-même, traverse l'infini, en retournant à Dieu. »

LES VOLCANS DE JAVA

Après les montagnes de glace, Michelet décrit les montagnes de feu, les volcans; il prend pour types ceux de Java, une des plus grandes îles de la Sonde.

Java est à deux faces. Au midi, c'est l'Océanie déjà, un souffle pur, et les rochers vivants des polypes, des madrépores[1]. Au nord, c'est encore l'Inde en ce qu'elle a de plus malsain; une noire terre d'alluvion y fermente du mortel travail de la nature sur elle-même, composition et décomposition. Il a fallu abandonner la riche ville de Bantam[2]. Ce n'est plus que ruines. La superbe Batavia[3]

1. Une partie des îles de l'Océanie reposent sur des rochers de corail formés des débris de petits animalcules marins accumulés pendant des siècles.

2. Sur la côte nord de Java; c'est là que les Hollandais s'étaient établis d'abord.

3. Capitale des possessions hollandaises en Océanie.

est un triomphant cimetière. En trente années de l'autre siècle (1730-1752), elle a mangé un million d'hommes, soixante mille en une année (1750). Moins terrible aujourd'hui, elle est un peu purifiée.

Des animaux de l'ancien monde oubliés là, ce semble, ont un aspect funèbre. Le soir, des chauves-souris, énormes et velues qu'on ne voit pas ailleurs. Le jour, à midi même, ne craint pas de paraître ce revenant des époques lointaines où le serpent avait des ailes, l'étrange Dragon volant. Nombre d'animaux noirs accordent leur couleur avec le noir basalte[1] qui porte les montagnes. Noir est le tigre aussi, ce destructeur terrible qui, en 1830 encore, mangeait par année trois cents hommes.

Sur ces terreurs d'en bas plane et triomphe la sublime terreur des volcans. Ils ont l'air d'être des personnes. Les anciens habitants voulaient les apaiser. On leur faisait des temples. (On en voit quatre cents en ruine sur un seul rocher.) Ils avaient des autels, ils avaient des statues. La peur avait fait l'art. Les sculptures qui subsistent témoignent de l'effroi des Malais[2], de leur adresse aussi et de leur ingénieuse main.

Ces géants de feu diffèrent tous. Ils ont des noms à part. Tels sont des dieux indiens, des héros du Ramayana[3]. Tel se fait jour dans un désert étrange, incrusté par les sources, il en perce les durs cristaux. Tel bouillonne en eaux sulfureuses qui, même refroidies dans de petits étangs, ont toujours la fièvre et frissonnent. L'un verse un lac de lait, de blancheur fantasmagorique. — Ailleurs, c'est toujours une contrée criblée de grosses sources salées, dont la plus grosse joue et danse, en grondant, tonnant, dessous. Elle joue à la balle avec des

1. Roche volcanique noire.
2. Voir page 77, note 3.
3. Grand poème hindou écrit en sanscrit.

pelotes de terre énormes, des boules de 20 pieds, qui crèvent, éclatent, lancent la terre de tous côtés. — L'Arjouna, le Rao, roulent avec la fumée des flots âcres, bouillants. L'Idjen[1], un beau matin, s'éveillant, verse une rivière.

Voilà de leurs caprices, et chacun a le sien. Mais en dessous, ils sont moins à part qu'il ne semble. Parfois quand l'un s'allume, un autre aussi prend feu, et non pas le plus proche, mais à grande distance. Qu'un tremblement de terre ait lieu ici, souvent là-bas un volcan éloigné s'éteint comme ferait une bougie que l'on a soufflée.

Une de leurs singularités les plus originales, c'est que tous ils sont cannelés. Assis sur les basaltes antiques qui semblent la base de l'île, ils aiment la forme basaltique. Leurs rayons, leurs profonds sillons, imitent grossièrement la noble architecture de ces noirs aînés de la terre, les colonnades de Staffa, de Fingal[2].

La double chaîne qui fait comme l'épine du dos de Java, offre des vallées intérieures, concentrées, abritées. Ses nombreuses vallées latérales, en sens inverse, varient l'exposition. La diversité des terrains fait celle de la végétation. En bas, un sol madréporique[3], naguère vivant. Plus haut, la base granitique, et les fécondes ruines, les chauds décombres des volcans. Le tout dans une vaste échelle qui, de la mer aux monts, offre six climats différents, depuis la flore marine et la flore de marais jusqu'à la flore des Alpes. Superbe amphithéâtre, riche et plein à chaque degré, portant les plantes dominantes et les plantes de transition qui conduisent d'un degré à l'autre, si bien que, sans lacune, sans brusque saut, on monte,

1. Volcans de Java.
2. Grottes de basalte célèbres dans les îles Hébrides, au nord de l'Écosse.
3. Formé de débris de madrépores, animalcules de mer entassés pendant des siècles.

et l'on ne peut tracer entre les six climats aucune limite rigoureuse.

Au bas, regardant l'Inde et la chaudière bouillante, le manglier[1] concentre les vapeurs. Mais, vers l'Océanie et le monde aux cent îles, le cocotier s'élève, le pied dans le flot vert, légèrement se balance au vent frais.

Le palmier compte peu. Au-dessus du bambou et des arbres à gomme, Java a sa noble ceinture, sa forêt javanaise. C'est uniformément le teck, le premier bois du monde, chêne des chênes, l'indestructible teck. C'est un géant platane, le superbe liquidambar.

LA MORT DE LA MONTAGNE.

Michelet décrit ici la destruction lente des montagnes par l'action des eaux.

Entre tous les chemins, je préfère les grandes voies historiques où l'humanité a passé. Pour entrer, par exemple, en Italie, j'aime mieux les antiques passages, graduels, légitimes, le mont Cenis[2], le Saint-Gothard[3], que le saut violent du Simplon[4]. De même, allant vers l'Engadine, je pris le chemin ordinaire, le Julier. J'ajournai l'autre route, la merveilleuse voie du Sphlügha[5], voie italienne qui m'aurait ébloui, m'eût fait perdre de vue ce qui m'intéressait, l'opposition de la Suisse aux Grisons, l'originalité spéciale du pays où j'entrais.

Le chemin du Julier peut se traverser en tout temps;

1. Arbre des pays chauds qui pousse dans les terres marécageuses.
2. Montagne des Alpes entre la Savoie et le Piémont (3,493 m.).
3. Au sud de la Suisse (3,226 m.). Le Mont Cenis et le Saint-Gothard sont aujourd'hui tous deux percés par un tunnel.
4. Dans le Valais (3,518 m.).
5. Le Julier borde l'Engadine au nord-ouest, le Splugen au sud du côté de l'Italie.

de là la préférence qu'on eut toujours pour lui. Bien plus ancien que Jules César, il fut nommé ainsi, dit-on, du nom d'un dieu des Celtes[1] qui, au point le plus haut, ont posé deux menhirs[2]. Qu'on y trouve des monnaies romaines, cela dit seulement qu'après les Celtes les Romains occupèrent ce lieu et y firent la voie régulière.

Pendant le moyen âge, croisés, marchands ou pèlerins, tous suivaient ce chemin, très désert pour les gens du Rhin, de la Souabe[3], qui allaient à Venise, la grande porte de l'Orient[4], vers la Grèce ou l'Égypte, Chypre, Jérusalem.

Peu après le célèbre lieu où les trois Ligues Grises (en 1471) jurèrent leur union[5], le paysage a pris de l'intérêt, de la grandeur. On a toujours en bas, à gauche ou à droite, un beau torrent, fougueux et écumeux, qui va par bonds, par brusques chutes, parfois vous donne le vertige des profonds abîmes où il plonge. Il est visiblement très pur, très finement teinté de vert d'eau. Grand contraste avec le Rhin sombre, presque ardoise qu'on a vu naguère, le Rhin gris de Bâle ou Strasbourg. Eh bien ! ce torrent pur, c'est cependant le Rhin, avant les noirs mélanges qu'il subira plus bas. Comment pourtant est-il si clair, emportant, comme il fait, tant de débris, perçant violemment son chemin entre les calcaires ruinés ? j'ai peine à le comprendre. Je le voyais courir sous des pentes, demi-démolies, effroyables de dégradation, qui ne tenaient à rien. Je frémis en voyant quatre petites chèvres, d'une étonnante adresse, qui, avec une

1. Les peuples celtiques ont habité autrefois les pays du Danube et l'Italie du Nord.

2. *Menhirs*, blocs de pierre de forme allongée posés sur la pointe.

3. Contrée du S.-O. de l'Allemagne ; elle comprend le Wurtemberg, Bade et le nord de la Suisse.

4. C'est de Venise que partaient alors les navires pour l'Orient.

5. Le canton des Grisons a été formé par la réunion de trois petites confédérations, formées au XVe siècle entre les villages du pays.

grâce hasardeuse et légère, se risquaient, descendaient ces terres croulantes, arrivaient, par un saut parfois, sur un point vert. Un tel danger pour un brin d'herbe !

Le Rhin ici est italien. L'allemand a cessé. Le sonore italien, mêlé au vieux romanche[1], s'entend seul ; la montée sauvage, sans prairie désormais, sans arbres, s'égaye, s'éclaire, si j'ose dire, de cette belle langue de lumière. Elle allait bien aussi avec les fines fleurs, l'exquise et sobre flore alpine qui commençait. De très jolis enfants, aux noirs yeux italiens, nous jetaient ces mots et ces fleurs.

Mais peu à peu tout cesse, plus d'enfants, et plus d'herbes. Rien que pierres. Grand silence. Par le plus beau juillet, le plus brillant soleil, la route était lugubre. Le cirque de Julier, où elle passe, est un vaste théâtre de ruine et de démolition.

Déjà sur toute cette route, une idée me venait, me revenait souvent : *la mort de la montagne*. Des forêts maladives soutenaient mal les terres. Des taillis clairsemés, faibles débris des forêts disparues, plus haut tâchaient en vain de retarder les chutes. De vastes lapiaz[2] (ils appellent ainsi ces lieux dévastés, ravinés) laissaient aller, pleuvaient la pierre, la terre. Si l'avalanche de neige n'est pas à craindre sur cette route, celle de terre et de poussière, de débris émiettés, menace. On passe des abris de poutres, qui reçoivent les démolitions, les écoulent par-dessous la route. C'est plus funèbre que les neiges.

Ces lapiaz, communs aux Alpes et au Jura, dans leur

1. Les habitants d'une partie des Grisons parlent une langue dérivée du latin qu'on appelle le romanche.

2. Terrains couverts de pierres (du latin *lapides*).

surface décharnée, ont souvent des figures bizarrement régulières. Les calcaires cristallins laissent en disparaissant des alvéoles de pierres, comme une triste ruche de la stérilité.

Dans les hauteurs on voit les *cimetières du diable*, comme on les nomme en Suisse, ces chaos de débris qu'on dirait des ossements. Os secs, mobiles, qui manquent du repos des tombeaux. Le soleil trop brillant, et l'inexorable lumière, les éclaire et les sèche encore, n'y peut rien faire venir. Le pâtre et le chasseur les fuient. On n'y peut pas marcher. Si la vache s'y jette effrayée par l'orage comment la retrouver dans ce dédale de pierre? L'eau y passe sans former des sources. Le roc fissuré lâche tout, fonte ou pluie, droit à quelque trou, quelque entonnoir étroit qui par en bas s'engouffre aux crevasses profondes.

De quatre à cinq mille pieds, ce dessous dangereux se masque de rhododendrons, de sauvages genévriers. Parfois il trompe, attire par un peu de gazon, de fleurs. Sous ces fleurs l'érosion ne se fait que mieux en silence pour paraître un matin, dans le dépouillement, la nudité hideuse, où rien ne reviendra jamais.

Le cirque de Julier, plus grand que grandiose, avec ses sommets d'un gris sombre, ses neiges, en partie fondues, n'expliquait que très lugubrement l'écroulement futur de ce grand mur des Alpes. Les neiges, ce me semble, n'y sont point des glaciers. Très peu sont d'un blanc pur; quoique cette année fût tardive, beaucoup étaient déjà altérées fortement, soulevées ici, là, au contraire, mollissant, enfonçant et devenant jaunâtres, bientôt près d'arriver à la fonte grise qui va les emporter avec beaucoup de terre. Qui accuser de ces ruines? La neige seule? Celle-ci, à son tour, accusera le vent du Midi,

le Fœhn, le Sirocco[1]. Le Sirocco dira : « Accuse le désert. Le Sahara m'envoie. Qu'y puis-je ? »

Pour moi, neige et vent, et désert, je les absous. Je n'accuse que l'homme.

« Moi ? dit-il. Et que puis-je à ces sommets si hauts où je ne vais jamais ? »

Au sommet? rien. Beaucoup aux pentes, aux gradins inférieurs où s'appuient les sommets.

La neige chaque année les chargerait sans doute. Sans doute elle fondrait en juillet ; mais sa masse rompue, divisée en ruisseaux, ne ferait pas torrent si l'antique forêt qui était là eût été respectée, si la hache avait craint de détruire la barrière vivante qu'ont longtemps respectée, honorée nos aïeux.

Aux lieux les plus sévères où l'on dit : « La nature expire, » elle avait mis la vie. Rien ne la découragera. Elle avait fait exprès des créatures robustes, puissantes et indomptables qui bravaient le climat, que dis-je ? qui puisaient justement leur force en son austérité. Au cirque de Julier, désert et misérable, où tout croule, où trois huttes à peine restent encore au milieu, fuyant les pluies de pierres, là, dis-je, étaient des arbres qui soutenaient les pentes, et peut-être une belle forêt. Nous en vîmes la trace, la preuve irrécusable que les plus beaux arbres y vivaient. J'y vis avec admiration deux pins, deux superbes aroles, se touchant presque serrés fraternellement, sans doute mêlés par les racines, se soutenant d'une même vie. Ils occupaient le centre d'un assez grand enclos palissadé. Serait-ce le cimetière des cinq ou six malheureux qui vivent là ? Du moins, ces nobles arbres sont leur consolation, sans doute leur clocher, leur

1. Le vent du Midi s'appelle *fœhn* dans les Alpes allemandes, *sirocco* dans les pays italiens.

église. On comprend à merveille qu'un temple ici puisse être un arbre. Ils dressaient vers le ciel leurs bras puissants, qui semblent des candélabres à sept branches.

Ceux-ci demeuraient là, comme une protestation lugubre qui disait : « Éteints pour jamais. »

LE PEUPLE

Michelet, qui pendant la première partie de sa carrière s'était enfermé dans l'étude de l'histoire, fut amené par son enseignement au Collège de France à s'intéresser aux questions politiques. Il lui sembla que le peuple français était méconnu et calomnié ; il écrivit un livre pour faire comprendre les sentiments, les misères et les vertus des différentes classes de la population française (1845).

Le *Peuple* se divise en trois parties. La première, intitulée : *Du servage et de la haine*, passe en revue les *servitudes* et la dure condition du paysan, de l'ouvrier, du fabricant, du marchand, du fonctionnaire, du bourgeois ; Michelet explique comment la situation des différentes classes met entre elles des défiances et des haines.

La deuxième partie, *Affranchissement par l'amour, la Nature*, montre ce qui reste encore de force poétique chez les gens du peuple, les enfants, les hommes simples, et comment ils peuvent produire des œuvres de génie.

La dernière partie, *Affranchissement par l'amour, la Patrie*, passe en revue les différentes formes d'attachement qui unissent les hommes, l'amitié, le mariage, l'association, la patrie. Michelet cherche à montrer ce qui fait la valeur particulière dans le monde de la France et de la Révolution française ; il indique comment doit se former la foi dans la patrie.

Ce livre, un des plus originaux de toute l'œuvre de Michelet, a été composé surtout d'après ses souvenirs personnels et son expérience.

LE PAYSAN DE FRANCE

Le paysan français aime sa terre et il a le droit de l'aimer; il l'a faite en l'arrachant au rocher de la montagne ou, du moins, il l'a achetée avec ses économies péniblement amassées. Mais souvent il a eu l'imprudence de se faire prêter de l'argent par l'usurier et son travail ne suffit pas à payer les intérêts de l'argent qu'il a emprunté.

Si nous voulons connaître la pensée intime, la passion du paysan de France, cela est fort aisé. Promenons-nous le dimanche, dans la campagne, suivons-le. Le voilà qui s'en va là-bas devant nous. Il est deux heures; sa femme est à vêpres; il est endimanché; je réponds qu'il va voir sa maîtresse.

Quelle maîtresse? sa terre.

Je ne dis pas qu'il y aille tout droit. Non, il est libre ce jour-là, il est maître d'y aller ou de n'y pas aller. N'y va-t-il pas assez tous les jours de la semaine?... Aussi, il se détourne, il va ailleurs, il a affaire ailleurs... Et pourtant, il y va.

Il est vrai qu'il passait bien près; c'était une occasion. Il la regarde, mais auparavant il n'y entrera pas; qu'y ferait-il?... Et pourtant il y entre.

Du moins, il est probable qu'il n'y travaillera pas; il est endimanché; il a blouse et chemise blanches. — Rien n'empêche cependant d'ôter quelque mauvaise herbe, de rejeter cette pierre. Il y a bien encore cette souche qui gêne; mais il n'a pas sa pioche, ce sera pour demain.

Alors, il croise ses bras et s'arrête, regarde sérieux, soucieux. Il regarde longtemps, très longtemps, et semble s'oublier. A la fin, s'il se croit observé, s'il aperçoit

un passant, il s'éloigne à pas lents. A trente pas encore, il s'arrête, se retourne et jette sur sa terre un dernier regard, regard profond et sombre; mais pour qui sait bien voir, il est tout passionné, ce regard, tout de cœur, plein de dévotion.

Si ce n'est là l'amour, à quel signe donc le reconnaîtrez-vous en ce monde! C'est lui, n'en riez point... La terre le veut ainsi, pour produire; autrement, elle ne donnerait rien, cette pauvre terre de France, sans bestiaux presque et sans engrais. Elle rapporte parce qu'elle est aimée.

Il est plus d'un pays en France où le cultivateur a sur la terre un droit qui certes est le premier de tous, celui de l'avoir faite. Je parle sans figure. Voyez ces rocs brûlés, ces arides sommets du Midi; là, je vous prie, où serait la terre sans l'homme? La propriété y est toute dans le propriétaire. Elle est dans le bras infatigable qui brise le caillou tout le jour, et mêle cette poussière d'un peu d'humus. Elle est dans la forte échine du vigneron qui du bas de la côte remonte toujours son champ qui s'écoule toujours. Elle est dans la docilité, dans l'ardeur patiente de la femme et de l'enfant qui tirent à la charrue avec un âne... Chose pénible à voir... Et la nature y compatit elle-même. Entre le roc et le roc, s'accroche la petite vigne. Le châtaignier, sans terre, se tient en serrant le pur caillou de ses racines, sobre et courageux végétal; il semble vivre de l'air et, comme son maître, produire tout en jeûnant.

Je sentis tout cela, lorsqu'au mois de mai 1844, allant de Nîmes au Puy, je traversais l'Ardèche[1], cette contrée si âpre, où l'homme a créé tout. La nature l'avait fait af-

1. Le département de l'Ardèche, formé du pays entre les Cévennes et le Rhône, est entièrement couvert de montagnes.

freuse; grâce à lui, la voilà charmante; charmante en mai, et même alors toujours un peu sévère, mais d'un charme moral d'autant plus touchant. Là, on ne dira pas que le seigneur a donné la terre au vilain; il n'y avait pas de terre. Aussi, combien mon cœur était blessé de voir encore, sur les hauteurs, ces affreux donjons noirs qui ont levé tribut si longtemps sur un peuple si pauvre, si méritant, qui ne doit rien qu'à lui. Mes monuments à moi, ceux qui me reposaient les yeux, c'étaient dans la vallée les humbles maisons de pierre sèche, de cailloux entassés, où vit le paysan. Ces maisons sont fort sérieuses, tristes même avec le petit jardin mal arrosé, indigent et maigret; mais les arcades qui les portent, l'escalier à grandes marches, le perron spacieux sous les arcades, leur donnent beaucoup de style. Justement, c'était la grande récolte; à ce beau moment de l'année, on travaillait la soie : le pauvre pays semblait riche; chaque maison, sous la sombre arcade, montrait une jeune dévideuse, qui, tout en piétinant sur la pédale du dévidoir [1], souriait de ses jolies dents blanches et filait de l'or.

Oui, l'homme fait la terre; on peut le dire, même des pays moins pauvres. Ne l'oublions jamais, si nous voulons comprendre combien il l'aime et de quelle passion. Songeons que, des siècles durant, les générations ont mis là la sueur des vivants, les os des morts, leur épargne, leur nourriture... Cette terre, où l'homme a si longtemps déposé le meilleur de l'homme, son suc et sa substance, son effort, sa vertu, il sent bien que c'est une terre humaine, et il l'aime comme une personne.

1. A cette époque (avant 1847) la soie était une des principales richesses de l'Ardèche; elle a été détruite par la maladie du ver à soie.

Il l'aime; pour l'acquérir, il consent à tout, même à ne plus la voir; il émigre, il s'éloigne, s'il le faut, soutenu de cette pensée et de ce souvenir. A quoi supposez-vous que rêve, à votre porte, assis sur une borne, le commissionnaire savoyard? Il rêve au petit champ de seigle, au maigre pâturage qu'au retour il achètera dans sa montagne. Il faut dix ans! n'importe... L'Alsacien, pour avoir de la terre dans sept ans, vend sa vie, va mourir en Afrique[1]. Pour avoir quelques pieds de vigne, la femme de Bourgogne ôte son sein de la bouche de son enfant, met à la place un enfant étranger[2], sèvre le sien, trop jeune: « Tu vivras, dit le père, ou tu mourras, mon fils; mais si tu vis, tu auras de la terre! »

N'est-ce pas là une chose bien dure à dire, et presque impie?... Songeons-y bien avant de décider. « Tu auras de la terre, » cela veut dire : « Tu ne seras point un mercenaire qu'on prend et qu'on renvoie demain; tu ne seras point serf pour ta nourriture quotidienne, tu seras libre! » Libre! grande parole, qui contient en effet toute dignité humaine; nulle vertu sans la liberté.

Les poètes ont parlé souvent des attractions de l'eau, de ces dangereuses fascinations qui attiraient le pêcheur imprudent. Plus dangereuse, s'il se peut, est l'attraction de la terre. Grande ou petite, elle a cela d'étrange, et qui attire, qu'elle est toujours incomplète; elle demande toujours *qu'on l'arrondisse*. Il y manque très peu, ce quartier seulement, ou moins encore, ce coin... Voilà la tentation : s'arrondir, acheter, emprunter. « A masse si tu

1. A cette époque le service militaire durait sept ans, mais il n'était dû que par une partie des jeunes gens, ceux qui avaient tiré un mauvais numéro, et il leur était permis de se faire remplacer. On payait au remplaçant une petite somme (2,000 fr. environ).

2. Il y a à Paris beaucoup de nourrices qui viennent de Bourgogne.

peux, n'emprunte pas, » dit la raison. Mais cela est trop long, la passion dit : « Emprunte ! » — Le propriétaire, homme timide, ne se soucie pas de prêter; quoique le paysan lui montre une terre bien nette et qui jusque-là ne doit rien, il a peur que du sol ne surgissent (car nos lois sont telles) une femme, un pupille, dont les droits supérieurs emportent toute la valeur du gage. Donc, il n'ose prêter.—Qui prêtera ? L'usurier du lieu, ou l'homme de loi qui a tous les papiers du paysan, qui connaît ses affaires mieux que lui, qui sait ne rien risquer, et qui voudra bien, d'amitié, lui prêter ? non, lui faire prêter, à sept, à huit, à dix !

Prendra-t-il cet argent funeste? Rarement sa femme en est d'avis. Son grand-père, s'il le consultait, ne le lui conseillerait pas. Ses aïeux, nos vieux paysans de France, à coup sûr ne l'auraient pas fait. Race humble et patiente, ils ne comptaient jamais que sur leur épargne personnelle, sur un sou qu'ils ôtaient à leur nourriture, sur la petite pièce que parfois ils sauvaient, au retour du marché, et qui la même nuit allait (comme on en trouve encore) dormir avec ses sœurs au fond d'un pot, enterré dans la cave.

Celui d'aujourd'hui n'est plus cet homme-là; il a le cœur plus haut, il a été soldat. Les grandes choses qu'il a faites en ce siècle l'ont habitué à croire sans difficulté l'impossible. Cette acquisition de terre, pour lui, c'est un combat; il y va comme à la charge, il ne reculera pas. C'est sa bataille d'Austerlitz; il la gagnera, il y aura du mal, il le sait, il en a vu d'autres *sous l'Ancien*[1].

S'il a combattu d'un grand cœur, quand il n'y avait à

1. Austerlitz, bataille gagnée en 1805 sur les Autrichiens et les Russes par Napoléon Ier que ses soldats ont plus tard surnommé l'*Ancien*.

gagner que des balles, croyez-vous qu'il y aille mollement ici, dans ce combat contre la terre? Suivez-le avant le jour, vous trouverez votre homme au travail, lui, les siens, sa femme qui vient d'accoucher, qui se traîne sur la terre humide. A midi, lorsque les rocs se fendent, lorsque le planteur fait reposer son nègre, le nègre volontaire ne se repose pas... Voyez sa nourriture, et comparez-la à celle de l'ouvrier; celui-ci a mieux tous les jours que le paysan le dimanche.

Cet homme héroïque a cru, par la grandeur de sa volonté, pouvoir tout, jusqu'à supprimer le temps. Mais ici ce n'est pas comme en guerre; le temps ne se supprime pas; il pèse, la lutte dure et se prolonge entre l'usure que le temps accumule, et la force de l'homme qui baisse. La terre lui rapporte deux, l'usure demande huit, c'est-à-dire que l'usure combat contre lui comme quatre hommes contre un. Chaque année d'intérêt enlève quatre années de travail.

Étonnez-vous maintenant si le Français, ce rieur, ce chanteur d'autrefois, ne rit plus aujourd'hui! Étonnez-vous, si, le rencontrant sur cette terre qui le dévore, vous le trouvez si sombre... Vous passez, vous le saluez cordialement; il ne veut pas voir, il enfonce son chapeau. Ne lui demandez pas le chemin; il pourrait bien, s'il vous répond, vous faire tourner le dos au lieu où vous allez.

Ainsi le paysan s'isole, s'aigrit de plus en plus. Il a le cœur trop serré pour l'ouvrir à aucun sentiment de bienveillance. Il hait le riche, il hait son voisin, et le monde. Seul, dans cette misérable propriété, comme dans une île déserte, il devient un sauvage. Son insociabilité, née du sentiment de sa misère, la rend irrémédiable; elle l'empêche de s'entendre avec ceux qui devraient être ses

aides et amis naturels, les autres paysans; il mourrait plutôt que de faire un pas vers eux. D'autre part, l'habitant des villes n'a garde d'approcher de cet homme farouche; il en a presque peur : « Le paysan est méchant, il est capable de tout... Il n'y a pas de sûreté à être son voisin. » Ainsi, de plus en plus les gens aisés s'éloignent, ils passent quelque temps à la campagne, mais ils n'y habitent pas d'une manière fixe; leur domicile est à la ville. Ils laissent le champ libre au banquier de village, à l'homme de loi, confesseur occulte de tous et qui gagne sur tous. « Je ne veux plus avoir affaire à ces gens-là, dit le propriétaire; le notaire arrangera tout, je m'en rapporte à lui; il comptera avec moi, et donnera, divisera, comme il le voudra, le fermage. » Le notaire, dans plusieurs endroits, devient ainsi le seul fermier, l'unique intermédiaire entre le propriétaire riche et le laboureur. Grand malheur pour le paysan. Pour échapper au servage du propriétaire, qui, généralement, savait attendre et se laissait payer très longtemps de paroles, il a pour maître l'homme de loi, l'homme d'argent, qui ne connaît que l'échéance.

L'OUVRIER DES MANUFACTURES. — SES TRISTESSES

L'ouvrier qui travaille dans un grand atelier a une vie non seulement pénible, mais monotone et attristante.

Le vide de l'esprit, l'absence de tout intérêt intellectuel est une des causes principales de l'abaissement de l'ouvrier des manufactures. Un travail qui ne demande ni force, ni adresse, qui ne sollicite jamais la pensée! Rien, rien, et toujours rien!... Nulle force morale ne

tiendrait à cela ! L'école doit donner au jeune esprit qu'un tel travail ne relèvera pas quelque idée haute et généreuse qui lui revienne dans ces grandes journées vides, le soutienne dans l'ennui des longues heures.

Dans le présent état des choses, les écoles, organisées pour l'ennui, ne font guère qu'ajouter la fatigue à la fatigue. Celles du soir sont, pour la plupart, une dérision. Imaginez ces pauvres petits qui, partis avant le jour, reviennent las et mouillés, à une lieue, deux lieues de Mulhouse, qui, la lanterne à la main, glissent, trébuchent le soir par les sentiers boueux de Déville [1] : appelez-les alors pour commencer l'étude et entrer à l'école !

Quelles que soient les misères du paysan, il y a, en les comparant à celles dont nous nous occupons ici, une terrible différence, qui n'influe pas accidentellement sur l'individu, mais, profondément, généralement, sur la race même. On peut le dire d'un mot : à la campagne, l'enfant est heureux.

Presque nu, sans sabots, avec un morceau de pain noir, il garde une vache ou des oies, il vit à l'air, il joue. Les travaux agricoles auxquels on l'associe peu à peu ne font que le fortifier. Les précieuses années pendant lesquelles l'homme fait son corps, sa force, pour toujours, se passent ainsi pour lui dans une grande liberté, dans la douceur de la famille. Va maintenant, te voilà fort, quoique tu souffres ou fasses, tu peux tenir tête à la vie.

Le paysan sera plus tard misérable, dépendant peut-être ; mais il a, tout d'abord, gagné douze ans, quinze

1. Village industriel aux environs de Mulhouse, en Alsace.

ans de liberté. Cela seul met pour lui une différence immense dans la balance du bonheur.

L'ouvrier des manufactures porte toute la vie un poids très lourd, le poids d'une enfance qui l'a affaibli de bonne heure, bien souvent corrompu. Il est inférieur au paysan pour la force physique, inférieur pour la régularité des mœurs. Et avec tout cela, il a une chose qui réclame pour lui : il est plus sociable et plus doux. Les plus misérables d'entre eux, dans leurs plus extrêmes besoins, se sont abstenus de tout acte de violence ; ils ont attendu, mourants de faim, et se sont résignés.

L'auteur de la meilleure enquête de ce temps[1], ferme et froid observateur qu'on ne soupçonnera de nul entraînement, porte en faveur de cette classe d'hommes, dont il ne dissimule aucunement les vices, ce grave témoignage : « Je n'ai trouvé chez nos ouvriers qu'une vertu qu'ils possédassent à un plus haut degré que les classes sociales plus heureuses : c'est une *disposition naturelle à aider, à secourir les autres* dans toute espèce de besoins. »

Je ne sais s'ils n'ont que cette supériorité, mais combien elle est grande !... Qu'ils soient les moins heureux, et les plus charitables ! qu'ils se préservent de l'endurcissement si naturel à la misère ! que dans cette servitude extérieure, ils gardent un cœur libre de haine, *qu'ils aiment davantage !...* Ah ! c'est là une belle gloire, et qui sans doute met l'homme, qu'on croirait dégradé, bien haut au jugement de Dieu !

1. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers des manufactures de coton, de laine et de soie* (1840).

NOS FRÈRES INFÉRIEURS

Ce ne sont pas seulement les gens simples et les enfants qui ont un instinct profond de la vie et que nous devons respecter. Michelet veut aussi qu'on ait des égards pour les animaux, nos frères inférieurs comme il les appelle.

L'animal! sombre mystère!... monde immense de rêves et de douleurs muettes... Mais des signes trop visibles expriment ces douleurs, au défaut de langage. Toute la nature proteste contre la barbarie de l'homme qui méconnaît, avilit, qui torture son frère inférieur; elle l'accuse devant Celui qui les créa tous les deux!

Regardez sans prévention leur air doux et rêveur, et l'attrait que les plus avancés d'entre eux éprouvent visiblement pour l'homme; ne diriez-vous pas des enfants dont une fée mauvaise empêcha le développement, qui n'ont pu débrouiller le premier songe du berceau, peut-être des âmes punies, humiliées, sur qui pèse une fatalité passagère?... Triste enchantement, où l'être captif d'une forme imparfaite dépend de tous ceux qui l'entourent comme une personne endormie!... Mais, parce qu'il est comme endormi, il y a, en récompense, accès vers une sphère de rêves dont nous n'avons pas l'idée. Nous voyons la face lumineuse du monde, lui la face obscure; et, qui sait si celle-ci n'est pas la plus vaste des deux?

Faisons aujourd'hui, si nous voulons, les fiers, les rois de la création. Mais n'oublions pas notre éducation sous la discipline de la nature. Les plantes, les animaux, voilà nos premiers précepteurs. Tous ces êtres que nous dirigeons, ils nous conduisaient alors mieux que nous n'aurions fait nous-mêmes. Ils guidaient notre jeune

raison par un instinct plus sûr ; ils nous conseillaient, ces petits, que nous méprisons maintenant. Nous profitions à contempler ces irréprochables enfants de Dieu. Calmes et purs, ils avaient l'air, dans leur silencieuse existence, de garder le secret d'en haut. L'arbre qui a vu tous les temps, l'oiseau qui parcourt tous les lieux n'ont-ils rien à nous apprendre ? L'aigle ne lit-il pas dans le soleil, et le hibou dans les ténèbres ? Ces grands bœufs eux-mêmes, si graves sous le chêne sombre, n'ont-ils aucune pensée dans leurs longues rêveries ?

L'Orient en est resté à cette croyance, que l'animal est une âme endormie ou enchantée ; le moyen âge y est revenu. Les religions, les systèmes, n'ont pu rien pour étouffer cette voix de la nature.

L'Inde, plus voisine que nous de la création[1], a mieux gardé la tradition de la fraternité universelle. Elle l'a inscrite au début et à la fin de ses deux grands poèmes sacrés, le Ramayan, le Mahabharat[2], gigantesques pyramides devant lesquelles toutes nos petites œuvres occidentales doivent se tenir humbles et respectueuses. Quand vous serez fatigué de cet Occident disputeur, donnez-vous, je vous prie, la douceur de revenir à votre mère, à cette majestueuse antiquité, si noble et si tendre. Amour, humilité, grandeur, vous y trouverez tout réuni, et dans un sentiment si simple, si détaché de toute misère d'orgueil, qu'on n'a jamais besoin d'y parler d'humilité.

L'Inde fut bien payée de sa douceur pour la nature ; chez elle, le génie fut un don de la pitié. Le premier poète indien voit voltiger deux colombes, et pendant

1. Michelet veut dire que les peuples de l'Inde sont plus anciens que ceux de l'Europe.

2. Ces deux poèmes racontent les aventures légendaires des héros et demi-dieux hindous. Le Ramayana a 50,000 vers ; le Mahabarata 200,000 strophes.

qu'il admire leur grâce, leur poursuite amoureuse, l'une d'elles tombe frappée d'une flèche... Il pleure; ses gémissements mesurés, sans qu'il y songe, aux battements de son cœur, prennent un mouvement rythmique, et la poésie est née... Depuis ce temps, deux à deux, les mélodieuses colombes, renées dans le chant de l'homme, aiment et volent par toute la terre (Ramayan).

Le monde de l'orgueil, la cité grecque et romaine, eut le mépris de la nature; elle ne tint compte que de l'art, elle n'estima qu'elle-même. Cette fière antiquité, qui ne voulait rien que de noble, ne réussit que trop bien à supprimer tout le reste. Tout ce qui semblait bas, ignoble, disparut des yeux; les animaux périrent, aussi bien que les esclaves. L'empire romain, débarrassé des uns et des autres, entra dans la majesté du désert. La terre dépensant toujours et ne se réparant plus, devint, parmi tant de monuments qui la couvraient, comme un jardin de marbre. Il y avait encore des villes, mais plus de campagnes; des cirques, des arcs de triomphe, plus de chaumières, plus de laboureurs. Des voies magnifiques attendaient toujours le voyageur qui ne passait plus; de somptueux aqueducs continuaient de porter des fleuves aux cités silencieuses, et n'y trouvaient plus personne à désaltérer.

Un seul homme, avant cette désolation, avait trouvé dans son cœur une réclamation, une plainte pour tout ce qui s'éteignait. Un seul, parmi les destructions des guerres civiles, où périssaient à la fois les hommes et les animaux, trouva dans sa vaste pitié des larmes pour le bœuf de labour qui avait fécondé l'antique Italie. Il consacra un chant divin à ces races disparues.

Tendre et profond Virgile !... moi, qui ai été nourri par lui et comme sur ses genoux, je suis heureux que

cette gloire unique lui revienne, la gloire de la pitié et de l'excellence du cœur... Ce paysan de Mantoue[1], avec sa timidité de vierge et ses longs cheveux rustiques, c'est pourtant, sans qu'il l'ait su, le vrai pontife, et l'augure, entre deux mondes, entre deux âges, à moitié chemin de l'histoire. Indien par sa tendresse pour la nature, chrétien par son amour de l'homme, il reconstitue, cet homme simple, dans son cœur immense, la belle cité universelle dont n'est exclu rien qui ait vie, tandis que chacun n'y veut faire entrer que les siens.

Le christianisme, malgré son esprit de douceur, ne renoua pas l'ancienne union. Les animaux symboliques qui accompagnent les évangélistes, le froid allégorisme de l'agneau et de la colombe, ne relevèrent pas la bête. La bénédiction nouvelle ne l'atteignit pas; le salut ne vint pas pour les plus petits, les plus humbles de la création. Le Dieu-Homme est mort pour l'homme, et non pas pour eux. N'ayant point part au salut, ils restent hors la loi chrétienne, comme païens, comme impurs, et trop souvent suspects de connivence au mauvais principe. Le Christ, dans l'Évangile, n'a-t-il pas permis aux démons de s'emparer des pourceaux ?

Le pauvre serf des campagnes qui le voit sous figure de bête, sculpté au porche des églises, a peur en revenant chez lui de le retrouver dans ses bêtes. Celles-ci prennent le soir, aux mobiles reflets du foyer, un aspect tout fantastique; le taureau a un masque étrange, la chèvre une mine équivoque, et que penser de ce chat dont le poil, dès qu'on le touche, jette du feu dans la nuit ?

C'est l'enfant qui rassure l'homme. Il craint si peu ces

1. Virgile était né à Andes, près de Mantoue, dans la haute Italie.

animaux qu'il en fait ses camarades. Il donne des feuilles au bœuf, il monte sur la chèvre, manie hardiment le chat noir. Il fait mieux, il les imite, contrefait leurs voix... et la famille sourit : « Pourquoi craindre aussi ? j'avais tort. C'est ici une maison chrétienne, eau bénite et buis bénit; il n'oserait approcher... Mes bêtes sont des bêtes de Dieu, des innocents, des enfants... Et même les animaux des champs ont bien l'air de connaître Dieu; ils vivent comme des ermites. Ce beau cerf, par exemple, qui a la croix sur la tête, qui va, comme un bois vivant, à travers les bois, il semble lui-même un miracle. La biche est douce comme ma vache, et elle a les cornes de moins; la biche au défaut de mère, aurait nourri mon enfant... » Ce dernier mot exprimé, comme tout l'est alors, sous forme historique, finit, en se développant, par produire la plus belle des légendes du moyen âge, celle de Geneviève de Brabant [1] : la famille opprimée par l'homme, recueillie par l'animal, la femme innocente, sauvée par l'innocente bête des bois, le salut venant ainsi du plus petit, du plus humble.

Les animaux, réhabilités, prennent place dans la famille rustique après l'enfant qui les aime, comme les petits parents figurent au bas bout de la table dans une noble maison. Ils sont traités comme tels aux grands jours, prennent part aux joies, aux tristesses, portent habits de deuil ou de noces (naguère encore en Bretagne). Ils ne disent rien, il est vrai, mais ils sont dociles, ils écoutent patiemment; l'homme, comme prêtre en sa maison, les prêche au nom du Seigneur.

1. Le comte de Brabant (Belgique) a ordonné de tuer sa femme qu'il croit coupable. Geneviève, épargnée par ses bourreaux, s'est réfugiée dans les bois et vit avec une biche qui la nourrit elle et son enfant.

L'OUVRIER POÈTE

L'ouvrier, qui lit peu, est quelquefois plus capable que le bourgeois de comprendre et de sentir la poésie.

L'ouvrier aime les livres, parce qu'il a peu de livres; il n'en a qu'un parfois, et s'il est bon, il n'en apprend que mieux. Un livre unique qu'on lit et qu'on relit, qu'on rumine et digère, développe souvent mieux qu'une vaste lecture indigeste. J'ai vécu des années d'un Virgile, et m'en suis bien trouvé. Un volume dépareillé de Racine, acheté sur le quai par hasard, a fait le poète de Toulon[1].

Ceux qui sont riches à l'intérieur ont toujours assez de ressources. Ce qu'ils ont, ils l'étendent, le fécondent par la pensée, le poussent jusque dans l'infini. Au lieu d'envier ce monde de boue, ils s'en font un à eux, tout d'or et de lumière. Ils disent à celui-ci : « Garde ta pauvreté que tu appelles richesse, je suis plus riche en moi. »

La plupart des poésies que les ouvriers ont écrites dans les derniers temps, offrent un caractère particulier de tristesse et de douceur qui me rappellent souvent leurs prédécesseurs, les ouvriers du moyen âge. S'il y en a d'âpres et violentes, c'est le petit nombre. Cette inspiration élevée eût porté plus haut encore ces vrais poètes, s'ils n'eussent suivi dans la forme avec trop de déférence les modèles aristocratiques.

Qu'il réussisse, ou non, il ira son chemin, le chemin de la pensée et de la souffrance. « Il chercha la lumière (dit mon Virgile), il l'entrevit, gémit !... » Et, tout en gémissant, il la cherchera toujours. Qui peut l'avoir entrevue, et y renoncer jamais?

1. Autran, poète du XIXe siècle.

Le tort du peuple, quand il écrit, c'est toujours de sortir de son cœur, où est sa force, pour aller emprunter aux classes supérieures des abstractions, des généralités. Il a un grand avantage, mais qu'il n'apprécie nullement, celui de ne pas savoir la langue convenue, de n'être pas, comme nous le sommes, obsédé, poursuivi de phrases toutes faites, de formules, qui viennent d'elles-mêmes, lorsque nous écrivons, se poser sur notre papier. Voilà justement ce que nous envient, ce que nous empruntent, autant qu'ils peuvent, les littérateurs ouvriers. Ils s'habillent, ils mettent des gants pour écrire, et perdent ainsi la supériorité que donnent au peuple, quand il sait s'en servir, sa main forte et son bras puissant.

Qu'importe? Pourquoi demander à des hommes d'action quels sont leurs écrits? Les vrais produits du génie populaire, ce ne sont pas des livres, ce sont des actes courageux, des mots spirituels, des paroles chaleureuses inspirées, comme je les recueille tous les jours dans la rue, sortant d'une bouche vulgaire, de celle qui semblait le moins faite pour l'inspiration. Cet homme, au reste, qui vous repousse par la vulgarité, ôtez-lui son vieux vêtement, mettez-lui l'uniforme, le sabre, le fusil, un tambour, un drapeau, en avant... On ne le reconnaît plus; c'est un autre homme. Le premier, où est-il? impossible de le retrouver.

La dépression, la dégénération, n'est qu'extérieure. Le fonds subsiste. Cette race a toujours du vin dans le sang; en ceux même qui semblent le plus éteints, vous retrouverez une étincelle. Toujours l'énergie militaire, toujours l'insouciance courageuse, grande parade d'esprit indépendant. Cette indépendance qu'ils ne savent où placer (entravés, comme ils sont, de toutes parts), ils la mettent trop souvent dans les vices, et se vantent d'être pires

qu'ils ne sont. Exactement le contraire des Anglais.

Entraves extérieures, vie forte qui réclame au dedans, ce constraste produit beaucoup de faux mouvements, une discordance dans les actes, les paroles, qui choque au premier regard. Elle fait aussi que l'Europe aristocratique se plaît à confondre le peuple de France avec les peuples imaginatifs et gesticulateurs, comme les Italiens, les Irlandais, Gallois[1], etc. Ce qui l'en distingue d'une manière très forte et très tranchée, c'est que dans ses plus grands écarts, dans ses saillies d'imagination, dans ce qu'on aime à appeler ses accès de Don Quichotisme, il garde le bon sens. Aux moments les plus exaltés, une parole ferme et froide indique que l'homme n'a pas perdu terre, qu'il n'est pas dupe lui-même de son exaltation.

Les classes que nous appelons inférieures, et qui suivent de plus près l'instinct, sont par cela même éminemment capables d'action, toujours prêtes à agir. Nous autres, gens cultivés, nous jasons, nous disputons, nous répandons en paroles ce que nous avons d'énergie. Nous nous énervons par la dispersion de l'esprit, par le vain amusement de courir de livre en livre, ou de les faire battre entre eux. Nous avons de grandes colères sur de petits sujets; nous trouvons de fortes injures, de grandes menaces d'action... Cela dit, nous ne faisons rien, nous n'agissons pas... Nous passons à d'autres disputes.

Eux, ils ne parlent pas tant, ils ne s'enrouent pas à crier, comme font les savants et les vieilles. Mais qu'il vienne une occasion, sans faire bruit, ils en profitent, ils agissent avec vigueur. L'économie des paroles profite à l'énergie des actes.

1. Habitants du pays de Galles, à l'O. de l'Angleterre.

LES ENFANTS ET LES MOURANTS. — L'INFINI DIVIN

Les mourants ont, comme les enfants, un sentiment profond de l'infini.

Corrège[1] passait les jours à voir jouer les petits enfants. Apelles[2], dit un ancien, n'aimait à peindre que des personnes mourantes.

En ces jours d'arrivée, de départ, de passage entre deux mondes, l'homme semble les contenir tous ensemble. La vie instinctive où il est alors plongé est comme l'aube et le crépuscule de la pensée, plus vague que la pensée sans doute, mais combien plus vaste ! Tout travail intermédiaire de la vie raisonneuse et réfléchie est comme une ligne étroite qui part de l'immensité obscure et qui y retourne. Si vous voulez le bien sentir, étudiez de près l'enfant, le mourant. Placez-vous à leur chevet, observez, faites silence.

J'ai malheureusement eu trop d'occasions de contempler les approches de la mort, et sur des personnes chères. Je me rappelle spécialement une longue journée d'hiver que je passai entre le lit d'une mourante et la lecture d'Isaïe[3]. Ce spectacle, très pénible, était celui d'un combat entre la veille et le sommeil, un songe laborieux de l'âme qui se soulevait, retombait... Les yeux qui nageaient dans le vide exprimaient, avec une vérité douloureuse, l'incertitude entre deux mondes. La pensée obscure et vaste, roulait toute la vie écoulée, et elle s'agrandissait de pressentiments immenses... Le témoin de cette grande lutte qui en partageait le flux, le reflux, toutes

1. Peintre italien du XVIe siècle.
2. Célèbre peintre grec contemporain d'Alexandre (330 avant J.-C.).
3. Prophète hébreu.

les anxiétés, se serrait, comme en un naufrage, à cette ferme croyance, qu'une âme qui, tout en revenant à nos instincts primitifs, anticipait déjà dans celui du monde inconnu, ne pouvait s'acheminer par là à l'anéantissement.

Tout faisait supposer plutôt qu'elle allait, de ce double instinct, douer quelque jeune existence, qui reprendrait plus heureusement l'œuvre de la vie et donnerait aux rêves de cette âme, à ses pensées commencées, à ses volontés muettes, les voix qui leur avaient manqué.

Une chose frappe toujours en observant les enfants et les mourants, c'est la noblesse parfaite dont la nature les empreint. L'homme naît noble. et il meurt noble; il faut tout le travail de la vie pour devenir grossier, ignoble, pour créer l'inégalité.

Quand nous regrettons notre enfance, ce n'est pas tant la vie, les années qui alors étaient devant nous, c'est notre noblesse que nous regrettons. Nous avions alors en effet cette naïve dignité de l'être qui n'a pas ployé encore, l'égalité avec tous; tous jeunes alors, tous beaux, tous libres... Patientons, cela doit revenir; l'inégalité n'est que pour la vie; égalité, liberté, noblesse, tout nous revient par la mort.

Hélas! ce moment ne revient que trop vite pour le grand nombre des enfants. On ne veut voir dans l'enfance qu'un apprentissage de la vie, une préparation à vivre, et la plupart ne vivent point. On veut qu'ils soient heureux « plus tard », et pour assurer le bonheur de ces années incertaines, on accable d'ennui et de douleur le petit moment qu'ils ont d'assuré.

L'enfant qui joue, hélas! un jour, au triste jeu de la vie, sourit, pleure et disparaît... malheureuses petites ombres qui viennent par millions, par milliards, et ne durent que dans la mémoire d'une mère...

LE PRÊTRE

A l'occasion de son enseignement au Collège de France Michelet, étudiant la société française de son temps, fut amené à examiner l'influence du prêtre sur la famille. Il voulut rechercher les origines de la direction de conscience et remonta ainsi jusqu'aux directeurs célèbres du XVIIe siècle. Cette question, qu'il avait traitée rapidement à son cours, devint la matière d'un ouvrage (1845).

Le livre est intitulé : *Du Prêtre, de la Femme, de la Famille.* Il se divise en trois parties.

La première, *De la direction du* XVIIe *siècle*, est consacrée aux grands directeurs, saint François de Sales, Bossuet, Fénelon.

La deuxième, *De la direction en général*, étudie la confession et la direction de notre siècle.

Dans le troisième, *De la famille*, Michelet expose ses idées personnelles sur l'éducation des femmes, l'homme et le mariage.

SAINT FRANÇOIS DE SALES ET MADAME DE CHANTAL

Le premier organisateur de la direction de conscience est un saint évêque du XVIIe siècle, François de Sales, d'une noble famille de Savoie (1567-1625). Il se rendit célèbre par son zèle et sa douceur, et écrivit un grand nombre d'ouvrages de piété.

Saint François de Sales était d'une de ces familles de Savoie, très militaires, très dévotes, qui pendant si long-

temps ont fait la guerre à Genève[1]. Pour la guerre de séduction qu'on voulait commencer alors, il avait toutes les armes : dévotion tendre et sincère, parole vive et chaude, charme singulier de bonté, de beauté, de gentillesse. Ce charme, qui ne l'a senti dans le sourire des enfants de Savoie, naïfs, mais si avisés?

Toute la grâce du ciel avait plu sur celui-ci, il faut bien le croire, puisque, avec ce mauvais temps, ce mauvais goût, ce mauvais parti, parmi le monde fin et faux qui l'exploita, il resta pourtant saint François de Sales. Tout ce qu'il a dit ou écrit, sans être irréprochable, est charmant, plein de cœur, d'une gentillesse originale d'enfant de génie, qui, tout en faisant sourire, n'attendrit pas moins. Partout ce sont de vives sources qui jaillissent, des fleurs et des fleurs, de petits ruisseaux qui courent, comme par un joli printemps après la pluie. Il y a peut-être à dire qu'il s'amuse tant aux fleurettes, que souvent ce n'est plus bouquet de bergère, mais bouquet de bouquetière, comme dirait sa Philothée[2]; il les prend toutes, il en prend trop; il y en a, dans le nombre, de couleurs mal assorties et baroques.

Mais, quand même il n'eût pas été un si charmant écrivain, l'attrait singulier qui était en sa personne n'eût pas moins agi. Sa blonde et douce figure, qui fut toujours un peu enfantine, ravissait au premier regard; les petits enfants, sur les bras de leurs nourrices, ne pouvaient, dès qu'ils l'avaient vu, en ôter leurs yeux. Lui, il les aimait fort aussi; il leur passait volontiers la main sur leur petite tête. « Voilà mon petit ménage, disait-il, voilà

1. Le duc de Savoie prétendait avoir des droits sur la ville de Genève, qui formait une sorte de république indépendante alliée aux cantons suisses. Le duc et la ville ont été en guerre pendant tout le XVIe siècle.

2. Philothée, qui aime Dieu. Nom donné par Saint François de Sales à l'âme dévote.

mon petit ménage. » Les enfants allaient après lui, les mères suivaient les enfants.

Saint François de Sales était fort populaire en France et surtout dans les Bourgognes[1], qui gardaient, depuis la Ligue[2], un puissant levain de passions religieuses. Le parlement de Dijon le pria d'y venir prêcher. Il fut reçu par son ami André Frémiot, qui, d'abord conseiller au Parlement, était devenu archevêque de Bourges. Fils d'un président fort estimé à Dijon, il était frère de madame de Chantal, et par conséquent grand-oncle de madame de Sévigné[3], petite-fille de celle-ci.

Les biographes de saint François et de madame de Chantal, pour rendre la rencontre romanesque et merveilleuse, supposent, avec peu de vraisemblance, qu'ils ne se connaissaient point, qu'ils avaient à peine entendu parler l'un de l'autre; ils s'étaient vus seulement dans leurs songes ou leurs visions. Au carême que le saint prêcha à Dijon, il la remarqua entre toutes les dames, et, descendant de la chaire : « Quelle est donc, dit-il, cette jeune veuve qui écoutoit si attentivement la parole de Dieu ? — C'est ma sœur, dit l'archevêque, la baronne de Chantal. »

Elle avait alors (en 1604) trente-deux ans; saint François en avait trente-sept. Elle était née par conséquent en 1572, l'année de la Saint-Barthélemi[4]. Elle apporta en naissant quelque chose d'austère, mais de passionné, de violent. Elle n'avait que six ans, un gentilhomme huguenot lui donne des bonbons, et elle les jette au feu. « Monsieur, voilà comme les hérétiques

1. Le duché de Bourgogne et le comté de Bourgogne qu'on appelait aussi Franche-Comté.

2. Révolte du parti catholique contre le roi de France, Henri III, commencée en 1576.

3. Illustre femme auteur du XVIIe siècle, célèbre par ses *Lettres*.

4. Massacre des protestants de Paris.

brûleront en enfer, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit. Si vous donniez un démenti au roi, mon papa vous feroit pendre; qu'est-ce donc de donner tant de démentis à Notre-Seigneur ? »

Avec toute sa dévotion et sa passion, c'était un esprit positif. Elle avait très bien gouverné la maison et la fortune de son mari. Elle administra sagement celles de son père et de son beau-père. Elle demeurait chez ce dernier, qui autrement n'eût pas laissé son bien aux jeunes enfants de madame de Chantal.

C'était une nature forte, un cœur profond. Le peuple, la bourgeoisie, les sérieuses familles de robe[1] dont elle sortait apportaient au monde un esprit plus âpre, mais plus sincère et plus vrai que les races élégantes et nobles, usées au XVIe siècle. Les derniers venus étaient neufs: vous les trouvez partout, ardents, sérieux, dans les lettres, dans la guerre, dans la religion; ils donnent au XVIIe siècle tout ce qu'il eut de grave et de saint. Celle-ci, pour être une sainte, n'en avait pas moins des abîmes de passion inconnue.

C'est un enchantement de lire les vives et charmantes lettres par lesquelles s'ouvre la correspondance de saint François de Sales avec « sa chère sœur et sa chère fille ». Rien de plus pur, de plus chaste, mais aussi, pourquoi ne le dirions-nous pas? rien de plus ardent. Il est curieux d'observer l'art innocent, les caresses, les tendres et ingénieuses flatteries dont il enveloppe les deux familles de Frémiot et de Chantal; le père d'abord, le bon président Frémiot, qui, dans sa bibliothèque, commence à faire de pieuses lectures et songe au salut; le frère ensuite, l'ex-conseiller, archevêque de Bourges; il écrit tout

1. On appelait gens de robe les magistrats.

exprès pour lui un petit traité sur la manière de prêcher. Il ne néglige nullement le beau-père, le rude baron de Chantal, vieux débris des guerres de la Ligue, qui est la croix de sa belle-fille. Mais de tous, les petits enfants sont ceux auxquels il fait le mieux sa cour; il a pour eux mille tendresses, mille caresses pieuses, telles qu'un cœur de femme, de mère, les eût à peine trouvées. Il prie pour eux, et il veut que ces petits le mettent dans leurs prières.

Un grand mouvement religieux se faisait alors en France, mouvement peu spontané, très prémédité, très artificiel, mais pourtant immense dans les résultats. Les riches et puissantes familles de robe et de finance, par zèle, par vanité, y donnaient l'impulsion. A côté de l'Oratoire[1], fondé par le cardinal de Bérulle[2], une femme singulièrement active et ardente, une sainte engagée dans toute l'intrigue dévote, madame Acarie (la bienheureuse Marie de l'Incarnation), établissait les Carmélites[3] en France, les Ursulines à Paris. L'austérité passionnée de madame de Chantal la poussait aux Carmélites; elle consultait parfois un de leurs supérieurs, docteur de Sorbonne[4]. Saint François de Sales sentit le péril, et il n'essaya plus de lutter. Il accepta dès lors madame de Chantal. Dans une lettre charmante, il lui donne, au nom de sa mère, sa jeune sœur à élever.

Il semble que tant qu'elle eut ce cher gage elle fut un peu plus tranquille; mais elle le perdit bientôt. Cette enfant tant aimée et tant soignée mourut chez elle dans

1. Congrégation fondée par saint Philippe de Néri, organisée en France par le cardinal de Bérulle en 1611.

2. Pierre de Bérulle (1575-1629), né en Champagne, fut employé comme diplomate par la cour de France.

3. Congrégation de femmes, réformée par sainte Thérèse en Espagne, 1562.

4. Faculté de théologie de Paris, établie dans un bâtiment fondé au XIIIe siècle par Robert de Sorbon.

ses bras. Elle ne peut cacher au saint, dans l'excès de sa douleur, qu'elle a demandé à Dieu de mourir plutôt; elle a été jusqu'à le prier de prendre à la place un de ses enfants !

Ceci eut lieu en novembre (1607). C'est trois mois après que nous trouvons dans les lettres du saint la première idée de rapprocher enfin de lui une personne si éprouvée, et qui lui semblait d'ailleurs un instrument des desseins de Dieu.

La vivacité extrême avec laquelle madame de Chantal rompit tout pour suivre une impulsion donnée avec tant de réserve n'indique que trop tout ce qu'il y avait de passion dans ce cœur ardent. C'était une grande difficulté de laisser là ces deux vieillards, son père, son beau-père, son fils même, qui, dit-on, se coucha sur le seuil de la porte pour l'empêcher de passer. Le bon vieux M. Frémiot fut gagné moins par sa fille que par les lettres du saint qu'elle fit intervenir. Nous avons encore la lettre résignée, mais toute trempée de larmes, où il donne son consentement; cette résignation, au reste, ne semble avoir guère duré. Il mourut un an après.

Voilà donc qu'elle a passé sur son fils et sur son père; elle arrive à Annecy... Que serait-il advenu si le saint n'eût trouvé un aliment à cette puissante flamme qu'il avait trop allumée, plus qu'il ne voulait lui-même?

Le lendemain de la Pentecôte, il l'appelle après la messe : « Eh bien, ma fille, je suis résolu de ce que je vais faire de vous. — Et moi résolue de vous obéir. » Et elle se jeta à genoux. « Il faut entrer dans Sainte-Claire[1]. — Me voici toute prête, dit-elle. — Non, vous n'êtes pas

1. L'ordre des Clarisses, fondé par sainte Claire au XIIIe siècle.

assez robuste; il faut être sœur dans l'hôpital de Beaune[1]. — Tout ce qu'il vous plaira. — Ce n'est pas encore ce que je veux; soyez Carmélite. » Il l'éprouva ainsi de plusieurs manières, et il la trouvait toujours obéissante : « Eh bien, dit-il, rien de tout cela... Dieu vous appelle à la Visitation. »

MADAME GUYON. — LES TORRENTS

Le *quiétisme*, qui fut soutenu par Fénelon et combattu par Bossuet eut, pour principal représentant, à la fin du XVIIe siècle, une femme, madame Guyon (1648-1717). Elle écrivit plusieurs livres de dévotion; le plus important était intitulé : *les Torrents spirituels*. Ses doctrines furent condamnées en 1695 et Louis XIV la fit enfermer à la Bastille, où elle resta plusieurs années.

Déjà, depuis quelque temps un vent tiède et fiévreux soufflait du midi, de l'Italie, de l'Espagne; l'Italie était trop morte, trop avant dans le sépulcre, pour pouvoir même produire une doctrine de mort. Ce fut un Espagnol établi à Rome, dans la langueur italienne, qui donna cette théorie et qui en tira la méthode pratique. Encore fallut-il que ses disciples l'obligeassent d'écrire et de publier. Pendant vingt ans, Molinos[2] s'était contenté de semer à petit bruit sa doctrine dans Rome; il la portait tout doucement de palais en palais; la théologie du repos allait merveilleusement à la ville des catacombes, à cette ville de silence, où dès lors on n'entendait guère qu'un petit bruissement de vers au sépulcre.

C'est à ces Romains assoupis, à cette noblesse oisive,

1. Hôpital fondé en 1450 et dirigé par des religieuses à Beaune en Bourgogne.

2. Théologien espagnol devenu célèbre par ses écrits sur la grâce et sa doctrine du repos en Dieu.

à ces belles paresseuses qui vivent couchées et l'œil demi-clos, que vient vers le soir parler Molinos... Faut-il dire *parler?* Cette voix basse, muette, pour ainsi dire, se confond pour eux, dans ce demi-sommeil, avec leur rêve intérieur.

Le quiétisme eut un tout autre caractère en France. Dans un pays vivant la théorie de mort montra de la vie. On employa infiniment d'activité à prouver qu'il ne fallait plus agir. Cela fit tort à la doctrine. Le bruit, la lumière lui nuisirent. Amie des ténèbres, la plante délicate voulait croître à l'ombre. Sans parler du chimérique Desmarets[1], qui ne pouvait que rendre une opinion ridicule, Malaval parut entrevoir que, par la nouvelle doctrine, le christianisme était dépassé. Au sujet du mot de Jésus : *Je suis la voie*, il lui échappe une parole étonnante en ce siècle : « Puisqu'il est la voie, passons par lui; *mais celui qui passe toujours n'arrive jamais.* »

Nos quiétistes français, dans leurs lucides analyses, dans leurs riches et féconds développements, firent connaître pour la première fois ce qu'on devinait à peine sous la forme obscure que le quiétisme avait prudemment conservée dans les autres pays. Bien des choses qui semblaient en germe, à peine ébauchées, apparurent chez madame Guyon dans leur épanouissement; ce fut une lumière complète, un soleil en plein midi. Cent choses très peu neuves, qu'on voit dans les anciens mystiques, sont cependant chez elle originales, étant sorties de sa situation.

Elle avait eu une enfance d'élue, accomplie de malheur. Maltraitée de sa mère qui n'aimait que son frère,

1. Desmarets de Saint-Sorlin (1596-1676), auteur de tragédies, de comédies et d'un poème épique, *Clovis ou la France chrétienne;* il écrivit un pamphlet violent contre les Jansénistes. On le regardait comme un fou.

battue par une de ses sœurs, elle passe au couvent. Mal soignée, laissée seule dans ses fréquentes maladies, elle se met à lire la Bible et des romans. On la donne à quinze ans à un ancien entrepreneur anobli, un M. Guyon, malade, maussade et brutal. Une aigre belle-mère la garde à vue, et si durement qu'elle n'osait lever les yeux. Loin de la soutenir, sa propre mère aggrave, encourage ces duretés. Une servante maîtresse, ancienne dans la maison et qu'on croyait une sainte, l'insulte impunément, jusqu'à lui tirer les cheveux. Le comble, c'est que ses enfants, dès qu'elle en a, sont élevés contre elle, dressés à l'espionner et à se moquer de leur mère. Nul refuge pour elle dans sa propre maison, nul que la prière et le rêve.

Elle eut des maladies terribles, où sa belle-mère faillit la faire mourir.

Sa douceur d'ange était sur son visage, et le cœur fondait à la regarder. Dans un petit séjour qu'elle fit aux carmélites de Paris, madame de Longueville[1], qui y demeurait, la rencontra au jardin; elle qui avait vu tant de choses, vieille et blasée, séchée de jansénisme[2], elle n'en fut pas moins saisie; elle ne se lassait pas de contempler cette personne attendrissante, n'en pouvait détacher les yeux.

Pauvre souffre-douleur, moquée de sa famille, traitée comme une enfant, elle vivait, dit-elle, comme ne vivant pas, et dans une sorte d'enfance qui lui resta toute sa vie. Elle en sortait par des réveils lucides; elle montra une grande capacité d'affaires dans un moment où l'intérêt de son mari le commandait; elle déploya plus tard

1. Sœur du prince de Condé, prit part aux intrigues et aux guerres de la Fronde.

2. Doctrine de Jansénius, évêque belge, adoptée par une partie de la haute bourgeoisie française.

une vive éloquence, une vraie force théologique. Avec cela, toujours enfant.

Un jour qu'elle alla consulter un vieux franciscain très austère, qui vivait enfermé, et, disait-on, n'avait pas vu de femmes depuis longues années, il lui dit ce mot seul : « Vous cherchez au dehors ce que vous avez au dedans. Cherchez Dieu en vous; il y est. » Puis lui tourna le dos. « Ce fut un coup de flèche, dit-elle; je me sentis une plaie d'amour délicieuse, avec le vœu de n'en jamais guérir. »

Lorsqu'elle écrivit ce livre bizarre, charmant et terrible, elle se trouvait à Annecy, au couvent des *Nouvelles Converties*. Elle avait laissé son bien à sa famille, et le petit revenu qu'elle se réservait, elle le donnait aussi à cette maison religieuse, où on la traitait fort mal. Cette femme délicate, qui avait passé sa vie dans le luxe, était obligée de travailler des mains au delà de ses forces, de blanchir et de balayer. Le P. Lacombe, alors à Rome, lui avait recommandé d'écrire ce qui lui viendrait à l'esprit : « C'est pour obéir, dit-elle, que je vais commencer à écrire ce que je ne sais pas moi-même. » Elle prend une rame de papier, et en tête elle écrit ce mot : *les Torrents*.

Ainsi que les torrents des Alpes, les ruisseaux, les fleuves, les rivières et toutes les eaux qui en descendent, courent de toute leur force à la mer, de même nos âmes, par un effet de leur pente spirituelle, ont hâte de retourner et de se perdre en Dieu. Cette comparaison des eaux vives n'est pas pour elle un simple texte qui serve de point de départ; elle la suit, dans presque tout le volume, avec une grâce renaissante. Il semble que cet aimable bavardage doit pourtant lasser, à la longue; mais point, on sent trop qu'une telle facilité n'est pas celle de la

langue, qu'elle a sa source dans le cœur. C'est évidemment une femme ignorante ; elle n'a lu que l'*Imitation*[1], la *Philothée* de saint François[2], quelques contes et *Don Quichotte*[3]. Elle ne sait rien du tout, elle n'a pas vu grand'chose. Ces *Torrents* même qu'elle décrit, elle ne les observe pas dans les Alpes, où elle est alors ; elle les voit en elle-même ; elle regarde la nature dans le miroir de son cœur.

On lit ce livre absolument comme au bord de la cascade on entendrait, rêveur, le gazouillement des eaux. Elles tombent toujours et toujours, avec douceur, avec charme, variant leur uniformité de mille accidents de bruit, de lumière... De là vous voyez venir des eaux de toute sorte (images des âmes humaines), des rivières qui se contentent de gagner d'autres rivières, des fleuves qui se rendent à la mer, mais lentement, de grands fleuves majestueux, tout chargés de voyageurs, de bateaux, de marchandises, et qui sont admirés, bénis pour les services qu'ils rendent (ces fleuves sont les âmes des saints et des grands docteurs). Il y a aussi des eaux plus pressées, plus rapides, qui ne sont bonnes à rien, où l'on n'ose naviguer, qui courent et se précipitent, tant elles ont impatience de se rendre à la grande mer... Ces eaux-là ont de terribles chutes, *et elles se salissent parfois*. Parfois elles disparaissent... Ah ! pauvre torrent, qu'es-tu devenu ?... Il n'est pas perdu encore ; il revient à la surface, mais pour se perdre de nouveau ; il est bien loin d'arriver ; il faut qu'auparavant il soit brisé sur les rochers, dispersé, comme anéanti...

1. L'*Imitation de Jésus-Christ*, composée au commencement du XVe siècle par un auteur inconnu.

2. Saint François de Sales (voir le morceau précédent, p. 132).

3. Roman comique du célèbre écrivain espagnol Cervantès (mort en 1616).

Quand elle a mené son torrent à cette suprême chute, la comparaison des eaux vives lui fait défaut, elle la quitte; le torrent redevient une âme. Nulle image de la nature ne pouvait exprimer ce que cette âme va souffrir... Là commence un drame étrange, où il semble que personne n'ait osé s'aventurer jusque-là, celui de *la mort mystique*. On trouve bien dans les livres antérieurs un mot ici et là sur ce ténébreux sujet; mais personne encore n'avait creusé à ce point le tombeau, la fosse profonde où l'âme va s'ensevelir. Madame Guyon met une sorte de complaisance, de persévérance, j'allais dire d'acharnement, à fouiller toujours plus bas, à trouver, par delà toutes les idées funèbres, un trépas plus définitif, une mort plus morte encore.

Ce qui fut l'âme, si cela songe encore, doit songer apparemment qu'il ne lui reste qu'à se tenir immobile au sein de la terre. Mais voici pourtant qu'elle a senti quelque chose de surprenant !... Serait-ce que le soleil, par une fente du tombeau, aurait dardé quelque rayon ?... Pour un petit moment peut-être ?... Non, l'effet dure, la mort se réchauffe ; elle reprend quelque vigueur, une sorte de vie... — Mais celle-ci n'est plus sa vie propre, c'est la *vie en Dieu*. Elle n'a plus rien à elle, ni volonté, ni désir. Une douce connaissance, sans vision ni extase, une vue divinement nette et sereine devient le partage de l'âme qui aura traversé tous les degrés de la mort. Ainsi finit le livre. La vie qu'elle nous promet, après ce trépas, ce n'est pas la nôtre; à notre personnalité éteinte, effacée, anéantie, une autre succédera, infinie, parfaite, je le veux bien, mais enfin qui n'est pas nous.

Je n'avais pas lu les *Torrents*, quand tout cela me fut pour la première fois représenté à l'esprit. Je montais le

Saint-Gothard[1], et j'avançais à la rencontre de cette violente Reuss[2], qui descend la montagne d'une course si furieuse. Je m'associais malgré moi d'imagination au travail terrible par lequel elle perce sa route à travers les rocs qui la serrent, lui barrent le passage. J'étais effrayé de ses chutes, des efforts qu'elle semble faire, comme une pauvre âme en peine, pour se fuir, se cacher, ne plus se voir. Elle se tord, au Pont-du-Diable[3]; et justement au point où elle tourne en se tordant, lancée d'une hauteur immense au fond de l'abîme, elle cesse un moment d'être rivière; ce n'est qu'une tempête entre ciel et terre, une glaciale vapeur, un affreux vent de frimas, qui brouille la noire vallée... Montez plus haut, montez encore. Vous traversez une caverne[4], vous passez un roc creusé. Et voilà que le bruit cesse; c'en est fait de ce grand combat. Il y a paix, il y a silence... Et la vie? recommence-t-elle? Après cette lutte de mort, trouvez-vous la renaissance?... Pâle est la prairie, plus de fleurs, l'herbe est rare et pauvre. Rien d'animé qui remue, pas un oiseau au ciel, pas un insecte à terre. Vous revoyez le soleil, il est vrai, mais sans rayon, sans chaleur.

1. Massif des Alpes qui sépare l'Italie de la Suisse (3,226 m.).

2. La Reuss descend du Saint-Gothard, traverse le lac des Quatre-Cantons, et se jette dans l'Aar.

3. Vieux pont sur la Reuss dans une gorge sauvage et désolée.

4. Un ancien tunnel appelé *Trou d'Uri*.

UN HIVER EN ITALIE

Ce livre écrit en 1854, connu aussi sous ce titre : *Le Banquet*, n'a été publié qu'après la mort de Michelet, précédé d'une introduction écrite par sa veuve. Il se divise en deux parties. La première, intitulée : *Le pays de la faim*, est le récit d'un séjour fait par Michelet dans le bourg de Nervi, près de Gênes; c'est un récit de son voyage, un tableau du pays, des mœurs des habitants et de la misère de ces populations italiennes. La deuxième partie a pour titre : *Le Banquet;* c'est une étude de philosophie sociale; la vue des pauvres gens de Nervi a donné à Michelet le désir de travailler au bonheur des déshérités. Il recherche ce qu'il faudrait faire pour embellir la vie des pauvres, ou, comme il dit, pour « fonder le banquet ». Il examine les procédés par lesquels l'Église a résolu la question, puis les propositions faites par les socialistes, enfin l'œuvre de la Révolution; il conclut en demandant pour le peuple de bons livres et des fêtes nationales qui préparent la grande harmonie universelle de tous les peuples.

LE PEUPLE DE GÊNES

Pour arriver a Nervi, où il allait se reposer, Michelet traversa Gênes. Il en donne une description.

Toute la côte est fort rude. Le vent y change selon les jours, soit qu'il tombe, raide, de l'Apennin déchiré, soit que l'aigre vent *grec*, qui vaut au moins la bise, siffle de la mer. A Gênes même, le mistral[1],qu'attirent deux tor-

1. Vent violent du nord-est.

rents arides, le *Poudreux* et l'*Affamé*, *il Polsevere*, *il Bisognano*, passe à chaque instant la ville comme au tranchant de l'épée.

Il est vrai qu'un tel climat, redoutable pour le malade, est admirable pour tremper les forts. Gênes est bien la patrie des âpres génies nés pour dompter l'océan et dominer les tempêtes.

Sur mer, sur terre, que d'hommes aventureux, et de sage audace! Mazzini[1] est un Génois ; et cette côte ligurienne, qui donna à la République française son grand général Masséna[2], a donné à l'Italie son général populaire, le marin guerrier, Garibaldi[3]. Le premier écrivain polémique de l'Italie, Bonavino, est de Gênes.

Race forte, petite et dure, âprement douée d'un génie d'acier, de je ne sais quelle pointe à percer le fer. Ils ont beau être ignorants, ils trouvent, ils inventent, au moins des expédients. Il y a ici dans la montagne un homme étranger à l'horlogerie qui refait les montres les plus compliquées. Vous les voyez à Savone[4], sans savoir ni mathématiques ni charpente, construire de fort beaux navires, qu'ils vont vendre dans l'Amérique du Sud.

Gênes n'a guère songé au climat, quand elle s'est fondée là, au centre du golfe. Le commerce armé, la rapine, la tyrannie de la mer, c'était toute sa pensée.

Sans souci de la terre qu'elle ignorait et méprisait, elle a, sur l'étroite lisière, entre la mer et la montagne, entassé, d'étage en étage, comme une échelle titanique de palais de marbre, qui de loin apparaissent les uns sur

1. Patriote italien, qui fit proclamer la République à Venise en 1848 et défendit la ville contre les troupes autrichiennes.

2. Né près de Nice, maréchal de France, s'illustra par sa bravoure sous la République et sous l'empire.

3. Né à Nice, patriote italien, passa sa vie à combattre pour l'indépendance de l'Italie.

4. Ville de la côte d'Italie à l'ouest de Gênes.

les autres. Ces étages magnifiques, coupés d'orangers, de terrasses, saisissent et surprennent, plus encore qu'ils ne charment. Pourquoi ? On participe à la fatigue d'un si grand effort ; on sent trop bien qu'un tel peuple, peu amoureux de la nature, n'a pas fait tout cela par simple amusement. Ces palais sont des forteresses, grillées au bas, fermées de portes de fer massives comme des portes de ville, qui défendent le coffre-fort. Ces terrasses aériennes, qui s'efforcent de monter toujours plus haut, de voir par-dessus leurs voisines, sont des observatoires d'où le capitaliste regardait ses navires en mer, d'où l'armateur suivait de l'œil ses corsaires.

Gênes a été une banque avant d'être une ville ; elle a été de bonne heure une compagnie de prêteurs *à la grosse aventure*[1], une association de marins armés. Le goût de la loterie y est furieux ; et elle eut bien longtemps celui de la grande loterie, la guerre.

Deux coups de dés ont décidé de son sort, changé sa destinée, et donné à ce peuple, toujours le plus hardi sur mer, la prudence excessive en affaires qu'on lui voit aujourd'hui.

Ces deux coups furent ceux-ci :

De la fameuse Lanterne[2], œil toujours ouvert sur la mer, Gênes avait, deux siècles durant, lorgné obliquement la Corse, et la Toscane, sa rivale, la ville de Pise[3]. L'occasion, guettée nuit et jour, lui vint enfin. Elle eut par embuscade ce succès incroyable de prendre en une fois tout un peuple, d'enlever Pise, de l'amener à Gênes, vouée à un bagne éternel[4]. Pise resta comme on la voit,

1. On appelait ainsi le prêt dans lequel l'emprunteur avait le droit de risquer la somme prêtée.

2. Forteresse à l'entrée du port de Gênes.

3. Pise, en Toscane, avait au XIIe siècle une des plus grandes marines d'Italie.

4. En 1285 la flotte de Gênes détruisit le port de Pise.

déserte ; toute femme y fut veuve, tout enfant orphelin.

Et Gênes fut au moment d'en faire autant de Venise. Elle serait restée la maîtresse des mers. Son avarice la perdit. Elle tenait Venise assiégée[1] ; dans les longueurs du siège, les héros s'oublièrent, redevinrent brocanteurs, marchands et regrattiers ; sur leur flotte ils ouvrirent boutique, se mirent à vendre du sel. Les vaisseaux des Vénitiens les bloquèrent à leur tour, les prirent. Gênes était là, au moins pour la moitié de sa population ; elle eut le sort de Pise, et ne se releva jamais.

PAUVRETÉ DU PAYS DE L'APENNIN

A Nervi, où Michelet s'était établi, il a vu de près la misère du peuple des montagnes; voici comment il la décrit.

Un légume à Nervi, c'est quelque chose de si singulier, de si rare, que son propriétaire l'admire, l'honore, le réserve, le salue chaque matin.

Les moutons y sont si maigres qu'on n'ose les tondre, de peur de les montrer à nu. A chaque veille de dimanche, religieusement, deux ou trois bœufs, nains de taille, noirs de robe, au regard vif, viennent aux deux boucheries du village témoigner de la sobre et spiritualiste nourriture qu'ils ont eue dans la montagne. Ces intelligents animaux, élevés aux déserts des Doria, des Spinola[2] (les nobles seuls ont des troupeaux), n'ont jamais alourdi leur existence d'un rassasiement complet; ils vivent et meurent ayant faim.

Peu de chevaux ; ni chiens, ni chats, ou très peu. Les

1. A la fin du XIVe siècle.
2. Les deux plus puissantes familles nobles de Gênes.

Liguriens[1] se gardent des bouches inutiles. Point d'oiseaux ; où nicheraient-ils ? L'olivier, l'oranger sont des arbres assez secs et sans mystère. La campagne, toute en ravines, ou en précipices où pendent de petites maisons, est silencieuse autant que sèche. Elle sonne le désert, le caillou. Le seul animal qui résiste ici, c'est l'infortuné quadrupède de la Ligurie, le laborieux, le courageux, l'indestructible[2]. L'âne dure à d'incroyables maux, mais non pas sans réclamation, non pas sans lamentable plainte. Il est très intelligent, et sa voix, seul bruit animal qu'on entende ici, semble noter et sa tristesse et ses méritants efforts, et sa douce résignation.

L'homme, l'étranger surtout, se résigne moins aisément. Ce séjour me paraissait équivaloir à l'interdiction du feu et de l'eau. L'eau, dispensée rarement par les filets pauvres des torrents de la montagne, s'allonge des eaux pluviales, quand il pleut (cinq mois durant nous fûmes sans pluie). Le feu, personne n'en fait ; le bois vient de cinquante lieues, des monts de Toscane. J'avais fait apporter de Gênes une cheminée de fer ; la question était de l'alimenter. Il fallut hacher du bois, car la scie n'est pas encore inventée à Nervi. Les charpentiers des vaisseaux en ont du moins le monopole.

Ici les contrastes sont irritants, pour qui n'y est pas fait dès l'enfance. Une nature qui semble avoir l'ostentation du superflu (les orangers et fleurs d'oranger), mais qui n'a point le nécessaire ; qui donne le dessert, mais non point le dîner. Une société théâtrale, ornée et parée (les plus pauvres chaumières sont peintes), et en même temps indigente et profondément dénuée. Des collines entières sont couvertes d'oliviers, et il est impossible d'avoir de

1. Le pays de Gênes s'appelait dans l'antiquité Ligurie.
2. L'âne

l'huile vraie dans le pays ; on la fait venir de Provence.

Le poisson est rare et cher, sauf le hideux poisson sec, le *stockfish*[1], aliment habituel des pauvres marins de Gênes. Le premier marchand de l'endroit, n'ayant ni haricots ni beurre (au temps du carême), disait qu'il avait cessé de tenir ces denrées de luxe dont peu de gens achetaient. Celui même qui ne mange pas, n'en a pas moins un sentiment de pauvreté et de famine.

LE REPAS DU LÉZARD

Michelet avait été très frappé de la sobriété des lézards, il y avait vu un symbole de la pauvreté des montagnards italiens.

La mouvante *rivière*[2] du Levant parle toujours, remue toujours, montre toujours un va-et-vient amusant de barques et de vaisseaux de commerce; elle offre sans cesse aux regards des objets nouveaux.

Seulement mon horizon, au levant, ne s'étendait guère qu'à trois lieues. Mais au couchant, de mon quai, j'embrassais le cercle du golfe, jusqu'à cinquante lieues, peut-être. Longue et vaporeuse chaîne dont les principaux accidents me charmaient toujours l'esprit : le profond pli de Savone[3], la percée vers Albengha, où l'Apennin s'abaissa devant notre armée d'Italie[4], Nice enfin, le Var, la porte de la terre adorée[5]..... Tout cela, dans les beaux temps, apparaît sous le virginal diadème des neiges du Nord...

Je contemplais ce grand spectacle du pied de la petite

1. Poisson sec qui se prépare en Hollande.
2. On appelle ainsi la côte de Gênes.
3. Le col de Savone dans l'Apennin.
4. C'est par là que passa l'armée française, commandée par Bonaparte, en 1796.
5. La France.

tour qui reste des anciennes défenses bâties contre les Barbaresques musulmans[1]. Mais souvent, bien plus souvent, ma pensée, moins dispersée, s'harmonisait aux montagnes que j'avais sous mes yeux mêmes.

La chauve et poudreuse montagne de Quarto-Quinto qui suit Gênes, et l'autre, presque aussi chauve, qu'on retrouve un peu plus loin, celle de Capolongo avec son cou nu de vautour, tiennent devant elles, comme pour cacher une partie de leur nudité, le mont cultivé de Nervi. Vous diriez deux grandes filles maigres et mal vêtues qui, derrière, enchaînant leurs mains, exposent, montrent avec complaisance le jeune frère de prédilection, le florissant bambino[2].

Ces pauvres montagnes nues, que disent-elles? « Nous sommes des fiefs, ou misérable pâture communale, bien de tous mangé par les riches (les plus pauvres n'ont pas de troupeaux)... Mais voyez au contraire Nervi, ce que le travail en a fait! quel triomphant amphithéâtre! »

Ce petit mot de mes montagnes, c'est toute l'histoire des Apennins, l'histoire de la pauvre Italie, le rêve intérieur de cette terre pensive, le souci qui rend si sérieux là-bas mon voisin le philosophe, le promontoire de Portofino.

Jamais celui de Sunium[3] ne sut et ne dit tant de choses que j'en apprenais, à l'heure solitaire, le long des écueils de Nervi. Ce quai large de trois doigts, cette corniche de caillou stérile qui ne produit pas une herbe, elle me donnait souvent ainsi, pour rapporter à la maison, plus d'une mélancolique fleur. Et qui donne, si ce n'est le pauvre?

1. Les pirates musulmans de la côte nord d'Afrique (Algérie et Tunisie) faisaient des incursions sur toutes les côtes d'Italie.

2. En italien, petit enfant.

3. Aujourd'hui cap Colonna, promontoire du sud de l'Attique, formé par l'extrémité de la chaîne du Laurium.

Dans ces souvenirs attendris de mes amitiés, je dois ne pas oublier les humbles, les intelligents petits lézards qui, vers midi, sur ce quai, cherchant avec moi le soleil, dans leurs rapides mouvements, me suscitèrent tant de pensées.

Leur faculté d'observation me frappait infiniment. Ils choisissaient, comme moi, l'heure du dîner, l'heure solitaire. Ils fuyaient, mais non indifféremment devant toute sorte de personnes. J'eus bientôt cet avantage d'être considéré par eux comme un promeneur inoffensif, à l'approche duquel on ne s'éloignait que peu, lentement, visiblement, sans crainte. Les vieux me traitaient ainsi, me regardant bien toutefois, ne me perdant pas de vue, prudents, mais n'étant pas fâchés de voir à leur aise un homme, un de ces géants qui font leur effroi ordinaire. Pour les jeunes et les tout petits sans expérience, ils ne faisaient pas ces distinctions, ils fuyaient éperdus, ahuris, tellement peureux que pour échapper au danger ils s'y jetaient, venant parfois à l'étourdie jusque dans mes jambes.

Frileux tout autant que moi, ils s'ingéniaient habilement à éviter le vent *grec*, vent d'est[1] insupportable ici. Les vieux murs, mal réparés, leur fournissent en abondance de commodes logis d'hiver, bien exposés, au midi. Une chose m'étonnait seulement et m'embarrassait : de quoi vivaient-ils ? On me dit qu'à certains temps ils grapillent dans les jardins, réchauffant leur pauvre sang froid du jus de la vigne, comme feraient des vieillards débiles. Mais généralement ils servent la culture plus qu'ils ne lui nuisent. C'est à eux surtout, je crois, qu'on doit de voir si peu d'insectes.

1. Le vent d'Est qui vient de Grèce.

Ils semblent gais et sociables. Presque toujours je les voyais se promener deux à deux, souvent se poursuivre alternativement, mais cela sans acharnement, sans fureur de guerre ni d'amour. Ils se suivaient, puis se quittaient pour penser à autre chose. J'en ai vu qui se disputaient des propriétés, une feuille sèche par exemple, apparemment pour faire leur nid ; parfois, autre chose difficile à avoir, la propriété d'une mouche !

Ne riez pas. En ce pays où la vie manque tellement, une bonne et savoureuse mouche est, pour gens de cette espèce, un assez riche bétail.

Tel l'animal et tel l'homme. La sobre vie de mes lézards, pour qui une mouche est un ample festin, ne différait en rien de celle de la *povera gente*[1] de la côte. Plusieurs faisaient cuire de l'herbe ! mais l'herbe non plus n'est pas commune dans la montagne aride et décharnée.

Je me rappelle la surprise contenue, l'étonnement béatifique d'une petite marchande à qui, dans un compte inextricable de mauvaises monnaies locales, je donnai et je laissai, par delà son dû, *un centime !*

Ce centime et cette mouche en disent beaucoup sur ce pays.

La mouche, pour ceux d'en haut, misérables récolteurs de feuilles sèches envolées aux sommets arides, ce sont les quinze ou vingt centimes qu'ils gagnent à ce triste métier.

La mouche, pour ceux du milieu, piocheurs d'une terre sèche et grise qui produit surtout le caillou, ce sont les piètres oranges et les citrons aigres qu'ils vendent presque pour rien à Gênes.

La mouche, pour ceux d'en bas, c'est le profit incer-

1. Pauvres gens.

tain, lointain, périlleux, qu'ils cherchent toute leur vie sur mer, la terre leur refusant tout.

VIRGILE, SIBYLLE ET PROPHÈTE

Michelet explique le charme particulier de Virgile et la profonde tristesse de ses poésies par le malheur des temps où il vécut.

Je n'ai jamais pu en classe apprendre une leçon, mais j'ai su tout Virgile. Je ne l'ai pas lu une fois depuis trente ans, et n'en ai nul besoin, l'ayant toujours en moi et le sachant par cœur. Il me revient souvent invinciblement, comme chose qui m'est propre et originale, comme une partie de ma pensée. L'âge ni le lieu n'y font rien. En Écosse comme en Italie, aux moments inattendus, le vieil ami revient à son heure, quand il veut, et chante en moi. L'autre jour, courant le Piémont, je le trouvai réveillé par le paysage italien; mais en 1834, dans le *border*[1] désolé, entre Edimbourg[2] et Newcastle[3], il m'était revenu avec la même puissance, et je m'en étais récité je ne sais combien de vers, autant que dure un jour d'été.

Pourquoi cette préférence? Ne sais-je pas que ce n'est pas la pure, l'antique antiquité d'Homère, d'Eschyle et d'Hérodote[4]? L'austère romanité des inscriptions, des lois, d'Ennius, de Plaute, de Lucrèce[5], a déjà molli dans Virgile, qui est moins romain qu'italien.

Oui, mais Virgile est justement à moitié chemin entre les deux mondes, entre cette pure antiquité, et la basse

1. Frontière entre l'Écosse et l'Angleterre.
2. Capitale de l'Écosse.
3. Ville d'Angleterre, Northumberland.
4. Homère est le type le plus pur de la poésie épique, Eschyle de la tragédie, Hérodote de l'histoire.
5. Les plus anciens écrivains latins.

antiquité romanesque ou sophistique du temps de Plutarque[1]. Dante l'a pris pour médiateur[2], non sans cause. Lui seul a eu, dans l'élasticité du sentiment, le génie commun aux deux âges, le rameau d'or qui conduit dans l'un et dans l'autre. Souvenir et pressentiment, tout se mêle en ce clair-obscur.

Ce qui lui donne un effet immense, c'est qu'en lui tout est contenu. Il y a déjà à ce moment une infinité de choses qu'on ne peut plus dire, de morts qu'on ne peut pleurer. On ne les voit plus, on les sent, on les entend partout chez lui, ces absents et ces invisibles, les Dieux éteints, les nations disparues, les cités anéanties.

La mort des Dieux, la mort des peuples dont il ne parle jamais, est partout dans sa mélodie. C'est Jérémie[3], c'est Pergolèse[4]. Il chante à voix basse sur des urnes pleines ; voix contenue, souffrante, la voix des laboureurs chassés de l'Italie par les colonies des soldats césariens[5]; bien plus, la voix des morts, l'écho faible et dernier des anciennes tribus italiques effacées du sol par Sylla[6] ; que dis-je? la voix des morts futurs, de ceux qui à leur tour cultivèrent le sol dévorant de l'Empire et, générations par générations, y déposèrent leurs os.

Tous ils ont en lui leur histoire et leur prophète, la voix de leur douleur.

Cet oracle plaintif, ce pontife des urnes, qui les porte dans ses mains tremblantes sous les yeux des vainqueurs, est enveloppé de mystère. Nulle poésie n'a plus besoin

1. Plutarque vivait en Grèce au IIe siècle après J.-C.; c'est le temps des sophistes.

2. Dante dans son poème de l'*Enfer* se représente lui-même conduit par Virgile.

3. Prophète hébreux du VIe siècle. On a de lui un livre de *Prophéties* et les *Lamentations*.

4. Grand musicien italien du XVIe.

5. Auguste avait donné à ses soldats les domaines des habitants de plusieurs villes de l'Italie.

6. Sylla dictateur (81-79 av. J.-C.) avait fait la guerre aux peuples d'Italie révoltés.

d'un interprète. Le temps s'en est chargé. De proscription en proscription, de douleur en douleur, on comprend mieux Virgile.

L'auteur avait alors ses grands et illustres protecteurs, qu'il a immortalisés. Mais il était né pour ne s'attacher qu'au malheur. L'un, Varus[1], est resté un nom lamentable dans l'histoire, comme première défaite du monde civilisé, comme première victoire des barbares de la Germanie; on sait sa fin tragique au fond des bois. L'autre, le consul poète, l'infortuné Cornelius Gallus[2], Gallus, tant aimé de Virgile, brisé par ses chagrins de cœur, brisé par les haines de cour, alla mourir dans je ne sais quel désert, du supplice d'un cruel exil.

Le nouveau protecteur, le politique Mécène[3], femmelette subtile qui gouvernait le maître et fit d'Octave Auguste, était l'homme de réserve, de discrétion et de silence, qui pouvait le mieux, par douceur et caresse, étouffer, asphyxier le génie. C'est de quoi Virgile mourut avant l'âge, recommandant bien de brûler ce qu'il avait écrit sous l'influence de cette pesante amitié!

Mais quelque soin que ce doux Mécène eût pris de mettre la sourdine à la lyre du pauvre exilé de Mantoue[4], des voix en sont restées, des soupirs significatifs, des larmes vraies, tombées de moment en moment sur le chant officiel. Ces larmes, fixées, cristallisées en mots incomparables, pleins de passé et d'avenir, sont, comme celles de Jérémie, des formules sacrées qu'ont chantées, pleurées tous les âges.

C'était l'époque où les vainqueurs, après avoir dis-

1. Général romain qui fut battu par un peuple germain au milieu de la forêt du Teutoburg, entre l'Ems et la Lippe; il y périt avec ses trois légions l'an 9 av. J.-C.

2. Poète contemporain d'Auguste, fut exilé en Afrique.

3. Conseiller d'Auguste.

4. Virgile était de Mantoue et avait été dépouillé de son domaine.

tribué l'Italie aux soldats, virent qu'ils avaient fait le désert; ces soldats ne surent cultiver; ils vendirent, partirent, ou moururent.

La désolation s'étendant, commençant d'effrayer les maîtres, Virgile leur dit timidement, indirectement : « C'est votre œuvre... Les *transplantés*, hommes ou animaux, ne vivent point; ils meurent. » N'osant parler des hommes, il a pleuré les animaux.

Tout cela était infiniment senti, compris. Quand on raconte que Virgile entrant au théâtre, avec ses longs cheveux agrestes et sa rougeur de vierge, Rome entière se leva et salua debout l'exilé de Mantoue, l'homme des champs, l'ancien paysan italique, ce n'était pas seulement le grand poète, c'était la voix plaintive, la profonde pitié et la timide intercession, c'était la dernière ombre gémissante des races agricoles éteintes et disparues.....

Ce grand poète par ce côté féminin, sans espoir, est à bon droit apparu chrétien, ultra-chrétien. Ce n'est pas non plus sans raison, qu'aux très antiques fêtes du moyen âge, il avait place avec les prophètes, guides des pompes solennelles. — Le roi David, aïeul du Christ, entrait dans le lieu saint entre la Sibylle[1] et Virgile.

Dante, grand antiquaire autant que grand poète, a suivi religieusement ces fêtes, et pris Virgile pour guide en sa sublime cathédrale.

Et c'est avec un profond sens de poésie qu'il l'a choisi. Non seulement il est à moitié chemin de l'histoire et siège comme un médiateur naturel entre deux mondes, mais il a, plus que les prophètes, plus que son

1. La sibylle de Cumes était, d'après la légende italienne, une prophétesse.

frère juif, Jérémie, un caractère *universel*, plus que national, l'auguste généralité de l'empire romain. Naît paysan italien, il est pourtant l'empire, il est Rome et il est le monde.

L'AMOUR

Le titre complet de cet ouvrage écrit en 1858 serait, dit Michelet, « *l'affranchissement moral par le véritable amour* ». Michelet croyait que la société moderne très fatiguée et à demi désorganisée ne peut être sauvée que par la réorganisation de la famille et que la famille doit reposer sur l'amour. La réforme de l'amour et de la famille doit précéder les autres. Il voulut montrer « ce que l'amour pourrait être », et comment il crée le foyer.

LA VEUVE

Michelet décrit le deuil de la veuve laissée seule dans la vie.

C'est à l'homme de mourir, à la femme de pleurer.

Nous le voyons généralement. La femme, si maladive, de deuil en deuil, de larmes en larmes, vit cependant et reste veuve.

C'est une beauté pour l'homme de mourir debout, de mourir jeune, du moins en pleine action. Il en est bien plus regretté! Ne le plaignons pas; mais elle!...

L'homme qui survivrait, occupé, entraîné par le travail, sentirait peut-être moins, ou moins longtemps, ce grand deuil. Mais elle, hélas! combien loin le coup va porter en elle! A peine on ose y penser.

Je me rappelle, comme d'hier, que, le lendemain du jour où l'on enterra mon grand-père, comme il avait plu la nuit, ma grand'mère, avec un accent qui m'arrache encore des larmes au bout de quarante années, dit : « Mon Dieu! il pleut sur lui! »

Vous ne changerez point cela; c'est le mot de la nature. Cela sera dit, redit par tous et par toutes; du moins, dit tout bas, étouffé peut-être, mais pensé certainement.

A froid, et quand nous aimons peu, nous sommes plus nobles et plus fiers. Nous ne laissons pas notre cœur s'enfermer dans une bière. Nous lui gardons de belles ailes. Mais, au serrement de la douleur, quand elle nous tient vraiment, nous prend à la gorge, cela revient invincible. Nous disons : « Il pleut sur lui ! »

Est-ce là une simple enveloppe, un habit, comme on le dit? Et ce corps qui jour par jour reçut l'alluvion de la vie, qui, dans l'os indestructible, a la trace de toute passion et de toute activité, qui dans mille ans garde encore ces dents délicates, admirées, ces beaux cheveux, soie vivante, que vous avez caressés, tout cela est si fort mêlé de la personne, que le cœur est bien excusable de s'y heurter, d'y voir même la personne qui n'y est plus, et de dire : « Il pleut sur elle. »

C'est décembre. Un froid soleil éclaire le givre dont la campagne est blanchie. La maison, naguère bruyante, aujourd'hui silencieuse, frissonne au souffle de l'hiver. La cheminée, qui rayonna du cercle complet de famille, veuve elle-même, échauffe mal la veuve qui se serre au foyer. Dans un des coins de la chambre, deux siéges attendent et attendront à jamais : le fauteuil qu'en rentrant il approchait d'elle, où il contait les affaires de la journée, les projets du lendemain; — et tout près la petite chaise où l'enfant venait se glisser entre son père et sa mère, jouait, les interrompait et les forçait de sourire...

D'elle que reste-t-il? une ombre. Ses beaux cheveux, désormais en bandeaux blancs, couvrent à demi sa tempe amaigrie. Elle est toujours élégante, et semble même

plus grande, svelte et jeune encore de taille, quand elle passe les yeux baissés dans ses appartements déserts. Du visage charmant, des yeux qui troublaient les cœurs, et qui, pour un cœur fidèle, furent toute la destinée, il lui souvient peu; elle cache tout ce qu'elle peut en cacher. Mais pourtant deux choses en restent qui feraient l'envie des jeunes. L'une, c'est l'attribut admirable de pureté que Dieu accorde pour consolation à la femme innocente qui a passé sur la vie sans la toucher. L'autre attribut qui pare encore notre veuve, malgré elle, qui même lui donnerait peut-être sous son deuil et ses voiles noirs un éclat mystérieux qu'elle n'eût point dans ses triomphes, c'est son doux, son puissant regard. Oh! que l'œil est la vraie beauté, beauté fidèle, que le temps est forcé de respecter! Mais que dis-je? il y ajoute. Les épreuves et les souffrances ont pu faner tout le reste. Mais, au regard, c'est comme au cœur, on s'embellit d'avoir souffert.

Elle quitte le feu demi-éteint, et, s'approchant de la fenêtre, heureuse de voir finir le jour, elle regarde le deuil de l'hiver, les mains jointes sur son cœur, dont elle écoute les voix. Le pôle ne tarde pas beaucoup à briller de vives étoiles. La mort, la viellesse, l'hiver, qui, dans ces nuits lumineuses, aiguise ses flèches piquantes, toutes ces sévérités concentrent au pauvre cœur frissonnant la flamme à jamais vivante.

« Le monde, la jeunesse et le bruit, dit-elle, c'était un demi-sommeil, un rêve trouble, où mon amour n'eut jamais sa lucidité... Aujourd'hui, toute à toi, je veille! »

LA FEMME

Michelet était convaincu que la famille moderne n'est pas encore ce qu'elle devrait être, que la femme ne tient pas dans la vie de l'homme une assez grande place. Il a écrit un ouvrage spécial où il expose sa façon de comprendre l'éducation des filles et le mariage (1859). Après avoir, dans l'*Introduction*, montré la malheureuse condition de la femme qui ne peut vivre sans l'homme, il veut ramener au mariage les hommes qui s'en écartent en leur traçant le portrait de la femme idéale.

Le livre est divisé en trois parties : 1° *De l'éducation*, c'est l'étude des conditions où doit être placée l'enfant, puis la jeune fille, des occupations auxquelles il faut l'habituer, de l'instruction qu'il faut lui donner. 2° *La femme dans le mariage ;* Michelet examine comment l'homme doit lui-même élever sa femme. 3° *La femme dans la société*, est consacrée à montrer la part que la femme peut prendre à l'œuvre de la civilisation en soignant les abandonnés et les malades.

L'ENFANT ET LES FLEURS

Michelet montre ici comment la petite fille se forme à la patience par le jardinage et comment elle apprend à respecter les plantes qui nous nourrissent.

Un superbe haricot rouge, admiration de l'enfance, avait été mis en terre, non sans quelque solennité. Mais, attendre ! c'est l'impossible à cinq ans. Comment attendre

inactif ce que Nature fait d'elle-même? Dès le lendemain, on alla le visiter, ce haricot. Remis soigneusement en terre, il ne s'en porta pas mieux. Les tendres inquiétudes de sa jeune nourrice ne le laissèrent pas reposer; elle remuait au moins la superficie du sol; d'un arrosoir infatigable elle sollicitait la paresse du nonchalant végétal. La terre buvait à merveille, semblait toujours avoir soif. Si bien soigné, abreuvé, le haricot succomba.

C'est une œuvre de vertu, de patience que de jardiner. Cela prépare le caractère de l'enfant. Mais à quel âge peut-on commencer réellement? Je crois que nos petites filles peuvent (bien plus que les garçons), par bon cœur et par tendresse pour la plante favorite, prendre sur elles d'attendre, de la ménager, de l'épargner. Dès qu'un essai a réussi, dès qu'elles ont vu, admiré, touché, baisé le petit être, tout est fait. Elles désirent tant renouveler le miracle, qu'elles deviennent patientes.

La vraie vie de l'enfant est celle des champs. Même à la ville, il faut, tant qu'on peut, l'associer au monde végétal.

Et, pour cela, un grand jardin, un parc, n'est pas nécessaire. Celle qui a peu, aime plus. Elle n'a sur son balcon, sur un prolongement de toit, qu'une giroflée de muraille. Eh bien, elle profitera par son unique giroflée plus que l'enfant gâtée des riches, lancée dans de grands parterres qu'elles ne sait que dévaster. Le soin, la contemplation assidue de cette fleur, les rapports qu'on lui montrera entre sa plante et telle influence d'atmosphère ou de saison, avec cela seul on ferait une éducation tout entière. Observation, expérience, réflexion, raisonnement, tout peut y venir. Qui ne sait le parti admirable que Bernar-

din de Saint-Pierre[1] a tiré de ce fraisier né par hasard sur une fenêtre dans un pot de terre? Il y a vu un infini, et pris là le point de départ de ses harmonies végétales, simples, populaires, enfantines, parfois non moins scientifiques.

Dans une promenade d'hiver, en février, la petite, regardant aux arbres les bourgeons rougeâtres, soupirait et demandait : « Serait-ce bientôt le printemps? » Tout à coup elle s'écrie... Elle l'avait à ses pieds... Une petite clochette d'argent, marquée d'un point vert au bord, le perce-neige, disait le réveil de l'année.

Le soleil reprend bientôt force. Dès mars, à ses premiers rayons, variables et capricieux, tout un petit monde éclôt, les jeunettes, les pressées, primevères et pâquerettes, fleurs enfants qui cependant, par leur petit disque d'or, se disent enfants du soleil. Elles n'ont pas grand parfum, sauf, je crois, la seule violette. La terre est trop mouillée encore. Narcisses, jacinthes et muguets apparaissent aux prés humides, dans l'ombre humide des bois.

Quelle joie! et que de surprises !... Cette végétation innocente semble faite pour celle-ci. Chaque jour, elle en fait la conquête, recueille, amasse, lie, rapporte des bottes de petites fleurs qu'il faudra jeter demain. Elle va saluer une à une toutes les nouvelles venues, leur donner le baiser de sœur. Gardons-nous de la troubler dans cette fête du printemps. Mais, lorsque, un mois, deux mois passés, elle se sera satisfaite, je lui dirai : « Pendant que tu jouais, enfant, le grand jeu de la nature, la superbe et splendide transformation de la terre s'est accomplie. La voilà vêtue de sa robe verte aux plis im-

1. Écrivain français de la fin du XVIIIe siècle. Dans ses *Harmonies de la nature* il décrit avec enthousiasme les beautés des plantes.

menses qu'on appelle des montagnes et des coteaux. Crois-tu que ce soit seulement pour te donner des marguerites, qu'elle a versé de son sein cet océan d'herbe et de fleurs? Non, amie ; la grande nourrice, la maman universelle, a d'abord servi ce banquet à nos humbles frères et sœurs par lesquels elle nous nourrit. La bonne vache, la douce brebis, la sobre chèvre qui vit de si peu et fait vivre le plus pauvre, c'est pour elles que sont préparées ces belles prairies... Du lait virginal de la terre elles vont combler leurs mamelles, te donner le lait, le beurre... Reçois-les, et remercie.

A ces aliments frais et doux va se joindre la fraîcheur des premières plantes potagères, des premiers fruits. Avec la chaleur apparaît à point nommé la groseille, la petite fraise des bois, qu'une autre petite gourmande découvre à son exquise odeur. L'aigrelet de la première, le fondant de la seconde, et la douceur de la cerise, ce sont les prévoyants remèdes qui vous viennent aux jours brûlants où l'idée s'exalte, s'enivre, où commencent sous un soleil accablant les grands travaux de récolte.

Cette ivresse a apparu d'abord aux parfums de la rose, suaves mais trop pénétrants, dont la tête est alourdie. La coquette reine des fleurs amène triomphalement la légion plus sérieuse de ses sœurs, fleurs médicinales et plantes de pharmacie, utiles et salutaires poisons.

Mais voici l'œuvre souveraine de la grande maternité. Elles arrivent celles qui doivent nourrir les populations entières, les *vénérables tribus des légumineuses*. Elles arrivent les graminées, les pauvres du règne végétal, qui en sont aussi, dit Linné[1], la vaillance, la force

1. Naturaliste suédois du XVIIIe siècle, créateur de la botanique.

héroïque ; qu'on les maltraite et qu'on les foule, elles multiplieront davantage !

Ma fille, n'imite pas l'enfant léger, étourdi, qui voyant flotter au vent cette mouvante mer d'or, que le coquelicot et le bluet égayent de leur éclat stérile, va au travers chercher ses fleurs. Que ton petit pied suive bien la ligne étroite du sentier. Respecte ton père nourricier, ce bon blé qui, de faible tige, soutient avec peine sa tête pesante où est notre pain de demain. Chaque épi que tu détruirais ôterait la vie aux pauvres, au méritant travailleur, qui, toute l'année, a pâti pour le faire venir. Le sort de ce blé lui-même mérite ton plus tendre respect. Tout l'hiver, enclos dans la terre, il a patienté sous la neige ; puis, aux froides pluies du printemps, sa petite tige verte a lutté, blessée parfois d'un retour de gelée, parfois de la dent du mouton ; il n'a grandi qu'en supportant les cuisants rayons du soleil. Demain, tranché de la faucille, battu, rabattu des fléaux, froissé, écrasé de la pierre, *Grain d'orge*[1], le pauvre martyr, réduit en poudre impalpable, cuit comme pain, ira sous la dent, ou, distillé comme bière, sera bu. De toute façon sa mort fera vivre l'homme.

Toutes les nations ont chanté dans de joyeuses complaintes ce martyre et celui de la vigne sa sœur. Dans le blé déjà résidait avec la plus haute puissance nutritive de nos climats, quelque chose de la force sucrée, enivrante, que sa sœur va nous donner. C'est l'effort dernier de l'année. A mesure que l'homme fatigue, faiblit, se fond en sueur, la mère Nature lui a donné une plus vivante nourriture.

A l'âge printanier des prairies et du lait a succédé

1. Une chanson anglaise raconte les aventures du grain d'orge personnifié.

l'âge substantiel et fort du froment, et celui-ci est à peine coupé et battu, que l'humble petite vigne (traînante et rampante ici, d'autant plus fine et plus exquise) prépare son breuvage divin. Que de travaux ici, ma fille! Que ce modeste végétal, ce mauvais petit bois tortu que tu méprisais au printemps, exerce les forces de l'homme! Dès mars, si tu parcourais l'immensité de la Champagne, de la Bourgogne et du Midi [1], une si grande partie de la France, tu verrais des millions d'hommes replantant les échalas, relevant, liant, coupant la vigne, puis buttant la terre autour, et toute l'année sur pied pour mener à bien cette délicate personne. Pour la tuer, un brouillard suffit.

C'est la sévère alternative de la vie et de la mort. Chaque plante meurt et nourrit les autres. N'as-tu pas vu, en automne, vers la fin, quand la saison avait pâli, comme tombaient doucement les feuilles, sans même attendre le vent? Chacune, en tournant un peu, descendait toute résignée, sans bruit, sans réclamation. La plante (si elle ne le sait) sent au moins qu'elle a charge de nourrir sa sœur, et qu'il faut mourir pour cela. Donc, elle meurt de bien bonne grâce, se pose, et de son débris alimentant l'air qui l'emporte ou la terre qui s'en pénètre, elle prépare la vie des amies qui viennent la renouveler. Elle s'en va consolée, et qui sait, peut-être joyeuse, de reposer, son devoir fait, et de suivre la loi de Dieu.

1. Michelet énumère ici les principaux vignobles de France.

LA CLOCHE. — LES MÉLANCOLIES DU PASSÉ

Michelet dépeint la tristesse vague qui saisit parfois la jeune femme au souvenir de sa vie de jeune fille. Ce sont les cloches qui lui rappellent son enfance.

Au mariage heureux et le plus désiré de deux cœurs bien unis d'avance, quel que soit le ravissement, la jeune femme pourtant trouve un grand changement d'habitudes. Lui, il est occupé de devoirs journaliers, et souvent obligé de s'absenter longtemps. Le jour dure; elle attend, va, vient dans la maison, regarde à la fenêtre. Une autre maison lui revient qu'elle avait un peu oubliée, une famille souvent nombreuse, des frères et sœurs de son âge ou petits, tout ce nid gazouillant. Ce monde en mouvement, bruyant et parfois importun, c'était la vie pourtant, une jeune vie, une comédie perpétuelle. Et lorsque tout cela bien propre, habillé, soigné par elle avec sa mère, s'en allait un dimanche d'été à la messe, c'était une sorte de fête. Toute la grande assemblée de la paroisse en ses plus beaux habits qu'un œil curieux parcourait, les fleurs et les costumes, les chants (incompréhensibles, qu'on est d'autant dispensé d'écouter), tout ce brouhaha amusait. Rien au fond, ou bien peu de choses ; mais enfin une foule, des hommes, des femmes et des enfants. Voir la figure humaine, c'est un besoin. Traversant le Tyrol [1], j'observai des bergers, des chasseurs, qui, passant la semaine dans la montagne, descendaient le dimanche, non pas pour se parler, mais s'asseoir en face seulement sans mot dire, et se regarder.

Tout cela le dimanche revient, et dans les insomnies. Le matin vient enfin. Elle sort pour respirer ou pour les

1. Pays de montagnes, province de l'empire d'Autriche, au S.-O.

besoins du ménage. Elle est heureuse de trouver la fraîcheur. La grande ville est gaie déjà, toute arrosée; les marchés pleins de fleurs, de toutes choses bonnes à la vie. C'est comme de riches corbeilles, combles des dons de la nature. A travers ces fleurs et ces fruits, elle marche rêveuse, pleine de douces émotions, de Dieu, du pur désir d'aller droit dans la vie. La nuit s'est envolée et tous les mauvais songes.

Cependant au marché, l'église est ouverte déjà. Qu'elle est belle à cette heure, bien éclairée, auguste, dans sa solitude lumineuse ! Le banc de la famille où elle s'assit toute petite et tant d'années, elle le voit. Pour le regarder? non; cela lui ferait trop de peine... N'en parlons pas, sortons. Que l'air est pur et frais dehors !

Tout est fait de bonne heure, le ménage, le déjeuner. Il est parti. Elle reste dans sa chambrette solitaire. Elle coud à la fenêtre. Le quartier est paisible, écarté. Rien dans la rue. Elle coud, et sa pensée voltige; un doux souvenir d'hier soir, ce marché du matin, l'église, occupent tour à tour son esprit ? L'oreille par moments lui en tinte... Un bruit vague, léger, lointain, doux, est venu... Erreur peut-être ? Rien ? Le vent a pu changer, emporter l'onde sonore... mais non, le bruit revient. Oui, c'est bien une cloche, de son connu, toute semblable à celle de la paroisse où elle est née. Et, ma foi, je crois, c'est la même. Elle sonna si souvent pour nous, trop souvent ! Tant de morts aimés reviennent, et tous les souvenirs. Puissante évocation !... La chambre en est remplie; aux murs et aux plafonds se tracent tous les événements domestiques. Elle est mêlée, la cloche, à tout cela. Et elle y a pris part, en a été émue, vibrant de joie, de deuil. Elle est de la famille... Ah ! que le cœur se glonfle ! De grosses larmes pèsent, et vont sortir des yeux. Elle veut

se contenir. Il s'en apercevra, cela lui fera de la peine. Mais elle a beau faire, tout échappe. Et longtemps même après, quand il rentre, voyant les yeux baissés, humides, qu'on voudrait dérober, le voilà inquiet, attendri et pressant. Mais là, c'est un torrent. Elle est noyée de pleurs. Elle se cache enfin dans son sein, et s'excuse : « Je suis bien faible, ami ! que veux-tu ? La cloche me disait tant de chose !... Ah ! je n'ai pas pu résister ! »

LE LIVRE DES JEUNES MÈRES

Michelet recommande à l'homme de faire lui-même l'instruction de sa femme, il indique les lectures qui conviennent le mieux à une jeune mère.

Quel bonheur de pouvoir lui expliquer Virgile ! C'est tout exprès pour elle qu'il chanta, ce grand Italien. Elle pleurera sur Didon[1], Eurydice[2], sur la Lycoris de Gallus[3]. Mais il est dans Virgile un bien autre mystère, sa douleur contenue, ses larmes étouffées sur le destin de l'Italie. On le sent en dessous. Elle n'y sera pas insensible. Elle y prendra un sens élevé, tout nouveau, que les femmes ont bien peu : la pitié pour les nations.

Le moyen âge avait reconnu dans Virgile le magicien qui ouvre les deux mondes[4]. Est-ce à dire qu'il est le plus fort ? point du tout. Mais il est au milieu des choses. Il a le rameau d'or, et comme la sibylle il vous conduit partout[5]. Il tient de l'Évangile et du *Râmâyana*[6]. De lui

1. Reine de Carthage dont l'*Énéide* raconte la mort.
2. Femme du poète Orphée ; son aventure est racontée dans les *Géorgiques*.
3. Héroïne d'une des *Églogues*.
4. Les gens du moyen âge croyaient que Virgile avait été un magicien.
5. C'est avec ce rameau d'or qu'Énée descend aux enfers.
6. Poème hindou.

on peut monter dans le lumineux Orient. De lui on peut descendre au clair-obscur des temps chrétiens. D'où viennent-ils, ces temps? sinon de la même origine, du soir du monde antique, du soupir résigné des nations, finissant dans l'Empire, qui saluaient la fin et le repos.

Mais ces mélancolies sont un peu maladives, énervantes souvent, comme les sons de l'harmonica. Elle veut être mère avant tout; elle veut s'affermir, donner force à son fils. Elle dit : « Assez de ces belles tristesses. Ces grands effets du soir, ces dernières heures du monde, m'affaibliraient aussi. Mon cœur, associé à l'essor d'un enfant, de la vie qui commence, voudrait plutôt des chants d'héroïsme et d'aurore. »

Un grand livre viendra de lecture populaire, qui nous ouvre à tous l'Orient; qui rende à la femme, à l'enfant, au peuple (et qui n'est peuple?) les belles régions de la lumière. Comment nous retient-on toujours dans ce triste Occident, aux brouillards de l'Europe? Tout au plus on nous mène dans l'Arabie Pétrée[1], au désert Sinaïque[2], au paysage lugubre de Judée. J'ai pitié de l'espèce humaine.

Donnez-lui bien plutôt le poème de la fidélité, la jeune, l'admirable *Odyssée*, Ulysse et Pénélope[3]. Lisez-lui le *Râmâyana*, le délicieux poème, la Pénélope indienne, sa fidélité héroïque et l'amour de Râma[4], sa guerre, et sa victoire où ce dieu de bonté associe toute la nature. Qu'elle ait en main surtout la Bible de la Perse[5]. Ici, tout est dans le grand jour de la vraie sainteté. C'est le pays *des purs*. Le purificateur, le tout-puis-

1. L'Arabie des pierres, pays désert au nord-ouest de l'Arabie.

2. La presqu'île du Mont Sinaï entre l'Égypte et l'Arabie.

3. Pénélope est la femme du héros grec Ulysse; elle attend pendant vingt ans son mari absent.

4. Le héros du Ramayana.

5. Ce qui nous reste du livre religieux des anciens Perses.

sant soleil, illumine tout de son regard. Et que voit-il qui ne soit aussi pur? le labeur, le labour, le travail héroïque du Juste. Un parfum sain, salubre, s'élève de ces livres de labourage, « comme la bonne odeur de la terre, dit un ancien, quand, après la pluie, la charrue ouvre le sillon. »

Dix mille ans ne sont rien. Ni le soleil, ni l'homme, ni la terre, n'ont changé. L'idéal est le même. Cet antique génie se retrouve encore jeune. Les batailleurs passèrent, grecs et romains. L'humanité reprend sa vraie voie : *le travail dans la lumière de la justice.*

Que j'aurais volontiers brûlé mes livres pour écrire celui-là. Il est tard, et trop tard. Je ne sais point ces langues, ces hautes origines. Des grands fleuves de vie, qui ont tombé de là, je n'ai point vu la source, et n'ai mouillé mes lèvres qu'à leur dernier ruisseau. J'y venais altéré, des poudreux chemins de l'Histoire où chemina ma vie, âprement et aveuglément. L'Histoire, cette violente fée, m'a traîné par cent choses de fâcheuse réalité : j'ai revécu trop de misères. Pèlerin attardé, j'y viens à temps pour boire, non pas pour rétablir le cours des grandes eaux. Un plus jeune, un plus digne le fera, et sera béni.

UN DIMANCHE D'HIVER EN FAMILLE

Le morceau suivant dépeint la vie d'une famille idéale pendant un dimanche d'hiver, et les discours que le père et la mère tiennent à leurs enfants pour leur faire comprendre la beauté de la nature et de la société.

Temps sombre, ténébreux. Il neige, grand vent. Les oiseaux du Nord, qui ont passé de bonne heure, nous

annoncent un grand hiver. Il n'y aura pas de visite. Triste dimanche? — Point du tout. Où elle est, qui serait triste? Ce n'est pas la flamme claire du foyer, le déjeuner chaud, qui réchauffe la maison. C'est elle, sa vivacité tendre, qui remplit tout, anime tout. Elle pense tellement aux siens, les aime, et les enveloppe, et les ouate si doucement qu'il n'y a que de la joie au nid.

La joie est doublée par l'hiver. Les enfants se félicitent du mauvais temps qui les enferme et de la belle journée qu'ils vont passer ensemble. Peu de bruit. Lui, il profite de ce jour pour faire quelque chose de son choix. Il est là, comme au petit tableau du *Menuisier de Rembrandt*[1]. S'il ne rabote pas comme lui, il lit et relit un livre. Mais en lisant, il les sait là qui, par moments, discrètement, disent un petit mot tout bas. Il sent derrière sans le voir, par la divination du cœur, ce qui ne fait aucun bruit, son mouvement onduleux et doux, à elle, et son petit pas. Elle ne fait que l'indispensable, et d'un doigt mis sur la bouche leur fait signe d'être bien sages et de ne pas le troubler.

Que font-ils là, ces enfants? je suis curieux de le savoir. Ils font une pieuse lecture. Ils lisent les grandes aventures, les audaces et les sacrifices des voyageurs d'autrefois qui nous ont ouvert le globe et ont tant souffert pour nous. « Ce café qu'a pris votre père, le sucre, enfants, que vous mettez dans le lait abondamment, trop peut-être, tout cela a été acheté par l'héroïsme et aussi par la douleur. Soyons donc reconnaissants. Nous devons à la Providence ces providences humaines des grandes âmes qui peu à peu parviennent à relier le globe, l'éclai-

1. Ce tableau qui est au Musée du Louvre est appelé aussi *la Sainte Famille*. Rembrandt est un des plus grands peintres hollandais du XVIIe siècle. Il a laissé beaucoup de tableaux d'histoire.

rent, le fécondent, l'amènent ou l'amèneront bientôt vers l'accord, vers l'unité qu'aurait une seule âme d'homme. » Peu à peu, elle leur dit la communion matérielle (qui en prépare une morale), la navigation, le commerce, et les voies, les canaux, les rails, le télégraphe électrique.

Les enseigner peu à peu, dans leur véritable sens, avec le temps, la lenteur, la précaution convenables, c'est donner aux enfants l'instruction religieuse, les élever à l'Esprit divin, esprit de bonté, de tendresse.

Qui ne le sentira au cœur, quand cette révélation nous vient de la bouche adorée? Les enfants sont émerveillés. Mais lui-même qui sait tout cela, en le reprenant par elle avec ce charme attendrissant, se tait dans une heureuse extase et sent que tous nos arts nouveaux sont des puissances d'amour.

Père, enfants, ils sont nourris de son âme, de sa douce sagesse. Ils écoutent et elle a fini. Ils se réveillent comme d'un rêve... Un bruit, un petit *tac-tac* a retenti aux carreaux. Pétition d'un voisin ailé. Le moineau du toit leur dit dans sa franchise pétulante : « Quoi donc, petits égoïstes, dans un aussi mauvais jour vous vous tiendrez enfermés! » Cette harangue a grand effet, on ouvre, et l'on jette du pain. Mais quelle est l'émotion, quand un hôte plus confiant, profitant de cette ouverture, entre et bravement sautille au fond de la chambre!

« Oh! merci, cousin Rouge-gorge, qui, sans façon, nous rappelle la grande parente oubliée. Tu as raison; en effet, chez nous, n'est-ce pas chez toi? » On n'ose plus respirer. La mère, avec discrétion, sans l'effrayer, jette des miettes. Et lui, nullement humilié, ayant picoté, et même approché un peu du foyer, s'envole, et laisse cet adieu : « Au revoir, mes bons petits frères! »

Si l'heure du repas n'approchait, la mère aurait beau-

coup à dire. Mais il faut bien vous nourrir, vous aussi, petits rouges-gorges.

Au dessert, elle leur explique le banquet de la Nature, où Dieu fait asseoir tous les êtres, grands et petits, les plaçant selon l'esprit, l'industrie, la volonté et le travail, mettant très haut la fourmi, très bas tel géant (rhinocéros, hippopotame). Si l'homme siège à la première place, c'est par une chose unique, le sens de la grande harmonie, et l'amour du divin Amour, la tendre solidarité avec tout ce qui émane, le sublime don de Piété.

Ces discours pourraient glisser. Ce qui les fait entrer au cœur, ce qui pour les enfants émus grave cette heure dans le souvenir, c'est que devant eux les parents consomment l'acte de fraternité que la prière de la mère a préparé le matin. Le travailleur, pour son frère, donnera de son travail, donc de sa vie et de son âme. Elle l'embrasse, les yeux humides. Et la table est sanctifiée.

Assez pour un jour. Seulement, enfants, réjouissez le cœur de votre père d'un double chant : le chant de la patrie française en ses jours de grands sacrifices, qu'au besoin vous imiterez ; et l'hymne de reconnaissance pour le Dieu bienfaiteur du monde, qui nous a donné ce jour, et peut-être son lendemain.

Donc, reposons. Votre père, bien fatigué, n'est pas loin de s'endormir. Il s'est couché si tard hier, pour achever son samedi ! Dormez, amis, dormez, enfants. Dieu vous garde pendant le sommeil !

LA MORT EST UNE FLEUR

Michelet prépare ainsi la veuve au départ et l'achemine au tombeau.

Les bons meurent sonuvet seuls et ceux qui consolèrent

ne sont pas toujours consolés. Leur douceur, leur résignation, leur harmonie, les conservent, et plus qu'ils ne voudraient. Trop souvent la femme innocente qui n'a vécu que pour le bien, et qui devrait être entourée, soutenue dans l'âge de faiblesse, voit tout s'éteindre, amitiés, parentés, et se trouve avancer seule vers le terme solennel.

Elle n'a pas besoin d'être traînée ; elle va, elle marche d'elle-même. Elle ne veut qu'obéir à Dieu. Elle se sent en bonne main, elle espère, elle se fie. Tout ce qu'elle a encore d'aspirations tendres et saintes, ce qu'elle rêva, voulut en vain pour le bonheur des autres, ce qu'elle avait préparé et ne put, tout cela semble une promesse d'avenir et l'entrée d'un monde nouveau.

Celle-ci n'a pas peur de Dieu. Elle avance paisible vers lui, et ne voulant que ce qu'il veut, mais sûre de la vie à venir, et disant : « Seigneur, j'aime encore. »

Telle est la foi de son cœur. Cela n'empêche pas que la faiblesse de l'âge, du sexe, n'agisse parfois et qu'elle n'ait des heures de mélancolie. Alors elle va voir ses fleurs, leur parle et se confie à elles. Elle pacifie sa pensée dans cette société discrète, qui n'est pas importune, qui sourit et se tait. Du moins, les fleurs parlent si bas qu'on a peine à entendre. On croirait voir en elles les enfants silencieux.

En les soignant, elle leur dit : Mes chères muettes ! A moi qui vous dit tant de choses, vous pourriez avoir confiance. Si vous couvez un mystère d'avenir, parlez, et je n'en dirai rien. »

A quoi l'une des plus sages, vieille sibylle des Gaules (verveine ou bruyère, n'importe) : « Tu nous aimes !... Eh bien, nous t'aimons, nous t'attendons... Sache-le,

1. Michelet personnifie les plantes de France en les représentant comme des prophétesses.

nous sommes ton avenir même, ton immortalité d'ici-bas. Ta vie pure, ton souffle, ton corps nous reviendront. Et, quand ton génie supérieur, affranchi, dépliera ses ailes, ce don d'amie nous restera. Ta chère et sainte dépouille, veuve de toi, va fleurir en nous. »

Ce n'est pas une vaine poésie. C'est la vérité littérale. Notre mort physique n'est rien qu'un retour aux végétaux. Peu, très peu est chose solide dans cette mobile enveloppe ; elle est fluide et s'évapore. Exhalés, en bien peu de temps, nous sommes avidement recueillis par l'aspiration puissante des herbes, des feuilles. Le monde si varié de verdure dont nous sommes environnés, c'est la bouche, le poumon absorbant de la nature, qui sans cesse a besoin de nous, qui trouve son renouvellement dans l'animal dissous. Elle attend, elle a hâte. Elle ne laisse pas ce qui lui est si nécessaire. Elle l'attire de son amour, le transforme et lui donne le bienfait de l'aimable métamorphose. Elle nous aspire en végétant, et nous respire en fleurissant. Pour le corps, ainsi que pour l'âme, mourir c'est vivre. Et il n'y a rien que de la vie en ce monde.

L'ignorance des temps barbares avait fait de la Mort un spectre. La Mort est une fleur.

Dès lors, elles disparaissent, ces répugnances, ces terreurs du sépulcre. C'est l'homme qui a fait le sépulcre, et ensuite il en a pris peur. La nature ne fit rien de tel. Que me parlez-vous d'ombre, de profondes ténèbres et du sein de la terre? Grâce à Dieu, j'en puis rire. Rien ne m'y retiendra. A peine y laisserai-je trace. Entassez donc encore pierre, marbre, bronze. Vous ne me tenez point. Pendant que vous pleurez et me cherchez en bas, déjà plante, arbre et fleur, enfant de la lumière, j'ai ressuscité vers l'aurore.

L'antiquité si pénétrante, et vraiment éclairée d'avance d'une aimable lueur de Dieu, avait formulé ce simple mystère en images gracieuses. Daphné devient laurier-rose, et n'en est pas moins belle. Narcisse, en larmes distillé, reste le charme des fontaines.

J'ai ce spectacle sous les yeux. Au lieu même où j'écris, à cette porte de la France où l'Océan et la vaste Gironde[1] font leur combat d'amour et la lutte éternelle qui les marie sans cesse, les rochers déchirés donnent aux flots le vieux peuple de pierre, devenu sable. Cent plantes vigoureuses fixent de leur pied cette arène, se l'approprient, s'en font une vie forte, si odorante au loin que le voyageur sur la route, le marin dans sa barque, l'aspirent, sont étonnés. Et la mer s'en enivre. Quels sont ces puissants végétaux ?... Les plus petits et les plus humbles, nos vieux simples des Gaules, romarins, sauges, menthes, thym, serpolets en foule, et tant, tant d'immortelles qu'il semble indifférent de vivre ou de mourir.

La pauvre petite âme de toutes ces vies marines se fait fleur, s'exhale en parfums.

1. Michelet était alors installé à Saint-Georges à l'embouchure de la Gironde.

NOS FILS

Ce livre, qui parut vers la fin de la carrière de l'auteur (1869), était préparé depuis longtemps ; il était la suite naturelle des livres de *l'Amour* et de *la Femme*. Pour relever la famille il ne suffit pas de relever la femme, il faut donner à l'enfant une forte éducation. Les systèmes d'éducation que nous ont légués les siècles passés ne suffisent plus à notre temps. Notre but doit être de faire *des hommes*, notre principe doit être *l'action*. Ces idées sont exposées dans l'introduction.

L'ouvrage se compose de cinq livres. Le livre Ier, *De l'éducation avant la naissance*, est consacré à poser le principe fondamental de l'éducation, qui doit être de *développer* la nature au lieu de la *réprimer*. Le livre II : *De l'éducation dans la famille*, montre la place tenue par l'enfant dans la maison et comment le père et la mère doivent se partager la tâche. Le livre III : *Histoire de l'éducation*, est une revue des systèmes de pédagogie, dans les écoles du moyen âge, dans Rabelais et Montaigne, dans les philosophes du XVIIe siècle et surtout dans les pédagogues du XIXe, Pestalozzi et Froebel. Le livre IV : *Université, Écoles*, examine les méthodes et l'esprit de l'enseignement dans les différentes écoles, dans les établissements universitaires, les écoles industrielles, les écoles de médecine et de droit. Le livre V : *L'éducation continue toute la vie*, montre comment l'homme continue à se développer par la lecture et par la vie publique. L'ouvrage se termine par des conseils et des propositions de réformes pour l'avenir.

L'ÉDUCATION PAR LES FÊTES

Ce qui manque à notre vie moderne, ce sont les grandes fêtes qui parlent aux yeux des enfants et leur font sentir la grandeur de la patrie et de l'humanité.

La vie grecque, si terrible d'action, de lutte, de péril, de guerres, eut cela d'admirable et qui compensait tout : *elle était une fête*. Du berceau, par les fêtes, on allait au tombeau. Elles égayaient le mort même. Fêtes de la nature et de l'humanité. Fêtes de fictions dramatiques et d'histoire nationale. Fêtes des exercices et de gymnastique, charmantes de force et de beauté, qui créaient l'homme même, faisaient les dieux vivants qu'imita Phidias[1]. Comment, avec une existence si radieuse, n'être pas gai ? Peut-être on mourait tôt ? n'importe. La vie n'avait été qu'un sourire héroïque.

Cela reviendra-t-il ? Nulle raison d'en douter. L'éducation de l'homme se fera par les fêtes encore. La sociabilité est un sens éternel qui se réveillera. Nous verrons reparaître cette heureuse initiation qui, dès le premier âge, offrait à l'œil charmé du jeune citoyen un grand peuple d'amis, aimables, joyeux, bienveillants. En eux il avait vu Athènes. Jusqu'à son dernier jour, il emportait l'image de cette belle *Patrie vivante*. Ce n'était pas un être de raison. C'était une *Amitié* née des fêtes d'enfance, continuée dans les gymnases, aux spectacles où les cœurs battaient des mêmes émotions, amitié très fidèle à qui si volontiers on immolait sa vie,

1. Phidias, sculpteur athénien du Ve siècle. Michelet veut dire que les sculpteurs grecs prenaient pour modèles les athlètes.

dans ces combats qui furent des fêtes, Marathon, Salamine[1], illuminées de la victoire.

« Comment fait-on des fêtes? » Quelle vaine question! Mais on ne les fait pas. Cela naît de soi-même. Un matin, on s'éveille... Tout a jailli du cœur. C'est fait. Hier, qui s'en serait douté?

Il faut peu pour faire une fête. On le voit bien en Suisse. Les jolis exercices des enfants, sous les yeux des parents attendris, cela, c'est une fête. Le théâtre civique qui plus tard jouera les héros, Tell[2] ou Garibaldi[3], donnera une foule de fêtes. Les hospitalités amicales des grands peuples entre eux seront les divines fêtes de la paix, le concert, par exemple, que mille exécutants français et allemands nous donneront sur le pont du Rhin.

L'âme humaine est la même, infiniment féconde, on le verra. En un demi-siècle s'est fait un progrès remarquable de goûts délicats, élevés, qui tiennent de bien près (qu'on me passe ce mot) à une augmentation de l'âme. Le goût des fleurs, de certains aménagements, inconnu en 1815, dit combien a gagné l'amour de l'intérieur. Le soin (souvent extrême) qu'on met à habiller l'enfant, même dans les conditions pauvres, est fort attendrissant. Mais ce qui a gagné surtout, c'est le culte des morts. Au commencement de ce siècle, on n'y faisait nul sacrifice, nulle dépense, et, s'il faut le dire, les tombes étaient peu visitées. Elles le sont peu encore dans les campagnes. Le peuple de Paris, que les provinciaux croient à tort sec et égoïste, est de tous ceux que j'ai connus, celui qui fait le plus pour ses morts. La foule,

1. Victoires des Athéniens sur les Perses en 490 et 480 av. J.-C.

2. Guillaume Tell que la légende représente comme l'un des héros de l'indépendance suisse au XIVe siècle.

3. Patriote italien qui a pris part aux guerres qui ont amené la formation du royaume d'Italie (1859-1870).

au 2 novembre[1], est énorme aux cimetières. Chaque famille, il est vrai, va à part. Dès qu'on aura l'idée d'y aller avec ordre, d'ensemble, à certaines heures, et d'y communier ainsi dans le regret, ce sera une fête réelle, au sens antique, d'excellente influence sur les générations nouvelles et puissamment éducative. Impressions graves et douces, et aussi très fécondes. Le cimetière est un organe essentiel de la cité, une puissance de moralité. Une ville sans cimetière est une ville barbare, aride, sauvage. Que de saintes et bonnes pensées, quelle poésie du cœur vous ôtez aux vivants en leur ôtant leurs morts. Il est des états douteux, intermédiaires, où, pour ainsi parler, on a un pied au temple et un pied hors du temple, où l'on flotte, où l'on rêve. Pour cela l'ancien temple s'entourait de portiques où l'on errait, songeait. Ce vestibule du temple est aujourd'hui pour nous le cimetière. Celui de l'Est[2], surtout, a cet effet puissant. Des tombes on aperçoit le volcan de la vie.

Sans que l'on institue des fêtes, elles se feront, surtout aux jours émus, et le lendemain des grands événements. D'elle-même se fit cette fête des fêtes, la plus belle qui fut jamais, la Fédération de 90[3] (que j'ai eu le bonheur de conter tout au long)[4], cette sublime agape[5] où l'Europe assista, où tous (de près, de loin) communièrent avec la France.

1. Le jour de la fête des Morts.

2. Du Père-Lachaise, à l'est de Paris.

3. Grande fête patriotique, célébrée le 14 juillet 1790, à Paris, dans le Champ-de-Mars, pour consacrer l'unité constitutionnelle de la France. Les quatre-vingt-trois départements y envoyèrent 60,000 délégués. Louis XVI y jura le maintien de la Constitution.

4. Dans l'*Histoire de la Révolution*.

5. C'est le nom que les premiers chrétiens donnaient à leurs repas en commun.

« MON LIVRE »

Michelet indique quelle place le livre tient dans la vie de ceux qui ont peu de livres à lire. Il se demande quelles qualités devra avoir le livre qui conviendra aux hommes du peuple de notre temps.

Dans ma jeunesse un mot me frappait quelquefois, un mot que l'ouvrier, le pauvre, répétaient volontiers : « Mon livre. »

On n'était pas, comme aujourd'hui, inondé de journaux, de romans, d'un déluge de papiers. On n'avait guère qu'un livre (ou deux), et on y tenait fort, comme le paysan tient à son almanach. Ce livre unique inspirait confiance. C'était comme un ami. A tel moment de vide, où un ami vous eût mené au café, on restait près des siens, et on prenait « son livre. »

On lisait beaucoup moins, avec un esprit neuf, on y mettait du sérieux, et la disposition qu'on avait ce jour-là. Selon qu'il faisait beau ou laid, selon qu'on était gai ou triste, heureux ou non, plus ou moins pauvre, ce livre complaisant se colorait diversement. Nul ami plus docile. Le camarade souvent qui vient vous voir, est discordant ; il vous vient gai quand on est triste. L'ami imprimé ? non. Je ne sais comment il se faisait qu'il se mettait toujours à l'unisson.

On l'avait lu vingt fois. Il ne dominait point par l'attrait de la nouveauté, comme tant de livres d'aujourd'hui qui prétendent être neufs et s'imposent à ce titre. Ce livre aimé était réellement un texte élastique, qui laissait le lecteur broder dessus. Il ne pouvait donner l'information diverse des livres d'aujourd'hui. Mais en revanche il stimulait, éveillait l'initiative. La pensée solitaire, se li-

sant à travers, souvent entre les lignes, voyait, trouvait, créait.

Pour bien des jeunes cœurs qui ont besoin du rhythme, le livre unique, su par cœur, est un récitatif qui soutient, qui anime, qui fait comme *la chaîne* du tissu des pensées, sur laquelle l'ingegno[1] surajoute sa *trame* féconde. Pour beaucoup d'Italiens suffit le Tasse[2]. Pour moi, c'était Virgile; son demi-chant, très bas, me roulant dans l'esprit, n'interrompait jamais, harmonisait plutôt, soutenait l'incessant effort du travailleur.

Les réimpressions de Voltaire furent avidement achetées sous la Restauration. Lecture assez confuse. Pour dégager l'esprit et le résultat net de ces grandes bibles polémiques du siècle précédent, il faut un degré rare de jugement, de lucidité.

Juillet[3] et les années suivantes furent un volcan de livres, une éruption trouble d'utopies, de romans socialistes, Bibles nouvelles bien plus confuses encore, mêlées d'idées ingénieuses et de chimères, souvent touchantes par un sentiment vrai. Les hommes valaient mieux que les livres. Depuis le 2 décembre[4], le grand flot des romans qui nous ont envahis, bien autrement fangeux, est dominé surtout par l'idée d'aventures, de bonheur improbable, de loterie grossière, l'idée californienne[5], de *gros lot* et de lingots d'or. Toujours la foi aveugle *au miracle*, au hasard, au coup d'État du sort, qui dispense d'effort, de travail, de persévérance.

Les livres qu'il nous faut, ce sont précisément les plus

1. Mot italien qui signifie l'esprit naturel.

2. Poète du XVIe siècle, auteur de la *Jérusalem délivrée*.

3. La Révolution de juillet 1830.

4. Le coup d'État du 2 décembre 1851 par lequel Napoléon III, alors président de la République, expulsa l'Assemblée et devint maître absolu.

5. Les mines d'or découvertes en Californie vers 1848 excitèrent vivement les imaginations.

contraires à l'idée de miracle. Ce sont *les livres d'action.*

J'entends par là ceux qui apprennent à agir, à compter sur soi, la foi aux seuls effets du travail, de la volonté.

Des livres vrais d'abord. La vie est courte. Nous n'avons pas le temps de nous farcir l'esprit d'un tas de vains mensonges qu'il faudra oublier demain. Les enfants ont ici l'instinct droit de nature. Quand vous leur racontez quelque chose : « Est-ce vrai ? » C'est le mot qu'ils disent d'abord.

Les voyages sont bons, sauf pourtant les mirages, les espérances vaines. Ils sont bons quand ils donnent la réalité crue, non l'idée romanesque des fortunes gagnées sans effort. Le héros du travail, lutteur infatigable, vainqueur de la nature, le Robinson[1] est une histoire très vraie, et compilée de faits réels.

Les Robinsons de l'industrie, qui, sans bouger, ont fait des voyages si durs à travers tout obstacle, ce sont nos saints. J'adore ces sublimes voyages de nos grands travailleurs, ces montées admirables des Jacquart[2] et des Stephenson[3].

Comment du lourd abîme où sur nous pèse un monde, on monte en soulevant la terre avec son front, leur vie le fait connaître. Mais avec ces légendes, ces bibles du travail, je voudrais avant tout la *Bible de la France*, l'histoire du long effort par lequel ce grand ouvrier, le peuple, d'âge en âge, a pu se faire lui-même. Nul pauvre travailleur, s'il refait en esprit le chemin de nos pères et les suit, ne succombera. Il sera soutenu et agrandi de la grande âme, la voyant dans ses luttes, heurtant, tombant

1. Roman anglais de Daniel de Foë dont le héros est un Anglais naufragé sur une île déserte.

2. Ouvrier français, contemporain de la Révolution, inventeur du métier à tisser qui porte son nom.

3. Ingénieur anglais, un des inventeurs de la locomotive.

souvent, souvent se relevant, et toujours inspirée d'un domptable courage et de jeune espérance.

Si l'on ouvre mon cœur à ma mort, on lira l'idée qui m'a suivie : « Comment viendront les livres populaires ? »

Qui en fera? Difficulté énorme. Trois choses y sont requises qui vont bien peu ensemble. *Le génie et le charme* (ne croyez pas qu'on puisse faire avaler au peuple rien de faible, de fade). *Un tact d'expérience*, très fin, très sûr. Et enfin (quelle contradiction !) il y faudrait la divine *innocence*, l'enfantine sublimité, qu'on entrevoit parfois dans certaines jeunes créatures, mais pour un court moment, comme un éclair du ciel.

O problème ! être vieux et jeune, tout à la fois, être un sage, un enfant !

J'ai roulé ces pensées toute ma vie. Elles se représentaient toujours et m'accablaient. Là, j'ai senti notre misère, l'impuissance des hommes de lettres, des subtils. Je me méprisais.

Je suis né peuple, j'avais le peuple dans le cœur. Les monuments de ses vieux âges ont été mon ravissement. J'ai pu, en 44, poser le droit du peuple plus qu'on ne fi jamais[1] ; en 64, sa longue tradition religieuse[2]. Mais sa langue, sa langue, elle m'était inaccessible. Je n'ai pas pu le faire parler.

Après l'horrible et ténébreuse affaire du 24 juin 48[3], courbé, accablé de douleurs, je dis à Béranger[4] : « Oh ! qui saura parler au peuple ? lui faire les nouveaux évangiles ? Sans cela nous mourons. » Cet esprit ferme et froid répondit : « Patience ! ce sont eux qui feront leurs livres. »

Dix-huit ans sont passés. Et ces livres, où sont-ils ?

1. Dans le livre *le Peuple*.
2. Dans la *Bible de l'humanité*.
3. Insurrection des ouvriers socialistes de Paris contre le gouvernement.
4. Poète français (1780-1857), auteur de chansons très connues.

BIBLE DE L'HUMANITÉ

Sous ce titre Michelet a voulu présenter un tableau des principaux progrès de l'humanité depuis les peuples encore barbares sortis de l'Asie jusqu'à la fin du moyen âge. La *Bible de l'humanité* (1864) est une œuvre très originale, à la fois une histoire et une sorte de poème en prose, semblable aux autres ouvrages que Michelet a composés dans cette période de sa vie.

Tous les peuples de l'antiquité sont examinés un à un. Michelet recherche en quoi chacun a contribué à préparer l'avènement de la justice. Il les a divisés en deux groupes : les *peuples de la lumière* (Inde, Perse, Grèce), et les *peuples du crépuscule et de la nuit* (Égypte, Syrie, Phénicie, Judée, Empire romain). Voici comment lui-même explique ce livre :

« L'humanité dépose incessamment son âme en une Bible commune. Chaque grand peuple y écrit son verset. Ces versets sont fort clairs, mais de forme diverse, d'une écriture très libre, — ici en grands poèmes, — ici en récits historiques, — là en pyramides, en statues.

« Ce n'est pas seulement l'histoire des religions, c'est encore l'histoire de toute l'activité morale : le droit, l'art, l'industrie, tout ce qui a été sentiment et action. »

LE CULTE DU FEU

Les races aryennes qui, sorties de l'Asie centrale, ont peuplé l'Inde, la Perse et l'Europe et dont nous sommes les descendants, ont de tout temps rendu un culte au feu. La religion du foyer semble être plus ancienne que l'arrivée des Aryàs en Europe. Dans le passage

qui suit, Michelet explique comment ces peuples encore barbares ont été naturellement amenés à adorer le feu.

Juste reconnaissance. Si l'on n'eût eu le feu, dans ces temps, qu'eût été la vie? Combien misérable, dénuée, incertaine! Sans le feu, rien; avec lui, tout. Le feu, la nuit, fait fuir les bêtes, les rôdeurs des ténèbres. L'hyène et le chacal n'aiment pas les lueurs du foyer; le lion même s'éloigne en grondant. Mais les feux du matin, la flamboyante aurore mettent décidément en déroute ces sinistres myopes; ils ont en horreur le soleil.

Dans nos villes bien éclairées, dans nos maisons fermées et garanties, nous n'avons plus le sens de cette situation. Qui n'a eu pourtant, en voyage, quelque nuit à passer en lieu suspect, dans quelque villa solitaire de pays mal famé? Le plus brave, s'il parle franchement, dira qu'il ne fut pas fâché de voir le jour. C'était bien autre chose alors; l'homme n'avait guère d'arme que la massue, ou tout au plus la grosse et courte épée qu'on voit aux monuments assyriens. C'est de tout près, et nez à nez, qu'il fallait poignarder le lion. Il abondait alors, et même aux pays de froid hiver, comme la Grèce; à plus forte raison en Bactriane et Sogdiane[1], où vivaient nos Aryâs. Rare aujourd'hui en ces contrées, le chat monstrueux (lion ou tigre) a baissé de taille comme le chien son ennemi.

Sous la garde d'un chien terrible, dans la maison bien ou mal close, la famille — homme et animaux — écoutait plus d'une fois la nuit les redoutables miaulements. La vache émue ne tenait pas en place; l'âne si fin d'Orient dressait son oreille mobile et aspirait les bruits.

1. La Bactriane et la Sogdiane, aujourd'hui Turkestan et partie de l'Afghanistan, sont les pays de plateaux qui s'étendent au nord et à l'est de la Perse.

C'est lui qu'on regardait, qu'on consultait surtout. C'est lui qui le premier (nous dit le Rig-Véda[1]),sentant le lion parti, flairait le matin, disait l'aube. On se hasardait à sortir; en tête le gigantesque chien, aimé et caressé, l'homme ensuite avec les bestiaux, la femme et les petits enfants. Tous heureux, gens et bêtes, et les plantes aussi, rajeunies. L'oiseau, ayant tiré sa tête de dessous l'aile, préludait sur la branche, semblait charmé de vivre. On s'unissait à lui pour bénir la lumière; on chantait attendri : « Merci! Encore un jour! »

La religion du foyer ne serait jamais née dans le Midi; elle naquit au Nord. On n'en peut guère douter quand on voit l'homme, dans ses vœux pour une longue vie, désirer « cent hivers ». On sent bien le climat sévère des hauts plateaux d'Asie dans les tendresses, les caresses qu'on fait au Feu, au bon ami, Agni[2].On parle aussi d'une manière sentie de la fine brebis du Candahar[3] aux laines chaudes et délicates. Dans les hymnes du mariage, où la femme choisit son époux, on lui fait dire avec une grâce innocente : « Je suis faible, et je vais à toi. Sois bon pour ma faiblesse. Je serai toujours *Roma Sâ*, la douce brebis des Gandaras, la soyeuse brebis qui vient chez toi te réchauffer. »

LES PEUPLES LABOUREURS ET LES PEUPLES BERGERS

Les peuples Aryâs qui ont peuplé autrefois l'Inde et la Perse étaient formés de tribus de bergers, qui allaient de place en place

1. C'est le recueil le plus ancien des chants sacrés des Hindous. Il a été composé dans l'Inde, à une époque qu'il est difficile de déterminer (probablement du Xe au VIIIe siècle avant notre ère).

2. Nom du feu dans les hymnes hindous.

3. Le *Candahar*, province de l'Afghanistan, en Asie.

avec leurs troupeaux et leurs chariots. Mais quand ils se furent établis à demeure, ils se mirent à cultiver la terre et devinrent des peuples laboureurs. Michelet montre ici l'opposition entre ces deux genres de vie.

L'agriculteur est homme inquiet, esprit sans repos, âme en peine. Le pasteur a le temps de chanter aux nuages les fantasques victoires d'Indra[1]. Il a le temps de suivre, au ciel de la Chaldée[2], les longs voyages des étoiles. Mais la nuit, mais le jour, le Perse, agriculteur, doit veiller, travailler, combattre.

Combat contre la terre. Elle est dure, obstinée, ne se rend pas d'un coup; elle vend au travail ce qu'on croit qu'elle donne.

Combat contre les eaux. Les douces eaux, tant désirées, elles descendent souvent furieuses, pour ravager, emporter tout. Parfois elles tarissent tout à coup, bues par le soleil. Ces filles de la nuit évoquées de la terre, il faut, dans ce climat, leur conserver la nuit, les garder abritées par des canaux secrets, une circulation souterraine de travail infini qui fait du laboureur un mineur et un constructeur.

Et tout cela fait, rien n'est fait. Il surgit l'enfant délicat, le blé faible, d'un vert si tendre. Il échappe du sein protecteur, se trahit, et se voit environné d'ennemis. Cent plantes robustes et mauvaises sont là pour l'étouffer, si la main paternelle ne vient leur faire la guerre. Cent bêtes dévorantes arrivent, des monstres qu'on ne peut repousser. Quels? non des lions, des tigres, — de paisibles troupeaux.

C'est le pasteur surtout qui, pour le laboureur, est *le maudit*. C'est contre lui que le champ est gardé. Le

1. Indra, dieu du soleil dans la mythologie indoue.

2. La Chaldée est la grande plaine fertile qui borde le bas Euphrate.

sombre travailleur, du poignard, trace autour la limite protectrice. Il la creuse, et c'est un fossé. Il la plante, et c'est une haie. Il la borne, y enfonce le pieu, la pierre; que dis-je? sa parole et sa malédiction. Malheur à qui la passera !

Guerre éternelle qu'on retrouve partout. C'est elle qui fit le divorce de l'Hindou védique et du Perse, de l'Aryâ pasteur, de l'Aryâ cultivateur. Le pasteur trouve odieuse, injuste l'appropriation. Il rit des bornes, des fossés. Ses bêtes, malicieusement, se font un jeu de les franchir. La chèvre blesse la haie. La vache y passe à l'étourdie. La douce brebis, en cherchant sa petite vie innocemment, rase le blé qui pointait, ce blé sacré, cette chère espérance où l'agriculteur a son âme. Il faut qu'il le garde, son blé. De plus en plus rêveur et sombre, dans ces bêtes malfaisantes qui mangent moins qu'elles ne détruisent, il croit voir, il maudit les agents des mauvais esprits, l'armée de la méchanceté, « du caprice hors de sens », les jeux pervers de la magie.

ESCHYLE

Michelet essaye de caractériser le génie d'Eschyle, qui lui paraît représenter l'art grec dans sa plus grande force.

Entre les poètes, un seul, Eschyle, eut le bonheur d'être à la fois le chantre et le héros, d'avoir les actes et les œuvres, la grandeur de l'homme au complet. Seul, il gagna cinquante fois la couronne de la tragédie[1]. Seul, il eut, comme Homère, des rhapsodes qui le chantaient

1. Les tragédies à Athènes étaient représentées devant le peuple, qui décernait une couronne d'olivier à l'auteur de la meilleure.

sur les chemins[1]. Seul, il ne mourut pas, subsista toujours au théâtre (qui ne jouait que les vivants). Il resta en statue de bronze sur la place d'Athènes, comme censeur, pontife et prophète, pour surveiller le peuple et l'avertir toujours. Le grand moqueur des dieux, Aristophane[2], ne respecte qu'Eschyle. Il l'a vu aux enfers siéger sur un trône d'airain.

Dans la noble épitaphe qu'il s'est faite à lui-même, il rappelle seulement qu'il combattit à Marathon[3], il oublie ses cent tragédies. Il n'y eut jamais plus vaillante race. A Marathon, il est blessé, et il est le frère des soldats les plus glorieux de Salamine[4]. L'un, Amyntas, est le hardi pilote qui le premier heurta la flotte de Xercès, et y gagna le prix de la valeur. L'autre, l'obstiné Cynégyre[5], se fit tailler en pièces, ayant retenu son vaisseau par les mains, coupées une à une, puis retenu encore par les dents.

Les magistrats d'Athènes gardaient soigneusement un exemplaire correct et complet des œuvres d'Eschyle, de peur qu'un téméraire acteur ne changeât rien aux paroles sacrées. Et cependant, malgré ces soins, sept drames en tout nous restent, dont une seule trilogie[6] complète, l'*Orestie*. Des trois parties du *Prométhée*[7], une subsiste. Débris énorme et colossal. Comme le voyageur qui trouve dans le sable d'Égypte le pied d'un sphinx ou son

1. On appelait rhapsodes les chanteurs ambulants qui récitaient des fragments des poèmes d'Homère.

2. Auteur de comédies satiriques qui vivait à Athènes au Ve siècle avant Jésus-Christ.

3. Victoire des Athéniens sur les Perses en 490.

4. Victoire navale des Grecs sur les Perses en 480.

5. Michelet commet ici une confusion. Cynégyre, d'après la tradition, eut les mains coupées à Marathon en essayant de retenir un navire perse.

6. On avait l'habitude de jouer successivement dans une même représentation trois pièces d'un même auteur qui se faisaient suite.

7. Le *Prométhée enchaîné*.

doigt de granit, et qui, d'après, calcule de quelle hauteur était le monstre, nous aussi nous cherchons sur cette ruine à deviner ce que fut le géant Eschyle.

Aristophane dit admirablement que les vers d'Eschyle sont forts « comme les ais serrés d'un vaisseau », comme l'indestructible charpente de ces navires vainqueurs qui brisèrent la flotte d'Asie. Il le met au-dessus de Sophocle, loin, bien loin du faible Euripide[1]. Mais sa vraie place n'est pas là. Elle serait bien plutôt entre Isaïe[2] et Michel-Ange[3].

Dans son œuvre si sombre il y a bien autre chose que l'art. Il y a le vrai génie de la douleur. Rien qui adoucisse ou console, comme dans Sophocle. Ces tragiques accents des héros du passé semblent pour le présent des avertissements redoutables, de lugubres pressentiments. Il rappelle surtout Michel-Ange. Le prophète italien, au milieu des splendeurs et des conquêtes de Jules II[4], n'a peint que l'épouvante dans les plafonds de la Sixtine. Et le prophète Eschyle apparaît plein de deuil dans les prospérités d'Athènes.

Tous deux ont vu d'avance des épreuves terribles, de cruels coups du sort, et au bout le *jugement*, la haute victoire de la justice. C'est la grandeur d'Eschyle que ne pouvait encore sentir Aristophane.

Avenir inconnu, voilé. L'âpreté du prophète, son deuil, remplit d'étonnement. Eschyle, à quarante ans, commence la série menaçante de ses tragédies, au moment souriant où la cité libératrice poursuit, couronne sa victoire, apparaît reine de la Grèce. Elle est brillante, elle est féconde. En tous les sens, elle rayonne. Elle est

1. Les deux autres grands poètes tragiques d'Athènes.
2. Prophète hébreu.
3. Sculpteur et peintre italien du XVIe siècle.
4. Pape du XVIe siècle, protecteur des lettres et des arts. Michel-Ange a décoré pour lui la chapelle fondée par Sixte IV, pape du XVe siècle.

jeune et elle a vingt ans en ses deux génies admirables, deux adolescents qui éclatent, le beau Sophocle, le puissant Phidias[1]. Celui-ci, d'abord peintre, pour coup d'essai de son ciseau, sculpte l'âme d'Athènes, sa Minerve Poliade[2], fière, souveraine et colossale, qui, de son casque étincelant, domine l'acropole[3] et les temples, commande au loin la mer, les îles.

Moment d'espoir immense. Entre Thémistocle, Aristide, entre le généreux Cimon[4], l'habile et profond Périclès[5], la lutte semble faire l'équilibre, et, par leur combat même, l'harmonie de la liberté.

Eschyle ne voit rien de cela. Son âme semble être encore au siècle précédent, aux désastres, aux dangers. Il a, comme Hérodote[6], la préoccupation de cette Némésis[7] qui plane sur nos têtes, qui épie nos prospérités. La prodigieuse Babylone est bien tombée. La massive et solide Égypte, si fortement assise, n'en a pas moins sa chute[8]. Le bon Crésus[9], le rusé Polycrate[10], et cette délicieuse Ionie[11], tout cela a péri ! Athènes reste la digue qui arrête le torrent barbare. Mais dans Athènes même que de rapides changements ! Eschyle enfant vit les Pisistratides, la revanche de la liberté, le vaillant coup d'Harmodius[12]. Homme fait, il a eu ce bonheur, sa belle

1. Sculpteur d'Athènes au Ve siècle.
2. Déesse protectrice de la ville (*polis*) d'Athènes.
3. La ville haute d'Athènes, bâtie sur un rocher escarpé.
4. Trois généraux athéniens qui combattirent victorieusement contre les Perses (480-450).
5. Orateur et homme d'État qui dirigea les affaires pendant trente ans (361-331).
6. Historien grec du Ve siècle.
7. Déesse chargée de frapper les hommes trop heureux, parce que leur bonheur excite la jalousie des dieux.
8. L'Empire de Babylone et le royaume d'Égypte avaient été conquis au VIe siècle par les rois de Perse.
9. Roi de Lydie.
10. Tyran de Samos.
11. Pays de l'Asie Mineure colonisé par des Grecs ioniens ; il fut soumis par le roi de Perse.
12. Pisistrate, tyran d'Athènes, laissa le pouvoir à ses fils ; l'un d'eux fut tué par l'Athénien Harmodius.

blessure de Marathon. La Grèce s'est trouvée un moment portée jusqu'au ciel par le grand flot de Salamine. Il faut bien redescendre. Voici un nouvel âge. Celui de l'héroïsme est fini. Celui de l'harmonie commence, le règne de l'art et du beau, un immense rayonnement du génie inventif et de la raison féconde, un monde de grâce et de lumière pour étonner tous les temps à venir. En un seul siècle l'œuvre de deux mille ans!... Est-ce là comme on vit? Comment ne pas prévoir des jours d'épuisement? Quel beau jeu aura Némésis pour revenir, ramener les barbares, non d'Asie, mais de Macédoine, au sombre jour de Chéronée[1]!

LE TEMPLE DE DELPHES

Le temple de Delphes, dans les montagnes du Parnasse, au centre de la Grèce, était un sanctuaire vénéré par la plus grande partie de la Grèce. Douze peuples grecs envoyaient des délégués chargés de protéger le temple et de diriger les cérémonies.

Le plus beau jour du Grec, à l'âge où la mémoire s'empreint si fortement des grandes choses, c'était celui où il pouvait se joindre aux théories[2] sacrées qu'on envoyait à Delphes, se mêler à la foule. Cette foule même était le plus grand spectacle du monde. Douze peuples à la fois, de toutes les parties de la Grèce, des villes, même ennemies, marchaient pacifiés, couronnés du laurier d'Apollon[3], et chantant des hymnes, montaient vers la montagne sainte du dieu de l'harmonie, de la lumière et de la paix.

1. Bataille où les Athéniens furent vaincus par le roi de Macédoine Philippe (338 av. J.-C.).

2. Processions.

3. Le temple de Delphes était consacré à Apollon.

Delphes, on le sait, est le centre du monde, le point milieu[1]. Jupiter, pour s'en assurer, des pôles un jour lança deux aigles qui, justement, se rencontrèrent aux cimes du Parnasse. Tout ce pays d'âpres rochers, de précipices, de grottes obscures habitées des génies inconnus de la terre, est, — entre les contrées humaines de Thessalie[2], de Béotie[3], — un monde à part, un sanctuaire sauvage que se sont réservé les dieux. A l'entrée, dans le défilé des Thermopyles[4], est le temple redouté de l'antique Cérès et de sa sombre fille[5], qui gardent la porte de la Grèce. Sur les vallées étroites, souvent noires et profondes, des rochers qui s'avancent de la grande chaîne en promontoires montrent dans la lumière leurs nids d'aigles, qui sont des villes, des temples étincelants couronnés de statues.

Ces combats du jour et de l'aube rappellent au passant qu'il est dans les lieux mémorables où le beau dieu du jour, à l'arc d'argent[6], vainquit le dragon des ténèbres, Python, dont l'infernale haleine répandait la nuit et la mort. Apollon siège encore au lieu de sa victoire sur les rochers qui en furent les témoins, lieu fatidique, austère, dont l'aspect seul élève, illumine, purifie l'esprit.

Un lieu moins grand que grandiose. Tout est modéré dans la Grèce, à la mesure humaine. Le Parnasse, imposant sans être gigantesque, domine de son double sommet la belle plaine qui s'en va à la mer. D'en haut, il verse Castalie, pure et froide fontaine, d'eau virginale et transparente, digne de servir un tel temple, chaste comme les Muses et leur dieu. Phœbus[7] est un dieu soli-

1. Les Grecs croyaient que Delphes était au milieu de la terre.
2. Au nord.
3. A l'est.
4. Entre les montagnes et la mer.
5. Proserpine, déesse des enfers.
6. C'est le surnom d'Apollon, le dieu-soleil, qui est représenté luttant contre le serpent Python.
7. Autre nom du dieu Apollon.

taire. S'il aima Daphné[1] (le laurier), ce fut en vain. Dès lors il n'eut que deux amours, la Mélodie et la Lumière.

A mi-côte, au-dessus de la ville de Delphes, pose dans sa majesté le temple. Autour, une enceinte peuplée de monuments que tous les peuples grecs, étrangers, dans leur piété reconnaissante, ont bâtis là sans ordre. Cent petits temples y sont, trésors où les cités ont mis leur or sous la garde du dieu. En groupes irréguliers, tout un peuple de marbre, d'or, d'argent, de cuivre, d'airain[2] (de vingt airains divers et de toute teinte), des milliers de morts glorieux, assis, debout, rayonnent. Véritables sujets du Dieu de la lumière. Le jour, c'est un volcan d'éblouissants reflets que l'œil ne soutient pas. La nuit, spectres sublimes, ils rêvent.

L'immortalité est sensible ici, et palpable la gloire. Il faudrait qu'un jeune cœur fût déshérité à jamais du sens du beau pour ne pas être ému. Le premier sentiment est la bonté des dieux. Ils sont là, ces dieux grecs, de plain-pied avec les héros historiques ou mythiques, sans orgueil, en bonne amitié. Tous ont entre eux un air touchant de parenté. Ulysse jase avec Thémistocle, et Miltiade avec Hercule[3]. L'aveugle Homère, royalement, s'asseoit devant ses dieux debout. Pindare[4], avec la lyre sacrée, la robe triomphale, pontificalement, chante encore. Autour de lui, ceux qu'il a célébrés, les vainqueurs d'Olympie, de Delphes[5]. La Grèce leur est reconnaissante de la beauté qu'ils montrèrent ici-bas ; elle les remercie d'avoir, par

1. La légende disait qu'Apollon avait aimé Daphné et qu'elle fut métamorphosée en laurier au moment où il allait la saisir.

2. Les statues données au dieu par ses fidèles.

3. Ulysse est un héros légendaire, Hercule un demi-dieu. Thémistocle et Miltiade sont des généraux athéniens du temps des guerres médiques.

4. Poète lyrique du VIe siècle, né en Béotie.

5. Les athlètes grecs qui ont gagné le prix de la lutte ou de la course en chars aux fêtes d'Olympie et de Delphes.

le constant travail de la sculpture vivante, par la forme admirable, réalisé Hermès, Apollon ou Hercule, et qui sait? Pallas, Jupiter[1]. La statuaire perpétuait cela, le transmettait en images immortelles pour garder à jamais le trop rapide éclair où l'on vit un moment les dieux.

Lorsque les yeux s'accoutumaient un peu à cette splendeur, regardaient une à une ces têtes divines, fièrement dessinées sur l'azur profond d'un ciel pur, quelle devait être l'impression de la *via sacra*[2], de la montée de Delphes! Et que de grandes paroles le cœur devait ouïr de ces bouches muettes! Quelles leçons douces et fortes, et quels encouragements! Des vainqueurs d'Olympie à leur chantre Pindare, du grand soldat de Marathon, Eschyle, aux Aristide[3], aux Épaminondas[4], des vaillants de Platée[5] à la prudence des sept Sages! Forte et sublime chaîne où grandissait le cœur. Il entendait très bien: « Approche et ne crains rien. Vois ce que nous étions, d'où nous partîmes et où nous sommes... Fais comme nous. Sois grand d'actes et de volonté. Sois beau, embellis-toi de formes héroïques et d'œuvres généreuses qui remplissent le monde de joie... Travaille, ose, entre, prends! Par la lutte ou la lyre, chantre, athlète ou guerrier, commence! Des jeux aux combats, monte, enfant! »

LA MORT DANS LA RELIGION DES PERSES

Michelet cherche comment la mort a été comprise dans la vieille religion persane; il décrit les funérailles dans la Perse antique et les croyances sur le sort qui attendait les âmes des morts.

Dès que la personnalité apparaît fortement, arrive

1. Divinités de la mythologie grecque.
2. Voie sacrée.
3. Général et homme d'État athénien du Ve siècle.
4. Général thébain du IVe siècle.
5. Victoire remportée par les Grecs sur les Perses en 479.

l'orage sombre des questions qui troublent le cœur. La mort? qu'est-ce? et que signifie ce départ qu'on fait malgré soi? Est-ce un voyage? est-ce une faute, un péché, une punition?...

Et quelle? Que souffre-t-on? La pauvre âme là-bas trouvera-t-elle ce qu'elle avait ici, de quoi se nourrir, se vêtir? Le froid surtout, le froid inquiète. Sur les hauts plateaux de la Perse, il gèle (et très fort) au mois d'août. Profonde est l'inquiétude, profonde la pitié, l'affliction. Dans les Fêtes des morts qui viennent à la fin de l'année, pendant dix nuits on les entend qui se parlent entre eux, qui demandent l'habit, l'aliment, surtout le souvenir.

L'Inde védique[1] fut moins embarrassée. Ce mort, qui des loisirs de la vie pastorale a passé aux loisirs de la vie éternelle, qu'a-t-il voulu? Faire un voyage libre, sans embarras, immense, dans le ciel, sur la terre; il a voulu connaître les montagnes « et la variété des plantes »; il a voulu connaître la profondeur des grandes ondes, mesurer les nuages et faire un tour dans le Soleil. C'est le Soleil même (Sûrya), père de la vie, qui engendra aussi *la mesure de la vie*, Yâma, ou la mort. — A vrai dire, point de mort. — Yàma, c'est : *la loi des êtres*. Rien de sombre en ceci. Le voyageur, de temps à autre, peut, du grand empire d'Yâma, évoqué par les siens, venir voir sa maison.

Dans la Perse, c'est tout le contraire. La mort est un mal positif. Ce n'est nullement un voyage. C'est une défaite, une déroute, la cruelle victoire d'Ahrimane[2]. Le mort est un vaincu que le traître a frappé, qu'il voudrait

1. L'Inde du temps des Védas, vers le VIIIe siècle avant Jésus-Christ.

2. Les Perses croyaient à deux divinités en guerre l'une contre l'autre : Ormuzd, le génie du bien, Ahriman, le génie du mal.

adjuger à la nuit, aux ténèbres, hors du règne de la lumière.

Mais on ne lui cédera pas. On ne se tient pas pour battu. L'âme humaine, au contraire, sous la morsure de la douleur, va grandir, créer et s'étendre dans un second royaume de lumière outre-tombe, doubler l'empire d'Ormuzd... Voilà ta victoire, ô Maudit!

Quel mot le plus souvent dit le mourant, près d'expirer? « De la lumière! Encore plus de lumière! »

Ce vœu est rempli, obéi. Qu'il serait dur, cruel, dénaturé, pour réponse à ce mot, de lui donner le cachot du sépulcre et l'horreur de la nuit! C'est tout ce qu'il craignait. La mort, pour la plupart, est moins dure en elle-même que l'exclusion de la lumière.

Il ne faut pas que les vivants disent ici hypocritement : « Mais c'est par honneur qu'on l'enfouit, qu'on le cache dans les ténèbres... » Oh! non, non, ceux qui vraiment aiment n'ont pas l'impatience d'un si cruel arrachement. L'amour ne peut croire à la mort. Longtemps, longtemps après, il a toujours des doutes. Il dit toujours : « Si c'était faux? »

La Perse ne cache point l'être aimé et ne le bannit point du jour. Ce ne sont point les vivants qui le quittent, c'est lui qui les quittera. Que la forme s'altère et change, la famille, intrépidement, accepte la nécessité dure, tout ce qui viendra de cruel, tout, pourvu qu'on le voie encore.

On le place, ce mort, par-devant le soleil, sur la pierre élevée où les bêtes ne monteront pas. Sans doute aussi son chien[1], son inséparable gardien, qui, vivant, le suivit toujours, reste encore près de lui et veille. Donc,

1. Animal sacré, le seul qui, à sa mort, ait les funérailles de l'homme.

il peut ce vaillant d'Ormuzd, cet homme de lumière qui toujours vécut d'elle, rester devant elle à son poste, la face découverte, assuré, confiant.

Deux jours, trois jours, les siens en larmes sont autour et observent, épient. Tout va conformément au rituel de la nature. Le soleil adopte le mort. De ses puissants rayons doublés dans le miroir du marbre, il l'aspire, il l'attire, le fait monter à lui. A peine en laisse-t-il une vaine enveloppe, une ombre, si légère, que ses enfants, sa veuve, les cœurs les plus blessés, sont sûrs, bien sûrs, qu'il n'est plus là...

Où donc est-il? Là-haut. Le soleil but le corps. L'oiseau du ciel a cueilli l'âme.

L'oiseau fut son ami. Toujours au labourage, il allait derrière lui en purgeant le sillon. Il suivait son troupeau, l'avertissait du temps, lui prédisait l'orage. C'est l'augure, le prophète, le conseiller de l'homme. Dans le travail long, monotone, il l'occupe de sa mobilité. Autour du travailleur fixé sur son labour, il est comme un esprit léger, un autre moi plus libre qui va, vient, vole et cause. Rien d'étonnant s'il revenait le jour de deuil auprès du mort. Qu'à ce moment un rayon lumineux dorât l'oiseau qui reprenait son vol, le transfigurât dans le ciel, on s'écriait : « l'âme a passé ! »

Savez-vous bien ce que c'est que la mort? Aux survivants, c'est une éducation, une initiation forte et définitive. On reçoit là la souveraine épreuve, la solennelle empreinte que gardera la vie. A ce moment le cœur est là navré, sans force, sans nerfs ni consistance, comme un métal passif, amolli par le feu, qu'on va graver d'un signe. Un pesant balancier tombe et frappe... La mort. Ce misérable cœur est marqué pour toujours.

Grande et terrible différence, si c'est la mort vaillante

qui s'est empreinte en lui, lui a donné sa noble image — ou la mort des terreurs, la mort des peurs serviles, peur de la nuit et peur du diable, peur d'être enfoui vivant.

L'âme voyageuse de l'Indien partait légère et sans terreur, n'en laissait pas aux siens. Et plus d'un, curieux, eût voulu partir avec elle. L'âme courageuse du Perse qui ne reculait pas, qui bravait encore Ahrimane, qui, paisible devant le soleil, se confiait à la lumière (ayant toujours vécu pour elle), elle ne laissait pas, en s'en allant, aux siens ce pitoyable legs de peur et de servilité.

Que lui arrivait-il après, on le savait. Pendant trois jours, gardée des bons esprits, sauvée de l'assaut des mauvais, l'âme incertaine vole autour du corps. Après la troisième nuit, elle fait son pèlerinage. Encouragée par le soleil brillant, menée par les génies au sommet du mont Albordj, elle voit devant elle le grand passage, le pont aigu de Tchinevad. Mais le chien redoutable qui garde les troupeaux du ciel ne s'oppose point à son passage. Une figure charmante, souriante, se tient au pont, une belle fille de lumière, « forte comme un corps de quinze ans, haute, excellente, ailée, pure, comme ce qu'il y a de plus pur au monde. »

« Qui es-tu? ô beauté !... Jamais je n'ai vu rien de tel. » — « Mais, ami, je suis ta vie même, ta pure pensée, ton pur parler, ton activité pure et sainte. »

Elle et lui, désormais, c'est un. Il s'est réuni à lui-même, il a retrouvé son vrai *moi*, son âme, — non passagère, de misère et d'illusion, — une belle âme immuable et vraie, — libre surtout, ailée et qui nage au rayon, qui plane d'un vol d'aigle ou perce les trois mondes d'un vol foudroyant d'épervier.

LA SORCIÈRE

Ce livre, intermédiaire entre l'histoire et la poésie, a été composé en 1862 pendant que Michelet préparait l'Histoire du XVIIe siècle. En étudiant les procès de sorcellerie du règne de Louis XIII, il fut amené à remonter aux origines de la sorcellerie. Alors lui vint l'idée de consacrer un ouvrage à l'étude de la sorcière.

L'ouvrage se compose de 2 livres et s'ouvre par une Introduction, où Michelet s'attache à démontrer que la sorcellerie doit être un reste de la religion païenne. Le livre I expose les pratiques de la sorcellerie pendant le moyen âge ; le livre II raconte les procès de sorcellerie des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. (Cette seconde partie est le développement de quelques chapitres de l'Histoire de France.)

LE PETIT DÉMON DU FOYER, LE FOLLET

Michelet marque le moment où les serfs sortirent de l'indistinction de la vie en commun, où l'homme prit assez de courage pour vivre à part en hameau ou bâtir des huttes dans les clairières des forêts.

Le foyer isolé fit la vraie famille. Le nid fit l'oiseau. Dès lors, ce n'étaient plus des choses, mais des âmes... La femme était née. Moment fort attendrissant. La voilà *chez elle*. Elle peut donc être pure et sainte, enfin, la pauvre créature. Elle peut couver une pensée, et, seule, en filant, rêver, pendant qu'il est à la forêt. Cette misé-

rable cabane, humide, mal close, où siffle le vent d'hiver, en revanche, est silencieuse. Elle a certains coins obscurs où la femme va loger ses rêves.

Maintenant, elle possède. Elle a quelque chose à elle. — La *quenouille*, le *lit*, le *coffre*, c'est tout, dit la vieille chanson[1]. — La table s'y ajoutera, le banc, ou deux escabeaux... Pauvre maison bien dénuée ! mais elle est meublée d'une âme. Le feu l'égaye ; le buis bénit protège le lit, et l'on y ajoute parfois un joli bouquet de verveine. La dame de ce palais file, assise sur sa porte, en surveillant quelques brebis. On n'est pas encore assez riche pour avoir une vache, mais cela viendra à la longue, si Dieu bénit la maison. La forêt, un peu de pâture, des abeilles sur la lande, voilà la vie. On cultive peu de blé encore, n'ayant nulle sécurité pour une récolte éloignée. Cette vie, très indigente, est moins dure pourtant pour la femme ; elle n'est pas brisée, enlaidie, comme elle le sera aux temps de la grande agriculture. Elle a plus de loisir aussi. — Elle est seule. Point de voisine. La mauvaise et malsaine vie des noires petites villes fermées, l'espionnage mutuel, le commérage misérable, dangereux, n'a pas commencé.

Celle-ci n'a d'ami que ses songes, ne cause qu'avec ses bêtes ou l'arbre de la forêt.

Ils lui parlent ; nous savons de quoi. Ils réveillent en elle les choses que lui disait sa mère, sa grand'mère, choses antiques, qui, pendant des siècles, ont passé de femme en femme. C'est l'innocent souvenir des vieux es-

1. Trois pas du côté du banc,
Et trois pas du côté du lit.
Trois pas du côté du coffre,
Et trois pas. Revenez ici.

(*Vieille chanson du Maître de danse.*)

prits de la contrée, touchante religion de famille, qui, dans l'habitation commune et son bruyant pêle-mêle, eut peu de force sans doute, mais qui *revient* et qui hante la cabane solitaire.

Monde singulier, délicat, des fées, des lutins[1], fait pour une âme de femme. Dès que la grande création de la Légende des saints[2] s'arrête et tarit, cette légende plus ancienne et bien autrement poétique vient partager avec eux, règne secrètement, doucement. Elle est le trésor de la femme, qui la choie et la caresse. La fée est une femme aussi, le fantastique miroir où elle se regarde embellie.

Que furent les fées? Ce qu'on en dit, c'est que, jadis, reines des Gaules, fières et fantasques à l'arrivée du Christ et de ses apôtres, elles se montrèrent impertinentes, tournèrent le dos. En Bretagne, elles dansaient à ce moment, et ne cessèrent pas de danser. De là leur cruelle sentence. Elles sont condamnées à vivre jusqu'au jour du Jugement[3]. — Plusieurs sont réduites à la taille du lapin, de la souris. Exemple, les Kowrig-gwans (les fées naines), qui, la nuit, autour des vieilles pierres druidiques, vous enlacent de leurs danses. Exemple, la jolie reine Mab[4], qui s'est fait un char royal dans une coquille de noix. — Elles sont un peu capricieuses, et parfois de mauvaise humeur. Mais comment s'en étonner, dans cette triste destinée? — Toutes petites et bizarres qu'elles puissent être, elles ont un cœur, elles ont besoin

1. Croyance qui remonte aux peuples de la Gaule; les fées sont des femmes douées d'une puissance miraculeuse; les lutins, des nains qui prennent plaisir à tracasser les hommes.

2. Les récits des miracles accomplis par les saints.

3. Les textes de toute époque ont été recueillis dans les deux savants ouvrages de M. Alfred Maury (les *Fées*, 1843; la *Magie*, 1860). Voir aussi, pour le Nord, la *Mythologie* de Grimm. (Note de Michelet.)

4. Fée des songes, célébrée par Shakespeare.

d'être aimées. Elles sont bonnes, elles sont mauvaises et pleines de fantaisies. A la naissance d'un enfant, elles descendent par la cheminée, le douent et font son destin. Elles aiment les bonnes fileuses, filent elles-mêmes divinement. On dit : *filer comme une fée.*

Les *Contes de fées*, dégagés des ornements ridicules dont les derniers rédacteurs[1] les ont affublés, sont le cœur du peuple même.

Ces contes ont une partie historique, rappellent les grandes famines (dans les ogres[2], etc.). Mais généralement ils planent bien plus haut que toute histoire, sur l'aile de l'*Oiseau bleu*[3], dans une éternelle poésie, disent nos vœux, toujours les mêmes, l'immuable histoire du cœur.

Le désir du pauvre serf de respirer, de reposer, de trouver un trésor qui finira ses misères, y revient souvent. Plus souvent, par une noble aspiration, ce trésor est aussi une âme, un trésor d'amour qui sommeille (dans la *Belle au bois dormant*); mais souvent la charmante personne se trouve cachée sous un masque par un fatal enchantement. De là la trilogie touchante, le *crescendo* admirable de *Riquet à la houppe*, de *Peau d'Ane*, et de la *Belle et la Bête*. L'amour ne se rebute pas. Sous ces laideurs, il poursuit, il atteint la beauté cachée. Dans le dernier de ces contes, cela va jusqu'au sublime, et je crois que jamais personne n'a pu le lire sans pleurer.

Une tendresse infinie est dans tout cela. — Cette âme enchantée ne pense pas à elle seule. Elle s'occupe aussi à sauver toute la nature et toute la société. Toutes les victimes d'alors, l'enfant battu par sa marâtre, la cadette

1. Ils ont été rédigés en France à la fin du XVIIe siècle, surtout par Perrault.

2. Les ogres sont un vague souvenir des Hongrois (en vieux français *Ongres*), qui ont envahi l'Europe au Xe siècle ; on disait qu'ils mangeaient les enfants.

3. Sujet d'un conte rédigé par Mme d'Aulnoy au XVIIe siècle.

méprisée, maltraitée de ses aînées, sont ses favorites. Elle étend sa compassion sur la dame même du château, la plaint d'être dans les mains de ce féroce baron (*Barbe-Bleue*). Elle s'attendrit sur les bêtes, les console d'être encore sous des figures d'animaux. Cela passera, qu'elles patientent. Leurs âmes captives un jour reprendront des ailes, seront libres, aimables, aimées. — C'est l'autre face de *Peau d'Ane* et autres contes semblables. Là surtout on est bien sûr qu'il y a un cœur de femme. Le rude travailleur des champs est assez dur pour ses bêtes. Mais la femme n'y voit point de bêtes. Elle en juge comme l'enfant. Tout est humain, tout est esprit. Le monde entier est ennobli. Oh! l'aimable enchantement! Si humble, et se croyant laide, elle a donné sa beauté, son charme à toute la nature.

Est-ce qu'elle est donc si laide, cette petite femme de serf, dont l'imagination rêveuse se nourrit de tout cela? Je l'ai dit, elle fait le ménage, elle file en gardant ses bêtes, elle va à la forêt et ramasse un peu de bois. Elle n'a pas encore les rudes travaux, elle n'est point la laide paysanne que fera plus tard la grande culture du blé. Elle n'est pas non plus la grasse bourgeoise, lourde et oisive, des villes. Celle-ci n'a nulle sécurité, elle est timide, elle est douce, elle se sent sous la main de Dieu. Elle voit sur la montagne le noir et menaçant château d'où mille maux peuvent descendre. Elle craint, honore son mari. Serf ailleurs, près d'elle il est roi. Elle lui réserve le meilleur, vit de rien. Elle est svelte et mince, comme les saintes des églises. La très pauvre nourriture de ces temps doit faire des créatures fines, mais chez qui la vie est faible. — Immenses mortalités d'enfants. — Ces pâles roses n'ont que des nerfs. De là éclatera plus tard la danse épileptique du quatorzième siècle. Maintenant, vers le

douzième, deux faiblesses sont attachées à cet état de demi-jeûne : la nuit, le somnambulisme, et, le jour, l'illusion, la rêverie et le don des larmes.

Cette femme, tout innocente, elle a pourtant, nous l'avons dit, un secret qu'elle enferme dans son cœur : le souvenir, la compassion des pauvres anciens dieux, tombés à l'état d'Esprits. Pour être Esprits, ne croyez pas qu'ils soient exempts de souffrances. Logés aux pierres, au cœur des chênes, ils sont bien malheureux l'hiver. Ils aiment fort la chaleur. Ils rôdent autour des maisons. On en a vu dans les étables se réchauffer près des bestiaux. N'ayant plus d'encens, de victimes, ils prennent parfois du lait. La ménagère, économe, ne prive pas son mari, mais elle diminue sa part, et, le soir, laisse un peu de crème.

Ces esprits qui ne paraissent plus que de nuit, exilés du jour, le regrettent et sont avides de lumière. La nuit, elle se hasarde, et, timidement, va porter un humble petit fanal au grand chêne où ils habitent, à la mystérieuse fontaine dont le miroir, doublant la flamme, égayera les tristes proscrits.

Les esprits ne sont pas ingrats. Un matin, elle s'éveille, et, sans mettre la main à rien, elle trouve le ménage fait. Elle est interdite et se signe, ne dit rien. Quand l'homme part, elle s'interroge, mais en vain. Il faut que ce soit un esprit. « Quel est-il ? et comment est-il ?... Oh ! que je voudrais le voir !... Mais j'ai peur... Ne dit-on pas qu'on meurt à voir un esprit ? » — Cependant le berceau remue, et il ondule tout seul... Elle est saisie, et entend une petite voix très douce, si basse, qu'elle la croirait en elle : « Ma chère et très chère maîtresse, si j'aime à bercer votre enfant, c'est que je suis moi-même enfant. » Son cœur bat, et cependant elle se rassure un peu.

L'innocence du berceau innocente aussi cet esprit, fait croire qu'il doit être bon, doux, au moins toléré de Dieu.

Dès ce jour, elle n'est plus seule. Elle sent très bien sa présence, et il n'est pas bien loin d'elle. Il vient de raser sa robe; elle l'entend au frôlement. A tout instant, il rôde autour et visiblement ne peut la quitter. Va-t-elle à l'étable, il y est. Et elle croit que, l'autre jour, il était dans le pot à beurre.

Quel dommage qu'elle ne puisse le saisir et le regarder! Une fois, à l'improviste, ayant touché les tisons, elle l'a cru voir qui se roulait, l'espiègle, dans les étincelles. Une autre fois, elle a failli le prendre dans une rose. Tout petit qu'il est, il travaille, balaye, approprie, il lui épargne mille soins.

Il glisse au cœur du mari même, lui fait sa cour, gagne ses bonnes grâces. Il lui soigne ses outils, lui travaille le jardin, et le soir, pour récompense, derrière l'enfant et le chat, se tapit dans la cheminée. On entend sa petite voix tout comme celle du grillon, mais on ne le voit pas beaucoup, à moins qu'une faible lueur n'éclaire une certaine fente où il aime à se tenir. Alors on voit, on croit voir, un minois subtil. On lui dit : « Oh! petit, nous t'avons vu! »

LES SORCIÈRES DU PAYS BASQUE

Michelet raconte les assemblées des sorcières du pays basque, d'après les descriptions qu'en a donné de Lancre, conseiller au parlement de Toulouse, chargé, à la fin du règne de Henri IV, de rechercher les femmes coupables de sorcellerie. Il est à peu près certain que ces assemblées n'ont jamais existé.

Jamais les Basques ne furent mieux caractérisés que

dans le livre de M. de Lancre, l'*Inconstance*. Chez nous comme en Espagne, leurs privilèges les mettaient quasi en république[1]. Les nôtres ne devaient au roi que de le servir en armes; au premier coup de tambour, ils devaient armer deux mille hommes, sous leurs capitaines basques.

Les Basques de Bayonne et de Saint-Jean de Luz[2], têtes hasardeuses et excentriques d'une fabuleuse audace, qui s'en allaient en barque aux mers les plus sauvages harponner la baleine, faisaient nombre de veuves. Ils se jetèrent en masse dans les colonies d'Henri IV, l'empire du Canada[3], laissant leurs femmes à Dieu ou au Diable.

Les femmes, très jolies, très hardies, imaginatives, passaient le jour, assises aux cimetières sur les tombes, à jaser du sabbat, en attendant qu'elles y allassent le soir. C'était leur rage et leur furie.

Nature les fait sorcières : ce sont les filles de la mer et de l'illusion. Elles nagent comme des poissons, jouent dans les flots. Leur maître naturel est le Prince de l'air, roi des vents et des rêves.

Leur juge qui les brûle[4] est pourtant charmé d'elles : « Quand on les voit, dit-il, passer les cheveux au vent et sur les épaules, elles vont, dans cette belle chevelure, si parées et si bien armées, que, le soleil y passant comme à travers une nuée, l'éclat en est violent et forme d'ardents éclairs... De là, la fascination de leurs yeux, dangereux en amour, autant qu'en sortilège. »

Ce Bordelais, aimable magistrat, le premier type de

1. Le peuple basque, un des plus anciens de l'Europe, habite des deux côtés des Pyrénées, le plus grand nombre en Espagne dans les *trois provinces basques*.

2. Les deux ports de la côte basque en France.

3. Le Canada, dans l'Amérique du Nord, fut occupé au nom du roi de France par Champlain, qui fonda Québec en 1608.

4. De Lancre, qui a condamné beaucoup de femmes basques à être brûlées comme sorcières.

ces juges mondains qui ont égayé la robe au XVIIe siècle, joue du luth dans les entr'actes, et fait même danser les sorcières avant de les faire brûler. Il écrit bien, il est beaucoup plus clair que tous les autres. Et cependant on démêle chez lui une cause nouvelle d'obscurité, inhérente à l'époque. C'est que, dans un si grand nombre de sorcières, que le juge ne peut brûler toutes, la plupart sentent finement qu'il sera indulgent pour celles qui entreront le mieux dans sa pensée et dans sa passion. Quelle passion ? Une passion populaire, l'amour du merveilleux horrible, le plaisir d'avoir peur. Ajoutez une affaire de vanité : plus ces femmes habiles montrent le Diable terrible et furieux, plus le juge est flatté de dompter un tel adversaire. Il se drape dans sa victoire, trône dans sa sottise, triomphe de ce fou bavardage.

La plus belle pièce, en ce genre, est le procès-verbal espagnol de l'autodafé[1] de Logroño[2] (9 novembre 1610), qu'on lit dans Lorente[3]. Lancre, qui le cite avec jalousie et voudrait le déprécier, avoue le charme infini de la fête, la splendeur du spectacle, l'effet profond de la musique. Sur un échafaud étaient les brûlées, en petit nombre, et sur un autre, la foule des relâchées.

La sorcellerie, chez nos Basques, avait l'aspect moins fantastique. Il semble que le sabbat n'y fût alors qu'une grande fête où tous, les nobles même, allaient pour l'amusement[4]. Au premier rang y figuraient des personnes voilées, masquées, que quelques-uns croyaient des princes. « On n'y voyait autrefois, dit Lancre, que des idiots

1. *Acte de foi*. On appelait ainsi en Espagne les cérémonies où les hérétiques étaient brûlés publiquement.

2. Petite ville au nord de l'Espagne sur l'Èbre.

3. L'auteur de l'*Histoire de l'Inquisition en Espagne*, parue en 1810.

4. Il est très probable qu'il n'y a jamais eu d'assemblée du sabbat. Les accusés qui les ont racontées étaient des malades hallucinés comme on en voit beaucoup dans les hôpitaux.

des Landes. Aujourd'hui, on y voit des gens de qualité. » Satan, pour fêter ces notabilités locales, créait parfois en ce cas un *évêque du sabbat*. C'est le titre que reçut de lui le jeune seigneur Lancinena, avec qui le Diable en personne voulut bien ouvrir la danse.

Si bien appuyées, les sorcières régnaient. Elles exerçaient sur le pays une terreur d'imagination incroyable. Nombre de personnes se croyaient leurs victimes, et réellement devenaient gravement malades. Beaucoup étaient frappées d'épilepsie et aboyaient comme des chiens[1]. La seule petite ville d'Acqs comptait jusqu'à quarante de ces malheureux aboyeurs. Une dépendance effrayante les liait à la sorcière, si bien qu'une dame appelée comme témoin, aux approches de la sorcière qu'elle ne voyait même pas, se mit à aboyer furieusement, et sans pouvoir s'arrêter.

Ceux à qui l'on attribuait une si terrible puissance étaient maîtres. Personne n'eût osé leur fermer sa porte. Un magistrat même, l'assesseur criminel de Bayonne, laissa faire le sabbat chez lui. Le seigneur de Saint-Pé, Urtubi, fut obligé de faire la fête dans son château.

LA FÊTE DES MORTS

Michelet décrit les sentiments qui saisissent l'âme des hommes à la pensée de la mort et la fête des morts chez les anciens et chez les chrétiens.

Nous serons bientôt de la *terra incognita*[2] où déjà nos amis, nos amours ont descendu. Mais les reverrons-nous? Serons-nous avec eux? Où sont-ils? Que font-ils? — Il

1. C'est un effet fréquent de certaines maladies nerveuses.

2. Terre inconnue; Michelet veut parler de l'autre monde.

faut qu'ils soient, mes morts, bien captifs pour ne me donner aucun signe ! Et moi, comment ferais-je pour être entendu d'eux ? Comment mon père, pour qui je fus unique et qui m'aima si violemment, comment ne vient-il pas à moi ?... Oh ! des deux côtés, servitude ! captivité ! mutuelle ignorance ! Nuit sombre où l'on cherche un rayon.

Ces pensées éternelles de nature, qui, dans l'antiquité, n'ont été que mélancoliques, au moyen âge, elles sont devenues cruelles, amères, débilitantes, et les cœurs en sont amoindris. Il semble que l'on ait calculé d'aplatir l'âme et la faire étroite et serrée à la mesure d'une bière. La sépulture servile entre les quatre ais de sapin est très propre à cela. Elle trouble d'une idée d'étouffement. Celui qu'on a mis là dedans, s'il revient dans les songes, ce n'est plus comme une ombre lumineuse et légère, dans l'auréole élyséenne[1] ; c'est un esclave torturé, misérable gibier d'un chat griffu d'enfer[2]. Vous riez aujourd'hui. Pendant mille ans, on n'a pas ri. On a amèrement pleuré.

C'est aussi véritablement une cruelle invention d'avoir tiré la fête des Morts du printemps, où l'antiquité la plaçait, pour la mettre en novembre[3]. En mai, où elle fut d'abord, on les enterrait dans les fleurs. En mars, où on la mit ensuite, elle était, avec le labour, l'éveil de l'alouette; le mort et le grain, dans la terre, entraient ensemble avec le même espoir. Mais, hélas ! en novembre, quand tous les travaux sont finis, la saison close et

1. Dans la mythologie grecque on appelait Champs Élysées la région souterraine où les âmes justes menaient une vie bienheureuse ; il y régnait un printemps éternel et une douce lumière.

2. Michelet fait allusion à la croyance à l'enfer habité par des démons qui torturent les âmes.

3. La fête des Morts est le 2 novembre.

sombre pour longtemps, quand on revient à la maison, quand l'homme se rasseoit au foyer et voit en face la place à jamais vide... oh ! quel accroissement de deuil !... Évidemment, en prenant ce moment, déjà funèbre en lui, des obsèques de la nature, on craignait qu'en lui-même l'homme n'eût pas assez de douleur...

Les plus calmes, les plus occupés, quelque distraits qu'ils soient par les tiraillements de la vie, ont des moments étranges. Au noir matin brumeux, au soir qui vient si vite nous engloutir dans l'ombre, dix ans, vingt ans après, je ne sais quelles faibles voix vous montent au cœur : « Bonjour, ami ; c'est nous... Tu vis donc, tu travailles, comme toujours... Tant mieux ! Tu ne souffres pas trop de nous avoir perdus, et tu sais te passer de nous... Mais nous, non pas de toi, jamais... Les rangs se sont serrés et le vide ne paraît guère. La maison qui fut nôtre est pleine, et nous la bénissons. Tout est bien, tout est mieux qu'au temps où ton père te portait, au temps où ta petite fille te disait à son tour : « Mon papa, porte-moi... » Mais voilà que tu pleures... Assez, et au revoir. »

Hélas ! ils sont partis ! Douce et navrante plainte. Juste ? Non. Que je m'oublie mille fois plutôt que de les oublier ! Et, cependant, quoi qu'il en coûte, on est obligé de le dire, certaines traces échappent, sont déjà moins sensibles ; certains traits du visage sont, non pas effacés, mais obscurcis, pâlis. Chose dure, amère, humiliante, de se sentir si fuyant et si faible, onduleux comme l'eau sans mémoire ; de sentir qu'à la longue on perd du trésor de douleur qu'on espérait garder toujours !... Rendez-la-moi, je vous prie ; j'y tiens trop à cette riche source de larmes... Retracez-moi, je vous supplie, ces effigies si chères... Si vous pouviez du moins m'en faire rêver la nuit !

LÉGENDES DU NORD

A la suite de la Révolution de 1848 qui, après avoir commencé à Paris, s'étendit à la plupart des pays d'Europe, Michelet voulut rappeler aux Français les malheurs et l'héroïsme des peuples de l'Europe orientale qui avaient lutté en vain pour s'affranchir de la domination de l'étranger. Le titre primitif de l'ouvrage était : *Légendes démocratiques du Nord ;* c'était à la démocratie que l'auteur s'adressait (1850).

Le livre est divisé en deux parties consacrées aux deux peuples opprimés de l'Europe orientale : les Polonais soumis à la domination de l'empereur de Russie, les Roumains à cette époque sujets du sultan des Turcs. Michelet décrit l'état de chacun des deux peuples et leurs luttes contre l'oppression : il raconte la vie du héros polonais Kosciusko et des champions obscurs de la Roumanie en 1848.

LA ROUMANIE

La Roumanie, qui depuis 1878 forme un royaume indépendant, n'était, à l'époque où ce livre fut écrit, qu'un simple nom géographique. Il y avait alors deux principautés : la Valachie (cap. Bukharest) et la Moldavie (cap. Jassy), chacune avec un prince (hospodar). Ces deux pays étaient depuis le xve siècle tributaires du sultan, qui traitait les princes roumains comme ses sujets.

Dans les montagnes des Karpathes[1] et dans les grandes plaines qui s'étendent au sud de ces montagnes et au

1. Hautes montagnes au nord de la Hongrie, qui séparent les bassins de la Vistule et du Danube.

nord du Danube habite un peuple qui ne ressemble pas aux peuples voisins. Entouré de nations slaves[1], il parle une langue née du latin comme le français ou l'italien; il s'appelle lui-même *roumain* et prétend descendre des colons établis dans le pays au temps de l'Empire romain.

Peuples de l'Occident, qui depuis si longtemps, loin de la barbarie, cultivez les arts de la paix, gardez toujours un reconnaissant souvenir pour les nations orientales qui, placées aux frontières de l'Europe, vous ont couverts et préservés du déluge tartare[2], des armées des Turcs[3] et des Russes; n'oubliez pas tout ce que vous devez à la Hongrie, à la Pologne, à l'infortunée Roumanie.

Ces peuples ont souvent arrêté les barbares, souvent les ont lassés. Même vaincus, ils vous servaient encore, usant la rage des ennemis de Dieu à force de souffrir.

Comment appellerai-je la Roumanie, les Valaques et Moldaves[4]? La *nation sacrifiée*. La Hongrie, la Pologne, ont eu du moins la gloire de leurs souffrances, leur nom a retenti par toute la terre. Les peuples du bas Danube ont à peine obtenu l'intérêt de l'Europe.

Huit millions d'hommes de même langue, de même race, une des grandes nations du monde, passaient inaperçus! Pourquoi? C'est le fond même de leur misère; battus d'une mer orageuse de cent peuples divers, changeant toujours de maîtres, ils lassaient l'attention, ils

1. On appelle Slaves les peuples de l'Europe orientale qui parlent des langues de même origine. Les principaux sont les Russes, Polonais, Bohêmes, Serbes, Croates, Bulgares.

2. Les cavaliers tartares venus d'Asie envahirent l'Europe orientale au XIIIe siècle.

3. Les Turcs sont un peuple venu des steppes de l'Asie (Turkestan); ils ont envahi l'Europe orientale aux XIVe et XVe siècles.

4. La Roumanie était depuis le XIVe siècle divisée en deux duchés, Moldavie au nord-est, Valachie au sud.

troublaient le regard de leur apparente mobilité. Le vertige venait à considérer leur histoire, comme le voyageur qui, assis au bord du Danube, contemplant son cours orageux, voudrait fixer des yeux, saisir, compter la vague qui toujours va montant sur la vague ; puis, las, découragé, détournerait les yeux, plaignant son travail inutile.

Le flot varie sans cesse, le fond ne varie pas. La Roumanie, de Trajan[1] jusqu'à nous, se reste fidèle à elle-même, fixe en son génie primitif. Peuple né pour souffrir, la nature l'a doué de deux choses qui font durer : la patience, l'élasticité, qui font que, toujours courbée, toujours elle se relève. Ne la comparez pas aux monuments romains, aux voies éternelles qui sillonnent son territoire. C'est plutôt la résistance, la forte et souple résistance des digues de fascines où l'Océan se brise[2] ; il aurait emporté des digues de granit.

Le fond de cette résistance n'est point la sombre acceptation du mal, le triste fanatisme de l'autre rive du Danube, cette mort du cœur qui a stérilisé le musulman[3] : non, c'est un principe vivant, l'amour obstiné du passé, le tendre attachement à cette infortunée patrie qu'on aime plus, plus elle est malheureuse. Le Roumain ne la quitte jamais que pour y revenir. Il garde, invariable, tout ce qui lui vient de ses pères, l'habit, les mœurs, la langue, et son grand nom surtout : *Romains !* Noblesse bien prouvée. Leur langue est toute latine. Le laborieux génie des patientes légions qui ont couvert le monde de leurs travaux revit dans cette grande colonie de l'Empire. Le colon italien a épousé la fille et la sœur du Danube ;

1. C'est l'empereur romain Trajan qui, au IIe siècle de notre ère, conquit le pays et en fit une province romaine.

2. Les digues de Hollande et de Belgique sont garnies de fascines.

3. Les musulmans sont fatalistes, ils croient que l'avenir est réglé d'avance et que l'homme n'y peut rien changer.

mais c'est le premier élément qui domine dans ce mélange. Si le Valaque n'a pas l'élan, la *furia* hongroise, il a la fixité, l'opiniâtreté des légions antiques. C'est un proverbe roumain (digne de Rome) : « Donnez, jusqu'à la mort ! »

Les souffrances inouïes de ce peuple, les durs et brusques changements surtout qui ont troublé sa destinée, n'ont guère permis à sa poésie de prendre l'essor. Pour art, il a eu ses soupirs, des mélodies touchantes et d'un charme mélancolique. Comme tout peuple d'origine italienne, il est sensible à la couleur. Les églises, surtout chez les Valaques transylvains[1], sont toutes peintes de la main des peintres paysans. Leurs lits sont peints; leurs selles et le joug de leurs buffles[2] le sont également. Le coffre que la femme apporte au mariage, l'élégante tunique qu'elle brode elle-même, offrent dans leurs ornements peints la plus frappante ressemblance avec les plus anciennes mosaïques romaines.

Leurs danses sont romaines aussi, et leurs jeux ceux de l'antiquité. C'est un peuple élégant, d'élocution facile, et qui parle à merveille. Nulle différence d'idiome du paysan au lettré; à vrai dire, c'est comme en Italie : il n'y a pas de peuple, ou si l'on veut qu'il y en ait, l'élégance et la distinction se trouvent surtout dans les campagnes. Un de mes amis, né Français, Hongrois de cœur, nullement suspect de partialité pour les Valaques[3], trouvait chez eux (dans la Transylvanie) je ne sais quoi des bergers de Virgile.

Leurs mœurs sont très faciles et trop peut-être. Cela

1. La Transylvanie (pays des Karpathes) est une province du royaume de Hongrie, mais elle est peuplée de Roumains.

2. Les buffles remplacent les bœufs.

3. Michelet fait allusion à l'inimitié entre les Hongrois et les Roumains.

est vrai, du moins, des villes, spécialement des capitales, mélange d'étrangers corrompus. Il n'y a pas de meilleur peuple, à cela près, ni plus aimable, ne se plaignant jamais, remerciant toujours, quoi qu'on fasse pour eux. La douceur, la tendresse du cœur valaque, se révèlent en leur langue, pleine de diminutifs gracieux, caressants. Elles sont plus sensibles encore dans leurs actes et leur vie habituelle. Il se commet infiniment peu de crimes en Roumanie, et la peine de mort a pu y être abolie depuis longtemps. Jamais, tant qu'elle fut appliquée, on ne pouvait trouver de bourreau dans le peuple; on appelait des étrangers.

Leur aimable hospitalité accueille, cherche, prévient l'inconnu. Dans plusieurs des contrées valaques, ils ont la touchante coutume de déposer au bord des routes des vases remplis d'eau pour le voyageur qui pourrait passer. Entrez dans cette cabane. Une belle femme qui filait vient au-devant de vous, elle vous salue gracieusement dans son charmant langage antique. Elle quitte tout, s'empresse, vous reçoit comme aurait fait une fille, une sœur au frère bien-aimé de retour. Elle court à la fontaine, et, selon les anciens usages, vous offre *apa n'inceputa*, l'eau pure à laquelle nulle main n'a touché. Vos mains lavées, elle jette dessus cette toile brillante de paillettes d'or qu'elle fit pour son mariage, pour en parer le cou de celui qu'elle aimait. Elle offre tout ce qu'elle a, sa meilleure crème, ses fruits réservés pour un fils absent; l'étranger est bien plus : c'est l'envoyé de Dieu.

« Ah! si mon mari était là, il vous mettrait dans votre route; il serait votre guide. Il est bien loin dans la montagne. — Pourquoi si loin ? — Hélas! je ne l'aurais pas dit... Le propriétaire est bien dur; nous ne pouvons payer, si nous ne menons nos bestiaux paître au loin,

parmi les rochers, dans les terrains sans maîtres...

Trop douloureuse histoire, tant de fois renouvelée! fatalité pesante !... Le maître a pu changer, mais la misère jamais. Jadis d'innombrables troupeaux, des millions de moutons, de bœufs, passaient en tribut[1] le Danube. Ils restent aujourd'hui dans le pays, mais pour le maître seul. Qu'y a gagné le paysan ? L'ordre est entré dans l'administration, le fisc a mieux compté... mieux pressuré le laboureur.

Ce peuple, si cruellement traité par l'homme, a réfugié son cœur dans la nature. Il l'aime toute, et sans choisir. Tout ce qui vit autour de lui lui est cher et sacré. Et ce n'est pas seulement l'hirondelle du toit, la cigogne fidèle ; le serpent même est bien reçu ; il devient aisément un hôte de la maison ; on ne lui refuse pas le lait des vaches ; il partage avec les enfants. En revanche, il aime ses hôtes, les flatte, les remercie à sa manière.

Un de nos amis, s'arrêtant chez une paysanne de Transylvanie, la trouva tout en larmes. Elle venait de perdre son fils, âgé de trois ans. « Nous avions remarqué, dit-elle, que tous les jours l'enfant prenait le pain de son déjeuner et s'absentait une bonne heure. Un jour, je le suivis et je vis, dans un buisson à côté de l'enfant, un grand serpent qui prenait sur ses genoux le pain qu'il avait apporté. Le lendemain, j'y conduis mon mari, qui, s'effrayant de voir ce serpent étranger, non domestique, et malfaisant peut-être, le tue d'un coup de hache. L'enfant arrive, et voit son ami mort. Désespéré, il retourne au logis en pleurant, et criant . *Pouiu !* (c'est un mot de

1. Les princes de Valachie et de Moldavie étaient sujets du sultan des Turcs et lui devaient un tribut en bétail.

tendresse qu'on donne à tout ce qu'on aime, mot à mot, cher petit oiseau). *Pouiu!* répétait-il sans cesse. Et rien ne put le consoler. Après cinq jours de larmes, il est mort en criant : *Pouiu!* »

Cette sensibilité facile, étendue à toute la nature, avec laquelle naît le Valaque, a donné à sa langue un charme tout particulier. Je ne crois pas qu'elle ait la splendeur et le retentissant de l'italienne. C'est bien sa sœur, mais une sœur attendrie par le malheur et la souffrance. Tout comme elle, peut-être encore plus, elle a une foule de jolis diminutifs, affectueux et caressants, amoureux, enfantins. Mais ce qu'elle a de plus, ce semble, c'est qu'une larme lui tremble dans la voix, et sa parole est un soupir.

La fleur charmante que nous nommons très prosaïquement le muguet, c'est *lacrimiore*[1] en valaque, nom touchant et délicieux.

1. De *lacrima* (larme).

MA JEUNESSE

Dans cet ouvrage paru après la mort de Michelet, madame Michelet a réuni les récits que son mari a laisses sur les vingt premières années de sa vie.

LA CAVE DU BOULEVARD SAINT-MARTIN

Michelet décrit ses impressions d'enfance, au temps où il travaillait dans l'imprimerie de son père.

Le lieu où fut établie notre imprimerie, fort triste et fort humide, était de plain-pied sur la rue de Bondy, mais faisait cave du côté du boulevard. N'allant pas encore à l'école, c'est là que je passais la plus grande partie de mes journées.

De temps en temps, quand l'hiver s'adoucissait, le soleil venait à midi, par un large soupirail, égayer d'un rayon oblique la casse où j'assemblais mes petites lettres de plomb. Je n'étais pas seul à m'en réjouir. Alors, à l'angle du mur, j'apercevais distinctement une prudente araignée qui, supposant que le rayon amènerait pour son déjeuner quelque étourdi moucheron, se rapprochait de ma casse. Ce rayon, qui ne tombait point dans son angle, mais plus près de moi, était pour elle une tentation naturelle de m'approcher. J'avoue que je ne goûtais guère une société si intime; la figure d'une telle amie me revenait peu. Mais j'admirais dans quelle progression de timide, lente et sage expérimentation elle s'assurait

du caractère de celui auquel il fallait qu'elle confiât sa vie.

Sans analyser sa figure ni bien distinguer ses yeux, je me sentais regardé, observé; et apparemment, à la longue, l'observation me fut tout à fait favorable. Par l'instinct du travail peut-être (qui est si grand dans son espèce), elle sentit que je devais être un travailleur et que j'étais là occupé comme elle à tisser ma toile. Quoi qu'il en soit, elle quitta sans ambages les précautions; avec une vive décision elle descendit de son fil et se posa résolument sur notre frontière respective, le bord de ma casse, favorisée en ce moment d'un blond rayon de soleil pâle. Si différents, nous arrivions ensemble du travail nécessiteux et de la froide obscurité à ce doux banquet de la lumière.

Pendant que je composais, mon imagination prenait l'essor. Plus elle voyageait, plus ma main était rapide, plus la lettre se levait vite. Mais ce n'étaient plus mes châteaux en Espagne, ni Robinson et son île[1], qui passionnaient mon esprit. Il était plein alors d'une vision bien autrement saisissante.

Je n'ai encore rien dit de cette impression d'enfant, la plus forte après celle de l'*Imitation*[2]; je veux parler de l'impression que fit sur moi le musée des monuments français[3], si malheureusement détruit en 1815. C'est là, et nulle autre part, que j'ai ressenti la vive intuition de l'histoire.

Pendant que mon père était en prison, ma mère m'y conduisait pour me distraire, et nous n'y étions jamais seuls. Que d'âmes y ont pris l'étincelle historique, l'in-

1. **Robinson Crusoé**, histoire d'un Anglais naufragé dans une île déserte.

2. L'*Imitation de Jésus-Christ*, livre de piété du XVe siècle.

3. C'était un musée créé par Lenoir pendant la Révolution pour réunir les œuvres des différentes époques de l'art français.

térêt des grands souvenirs, le vague désir de remonter les âges !

Le soir, lorsque, dans un silence profond, je composais encore à la lueur indécise et tremblante de ma petite lampe, et que je voyais de longues ombres se glisser ou s'agiter le long des murs humides, muets fantômes [1], alors se réveillait l'émotion, toujours la même et toujours vive, qui me faisait battre le cœur quand j'entrais sous ces voûtes sombres et contemplais ces visages pâles, quand j'allais, cherchais, ardent, curieux, craintif, de salle en salle et d'âge en âge. Je cherchais, quoi ? Je ne sais; la vie d'alors, sans doute, et le génie des temps. Je n'étais pas bien sûr qu'ils ne vécussent pas, tous ces dormeurs de marbre étendus sur leurs tombes; et quand des somptueux monuments du XVIe siècle, éblouissants d'albâtre, je passais à la salle des Mérovingiens où se trouvait la croix de Dagobert, je ne savais trop si je ne verrais point se mettre sur leur séant Chilpéric et Frédégonde [2].

LES DEUILS

Michelet raconte les impressions de douleur produites sur lui par les morts auxquelles il a assisté dans son enfance.

La première vision que j'ai eue de la mort a été brutale, et cela m'est resté.

J'étais assis dans l'embrasure de la fenêtre où je me tenais d'habitude pour faire mes devoirs, et très occupé d'un thème latin. Le bruit d'un marteau qui dérangeait

1. Ces longues ombres devaient être celles des passants qui cheminaient sur les boulevards et dont la silhouette se profilait sur le mur par l'ouverture du soupirail. (Note de Madame J. Michelet.)

2. Roi et reine mérovingiens du VIe siècle.

ma mère me fit lever les yeux et regarder dans la cour. C'était le marchand de planches qui clouait un cercueil. Mon père, en rentrant, me dit tout bas : « Son fils est mort. » Le malheureux s'arrêtait à chaque instant pour essuyer du revers de sa manche les larmes qui l'aveuglaient.

Je n'avais jamais vu la bière dans sa nudité. La pensée qu'on était enfermé, serré, immobilisé dans cette boîte étroite, sans pouvoir bouger ni échapper si réellement on n'était pas mort, me sembla horrible ! Et quelle chose cruelle, contre nature, qu'un père fît de ses propres mains pour son enfant cette dure et sombre prison, qu'il la refermât lui-même sur ce pauvre corps hier encore si vivant !

Aux derniers coups de marteau qui finissaient tout, il m'avait semblé entendre la chère petite voix qui remplissait la cour de sa gaieté, de ses rires heureux, pleurer, maintenant, et demander grâce à son père, grâce à la mort : « Non, non, pas encore ! »

Bientôt après, je fis une grande perte, celle de mon grand-père, qui m'aimait tant, et qui s'était donné tant de peines inutiles pour m'apprendre la musique. Je vois encore le banc sur lequel je le trouvai assis, place Royale[1], au moment où il venait d'entendre de la bouche du chirurgien cette terrible sentence : « Il est trop tard. » Le mal, en effet, — un cancer, — empira rapidement avec les chaleurs de juillet, et bientôt l'emporta. Ce fut pour moi un deuil profond ; mais ce qui m'arracha des larmes plus encore que sa mort, ce fut d'entendre dire à ma grand'mère, le lendemain de son enterrement, comme il avait fait la nuit un grand orage : « Mon Dieu, il pleut sur lui ! »

1. A l'est de Paris ; elle s'appelle aujourd'hui place des Vosges.

Maintenant, c'était le tour de ma pauvre maman. L'hydropisie remontait et gagnait le cœur. Elle était incapable d'aucun mouvement. Cette impossibilité de remuer exigeait des soins continuels. Il fallait à chaque instant la soulever pour la faire respirer. Mon père l'y aidait et faisait notre petit ménage avec la dernière complaisance. Obligé de s'absenter dans le milieu du jour pour gagner le pain qui nous faisait vivre, le reste du temps, il le passait avec elle, tâchant, par tous les moyens possibles, de la soulager et de la distraire.

Elle était à admirer dans son héroïque résignation; elle connaissait très bien son état, et sentait que c'était la fin. Elle s'étonnait plutôt d'avoir pu si longtemps résister. La mort ne lui inspirait aucune crainte, elle en parlait parfois avec une singulière indifférence.

Un jour qu'on arrangeait des draps, elle dit : « Mettez de côté celui-là pour mon linceul. »

Le mercredi des Cendres (8 février 1815), la veille de la rentrée en classe, — après les congés des jours gras, — j'étais allé au passage des Jacobins acheter quelques vieux livres et voir M. Mélot qui y demeurait alors. Le temps était très chargé et très triste.

A mon retour, je trouvai ma mère plus mal qu'à l'ordinaire; elle avait beaucoup de peine à respirer, et demandait sans cesse qu'on la relevât sur ses oreillers. L'enflure semblait l'étouffer.

Je passai ma soirée près d'elle, à faire mon devoir du lendemain qui avait pour sujet : « Le dédain de la mort. » Je l'ai gardé comme un souvenir religieux de cette nuit funèbre. A chaque instant je m'interrompais pour la relever.

Ce spectacle, très pénible, était celui d'un combat entre la veille et le sommeil, un songe laborieux de l'âme

qui se soulevait, retombait... Les yeux qui nageaient dans le vide exprimaient, avec une vérité douloureuse, l'incertitude entre deux mondes. La pensée, obscure et vaste, roulait toute la vie écoulée, et s'agrandissait de pressentiments immenses... Le témoin de cette grande lutte, qui en partageait le flux et le reflux, toutes les anxiétés, se serrait comme en un naufrage à cette ferme croyance qu'une âme qui, tout en revenant à nos instincts primitifs, anticipait déjà dans celui du monde inconnu, ne pouvait s'acheminer par là à l'anéantissement.

Tout faisait supposer, plutôt, qu'elle allait, de ce double instinct, douer quelque jeune existence, qui reprendrait heureusement l'œuvre de la vie, et donnerait aux rêves de cette âme, à ses pensées commencées, à ses volontés muettes, les voix qui lui avaient manqué.

Vers minuit, elle reprit un peu sa connaissance, et me dit d'aller me coucher. Elle paraissait touchée de mes soins.

Le matin, en me réveillant, je vis mon père tout en pleurs; il me dit : « Ta mère est morte [1]. »

Morte ! cela me semblait incompréhensible, et c'est une chose singulière que je ne puisse craindre la mort de ceux qui me sont chers, ni la concevoir quand elle arrive; il me semble que ceux que j'aime sont immortels

Je restai tout le jour les yeux fixés sur ma mère, lisant de temps en temps les prières des morts à la même table où j'écris maintenant. La mort ne l'avait point changée; une si longue maladie avait tellement amaigri son visage, altéré ses traits, qu'on l'eût plutôt crue morte longtemps d'avance...

1. Madame Michelet est morte le 9 février 1815. Son fils est mort le 9 février 1874. Même mois, même date à soixante ans de distance. (Note de Madame J. Michelet.)

Ce fut au retour du convoi que j'éprouvai le plus violent accès de désespoir. Cette grande chambre nue, ce lit vide, cette solitude me déchira l'âme. Pendant tout le mois que nous restâmes encore dans ce triste appartement, je ne marchais que sur la pointe des pieds, je craignais toujours de faire du bruit. Rien ne peut rendre ma douleur, quand je revenais à moi et que je m'apercevais que mes précautions étaient inutiles.

En la perdant, j'avais perdu plus qu'une mère, j'avais perdu une amie, un exemple, un encouragement au devoir. Toutes mes habitudes assidues de travail, près d'elle, furent dérangées. Ne voyant plus tomber sur moi son regard maternel, n'entendant plus sa voix pour m'accueillir au retour, je préférais ne pas rentrer tant que mon père était en course. J'errais seul ; j'allais revoir les lieux où elle m'avait promené enfant ; je choisissais de préférence ceux qui entretenaient l'amertume de mes regrets.

LE RÉVEIL DE MA VOCATION

Michelet raconte comment s'est éveillée sa vocation d'historien. Il avait été passer ses vacances chez un oncle administrateur de la forêt des Ardennes.

Le titre d'*administrateur* de la forêt d'Ardennes[1] n'était pas pour mon oncle une sinécure : il avait à faire de longues et fréquentes courses à travers les bois. Cette obligation en avait fait un marcheur infatigable. Quand ses tournées ne l'éloignaient pas pour tout le jour du village, il me prenait avec lui. C'était une manière fort agréable de faire connaissance avec un pays fécond en histoires et légendes de toutes sortes.

1. La forêt des Ardennes s'étend sur les montagnes à l'est de la Meuse.

Le village de Renwez[1], lui-même, était un lieu parlant. Placé au bord de la frontière, il a connu tous les fléaux : la guerre, le feu, la peste. Une prairie s'appelait encore, en 1832, la Rue-des-Malades. On y avait logé les pestiférés. Partout où vous creusiez, vous trouviez des débris d'incendie, des ossements. On comprend que, chez l'habitant, le sérieux aille, parfois, jusqu'à la dureté : on a souffert, et l'ennemi est toujours à deux pas.

Tout ce qu'on voit au delà de Renwez n'est pas fait, non plus, pour égayer; soit qu'on pénètre sous les ruines du château de Montcornet[2], vrai colisée[3] féodal, plein d'effrayantes légendes; — soit qu'on s'enfonce plus loin, dans les solitudes de Layfour, profondes à vous rendre fol, où un homme, ensauvagé et mourant de faim, mangea un enfant égaré, et où les loups, par représailles, l'hiver, quand la neige couvre tout, attaquent l'homme même à cheval; — soit qu'on visite la montagne appelée la *Dame de Meuse*[4], lieu d'apparitions qui ont toutes un sens funèbre, — où encore les noirs rochers d'où s'élança le cheval fougueux du bon Renaud[5], laissant l'ineffaçable empreinte de son pied sur le roc. Partout, ici, l'histoire s'éveille sous vos pas.

Étant moi-même bon piéton, mon oncle, un matin, m'emmena voir la grande curiosité du pays, la *Lesse*, petite rivière aux allures des plus bizarres. A l'endroit où on la visite, elle s'engouffre dans une caverne si basse à l'entrée, qu'on n'y peut avoir accès qu'en rampant, et,

1. A 13 kilomètres nord-ouest de Mézières.

2. A 11 kilomètres nord-ouest de Mézières.

3. Le Colisée, près de Rome, le plus vaste des amphithéâtres connus; c'est là que se donnaient les combats de gladiateurs.

4. C'est un rocher le long de la Meuse.

5. Renaud de Montauban, célèbre paladin chanté par l'Arioste.

plus loin, si élevée, qu'elle monte à plus de cent pieds de haut. De la voûte et du sol, d'énormes stalactites à facettes de diamants, quand la lumière les frappe, cherchent de tous côtés à se rejoindre, comme si elles voulaient assurer la solidité du temple, lui bâtir ses piliers. Ce n'est que depuis peu qu'on ose pénétrer dans cet antre obscur (1832). Longtemps il a été, pour toute la contrée, un lieu d'effroi.

Tout objet qu'on jette dans la rivière, à l'entrée de cette caverne, ne reparaît plus jamais, attiré, sans doute, par le trou du *Han*, sorte d'étang noir, immobile, qu'il faut côtoyer, non sans péril, dans les demi-ténèbres et qui garde tout ce qu'il engloutit. Ce n'est pas sans raison que les paysans, presque toujours heureux dans les surnoms qu'ils donnent aux objets et aux lieux qui les inquiètent ou les effraient, ont appelé la *Lesse* la *rivière magique*.

Toutes ces découvertes, si nouvelles pour moi, Nature et Histoire, me passionnaient. Il y avait des jours où j'aurais pu écrire un volume sur mes impressions. Mais je préférais ne faire que cheminer seul et rêveur sous la forêt des petits chênes tout chargés, en tous temps et en tous sens, des rameaux chevelus d'un beau gui glacé d'or.

Vous avez beau marcher des heures et croire en voir la fin, ce n'est qu'une clairière. Le bois se referme et s'étend toujours devant vous comme une mer montante de verdure. Tout aide à l'illusion. Dans le silence de l'automne, quand la pluie tombe murmurante sur les feuilles vernissées des chênes, elle imite, à s'y méprendre, le bruit de l'Océan dans ses jours de paix profonde, lorsque la vague va, vient, mollement, sur le sable fin de la plage, dans un demi-sommeil.

C'était lorsque mon oncle avait à s'arrêter dans la maison des gardes que je profitais de ma liberté pour m'enfoncer avec délices dans ces solitudes infinies. Muni d'un plan qui servait à m'orienter, je ne concevais rien de plus doux que ces longues heures d'isolement, et de mieux en rapport avec la mélancolie de mes regrets.

A la lisière des bois, la nuit vient vite et s'en va tard. Dès les premiers jours de l'automne, et souvent même dans la saison d'été, si elle est froide, on allume, le soir, un grand feu clair pour tenir à distance l'*haleine* humide des arbres dont on se défie. Après le souper que nous prenions, pour me faire fête, dans des assiettes en vieille faïence où tout me semblait bien meilleur, la famille se réunissait autour de ce beau feu gai, pétillant au début, un vrai feu d'artifice tout en étincelles.

Ma tante Alexis était le chroniqueur en titre de la famille. Elle narrait les légendes du border[1] aussi bien que Froissart[2] et Walter Scott[3]. On ne se lassait pas de l'entendre. Ses récits animés, faits avec une rare intelligence, d'une voix ferme, nette et précise, ont réveillé fortement en moi le goût très vif que j'avais déjà ressenti, tout enfant, pour l'histoire. Ma mère, en cela, tenait de ma tante Alexis. Je savais à peine déchiffrer mes lettres que, pour m'encourager à apprendre plus vite à lire, elle me lisait elle-même nos vieux chroniqueurs, ceux surtout qui se sont occupés de notre vieux royaume d'Austrasie[4]. Ces lectures enflammaient mon imagination. Pour me faire rester des heures entières

1. Pays frontière.

2. Célèbre chroniqueur flamand du XIVe siècle qui a raconté la première partie de la guerre de Cent ans.

3. Romancier et poète écossais (1771-1832), célèbre par ses romans historiques.

4. Nom donné entre le VIe et le VIIIe siècle au pays entre la Meuse et le Rhin, habité par les Francs de l'est.

tranquille à ses côtés, elle n'avait qu'à ouvrir le volume de la *bibliothèque bleue*[1], le livre héréditaire, usé, noirci pour avoir été lu, relu tant de fois, en famille, à la lueur tremblante de la petite lampe suspendue sous le manteau de la haute cheminée, dans les longues nuits d'hiver[2]. « Là, toutes les histoires étaient racontées, depuis celle des mystères des druides[3], jusqu'aux guerres du sanglier des Ardennes au XVe siècle[4]; depuis le cerf miraculeux dont l'apparition convertit saint Hubert[5], jusqu'à la blonde Iseult et son amant[6]. Ils dormaient tous deux sur la mousse quand l'époux d'Iseult les surprit. Mais il les vit si beaux, si sages avec la large épée qui les séparait, qu'il se retira discrètement. »

Ces légendes, toujours répétées, ne me lassaient jamais. Elles me semblaient toujours nouvelles. Il en était de même avec ma tante Alexis. Elle m'eût redit cent fois la même histoire que je l'eusse priée, comme font les enfants pour qu'on leur raconte encore une fois, le lendemain, ce qu'ils ont entendu la veille. Pour mieux savourer ces récits, j'avais bien soin, lorsque, après le souper, chacun prenait sa place autour du feu, de porter ma chaise tout auprès de la sienne.

1. Collection des vieux poèmes français du moyen âge traduits en prose au XVIe siècle et imprimés avec une couverture bleue.

2. On a vu plus haut qu'un autre ouvrage avait aussi nourri le goût précoce de Michelet pour l'histoire. Ce sont les *Reines et Régentes de France* de Dreux du Radier. Il ne pouvait toucher ces six petits volumes sans attendrissement. J'ai pu les sauver du naufrage de sa bibliothèque avec quelques autres vieux livres de classe auxquels il tenait beaucoup. J'en ferai l'objet d'un don. (Note de Madame Michelet.)

3. Prêtres de la religion des Gaulois.

4. C'est le surnom donné au comte de La Mark, seigneur batailleur du temps de Louis XI.

5. Saint Hubert, célèbre chasseur. La légende dit qu'ayant poursuivi un cerf jusque dans la grotte d'un ermite, il aperçut une croix plantée sur la tête du cerf en re ses cornes. Il se convertit et est devenu le patron des chasseurs.

6. Dans le roman de *Tristan et Iseult*.

MON JOURNAL

Sous ce titre Mme Michelet a réuni quelques fragments du journal dans lequel Michelet notait ses impressions, ses sentiments, ses pensées religieuses. Ce volume fait suite à *Ma Jeunesse* (1820-1823).

DEUX ORAGES AUTOUR DU PANTHÉON

Description d'un effet de lumière que Michelet observe et qui lui remet en mémoire deux orages auxquels il a assisté près du Panthéon.

Samedi 31. — Dans la disposition morale où je me trouve, rien de la nature ne m'est indifférent. Je la hais ou je l'adore, comme on ferait d'une femme. Ce matin j'ai eu un plaisir extrême à observer de ma fenêtre un admirable effet de lumière, à la fois doux et voluptueux à l'œil. Les premières heures du jour avaient continué la nuit. Un noir brouillard descendant jusqu'à terre confondait tout dans son obscurité. Par instant, une lueur grise passait devant mes yeux, occasionnée par le déplacement qui se faisait dans la masse confuse des vapeurs; mais presque aussitôt la nuit se refermait plus obscure.

A midi, au moment où je rentrais de mes leçons, la scène doucement a changé; la lumière, peu à peu, a filtré à travers le brouillard, et j'ai commencé à entrevoir au bout de mon jardin mes arbres dans leur triste nudité d'hiver, non pas enracinés au sol, mais flottant sur une mer de vapeurs. Insensiblement, la lumière aug-

mentait, sans éclat. La brume était encore trop épaisse pour permettre au soleil d'envoyer directement ses rayons. Ce n'étaient que mouvantes ondes lumineuses; elles coloraient les objets d'un or pâle; elles en émoussaient les angles, comme il arrive lorsqu'on s'endort et que les yeux, sous les paupières demi-closes, ne voient plus rien que dans le vague et confusément.

Ces jeux lents et discrets de la lumière, dans une tranquille et pesante atmosphère d'hiver, deviennent vive fantasmagorie l'été, dans le chaos d'un ciel d'orage. Je me souviendrai toujours de deux effets que j'ai vus en ce genre pendant que j'habitais la rue de Buffon[1]. La première fois, c'était en juillet; j'étais assis sous le cèdre du labyrinthe[2]. La journée s'achevait trouble et tempêtueuse, l'horizon était fort sombre au couchant.

Tout à coup, brusquement, de l'amas des noirs nuages, sortit le soleil sans transition, comme l'éclair, d'un seul jet. Au même instant, toutes à la fois, les grandes fenêtres du Panthéon[3] s'illuminèrent, pendant que le sommet de la coupole du temple se couronnait d'une auréole de gloire.

Devant moi, dans l'espace, l'effet était tout autre, mais aussi grandiose que saisissant. J'assistais au triomphe de la lumière jaillissant victorieuse du nuage même qui lui faisait obstacle. Au delà de ces menaces d'orage, un ciel bleu, dans la sérénité de la paix, conversait avec la terre de pensées divines. Et c'était aussi, à travers l'embrasement des nuées, percées, trouées, déchirées de sillages lumineux, comme une mêlée d'âmes bienheureuses. Elles semblaient sortir des ténèbres de cette vie mor-

1. Près du Jardin des Plantes.

2. Le labyrinthe est un monticule au bout du Jardin des Plantes. A mi-côte est planté le cèdre que Jussieu avait rapporté du Liban au XVIIIe siècle.

3. Le Panthéon est une grande église terminée par un dôme, bâtie sous Louis XV.

telle et s'élancer, transfigurées par les clartés éternelles, aux sources mêmes de la vérité. Je fus près de tomber à genoux.

La seconde fois, c'était à la fin d'août et le matin, vers cinq heures. Au milieu de la nuit un grand orage avait éclaté. Il finissait. De lourdes vapeurs cuivrées traînaient à l'horizon. J'étais au niveau du quai sur les terrains vagues qui s'étendent à la droite de la maison du docteur Duchemin. De ce lieu bas, je voyais le Panthéon trôner fièrement sur sa montagne. Autour de lui, nulle fantasmagorie. Rien des ors chauds, ruisselants, et de la pourpre du soir; rien non plus du rayonnement divin qui m'avait saisi d'un religieux transport.

Les orages du matin ont cela de particulier, qu'ils semblent plutôt faire éclater sur la terre les mauvais songes conçus par la Nature dans les ténèbres de la nuit.

Cette fois, la scène était concentrée tout entière sous la coupole du temple. On la voyait s'éclairer de moment en moment de froides lueurs auxquelles le soleil semblait rester étranger. On eût dit que l'illumination venait du dedans; et, sous ces reflets magiques, ce n'était plus le Panthéon; c'était plutôt un temple antique où se serait passée une grande fête mystérieuse, peut-être les terribles mystères de Cérès[1] que les dieux présents auraient éclairés de leur propre lumière.

LE JOUR DE PAQUES

Réflexions sur le caractère des fêtes de Pâques; leur rapport harmonique avec le printemps.

Dimanche, jour de Pâques. — L'Église s'est montrée

1. Déesse des moissons, en l'honneur de laquelle les anciens célébraient des cérémonies secrètes.

saule nouvellement planté commence à égayer de sa jeune verdure, je me suis demandé pourquoi l'Église n'a pas mis aussi la fête des morts le lendemain de la fête de Pâques ? Si, d'après la foi catholique, Christ est mort pour sauver le monde, s'il est ressuscité pour remonter au ciel amenant avec lui les âmes bienheureuses qu'il venait de racheter, la fête des morts ne peut être qu'une fête de résurrection. Elle devrait donc venir logiquement, non pas en novembre, quand la saison s'achève dans la mélancolie attristée d'une destinée qui finit, mais bien mieux, au moment de l'année où tout veut repartir, revivre, s'élancer vers la lumière. C'est-à-dire au printemps, à *Pâques fleuries*. Si l'Église eût fait cela, notre imagination, au lieu de s'enténébrer de pensées de deuil et de chercher les morts où ils ne sont plus, n'aurait recueilli de son culte touchant que les pensées consolantes et fécondes. Elle n'aurait vu de tous côtés, au-dessus des tombes, que des âmes en route pour le ciel. Heureuses, celles de ces âmes qui se seraient fait, par toutes sortes de bonnes actions, de belles ailes rapides et légères pour monter plus vite à Dieu. Je vois que le peuple de Paris, si exact à visiter les cimetières, le jour de la Toussaint, y revient de lui-même à Pâques, comme s'il voulait associer ses morts à la joie qu'il a de sortir des tristesses de l'hiver et de se sentir revivre. Il faudrait tenir compte de l'instinct des foules.

LE DIALOGUE DES MORTS

A la suite de visites fréquentes au cimetière, Michelet avait conçu l'idée d'un livre qui se serait appelé *Dialogue des morts*. Ce

livre n'a jamais été écrit ; mais on trouve ce sujet traité à plusieurs reprises dans les œuvres de Michelet.

2 *novembre*. — *Jour des morts*. — Porté des fleurs sur la tombe de mon ami. Il y avait dans ce bouquet, où dominaient les couleurs funèbres, une élégie tout entière.

En rentrant, je jette sur le papier le titre d'un beau livre : *Dialogues des morts*. Ce lieu m'est devenu si familier qu'il me semble être déjà des leurs. Les étrangers pourraient me prendre pour leur guide. Je sais la demeure de tous les morts illustres. Depuis que je viens ici, pour ainsi dire journellement, à combien d'inhumations n'ai-je pas assisté ? Combien de sépultures me sont devenues chères ! Je puis dire que j'ai fait amitié avec la mort. En retour, elle m'a livré les mystères de la tombe. Il a suffi de l'interroger d'un cœur compatissant. Je pourrais donc, réellement, faire ce livre, non comme témoin et narrateur, mais, nouveau Lazare[1], en ressuscité du tombeau. Je suis tant de fois mort par la douleur !

Donc, comme mon pauvre Poinsot, on m'aurait enterré en février, et je serais dans la période intermédiaire où l'âme, ayant de la peine à quitter ce monde, erre autour de sa sépulture. Point de pierre sur ma tombe, rien que la terre, ce qui faciliterait les communications avec les morts de mon voisinage.

La première fois que je serais tiré de mon sommeil, mon premier soin serait de chercher à reconnaître mon nouveau gîte, non sans effroi. Obligé d'y rester pendant le jour, chaque soir à l'heure où le cimetière est redevenu désert, où les vivants s'endorment, moi, je m'échapperais de mon funèbre domicile, pour revenir sur la

1. Sorti du tombeau à la voix du Christ.

terre respirer un peu plus à l'aise et regarder autour de moi. Cette première fois, je n'entendrais que des bruits légers, aucune parole. L'aube viendrait me surprendre, je me coucherais comme tout bon mort doit faire, — mais non sans mélancolie, — dans ma noire et gênante prison.

Les nuits suivantes, pluie ou brouillard : rien que la solitude, un grand silence. Mais une nuit, doucement étoilée, où je suis assis tristement sur la balustrade de mon tombeau, une voix me parle, mais si basse, si douce, rien qu'un souffle qu'une ombre seule peut ouïr : « Ami, tu n'es pas seul ! » Ce serait là le point de départ. Bientôt viendraient le printemps et le réveil dans l'amour de ceux que la mort a séparés en pleine jeunesse, en pleine vie. Rien de plus poétique que la description de ce moment idéal où le cimetière est englouti sous les fleurs. On les verrait, ces âmes éprises, monter deux à deux et fuir dans l'espace, non pas comme nous les peint Dante [1], emportées dans la tourmente, mais heureuses. Ici, point d'enfer, rien que le paradis. N'est-il pas dans le cœur de ceux qui aiment ?...

Après les ardentes amours de l'été viendraient les mélancolies de l'automne, la chute des feuilles et les pensées de séparation. Tout cela ennobli par les grandes assemblées des morts dans l'attente du jugement.

Que de choses à dire ici sur les pressentiments de la vie future ! Mon cœur autant que mon esprit y fournirait. Je sens Dieu une mère pour toutes ces âmes qui vont à lui, comme les petits enfants, en tendant les bras... Ce livre plein d'émotion ferait aimer la mort.

1. Dans le poème de l'*Enfer* Dante dépeint les âmes de ceux qui sont morts d'amour volant deux à deux en tourbillons.

HISTOIRE ROMAINE

Michelet avait commencé cette *Histoire* en 1828. En 1831 paraissait la première partie, l'*Histoire de Rome sous la République*. La seconde partie, l'*Histoire de l'Empire*, n'a jamais été écrite. Cette histoire de Rome est comme une introduction à l'histoire de la France, que, dès ce temps-là, Michelet songeait à écrire. Pour la première période, Michelet s'est inspiré de l'historien allemand Niebuhr qui, dans son *Histoire romaine* parue en 1811, avait exposé une façon toute nouvelle de comprendre les premiers siècles du peuple romain ; mais, loin de le suivre servilement, il a souvent fait bon marché de « ses audacieuses hypothèses ». Pour tout le reste de l'ouvrage, Michelet n'a eu d'autre guide que les textes anciens ; toutes les grandes histoires romaines que nous consultons aujourd'hui (les histoires de Mommsen et de Duruy, le grand manuel des *Antiquités romaines* de Marquardt et Mommsen, les histoires de la religion romaine) ont été écrites après le livre de Michelet. Pour voir de ses yeux le théâtre des événements qu'il devait raconter, Michelet avait fait un voyage et un séjour de deux mois en Italie (1830). C'est ce qui lui a permis de donner des descriptions d'une vérité si profonde et où l'on sent le souvenir encore vivant d'une impression personnelle.

L'*Histoire romaine* se divise en trois livres précédés d'une *Introduction*. L'*Introduction* intitulée : l'ITALIE, est une description du pays et des peuples qui l'habitaient autrefois, Pélasges, Sabins, Latins, Étrusques.

Le livre Ier : *Origine et Organisation de la cité*, raconte la formation de la République romaine, les luttes des patriciens et des plébéiens et la création du droit romain.

Le livre II : *Conquête du monde*, est consacré à l'histoire des conquêtes de Rome.

Le livre III : *Dissolution de la cité*, montre la destruction du peuple romain, les luttes entre les riches et les pauvres et les guerres civiles qui aboutissent à l'établissement de l'Empire.

L'ouvrage est suivi d'un grand nombre de citations des auteurs latins.

TABLEAU DE L'ITALIE

L'*Histoire romaine* commence par une description du pays où s'est formée la République romaine.

La belle Italie, entre les glaciers des Alpes et les feux du Vésuve[1] et de l'Etna[2], semble jetée au milieu de la Méditerranée comme une proie aux éléments et à toutes les races d'hommes. Tandis que les neiges des Alpes et des Apennins menacent toujours de noyer la partie septentrionale, les terres du midi sont inondées par les laves des volcans, ou bouleversées par des convulsions intérieures.

C'est surtout la Lombardie qui se trouve menacée par les eaux. Le Pô est plus haut que les toits de Ferrare[3]. Dès que les eaux montent au-dessus du niveau ordinaire, la population tout entière court aux digues : les habitants de ces contrées sont ingénieurs sous peine de mort.

Dans toute la Lombardie, les villes sont situées dans

1. Volcan près de Naples (1,198 m.).
2. Volcan de Sicile (3,237 m.).
3. Ferrare est sur la rive droite du Pô, non loin de son embouchure. C'est en endiguant le fleuve qu'on l'a peu à peu fait s'élever au-dessus de la plaine.

les plaines, comme les villages des Celtes [1] qui les ont fondées. Les végétaux du Nord et l'accent celtique vous avertissent, jusqu'à Bologne [2], et au delà, que vous êtes au milieu de populations d'origine septentrionale. Le soleil est brûlant, la vigne s'essaye à monter aux arbres [3], mais l'horizon est toujours cerné au loin par les neiges.

L'aspect des deux rivages de l'Italie n'est pas moins différent que leur nature géologique. Vers l'Adriatique, ce sont des prairies, des forêts, des torrents dont le cours est toujours en ligne droite, qui vont d'un bond des monts à la mer, et qui coupent souvent toute communication. Ces torrents durent isoler et retenir dans l'état barbare les pasteurs qui, dans les temps anciens, habitaient seuls leurs âpres vallées. Si vous exceptez la Pouille [4], la température de ce côté de l'Italie est plus froide. Il fait plus froid à Bologne qu'à Florence [5], à peu près sous la même latitude.

Sur le rivage de la Toscane, du Latium [6] et de la Campanie [7], les fleuves principaux circulent à loisir dans l'intérieur des terres; ce sont des routes naturelles.

Dans une région plus haute, où l'olivier n'atteint pas, s'élèvent le châtaignier, le chêne robuste, le pin même. Le sapin ne sort guère des Alpes. D'octobre en mai descendent de robustes montagnards qui conduisent leurs troupeaux dans la Maremme [8] ou dans la campagne de Rome [9], pour le sramener l'été sur les hauteurs, où l'herbe

1. Peuples qui, depuis le VIe siècle avant Jésus-Christ, occupaient à la fois la Gaule et tout le nord de l'Italie.
2. Ville du nord de la Romagne.
3. En Italie la vigne grimpe le long des arbres.
4. Province de l'ancien royaume de Naples.
5. Capitale de la Toscane.
6. Pays des environs de Rome.
7. Pays entre Rome et Naples.
8. Marais malsains près de la côte de Toscane.
9. La région autour de Rome a été transformée par les armées romaines en un marais inhabitable.

se conserve courte, mais fraîche, à l'ombre des châtaigniers. De même, les troupeaux des plaines poudreuses de la Pouille remontent chaque été dans les Abruzzes[1]. Le droit qu'ils payent à l'entrée des montagnes était le revenu le plus net du royaume de Naples.

Jusqu'à l'entrée du royaume de Naples, sauf la vigne et l'olivier, nous ne rencontrons guère la végétation méridionale; mais arrivé une fois dans l'heureuse Campanie, on trouve des bois entiers d'orangers. Là, commencent à paraître les plantes de l'Afrique, qui effrayent presque dans notre Europe : le palmier, le cactus, l'aloès armé de piquants. Les anciens avaient placé sur ces rivages le palais de Circé. La véritable Circé[2] avec ses terreurs et ses séductions, c'est la nature du Midi. Rien ne peut donner l'idée de la fécondité de cette plaine ; elle nourrit cinq mille habitants par lieue carrée. Mais c'est surtout vers la pointe de l'Italie, en sortant de cette forêt de châtaigniers gigantesques qui couronnent Scylla, lorsqu'on embrasse d'un coup d'œil et l'Italie et la Sicile, et l'amphithéâtre colossal de l'Etna, qui, tout chargé qu'il est de neige, fume comme un autel éternel au centre de la Méditerranée; c'est alors que le voyageur pousse un cri d'admiration en rencontrant cette borne sublime de la carrière qu'il a parcourue depuis les Alpes. Cette vallée de Reggio[3] réunit tous les souvenirs, d'Ulysse[4] aux guerres puniques, d'Hannibal[5] aux Arabes

1. Montagnes escarpées au centre de l'Italie du sud.

2. La magicienne Circé avait, d'après la légende, le pouvoir de séduire les hommes et de les changer en animaux.

3. A l'extrémité sud de l'Italie, dans la Calabre

4. Héros grec qui d'après la légende avait été jeté par les vents sur la côte de Sicile.

5. A la fin de la deuxième guerre punique, le général carthaginois Hannibal s'était replié à cette extrémité de l'Italie.

et aux Normands[1] leurs vainqueurs ; mais elle charme encore plus par ces fraîches brises, par ces arbres chargés d'oranges et de soie.

TRIBUS PASTORALES DE L'ANTIQUE ITALIE

Michelet décrit le genre de vie des peuples qui habitaient les montagnes de l'Italie centrale.

Pline[2] et Columelle[3] rapportent une prière des vieux laboureurs de l'Italie, qui ferait supposer dans ces tribus une grande douceur de mœurs. En semant le grain, ils priaient les dieux *de le faire venir pour eux et pour leurs voisins*. Tout ce que nous savons de la dureté de ces anciens âges s'accorde peu avec cette philanthropie. Une vieille maxime disait dans un esprit contraire : *Trois maux également nuisibles : la stérilité, la contagion, le voisin*. Nous ferons mieux connaître, plus tard, en parlant du livre de Caton[4] sur l'agriculture, toute la rudesse du vieux génie latin. C'était un peuple patient et tenace, rangé et régulier, avare et avide. Supposé qu'un tel peuple devienne belliqueux, ces habitudes d'avarice et d'avidité se changeront en esprit de conquête. Tel a été au moyen âge le caractère des Normands, de ce peuple agriculteur, chicaneur et conquérant, qui, comme ils l'avouent dans leurs chroniques,

1. Les Arabes avaient conquis la Sicile aux IXe et Xe siècles ; des aventuriers normands les en chassèrent au XIe et XIIe.

2. Pline l'Ancien, qui vivait au Ier siècle de notre ère, auteur d'une grande *Histoire naturelle*.

3. Écrivain latin du Ier siècle, auteur d'un *Traité d'agriculture*.

4. Caton l'Ancien, qui vivait au IIe siècle avant Jésus-Christ.

voulaient toujours *gaaigner*, et qui ont gagné, en effet, l'Angleterre et les Deux-Siciles[1]. Rien n'est plus semblable au génie romain.

Celui des pasteurs sabelliens[2], plus rude et plus barbare encore, leur vie errante pendant la plus grande partie de l'année, les conduisaient, plus immédiatement que les habitudes des tribus agricoles, au brigandage et à la conquête. Obligés de mener leurs troupeaux et de suivre l'herbe, à chaque saison, des forêts aux plaines et des vallées aux montagnes, ils laissaient les vieillards et les enfants, incapables de ces longs voyages, sur les sommets inaccessibles de l'Apennin. Leurs bourgades, comme celle des Épirotes[3], étaient toutes sur des hauteurs. Caton place le berceau de leur race vers Amiternum, au plus haut des Abruzzes[4], où la neige ne disparaît jamais du Majella. Mais ils s'étendaient de là sur toutes les chaînes centrales du midi de l'Italie. La rareté de l'herbe sous un ciel brûlant, l'immense étendue que demande cette vie errante, obligea toujours les pasteurs du Midi à se séparer bon gré mal gré, et à former un grand nombre de petites sociétés. Ainsi. dans la Genèse, Abraham et Loth[5] s'accordent pour s'éloigner l'un de l'autre, et s'en aller l'un à l'orient, et l'autre à l'occident.

Dans les mauvaises années, les Sabelliens vouaient à Mamers, au dieu de la vie et de la mort, le dixième de

1. Le duc de Normandie Guillaume a conquis l'Angleterre (1066); des chevaliers normands ont conquis la Sicile et le pays de Naples au XIe siècle.

2. C'est le nom donné aux peuples qui habitaient les montagnes de l'Italie centrale.

3. Peuple qui habite au nord de la Grèce le long de la mer Adriatique. Ce sont les ancêtres des Albanais.

4. Montagnes qui prolongent les Apennins, à l'est de Rome.

5. La Genèse raconte qu'Abraham et son neveu Loth, tous deux chefs de tribu, furent obligés de se séparer parce que leurs pâturages ne pouvaient plus suffire à nourrir leurs troupeaux.

tout ce qui naîtrait dans un printemps; c'est ce qu'on appelait *ver sacrum*[1]. Il est probable que, dans l'origine, on n'adoucissait pas même en faveur des enfants l'accomplissement de ce vœu cruel[2]. A mesure que les Sabelliens formèrent un peuple nombreux, on se contenta d'abandonner les enfants. Repoussés pas leur père, et devenus fils de Mamers, *Mamertini* ou *Sacrani*[3], ils partaient, dès qu'ils avaient vingt ans, pour quelque contrée lointaine. Quelques-unes de ces colonies, conduites par les trois animaux sacrés de l'Italie, le pivert (*picus*), le loup et le bœuf descendirent, l'une dans le bays des Hirpins (*hirpus*, loup, en langue osque), une troisième dans la contrée qui ne portait encore que le nom générique de Opici, et qui fut le Samnium[4]. Cette dernière colonie devint à son tour métropole de grands établissements dans la Lucanie[5] et la Campanie[6], où les Samnites asservirent les Opiques. De la Lucanie, ils infestaient par leurs courses les terres des colonies grecques qui, environ trois siècles et demi après la fondation de Rome, formèrent une première ligue contre ces barbares et contre Denys l'Ancien, tyran de Syracuse[7], deux puissances qui les menaçaient également et entre lesquelles elles ne tardèrent pas d'être écrasées.

Cette vaste domination, dans laquelle étaient enfermées toutes les positions fortes du midi de l'Italie, semblait destiner les Samnites à réunir la péninsule sous un même joug. Mais l'amour d'une indépendance illimitée, que toutes les tribus sabelliennes avaient retenu de leur vie pastorale, les empêcha toujours de former un

1. Printemps consacré.
2. On immolait les enfants.
3. De *sacer*, consacré à un dieu.
4. Au nord du royaume de Naples.
5. Sur la côte de la Méditerranée.
6. Pays entre Rome et Naples.
7. Le prince le plus puissant de Sicile, au IVe siècle avant Jésus-Christ.

corps. Rien n'était plus divers que le génie de ces tribus. Les Sabins[1], voisins de Rome, passaient pour aussi équitables et modérés que les Samnites étaient ambitieux. Les Picentins[2] étaient lents et timides; les Marses[3], belliqueux et indomptables. *Qui pourrait,* disaient les Romains, *triompher des Marses ou sans les Marses?* Les Lucaniens étaient d'intraitables pillards, qui n'aimaient que vol et ravage. Les Samnites campaniens étaient devenus de brillants cavaliers, prompts à l'attaque, prompts à la fuite. Chaque tribu avait pris le caractère et la culture des contrées envahies. Les monnaies samnites portent des caractères étrusques[4]; celles des Lucaniens, des lettres grecques; les autres tribus suivaient l'alphabet osque[5] et latin. Toutes les tribus se faisaient la guerre entre elles.

HANNIBAL. — SES PREMIERS EXPLOITS

La deuxième guerre punique se résuma tout entière dans la campagne que le général carthaginois fit contre l'Italie et où Rome faillit périr (218-203).

Ce jeune barbare, l'un des Bonapartes de l'antiquité, sorti de Carthage à treize ans, étranger à cette ville, nourri, élevé dans le camp, formé à cette rude guerre d'Espagne au milieu des soldats d'Hamilcar[6], avait commencé par être le meilleur fantassin, le meilleur cava-

1. Qui habitaient les montagnes de la Sabine au nord-est de Rome.

2. Peuple qui habitait, entre la Campanie et la Lucanie, la côte du golfe de Pœstum.

3. Qui habitaient au sud de la campagne romaine.

4. Les Étrusques étaient les anciens habitants de la Toscane.

5. On appelle osque la langue des anciens peuples de l'Italie centrale.

6. Hannibal était fils d'Hamilcar, général qui commandait les troupes de Carthage en Espagne.

lier de l'armée. Tout ce qu'on savait alors de stratégie, de tactique, de secret de vaincre par la force ou la perfidie, il le savait dès son enfance. Le fils d'Hamilcar était né, pour ainsi dire, tout armé; il avait grandi dans la guerre et pour la guerre.

Hannibal, déjà vieux, contait au roi Antiochus[1] qu'étant encore petit enfant et sur les genoux de son père, il le caressait et le flattait un jour pour obtenir d'être mené en Espagne et de voir la guerre. Hamilcar le lui promit, mais ce fut à condition que mettant la main sur l'autel, il jurerait une haine implacable aux Romains. Dès que la mort du pacifique Hasdrubal[2] mit le jeune homme à la tête de l'armée, il songea à exécuter les grands projets d'Hamilcar. Mais avant d'attaquer Rome, il fallait être sûr des barbares de l'intérieur de l'Espagne, comme il l'était de presque tous ceux des côtes. Trois peuples des deux Castilles[3] furent forcés par lui dans leurs meilleures places et vaincus sur les bords du Tage, au nombre de cent mille hommes. Alors seulement, il osa attaquer Sagunte[4], riche ville alliée des Romains, qui rapportait sa fondation à des Grecs de Zacynthe[5] et des Italiens d'Ardée[6]. Cette origine n'est pas improbable; nous retrouvons sur les deux rivages les constructions pélagiques et la redoutable falarique, ce javelot qu'on lançait enflammé.

Polybe[7] ne parle point de l'héroïque résistance des Sa-

1. Antiochus, roi de Syrie, auprès duquel Hannibal se réfugia pour échapper aux Romains.

2. Général carthaginois qui avait succédé à Hamilcar.

3. Michelet emploie ici une expression géographique du moyen âge. Les Castilles (Vieille et Nouvelle), cap. *Burgos*, *Madrid*, occupent le plateau qui est au centre de l'Espagne.

4. Ville fondée par des colons grecs près de la côte de la Méditerranée.

5. Aujourd'hui Zante, une des îles ioniennes à l'ouest de la Grèce.

6. Ardée, petite ville des environs de Rome, détruite dès l'antiquité.

7. Historien grec du IIe siècle avant Jésus-Christ, a raconté les deux premières guerres puniques.

guntins, qui combattirent longtemps sur les décombres de leur ville et cherchèrent la mort dans les flammes ou dans les bataillons ennemis. Cette ville semble avoir eu contre elle la haine de tous les Espagnols, amis d'Hannibal. Il avait réuni pour ce siège jusqu'à cent cinquante mille hommes, tandis qu'il n'en arma contre Rome que quatre-vingt mille.

Pendant la longue résistance de Sagunte (219), des députés de Rome débarquèrent en Espagne pour réclamer auprès d'Hannibal. L'Africain leur envoya dire qu'il ne leur conseillait pas de se risquer au milieu de tant de barbares en armes pour arriver jusqu'à son camp, et que, pour lui, il avait autre chose à faire que d'écouter des harangues d'ambassadeurs Les députés passèrent à Carthage et demandèrent qu'on leur livrât Hannibal, comme s'il eût été au pouvoir de la république de le faire quand même elle l'eût voulu. Cependant Sagunte avait succombé. Une nouvelle députation vint demander aux Carthaginois si c'était de leur aveu qu'Hannibal avait ruiné cette ville. Ceux-ci, honteux d'avouer qu'Hannibal les vengeait malgré eux, répondirent : « Cette question n'intéresse que nous; le seul point sur lequel vous puissiez demander des explications, c'est sur le respect des traités; celui qu'Hasdrubal a fait avec vous, il l'a fait sans y être autorisé. » — Alors Quintus Fabius relevant un peu sa toge : « Je vous apporte ici, dit-il, la guerre et la paix; choisissez. » Les Carthaginois, partagés entre la crainte et la haine, lui crièrent : « Choisissez vous-même. » Il laissa retomber sa toge, et répliqua : « Je vous donne la guerre. — Nous l'acceptons, dirent-ils, et nous saurons la soutenir. »

Cependant Hannibal s'était mis en marche pour l'Italie. Des riches dépouilles de Sagunte, il avait envoyé les

meubles à Carthage, donné les prisonniers aux soldats[1], gardé l'argent pour l'expédition. Il s'était attaché son armée en la gorgeant de richesses. Il était sûr qu'aucun de ses Espagnols n'abandonnerait un service aussi lucratif, au point qu'il ne craignit pas de leur permettre de retourner quelque temps chez eux pour y déposer leur butin.

C'était pourtant une audace extraordinaire que d'entreprendre de pénétrer en Italie, à travers tant de nations barbares, tant de fleuves rapides, et ces Pyrénées, et ces Alpes, dont aucune armée régulière n'avait encore franchi les neiges éternelles. Depuis un siècle qu'Alexandre avait suivi dans l'Inde les pas d'Hercule et de Bacchus[2], aucune entreprise n'avait été plus capable d'exalter et d'effrayer l'imagination des hommes. Et c'étaient aussi les traces d'Hercule qu'Hannibal allait trouver dans les Alpes. Mais quels que fussent ces dangers et les difficultés de la route de terre qui conduisait en Italie, il ne voulut point solliciter les flottes de Carthage ni se mettre dans sa dépendance. Il lui convenait d'ailleurs de traverser ces peuples barbares, tout pleins de la défiance qu'inspirait la grande ville italienne et du bruit de ses richesses.

Il espérait entraîner contre elle les Gaulois des deux côtés des Alpes[3], comme il avait fait des Espagnols, et donner à cette guerre l'impétuosité et la grandeur d'une invasion universelle des barbares de l'Occident, comme plus tard Mithridate[4] entreprit de pousser sur Rome ceux de l'Orient.

1. Les prisonniers étaient vendus comme esclaves.

2. Alexandre, parti de Macédoine, était arrivé jusque dans l'Inde (333-323). La légende racontait des expéditions dans l'Inde du demi-dieu Hercule et de Bacchus, dieu des vendanges.

3. L'Italie du nord était alors habitée par des peuples gaulois.

4. Roi du Pont, en Asie Mineure, essaya au Ier siècle avant Jésus-Christ de chasser les Romains de l'Orient. On lui attribue le projet de marcher sur l'Italie en remontant le Danube.

DISSOLUTION DE LA CITÉ ROMAINE

Après avoir raconté les conquêtes du peuple romain, Michelet montre comment le peuple s'était épuisé et était devenu incapable de conserver la forme de son gouvernement.

Au moment où tous les rois de la terre venaient rendre hommage au peuple romain, représenté par le sénat, ce peuple s'éteignait rapidement. Consumé par la double action d'une guerre éternelle et d'un système de législation dévorante, il disparaissait de l'Italie. Le Romain, passant sa vie dans les camps, au delà des mers, ne revenait guère visiter son petit champ[1]. La plupart n'avaient plus même ni terre, ni abri, plus d'autres dieux domestiques que les aigles des légions[2]. Un échange s'établissait entre l'Italie et les provinces. L'Italie envoyait ses enfants mourir dans les pays lointains et recevait, en compensation, des millions d'esclaves. De ceux-ci, les uns, attachés aux terres, les cultivaient et les engraissaient bientôt de leurs restes; les autres, entassés dans la ville, dévoués aux vices d'un maître, étaient souvent affranchis par lui et devenaient citoyens. Peu à peu, les fils des affranchis furent seuls en possession de la cité, composèrent le peuple romain et, sous ce nom, donnèrent des lois au monde. Dès le temps des Gracches[3], ils remplissaient presque seuls le Forum[4]. Un jour qu'ils interrompaient par leurs clameurs Scipion Émilien[5], il ne

1. Tout citoyen romain devait le service militaire de vingt à soixante ans.

2. L'aigle était l'insigne des légions.

3. Tiberius et Caius Gracchus essayèrent l'un après l'autre de changer la constitution romaine au moyen des lois agraires; tous deux furent massacrés (133-121).

4. La place publique de Rome où se réunissait l'assemblée du peuple.

5. Vainqueur de Carthage dans la dernière guerre punique (146 av. J.-C.).

put endurer leur insolence, et il osa leur dire : *Silence, faux fils de l'Italie !* Les affranchis craignirent qu'en descendant de la tribune, le vainqueur de Carthage et de Numance[1] ne reconnût ses captifs africains ou espagnols et ne découvrît sous la toge les marques du fouet.

Ainsi un nouveau peuple succède au peuple romain absent ou détruit. Les esclaves prennent la place des maîtres, occupent fièrement le Forum, et, dans ces bizarres saturnales[2], gouvernent par leurs décrets les Latins, les Italiens qui remplissent les légions. Bientôt il ne faudra plus demander où sont les plébéiens de Rome. Ils auront laissé leurs os sur tous les rivages. Des camps, des urnes[3], des voies éternelles[4], voilà tout ce qui doit rester d'eux.

Vers l'époque de la guerre de Persée[5], les *nobles*, voyant le monde à leurs pieds, ne se soucient plus du peuple. Qu'il vive ou meure, peu leur importe. Ils ne manqueront pas d'esclaves pour cultiver leurs terres. D'ailleurs Caton lui-même, le grand agriculteur, n'a-t-il pas reconnu à la fin de sa vie que les meilleures possessions étaient les pâturages? Pour conduire des troupeaux, on n'a que faire de la main intelligente d'un homme libre : un esclave suffit. Le laboureur expulsé de sa terre n'y peut donc rester, même comme fermier. Il se réfugie à la ville et vient demander sa nourriture à ceux qui l'ont exproprié. Là, peut-être, il subsistera des gratifications du sénat, des dons des riches. Il attendra la

1. Ville du nord de l'Espagne qui avait résisté longtemps aux armées romaines; elle fut prise et détruite par Scipion Émilien en 133.

2. Fêtes qui se célébraient à Rome du 6 au 10 décembre.

3. Les anciens faisaient brûler les corps et mettaient les cendres dans des urnes.

4. Les voies romaines construites en ciment subsistent encore en grande partie.

5. Persée, roi de Macédoine, vaincu par Paul Emile à Pydna (168).

chance d'une nouvelle colonie. Mais le sénat n'accorde plus ni blé, ni terres. Pas une seule colonie, pendant un demi-siècle. Que reste-t-il aux pauvres? leur vote. Ils le vendront aux candidats. Ceux-ci peuvent bien payer ces consulats, ces prétures, qui leur livrent les richesses des rois. Mais les censeurs ne laisseront pas cette ressource aux pauvres. Ils entasseront dans la tribu esquiline[1], avec les affranchis, tous les citoyens qui n'ont pas en terre trente mille sesterces[2]. Relégués dans une des dernières tribus, leur vote est rarement nécessaire. D'ailleurs, le sénat ne daigne plus guère consulter le peuple; depuis la victoire de Paul-Émile[3], il décide seul de la guerre et de la paix. Il a substitué aux jugements populaires quatre tribunaux permanents (*quæstiones perpetuæ*), composés de sénateurs, qui connaissent des causes criminelles, et particulièrement des crimes dont les sénateurs peuvent se rendre coupables, de la brigue, de la concussion, du péculat. Le jugement des crimes est remis aux criminels. Ainsi le sénat s'est affranchi du peuple. Le pauvre citoyen n'avait plus que son vote pour gagner sa vie : on le lui ôte. Il faut qu'il meure, qu'il fasse place aux affranchis dont Rome est inondée. Tel était le sort du citoyen romain, et le Latin, l'Italien lui portaient encore envie.

L'Italien, le Latin, le colon, le municipe sans suffrage[4],

1. Il y avait trente-cinq tribus qui votaient chacune à son tour, on ne tenait compte que de la majorité des tribus. Les censeurs, qui répartissaient les citoyens entre les tribus, avaient l'habitude de réunir tous les pauvres dans les quatre tribus urbaines qui votaient les dernières. Ils furent même quelque temps réunis dans une seule tribu.

2. Le sesterce a varié de valeur; au moment dont parle Michelet il valait environ 0 fr. 20.

3. Sur Persée, roi de Macédoine (168).

4. Le mot *municipe* désigne à la fois la ville et l'habitant. Les municipes sans suffrages avaient les mêmes droits civils que les Romains, mais pas de droits politiques.

dont les droits, plus ou moins brillants, se réduisaient dans la réalité à recruter jusqu'à extinction de leur population les armées romaines, tous voulaient devenir Romains. Chaque jour ce titre devenait plus honorable; chaque jour aussi, tous les autres changeaient en sens inverse et devenaient plus humiliants. Dans cette fatale année de la défaite de Persée, un consul ordonne, pour la première fois, aux alliés de Préneste[1] de venir au-devant de lui et de lui préparer un logement et des chevaux. Bientôt un autre fait battre de verges les magistrats d'une ville alliée qui ne lui avait pas fourni des vivres.

Pour échapper à une pareille tyrannie, chacun tâchait de se rapprocher de Rome et de s'y établir, s'il était possible. Rome exerçait ainsi sur l'Italie une sorte d'absorption qui devait en peu de temps faire du pays un désert et la surcharger elle-même d'une énorme population. L'Italie, n'ayant pu détruire Rome, ne songeait plus qu'à s'unir à elle et l'étouffait en l'embrassant. Les Latins pouvant seuls devenir citoyens romains, l'Italie affluait dans le Latium, et le Latium dans Rome.

Telle était la situation de l'Italie. Les extrémités du corps devenaient froides. Tout se portait au cœur, qui se trouvait oppressé. Le sénateur repoussait du sénat et des charges l'*homme nouveau*[2], le chevalier, le riche, et lui abandonnait en récompense l'envahissement des terres du pauvre. Le Romain repoussait le colon[3] du suffrage, le Latin de la cité; celui-ci à son tour repoussait l'Italien du Latium et des droits des Latins. Rome avait

1. Petite ville du Latium, au sud-est de Rome, aujourd'hui Palestrina.

2. On appelait ainsi un citoyen parvenu aux hautes fonctions sans avoir eu aucun ancêtre magistrat.

3. Les colonies romaines étaient formées de citoyens romains; mais une fois établis dans la colonie, ces anciens citoyens cessaient de voter.

ruiné l'Italie indépendante par ses colonies, où elle rejetait ses pauvres; désormais elle ruinait l'Italie colonisée, par l'envahissement des riches qui partout achetaient, affermaient, usurpaient les terres et les faisaient cultiver par des esclaves.

CÉSAR. — LES FÊTES DE LA VICTOIRE. — LA CONJURATION

La vieille constitution romaine ne pouvait plus assurer l'ordre. Pendant un siècle, la République romaine fut troublée par des guerres civiles, d'abord entre les chefs de parti, puis entre les généraux. Un d'eux, César, parvint à devenir maître de Rome et la gouverna pendant quatre ans (48-44).

La vieille république sembla tuée avec Caton[1]. Le retour de César dans Rome fut la véritable fondation de l'empire. Nous réunirons ici tous les traits de ce grand tableau; quoique dans une chronologie rigoureuse, plusieurs de ces faits doivent se placer plus tôt ou plus tard.

La victoire de César eut tous les caractères d'une invasion de Barbares[2] dans Rome et dans le sénat. Dès le commencement de la guerre civile, il avait donné le droit de cité à tous les Gaulois, entre les Alpes et le Pô[3]. Il mit au nombre des sénateurs une foule de centurions[4] gaulois de son armée; il y mit des soldats, des affranchis. Les vainqueurs de Pharsale[5] vinrent bégayer le latin à côté de Cicéron[6]. On afficha dans Rome un mot piquant contre

1. Caton, surnommé d'Utique, avait défendu la vieille constitution. Après la victoire de César il se tua à Utique (46 av. J.-C.)

2. On appelait Barbares tous les peuples qui ne parlaient ni grec ni latin.

3. Tout ce pays qui forme l'Italie du Nord était peuplé de Gaulois.

4. Le centurion était l'officier qui commandait une compagnie de cent hommes.

5. En Thessalie; c'est là que César avait vaincu son rival Pompée.

6. Cicéron, le plus grand orateur romain, faisait partie du Sénat.

les nouveaux *Pères conscrits*[1] : « Le public est prié de ne point indiquer aux sénateurs le chemin du sénat. » On chantait aussi : « César conduit les Gaulois derrière son char, mais c'est pour les mener au sénat ; ils ont laissé l'habillement celtique pour prendre le laticlave[2]. »

Rien d'étonnant si ce sénat demi-barbare accumula sur César tous les pouvoirs et tous les titres : pouvoir de juger les Pompéiens, droit de paix et de guerre, droit de distribuer les provinces entre les préteurs (sauf les provinces consulaires), tribunat et dictature à vie, c'est-à-dire la domination absolue et la protection du peuple. La multiplicité et l'avilissement des magistratures augmentent encore sa puissance ; désormais seize préteurs[3], quarante questeurs[4]. Il est proclamé *père de la patrie*, comme si de tels hommes en avaient une autre que le monde ; *libérateur*, non pas de Rome, sans doute, mais plutôt du monde barbare, égyptien ou gaulois. Ses fils (il n'en avait pas et ne pouvait plus guère en avoir) sont déclarés *imperatores*[5]. Pour lui, dès Pharsale, on l'avait appelé demi-dieu ; après sa victoire d'Afrique, il devint dieu tout à fait et son image fut placée dans le temple de Mars[6]. Qu'on le fît dieu, à la bonne heure, personne n'en fut scandalisé ; la chose n'était pas inouïe. Mais on fut un peu surpris de le voir nommer préfet[7] et réformateur des mœurs.

Ce fut un spectacle merveilleux et terrible à la fois que le triomphe de César[8]. Il triompha pour les Gaules, pour

1. Titre officiel des sénateurs.

2. Robe à bande de pourpre que les magistrats et les sénateurs seuls avaient droit de porter.

3. Le préteur avait les mêmes pouvoirs qu'un consul, le droit de commander une armée et de rendre la justice.

4. Magistrats chargés de l'administration financière.

5. C'est-à-dire investis du pouvoir absolu (*imperium*).

6. Dieu de la guerre.

7. *Præfectus* (préfet) veut dire *préposé*.

8. Le triomphe était une cérémonie

l'Égypte, pour le Pont et pour l'Afrique[1]; on ne parla pas de Pharsale. Derrière le char marchaient en même temps les déplorables représentants de l'Orient et de l'Occident : le Vercingétorix[2] gaulois, la sœur de Cléopâtre[3], Arsinoé, et le fils du roi Juba[4]. Autour, selon l'usage, les soldats, hardis compagnons du triomphateur, lui chantaient de tout leur cœur des vers outrageants pour lui.

Fais bien, tu seras battu ; fais mal tu seras roi !
... Maris de Rome, gare à vous ! nous amenons le galant chauve.

Sauf un couplet sanglant sur l'amitié de Nicomède, César ne haïssait pas ces grossières dérisions de la victoire. Elles rompaient l'ennuyeuse uniformité de l'adulation, et le délassaient de sa divinité.

D'abord, il distribua aux citoyens du blé et trois cents sesterces[5] par tête; vingt mille sesterces à chaque soldat. Ensuite il les traita tous, soldats et peuples, sur vingt-trois mille tables de trois lits[6] chacune : on sait que chaque lit recevait plusieurs convives.

Et quand la multitude fut rassasiée de vin et de viande, on la soûla de spectacles et de combats. Combats de gladiateurs et de captifs, combats à pied et à cheval, combats d'éléphants, combat naval dans le Champ-de-Mars[7] transformé en lac. Cette fête de la guerre fut sanglante

religieuse ; le général vainqueur allait en procession remercier les dieux du Capitole.

1. César avait soumis les Gaulois quelques années plus tôt. Pendant sa guerre contre Pompée il avait vaincu les rois de Pont, d'Égypte et d'Afrique qui avaient pris parti pour Pompée.

2. Chef de la ligue des peuples gaulois contre César.

3. Cléopâtre, reine d'Égypte, célèbre par sa beauté.

4. Juba, roi de Mauritanie (auj. empire de Maroc et partie de l'Algérie).

5. Le sesterce valait alors environ 0 fr. 20.

6. C'était un usage venu d'Orient de prendre ses repas à demi couché sur un lit.

7. Grande place au nord-ouest de Rome où se faisaient les exercices militaires.

comme une guerre. On dédommagea Rome de n'avoir pas vu les massacres de Thapsus[1] et de Pharsale. Une joie frénétique saisit le peuple. Les chevaliers[2] descendirent dans l'arène et combattirent en gladiateurs[3]; le fils d'un préteur se fit mirmillon[4]. Un sénateur voulait combattre, si César le lui eût permis. Il fallait laisser quelque chose à faire aux temps de Domitien et de Commode[5].

Par-dessus les massacres de l'amphithéâtre[6] flottait pour la première fois l'immense *velarium*[7] aux mille couleurs, vaste et ondoyant comme le peuple qu'il défendait du soleil. Ce *velarium* était de soie, de ce précieux tissu dont une livre se donnait pour une livre pesant d'or.

Le soir, César traversa Rome entre quarante éléphants qui portaient des lustres étincelants de cristal de roche. Il assista aux fêtes, aux farces du théâtre. Il força le vieux Laberius, chevalier romain, de se faire mime[8] et de jouer lui-même ses pièces : « Hélas ! s'écriait dans le prologue le pauvre vieillard obligé d'amuser le peuple, où la nécessité m'a-t-elle poussé, presque à mon dernier jour ? Après soixante ans d'une vie honorable, sorti chevalier de ma maison, j'y rentrerai mime. Oh ! j'ai vécu trop d'un jour !... » César n'avait voulu que l'avilir; il lui refusa le prix; Laberius ne fut pas même le premier des mimes.

1. Victoire sur les partisans de Pompée en Afrique.

2. On appelait chevaliers les citoyens qui possédaient une fortune supérieure à 400 000 sesterces.

3. Les gladiateurs combattaient pour le plaisir des spectateurs ; c'étaient d'ordinaire des esclaves ou des prisonniers barbares.

4. Gladiateur dont le casque était surmonté d'un poisson de mer. Il combattait contre le rétiaire, qui cherchait à l'envelopper avec son filet.

5. Empereurs romains célèbres par leur férocité. Commode, à la fin du IIe siècle, fut lui-même gladiateur.

6. Où se livraient les combats de gladiateurs.

7. Grand voile tendu au-dessus de l'arène.

8. Acteur. Laberius avait composé des pièces de théâtre.

Au milieu de ce triomphe César n'ignorait pas que la guerre n'était pas finie. L'Espagne était pompéienne. Pompée avait essayé pour elle ce que César accomplit pour la Gaule. Il avait fait donner le droit de cité à une foule d'Espagnols. Mais le génie moins disciplinable de l'Espagne faisait de ce peuple si belliqueux un instrument de guerre incertain et peu sûr. Toutefois les fils de Pompée y trouvèrent faveur. Les Espagnols étaient vraisemblablement jaloux des Gaulois, qui sous César avaient gagné tant de gloire et d'argent dans la guerre civile. Peut-être de vieilles haines de tribus et de villes les animaient contre les Espagnols qu'ils voyaient dans les rangs de César, contre ceux qui composaient sa garde, contre ce Cornelius Balbus, Espagnol-Africain de Cadix[1], qui avait reçu de Pompée le droit de cité, et qui était devenu le principal conseiller de son rival.

César alla en vingt-sept jours de Rome en Espagne (45). Il y trouva tout le pays contre lui. Comme en Grèce, comme en Afrique, il lui fallait une bataille, ou il mourait de faim. Les Espagnols n'étaient pas moins impatients de battre ce César, cet ami des Gaulois, qui croyait avoir déjà soumis l'Espagne en un hiver. Les armées se rencontrèrent à Munda (près de Cordoue)[2]. Mais cette fois César ne reconnut plus ses vétérans. Les uns étaient de vieux soldats qui depuis quinze ans le suivaient dans la meurtrière célérité de ses marches, des Alpes à la Grande-Bretagne[3], du Rhin à l'Èbre, puis de Pharsale au Pont[4], puis de Rome en Afrique, tout cela pour vingt mille sesterces; l'ascendant de cet homme invincible les avait

1. Cadix (Gadès) était une colonie grecque, mais il y avait beaucoup d'Africains.
2. Au sud de l'Espagne.
3. César avait fait une descente en Angleterre.
4. Ancien État de l'Asie Mineure, sur la côte de la mer Noire.

pourtant décidés encore à porter leurs os aux derniers rivages de l'Occident. Les autres, qui jadis, sous le signe de l'alouette[1], avaient gaiement passé les Alpes, avides des belles guerres du Midi, et comptant tôt ou tard piller Rome, ceux-là aussi, quoique plus jeunes, commençaient à en avoir assez. Et voilà qu'on les ramenait devant ces tigres d'Afrique, si altérés de sang gaulois... Les ordres et les prières de César échouaient contre tout cela; ils restaient mornes et immobiles; il avait beau lever les mains au ciel. Il eut un moment l'idée de se poignarder sous leurs yeux; mais enfin, saisissant un bouclier, il dit aux tribuns des légions[2] : *Je veux mourir ici*, et il court jusqu'à dix pas des rangs espagnols. Deux cents flèches tombent sur lui. Alors il n'y eut plus moyen de différer le combat. Tribuns et soldats le suivirent. Mais la bataille dura tout le jour. Ce ne fut qu'au soir que les Espagnols se lassèrent. On apporta à César la tête de Labiénus[3] et celle d'un des fils de Pompée. Les vainqueurs épuisés campèrent derrière un retranchement de cadavres.

Le retour à Rome fut triste et sombre. Les vaincus voyaient commencer une servitude sans espoir. Les vainqueurs eux-mêmes étaient désenchantés de la guerre civile. César se sentait haï, et se roidissait d'autant plus. Pour la première fois, il ne craignit pas de triompher sur des citoyens, sur les fils de Pompée. Il méprisait Rome et voulait briser son orgueil. Il n'hésita point d'accepter les honneurs odieux qu'entassait sur lui la lâche et perfide politique du sénat, le siège d'or, la couronne d'or, une statue à côté de celles des rois, entre Tar-

1. Emblème de la légion formée de Gaulois.

2. Les tribuns militaires étaient au nombre de six dans chaque légion, ils commandaient à tour de rôle pendant deux mois.

3. Qui commandait l'armée des Pompéiens.

quin le Superbe et l'ancien Brutus[1], le droit sinistre d'être enterré dans l'enceinte sacrée du pomœrium[2], où l'on ne plaçait aucun tombeau. Un tel homme ne pouvait se méprendre sur l'intention meurtrière de ces décrets. Mais que lui importait après tout ? Malheur aux meurtriers ! La paix du monde tenait à la vie de César. Et qui aurait le cœur de tuer celui qui a tant pardonné ? Il renvoya sa garde; sa garde était la clémence à laquelle on venait d'élever un temple ; et sans armes, sans cuirasse, il se promenait dans Rome, au milieu de ses ennemis mortels.

Cette âme immense roulait bien d'autres pensées que celle du soin de sa vie. Il voulait commencer le grand ouvrage de Rome, unir ses lois dans un code, et les imposer à toutes les nations. Il projetait au milieu du Champ-de-Mars un temple, au pied de la roche Tarpéienne[3] un amphithéâtre, à Ostie[4] un port, monuments gigantesques, capables de recevoir les états généraux du monde. Une bibliothèque immense devait concentrer tous les fruits de la pensée humaine. La vieille injustice de Rome était expiée : Capoue[5], Corinthe[6] et Carthage[7] furent relevées par ordre de César. Il voulait percer l'isthme de Corinthe et joindre les deux mers. Dès la guerre d'Afrique, il avait vu en songe une grande armée qui pleurait et criait à lui, et à son réveil, il avait écrit sur ses tablettes : Corinthe et Carthage.

1. Tarquin avait été le dernier roi de Rome; Brutus avait dirigé le complot qui expulsa les rois de Rome en 510 av. J.-C.

2. L'enceinte de Rome consacrée par une cérémonie religieuse.

3. Près du Capitole. C'est du haut de ce rocher escarpé que l'on précipitait les condamnés à mort.

4. A l'embouchure du Tibre.

5. Dans la plaine au nord de Naples; elle avait été détruite par les Romains en 211.

6. En Grèce, détruite en 146 après la dernière défaite des Grecs.

7. Détruite à la fin de la troisième guerre punique (146).

Mais l'Occident était trop étroit. Notre César à nous[1] disait naguère : *On ne peut travailler en grand que dans l'Orient.* César voulait pénétrer dans ce muet et mystérieux monde de la haute Asie, dompter les Parthes[2], et renouveler la conquête d'Alexandre[3]. Puis, recommençant les vieilles migrations du genre humain, il serait revenu par le Caucase, les Scythes[4], les Daces[5] et les Germains[6], qu'il aurait domptés sur sa route. Ainsi l'empire romain, fermé par l'Océan, embrassant dans son sein toute nation policée ou barbare, n'eût rien craint du dehors et n'eût plus été appelé vainement l'empire universel, éternel.

C'est au milieu de ces pensées qu'il fut arrêté par la mort.

1. Napoléon Ier.
2. Peuple guerrier qui habitait l'ancien pays des Perses et y avait fondé un grand royaume.
3. Alexandre avait conquis toute l'Asie jusqu'à l'Indus.
4. Peuple qui habitait la région qui s'étend au nord de la mer Noire et à l'est de la mer Caspienne (Russie, Sibérie, Tartarie).
5. Peuple qui habitait les monts Karpathes (aujourd'hui la Transylvanie).
6. Peuples qui habitaient l'Allemagne.

HISTOIRE DE FRANCE

L'*Histoire de France* est l'œuvre capitale de Michelet, elle a occupé presque toute sa vie. Il l'avait commencée en 1831, elle n'a été terminée qu'en 1867. Mais il n'y a pas travaillé sans interruption. Il n'avait voulu d'abord faire qu'une histoire de la France au moyen âge et s'était arrêté à la fin du règne de Louis XI. Dix ans plus tard, il reprit le récit au point où il l'avait laissé et le conduisit jusqu'en 1789. Dans l'intervalle, il avait écrit l'*Histoire de la Révolution*.

L'*Histoire de France* se divise donc en deux séries. La première, parue de 1833 à 1844, comprend les tomes I à VI ; elle était intitulée l'*Histoire de France jusqu'au* XVI*e siècle*. — La deuxième, parue de 1855 à 1867, comprend les tomes VII à XVII. Chaque volume de cette série a paru avec un titre spécial : VII. *Renaissance* ; — VIII. *Réforme ;* — IX. *Guerres de religion ;* — X. *La Ligue et Henri IV ;* — XI. *Henri IV et Richelieu ;* — XII. *Richelieu et la Fronde ;* — XIII. *Louis XIV et la Révocation de l'Édit de Nantes ;* — XIV. *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, etc.

Ces deux séries, composées à deux périodes différentes de la vie de l'auteur, diffèrent un peu par la méthode et le sentiment. Dans la première, Michelet avait cherché seulement à représenter ou, comme il disait, à « ressusciter » le passé de la France. Dans la seconde, il attaque les idées qu'il croit dangereuses, il est préoccupé de juger les événements autant que de les raconter. Mais tous les volumes, les derniers aussi bien que les premiers, reposent sur une longue étude des documents contemporains.

Michelet, dans la préface qu'il a mise en tête de l'édition de 1869, a expliqué lui-même ce qu'il avait voulu faire : « La France avait des annales et non point une histoire. Des

hommes éminents l'avaient étudiée surtout au point de vue politique... Le premier, je la vis comme une âme et une personne. » Les historiens de ce temps n'avaient pas songé à se servir des documents manuscrits. Michelet a profité de son séjour aux Archives pour travailler directement sur les pièces inédites ; il indiquait dans les notes de son livre plusieurs manuscrits qu'on a publiés plus tard : « Dans mes préfaces successives et dans mes éclaircissements, on pourra voir, de volume en volume, les fondements qui sont dessous, l'énorme base d'actes et de manuscrits, d'imprimés rares, etc., sur laquelle elle porte... Je croyais faire un abrégé de quelques volumes peut-être en quatre ans, en six ans. Mais on n'abrège que ce qui est bien connu. Et ni moi ni personne alors ne savions cette histoire. »

LES CELTES

Au commencement de l'Histoire de France Michelet décrit les peuples celtiques qui habitaient notre sol avant la conquête romaine. Il y a dans cette description quelques opinions hasardées que n'ont pas confirmées les travaux plus récents.

Le destin des races restées pures est de périr.

Le génie de nos Celtes, je parle surtout des Gaëls[1], est fort et fécond, et aussi fortement incliné à la matière, à la nature, au plaisir; la France en tient beaucoup : le *Vert galant*[2] est le roi national.

Ce génie matérialiste n'a pas permis aux Celtes de céder aisément aux droits qui ne se fondent que sur une idée. Le droit d'aînesse leur est odieux. Ce droit n'est autre originairement que l'indivisibilité du foyer sacré, la perpétuité du dieu paternel. Chez nos Celtes, les

1. Michelet distingue des Celtes, c'est-à-dire de l'ensemble des peuples de la Gaule, ceux qu'il appelle les Gaëls, c'est-à-dire les peuples de l'Est.

2. Henri IV.

parts sont égales entre les frères, comme également longues sont leurs épées[1]. Vous ne leur feriez pas entendre aisément qu'un seul doive posséder. Cela est plus aisé chez la race germanique, l'aîné pourra nourrir ses frères, et ils se tiendront contents de garder leur petite place à la table et au foyer fraternels.

Cette loi de succession égale impose à chaque génération une nécessité de partage, et change à chaque instant l'aspect de la propriété. Lorsque le possesseur commençait à bâtir, cultiver, améliorer, la mort l'emporte, divise, bouleverse, et c'est encore à recommencer. Le partage est aussi l'occasion d'une infinité de haines et de disputes. Ainsi cette loi de succession égale, qui, dans une société mûre et assise, fait aujourd'hui la beauté et la force de la France, c'était chez les populations barbares une cause continuelle de trouble, un obstacle invincible au progrès, une révolution éternelle. Les terres qui y étaient soumises sont restées longtemps à demi incultes et en pâturages.

De toutes les populations celtiques, la Bretagne[2] est la moins à plaindre, elle a été associée depuis longtemps à l'égalité. La France est un pays humain et généreux. — Les Kymrys de Galles[3] ont été, sous leurs Tudors[4] (depuis Henri VIII), admis à partager les droits de l'Angleterre. Toutefois, c'est dans des torrents de sang, c'est par le massacre des Bardes[5] que l'Angleterre préluda à cette heureuse fraternité. Elle est peut-être plus apparente que réelle.

1. Elles l'étaient également chez les peuples germaniques.

2. La Bretagne a été peuplée aux Ve et VIe siècles par des peuples celtiques venus d'Angleterre.

3. Le pays de Galles, à l'ouest de l'Angleterre.

4. Dynastie des rois d'Angleterre de 1485 à 1603.

5. Les bardes, poètes et chanteurs, excitaient les Gallois à la révolte; beaucoup furent massacrés pendant la conquête à la fin du XIIIe siècle.

Bizarre destinée du monde celtique! De ses deux moitiés, l'une, quoiqu'elle soit la moins malheureuse, périt, s'efface ou du moins perd sa langue, son costume et son caractère. Je parle des highlanders[1] de l'Écosse et des populations de Galles, Cornouailles[2] et Bretagne. C'est l'élément sérieux et moral de la race. Il semble mourant de tristesse, et bientôt éteint. L'autre, plein d'une vie, d'une sève indomptable, multiplie et croît en dépit de tout. On entend bien que je parle de l'Irlande.

L'Irlande! pauvre vieille aînée de la race celtique, si loin de la France, sa sœur, qui ne peut la défendre à travers les flots! L'*île des Saints, l'émeraude des mers*[3], la toute féconde Irlande, où les hommes poussent comme l'herbe, pour l'effroi de l'Angleterre, à qui chaque jour on vient dire : Ils sont encore un million de plus[4]! la patrie des poètes, des penseurs hardis, peuple de parole éclatante et d'épée rapide, qui conserve encore dans cette vieillesse du monde la puissance poétique. Les Anglais peuvent rire quand ils entendent, dans quelque obscure maison de leurs villes, la veuve irlandaise improviser le *coronach*[5] sur le corps de son époux. Pleurez, pauvre Irlande, et que la France pleure aussi, en voyant à Paris, sur la porte de la maison qui reçoit vos enfants, cette harpe[6] qui demande secours. Pleurons de ne pouvoir leur rendre le sang qu'ils ont versé pour nous; quatre cent mille Irlandais ont combattu en moins de deux siècles

1. Habitants des hautes terres Highlands), au nord de l'Écosse.

2. Presqu'île qui termine l'Angleterre au sud-ouest; elle est habitée par des Celtes.

3. L'Irlande a été surnommée l'île des Saints, à cause de ses moines missionnaires du VIe siècle; l'émeraude, à cause de ses prairies.

4. La population de l'Irlande a augmenté jusqu'à la grande famine de 1847; elle diminue depuis ce temps.

5. Lamentation qui se récite aux funérailles.

6. La harpe est l'instrument des chanteurs irlandais.

dans nos armées[1]. Les montagnards d'Écosse auront tout à l'heure disparu du monde. Les hautes terres se dépeuplent tous les jours[2]. Les grandes propriétés qui perdirent Rome ont aussi dévoré l'Écosse. Telle terre a quatre-vingt-seize milles[3] carrés, une autre vingt milles de long sur trois de large. Les Highlanders ne seront bientôt plus que dans l'histoire et dans Walter Scott[4]. On se met sur les portes à Edinburgh quand on voit passer le tartan[5] et la claymore[6]. Ils disparaissent, ils émigrent; la cornemuse ne fait plus entendre qu'un air dans les montagnes :

Nous ne reviendrons, reviendrons, reviendrons
Jamais.

LES CÉVENNES

Le tome II de l'Histoire de France commence par une longue description des provinces qui ont constitué le royaume de France. Cette revue géographique a été publiée à part sous le titre *Notre France*. On en trouvera de longs fragments dans les *Extraits historiques*.

D'Anduze[7], métropole des premières guerres cévenoles sous Louis XIII, ou bien encore d'Alais[8], des hauts fourneaux rougissants de la Grand'Combe[9], vous pouvez remonter au nord. Mais, soit que vous vous engagiez dans les défilés de la montagne par la rude route de la Lozère

1. Les Irlandais, étant catholiques, n'étaient pas admis dans les armées anglaises; beaucoup s'engageaient dans l'armée française.
2. Depuis que le pays a été mis en pâturage.
3. Il faut 3 milles pour faire 5 kilomètres.
4. Romancier écossais mort en 1832.
5. Manteau des highlanders.
6. Épée des highlanders.
7. Petite ville du Gard.
8. Dans le Gard, au nord-ouest de Nîmes.
9. Ville du Gard, dans les montagnes au nord-ouest de Nimes; il y a des mines de fer et de charbon.

qui met deux jours et une nuit pour vous descendre dans la sombre Mende[1] (un puits dans la montagne); soit que vous préfériez la montée plus facile d'Aubenas[2] qui mène en Vivarais[3], vous cheminez toujours sur la vieille terre de Languedoc[4]. La tragique histoire de la montagne et celle de la plaine restent pour toujours indissolublement liées l'une à l'autre.

Les Cévennes, qui suivent l'axe de la terre en s'inclinant de l'est à l'ouest, ne sont pas, comme les Pyrénées ou le Jura, une haute muraille dressée, il semble, pour garder la France, la bien fermer, chez elle, au midi et à l'est. Les Cévennes ne sont pour le pays ni un abri, ni une protection politique; elles sont pour la France, chose plus précieuse peut-être, ce que les Alpes sont pour l'Europe, une sorte de château d'eau qui verse aux vallées et aux plaines de l'Orient, de l'Occident et du Midi, la fraîcheur, la vie, la fertilité.

Cet immense théâtre, cette longue chaîne qui pousse ses racines au sud jusqu'aux Pyrénées, au nord jusqu'à la Bourgogne[5], verse de ses vieux cratères[6], aujourd'hui verdoyants, je ne sais combien de fleuves, la bénédiction de la France.

Des basses Cévennes, de l'Aigoual[7] (le Ruisselant), descendent pour le Midi altéré une multitude de sources, de *gardons*[8], de rivières, de petits fleuves; ils s'en

1. Chef-lieu de la Lozère, située dans une profonde vallée entourée de hautes montagnes.

2. Au centre de l'Ardèche.

3. Nom ancien de l'Ardèche; le pays dépendait de l'évêché de Viviers sur le Rhône.

4. On appelait Languedoc tout le pays entre les Cévennes et le Rhône.

5. Les Cévennes commencent au nord dans le Charolais et se prolongent jusqu'aux Corbières.

6. Les plus hautes montagnes des Cévennes sont d'anciens volcans.

7. Montagne entre la Lozère et le Gard.

8. Gard est le nom générique de plusieurs torrents, comme *gave* dans les Pyrénées.

Il faut s'associer, ici, aux ré-

vont tous en bas, séparés ou réunis, donner à boire à la plaine brûlante, adoucir l'amertume de ses étangs salés[1], remettre en mouvement ces eaux lourdes, tristes et mortes. Le Gard abreuve le vieux Languedoc en courant au Rhône; l'Hérault, le Vidourle[2], en allant se jeter à la mer. Ils traversent ces paysages bibliques, aussi âpres, plus purs que le Jourdain et le Cédron [3]!

A l'est, des montagnes brûlées[4] du Vivarais, entre ses villes qui semblent de fer ou de cuivre, tombent au Rhône : l'Ardèche, l'Erieu, l'Ouvèze.

A l'ouest, partent, pour arroser le midi et le centre de la France, le Tarn, mineur infatigable[5], le Lot et les deux grands voyageurs, la Loire et l'Allier, qui vont faire deux cents lieues ensemble pour porter leurs eaux à l'Océan. Quoi de plus grand! un sentiment de religion saisit l'âme.

Les romanciers de la vie bucolique, les Urfé[6], les Flo-

clamations persistantes des *bons Français* qui demandent aux touristes moutonniers de ne pas toujours reprendre le chemin de la Suisse, de réserver une portion de leurs vacances pour nos montagnes de France. Rien de plus beau que certaines parties des Cévennes dans leur grandeur sauvage. Dans la Lozère, le *Causse* du Méjan, les *Étroits* du Tarn, méritent à eux seuls le voyage. Le torrent, mineur éternel, est déjà descendu, se frayant sa route à travers les flancs de la montagne, — à cinq cents mètres de profondeur, plus bas que la *via Mala*. C'est une œuvre d'art gigantesque, saisissante.

(Note de Madame Michelet.)

1. La côte de la Méditerranée est bordée d'une ligne d'étangs salés.

2. Rivière du Gard.

3. Torrents de la Judée. Le paysage du Gard et de l'Ardèche est très semblable à celui de la Judée.

4. Anciens volcans.

5. Parfois vous faites la montée dans une paix profonde. Tout à coup, au tournant de la route, un pic isolé se dresse, et c'est l'enfer qui s'ouvre. Le tourbillon vous saisit, vous enserre, vous étourdit de vertige. Le postillon, prévoyant, a dû se lier fortement a son siège pour n'être point précipité aux abîmes. J'ai essuyé une de ces tourmentes en entrant dans la Haute-Loire, aux Pradelles, où voulut pourtant reposer Duguesclin.

(Note de Michelet.)

6. Honoré d'Urfé, auteur de l'*Astrée*, roman célèbre paru en 1610; la scène est placée dans le pays du Lignon.

rian[1] ont choisi pour théâtre de leurs bergeries amoureuses les versants de ces montagnes. L'Astrée, c'est le Forez, la Haute-Loire, et Némorin[2], c'est le Gardon. De tels lieux, un tel peuple pouvait inspirer mieux que ces pâles fictions. Monuments imposants des vieilles révolutions du globe, ils ne le sont pas moins des malheurs qui les ont frappés.

Rien, ici, n'affaiblit l'histoire. Les Pyrénées à leur saison, deviennent mondaines[3]; c'est un rendez-vous de malades, mais aussi de plaisirs. Rien ne trouble la solitude des Cévennes, rien n'efface le tragique souvenir du passé.

La réalité y est fort sérieuse et la nature sévère. Ces monts, bienfaiteurs de l'humanité, gardent pour eux l'inclémence des éléments. L'été, brûlant dans les gorges profondes, au fond des vieux cratères, appelle les orages, la grêle, la foudre; l'hiver est dur, cruel même, quand les neiges épaisses couvrent les vallées, effacent entièrement la trace des routes. Sur les plateaux soufflent les vents furieux. Le blé y fait un effort vertueux, mais inutile; il reste grêle et couché.

Cependant, sur ces hautes cimes balayées des ouragans, vivaient les populations du désert, séparées des mois entiers du reste du monde. Tribus de pasteurs et de tisserands de mœurs très pures, d'un caractère fort doux dans leur sauvagerie.

Ce n'était pas la vie inoccupée, ruminante et somnolente de l'homme d'Auvergne, qui passe ses journées

1. Florian (1755-1794), auteur de poésies pastorales.

2. *Estelle et Némorin* est le titre d'un roman pastoral qui se passe au bord du Gardon, c'était le pays natal de Florian.

3. Il va beaucoup de baigneurs aux stations des Pyrénées, Cauterets, Barèges, Bagnères.

d'hiver, couché dans l'étable, en compagnie de ses bœufs.

Dans les rudes Cévennes, tout le monde est éveillé et tout le monde travaille. Avant la dispersion, vous auriez vu l'enfant bien sérieux filer, de ses pauvres petites mains engourdies par le froid, la laine que sa mère avait cardée, que son père allait prendre pour en tisser les bures, les serges grossières que la Lozère expédiait en Allemagne, en Italie, dans le Levant. Sous les neiges, la famille avait de longues veillées pour écouter la Bible[1]. L'idylle, s'il y en avait, était celle de l'Ancien Testament, dans la mélancolie de Ruth et la gravité de Tobie.

LE BÉARN

Le morceau suivant est la description de l'ancienne province de Béarn qui forme une partie du département des Basses-Pyrénées.

Ce n'est ni de Saint-Jean-de-Luz, ni de Bayonne[2], assise au repos sur sa baie tranquille, que nous aurons la première vision des Pyrénées. On en est trop près. On les touche presque, mais on ne les voit pas.

De Pau[3], qui s'en éloigne, nous découvrirons au contraire à l'horizon leur vaste panorama. Grandiose dans la lumière du jour, le matin, aux premières lueurs de l'aube dont s'éclairent les glaciers, il devient fantastique.

Au premier plan, en contraste avec les monts sublimes

1. Il est resté dans les Cévennes un assez grand nombre de familles protestantes qui ont l'habitude de lire la Bible.

2. Les deux ports de la côte des Basses-Pyrénées.

3. Chef-lieu des Basses-Pyrénées.

des Pyrénées, les vignes du Jurançon, vin fin dont Henri IV[1] connut le goût avant celui du lait de sa mère[2].

Si vous arrivez à Pau un dimanche, vous verrez toute la population sur les places. L'Espagnol s'y mêle, pieds nus ou chaussé de spartilles[3], gravement drapé dans son manteau brun qui ne le quitte jamais. L'Espagnole, vêtue de rouge et de noir, suit, là-bas, la procession dans une dévotion à la sainte Thérèse[4]. — Vous reconnaîtrez bien vite le Béarnais à sa petite taille, à sa politesse excessive. Tous vous saluent, en Béarn. C'est toujours Henri IV[5] pour la parole vive, tous les dehors de l'amitié sans réalité (et pourtant sans fausseté), nulle grossièreté gasconne.

La femme est ici moins fine qu'à Bayonne, le pas est un peu plus lourd. Mais ce n'est pas à Pau qu'il faut chercher la vraie Béarnaise; vous la rencontrerez plutôt à l'entrée de la vallée d'Ossau[6], suivant l'étroit sentier sur son cheval, assise à la *Murillo*[7], avec le morceau de drap plié sur la tête pour coiffure. Cette figure sévère, affinée par la maigreur, ce vieux costume noir, quasi monastique, vous reculent de deux siècles. N'est-ce pas Jeanne d'Albret[8] chevauchant à travers son pauvre royaume de Navarre ?

La dynastie des vicomtes du Béarn a commencé au

1. On racontait que son grand-père lui avait fait boire du vin aussitôt après sa naissance.

2. Il fut nourri par sa mère, Jeanne d'Albret, reine de Navarre.

3. Sandales à semelles de corde.

4. Célèbre sainte espagnole du XVIe siècle, qui réforma l'ordre des Carmélites.

5. Il s'appelait lui-même le Béarnais.

6. Vallée qui remonte vers le pic du Midi.

7. Peintre espagnol du XVIIe siècle.

8. Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, était l'héritière des rois de Navarre; mais ce royaume avait été conquis presque tout entier par Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, en 1512; il n'en restait qu'un fragment au nord des Pyrénées.

xe siècle; ils se reconnaissaient vassaux immédiats des comtes de Gascogne, Gascons comme eux, mais avec plus de finesse. Le possesseur du Béarn au xve siècle est Jean d'Albret; son fils, en épousant Marguerite d'Alençon[1], grand'mère d'Henri IV, prépare la réunion de la Navarre à la couronne. Mais les villes, en se donnant au roi, entendaient bien continuer à vivre de leur vie indépendante. Le Béarnais, en vrai Gascon, trouva, pour les rassurer, le mot heureux que l'on sait et qui sauva tout : « Je ne donne pas le Béarn à la France, mais la France au Béarn. »

Il n'y aurait à redire aux Gascons-Béarnais que leur petite taille. Mais ces petits hommes noirs et brûlés, à méchantes mines, ont été les meilleurs marcheurs de l'Europe, pleins de feu, d'esprit, de ressources, d'une allure leste et vive qui tirait dix coups pour un seul, comme on le vit au xve siècle quand la France les mena en Italie[2].

Il fallait bien qu'ils fussent gens de ressources, ayant à courir le monde. Le droit d'aînesse régnait en Gascogne. L'aîné restait fièrement au castel, sur sa roche, sans vassal que lui-même et se servant par simplicité. Les cadets s'en allaient gaiement devant eux, tant que la terre s'étendait, bons piétons, comme on sait, allant à pied par goût tant qu'ils ne trouvaient pas un cheval, riches d'une épée de famille, d'un nom sonore et d'une cape[3] percée; du reste, nobles comme le roi, c'est-à-dire comme lui sans fiefs.

1. Sœur de François Ier. Michelet veut dire que ce mariage a établi des liens entre les familles de Navarre et de France. La Navarre a été réunie à la couronne par l'avènement d'Henri IV.

2. Dans les expéditions d'Italie, à la fin du xve siècle, une partie des fantassins du roi de France étaient des Gascons.

3. Manteau sans manches et muni d'un capuchon.

Ce portrait du Gascon du Midi, pour être vieux, n'est pas moins ressemblant. Il en reste quelque chose. Alors, aujourd'hui et toujours, ces gens ont exploité de préférence un fonds excellent, la simplicité et la pesanteur des hommes du Nord. Aussi, émigraient-ils volontiers. Ce n'était pas pour bâtir comme les Limousins, ni pour vendre comme les gens d'Auvergne. Les Gascons ne vendaient qu'eux-mêmes comme soldats, comme domestiques des princes; ils servaient pour devenir maîtres. Ne leur parlez pas d'être ouvriers ou marchands; ministres ou rois, à la bonne heure. En hommes honnêtes et modérés, un petit royaume leur suffirait. Tout le monde ne peut pas, comme le *meunier du moulin de Barbaste*[1], gagner Paris pour une messe.

MEURTRE DE THOMAS BECKET, ARCHEVÊQUE DE KENTERBURY (1170)

Le roi d'Angleterre était, au XIIe siècle, le plus absolu des souverains d'Europe; le clergé même, qui dans les autres royaumes était indépendant du roi, en Angleterre lui obéissait docilement. L'archevêque de Kenterbury, primat de l'Église d'Angleterre, fut le premier prélat qui osa résister au roi; Henri II irrité le fit assassiner.

Thomas Becket était, dit-on, fils d'une femme Sarrasine[2] qui avait suivi un Saxon[3] revenu de la Terre sainte. Sa mère semblait lui fermer les dignités de l'Église, et son père celles de l'État. Il ne pouvait rien attendre que du roi. L'angevin Henri, nouveau conquérant de l'Angle-

1. Sobriquet donné à Henri IV.
2. Musulmane.
3. L'Angleterre avait été occupée au VIe siècle par un peuple saxon venu d'Allemagne. Depuis la conquête par le duc de Normandie, les Saxons étaient presque tous des paysans.

terre[1], avait besoin de pareilles gens pour exécuter ses projets contre les barons. Il prit ce Thomas qui avait étudié le droit à Bologne[2] et aussi à Auxerre et qui était alors au service de l'archevêque de Kenterbury[3]. Becket devint le précepteur du fils, le chancelier du père. Comme tel, il soutenait âprement les droits du roi contre les barons, contre les évêques normands.

Henri voulait avoir l'Église dans sa main. Il fallait d'abord s'assurer de la tête, je veux dire de l'archevêché de Kenterbury. C'était presque un patriarcat, une papauté anglicane[4], une royauté ecclésiastique, indispensable pour compléter l'autre. Henri résolut de la prendre pour lui, en la donnant à un second lui-même, à son bon ami Becket, bien qu'il eût reçu seulement les premiers ordres, et ne fût aussi ni prêtre ni laïque, pour cela même propre à tout et prêt à tout.

Les archevêques de Kenterbury n'étaient pas seulement primats d'Angleterre; ils se trouvaient avoir en quelque sorte un caractère politique. Nous les trouvons presque toujours à la tête des résistances nationales, mais ce fut un matin une grande surprise pour le roi d'Angleterre d'apprendre que Thomas Becket, sa créature, son joyeux compagnon, prenait au sérieux sa nouvelle dignité. Le chancelier, le mondain, le courtisan, se ressouvint tout à coup qu'il était peuple. Le fils du Saxon redevint Saxon, et fit oublier sa mère sarrasine par sa sainteté. Il s'entoura des Saxons, des pauvres, des mendiants, revêtit leur habit grossier, mangea avec eux et comme eux. Désormais, il s'éloigna du roi, et rési-

1. Henri II était fils du comte d'Anjou et héritier de l'Angleterre par sa mère ; il lui avait fallu conquérir son royaume.

2. En Italie ; c'était la plus grande école de droit d'Europe.

3. Au sud-est de l'Angleterre.

4. L'archevêque était primat d'Angleterre.

gna le sceau[1]. Il y eut alors comme deux rois, et le roi des pauvres, qui siégeait à Kenterbury, ne fut pas le moins puissant. Henri en fut profondément blessé. Après avoir essayé vainement de la violence et de la séduction, il voulut la ruine et la mort de Thomas; il eut soif de son sang. Les gens zélés ne manquaient pas pour tâcher de satisfaire son envie. On essaya dès 1164. L'archevêque fut contraint, malade et faible encore, de se présenter devant la cour des barons et des évêques[2]. Le matin, il célébra l'office de saint Étienne, premier martyr[3], qui commence par ces mots : « Les princes se sont assis en conseil pour délibérer contre moi. » Puis il marcha courageusement et se présenta revêtu de ses habits pontificaux et portant sa grande croix d'argent. Cela embarrassa ses ennemis. Ils essayèrent en vain de lui arracher sa croix. Revenant aux formes juridiques, ils l'accusèrent d'avoir détourné les deniers publics, puis d'avoir célébré la messe sous l'invocation du diable : ils voulaient le déposer. On l'aurait alors tué en sûreté de conscience. Le roi attendait impatiemment. Les voies de faits commençaient déjà; quelques-uns rompaient des pailles[4] et les lui jetaient.

La fête de Noël approchait : Thomas Becket, qui était en France, voulait à tout prix célébrer dans son église la naissance du Sauveur...

Quelques-uns des chevaliers de l'escorte du roi formèrent un complot pour tuer l'archevêque.

Les conjurés partis à différentes heures et de ports dif-

1. Le sceau ou cachet du roi qui servait à garantir les actes royaux ; le chancelier était chargé de le garder.

2. C'était cette assemblée qui jugeait les grands personnages.

3. Premier martyr du christianisme, l'un des sept diacres, fut lapidé par les Juifs.

4. En signe de défi.

férents, arrivèrent tous en même temps à Saltwerde. Renouf de Broc leur amena un grand nombre de soldats. « Voilà donc que le cinquième jour après Noël, comme l'archevêque était vers onze heures dans sa chambre et que quelques clercs et moines y traitaient d'affaires avec lui, entrèrent les quatre satellites. Salués par ceux qui étaient assis près de la porte, ils leur rendent le salut, mais à voix basse, et parviennent jusqu'à l'archevêque; ils s'assoient à terre devant ses pieds, sans le saluer ni en leur nom, ni au nom du roi. Ils se tenaient en silence; le Christ du Seigneur se taisait aussi. »

Enfin Renaud Fils-d'Ours prit la parole : « Nous t'apportons d'outre-mer des ordres du roi. Nous voulons savoir si tu aimes mieux les entendre en public ou en particulier. » Le saint fit sortir les siens; mais celui qui gardait la porte la laissa ouverte, pour que du dehors on pût tout voir. Quand Renaud lui eut communiqué les ordres, et qu'il vit bien qu'il n'avait rien de pacifique à attendre, il fit rentrer tout le monde et leur dit : « Seigneurs, vous pouvez parler devant ceux-ci. »

Les Normands prétendirent alors que le roi Henri lui envoyait l'ordre de faire serment au jeune roi, et lui reprochèrent d'être coupable de lèse-majesté. Ils auraient voulu le prendre subtilement par ces paroles, et à chaque instant ils s'embarrassaient dans les leurs. » Ils se levèrent en furieux, agitant leurs bras, et tordant leurs gants. Puis s'adressant aux assistants, ils leur dirent : « Au nom du roi, vous nous répondez de cet homme, pour le représenter en temps et lieu. — Eh quoi ! dit l'archevêque, croiriez-vous que je veux m'échapper? je ne fuirais ni pour le roi, ni pour aucun homme vivant. — Tu as raison, dit l'un des Normands, Dieu aidant, tu n'échapperas pas. »

Ils partirent en tumulte avec de grandes menaces. La porte fut fermée aussitôt derrière les conjurés; Renaud s'arma devant l'avant-cour, et prenant une hache des mains d'un charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie; il ne voulut point, et on allait l'y entraîner de force, quand un des assistants fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église, » dit l'archevêque; et faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille entr'ouverte.

Quand il entra dans l'église, il vit les clercs[1] en rumeur qui fermaient les verrous des portes : « Au nom de votre vœu d'obéissance, s'écria-t-il, nous vous défendons de fermer la porte. Il ne convient pas de faire de l'église une bastille[2]. » Puis il fit entrer ceux des siens qui étaient restés dehors.

A peine il avait le pied sur les marches de l'autel, que Renaud Fils-d'Ours parut à l'autre bout de l'église revêtu de sa cotte de mailles[3], tenant à sa main sa large épée à deux tranchants, et criant : « A moi, à moi, loyaux servants du roi ! » Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds et brandissant leurs épées. Une voix cria : « Où est le traître ? » Becket ne répondit rien. « Où est l'archevêque ? — Le voici, répondit Becket, mais il n'y a pas de traître ici; que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement ? Quel est votre dessein ? — Que tu meures. —

1. Ecclésiastiques.
2. Une forteresse.
3. Armure faite de mailles de fer.

Je m'y résigne; vous ne me verrez point fuir devant vos épées; mais au nom de Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons, clerc ou laïque, grand ou petit. » Dans ce moment il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis, ou tu es mort. » Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point, et les contraindrait à exécuter sur la place même leurs intentions ou leurs ordres.

Renaud dit : « Tu es mort. » — Puis il leva son épée, et d'un même coup de revers trancha la main d'un moine Saxon appelé Edward Cryn, et blessa Becket à la tête. Un second coup, porté par un autre Normand, le renversa la face contre terre, et fut asséné avec une telle violence que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes, appelé Guillaume Mautrait, poussa du pied le cadavre immobile, en disant : « Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais. »

Il disait en s'en allant : « Il a voulu être roi, et plus que roi, eh bien! qu'il soit roi maintenant! » Et au milieu de ces bravades, ils n'étaient pas rassurés. L'un d'eux rentra dans l'église, pour voir s'il était bien mort; il lui plongea encore son épée dans la tête, et fit jaillir la cervelle. Il ne pouvait le tuer assez à son gré.

DÉVOTION DE SAINT LOUIS. — SES DERNIÈRES PAROLES

Saint Louis, le roi le plus pieux du moyen âge, a fait deux croisades, 1248-1270. Il fut fait prisonnier dans la première et mourut au commencement de la seconde.

Les revers de la croisade, les scandales dont le siècle

abondait, les doutes qui s'élevaient de toutes parts, l'enfonçaient d'autant plus dans la vie intérieure. Cette âme tendre et pieuse, blessée au dehors dans tous ses amours, se retirait au dedans et cherchait en soi. La lecture et la contemplation devinrent toute sa vie. Il se mit à lire l'Écriture et les Pères, surtout saint Augustin. Il fit copier des manuscrits, se forma une bibliothèque : c'est de ce faible commencement que la Bibliothèque royale[1] devait sortir. Il se faisait faire des lectures pieuses pendant le repas, et le soir au moment de s'endormir. Il ne pouvait rassasier son cœur d'oraisons et de prières. Il restait souvent si longtemps prosterné, qu'en se relevant, dit l'historien, il était saisi de vertige et disait tout bas aux chambellans : « Où suis-je ? » Il craignait d'être entendu de ses chevaliers.

Ces pieuses larmes, ces mystiques extases, ces mystères de l'amour divin, tout cela est dans la merveilleuse petite église de saint Louis, dans la sainte Chapelle[2]. Église toute mystique, tout arabe d'architecture, qu'il fit bâtir au retour de la croisade par Eudes de Montreuil, qu'il y avait mené avec lui. Un monde de religion et de poésie, tout un Orient chrétien est en ces vitraux, dans cette fragile et précieuse peinture. Mais la chapelle n'était pas encore assez retirée, et pas même Vincennes[3], dans ses bois alors si profonds. Il lui fallait la Thébaïde[4] de Fontainebleau[5], ses déserts de grès et de silex, cette dure et pénitente nature, ces rocs retentissants, pleins d'apparitions et de légendes. Il y bâtit un ermitage

1. Aujourd'hui Bibliothèque nationale, la plus riche d'Europe.

2. Bâtie, par ordre de saint Louis, à côté de son palais, au milieu de l'île de la Cité à Paris.

3. Le château de Vincennes, à l'est de Paris, bâti sous Philippe-Auguste, était devenu la résidence favorite des rois de France.

4. Désert près de Thèbes, dans la haute Égypte, où se réfugiaient les solitaires chrétiens au IVe siècle.

5. A 60 kil. au sud-est de Paris.

dont les murs ont servi de base à ce bizarre labyrinthe, à ce sombre palais de volupté, de crime et de caprice, où triomphe encore la fantaisie italienne des Valois [1].

Saint Louis avait élevé la sainte Chapelle pour recevoir la sainte couronne d'épines [2] venue de Constantinople. Aux jours solennels, il la tirait lui-même de la châsse et la montrait au peuple. A son insu, il habituait le peuple à voir le roi se passer des prêtres. Ainsi David [3] prenait lui-même sur la table les pains de proposition [4]. On montre encore, au midi de la petite église, une étroite cellule qu'on croit avoir été l'oratoire de saint Louis.

Dans cette dernière nuit, il voulut être tiré de son lit et étendu sur la cendre. Il y mourut, tenant toujours les bras en croix. « Et le jour le lundi, li benoiez [5] rois tendi ses mains jointes au ciel, et dist : Biau sire Diex, aies merci de ce peuple qui ici demeure, et le condui en son pais, que il ne chiée [6] en la main de ses anemis, et que il ne soit contreint renier ton saint nom. »

« En la nuit devant le jour que il trépassast, endementières (tandis) que il se reposoit, il soupira et dit bassement : « O Jérusalem ! ô Jérusalem ! » [7]

LES CATHÉDRALES DU MOYEN AGE

Michelet a voulu faire comprendre la place que les grandes églises tenaient au moyen âge dans la vie du peuple.

L'église était au moyen âge le domicile du peuple. La

1. Le château de Fontainebleau, bâti sous François Ier et ses successeurs au XVIe siècle.
2. La couronne qui avait été posée sur la tête du Christ.
3. Roi juif, qui établit sa capitale à Jérusalem.
4. Pains sacrés que l'on offrait à Dieu le matin de chaque sabbat, sur la table d'or, dans le saint lieu.
5. Bénit.
6. Tombe.
7. Citation de Joinville, ami de saint Louis, qui a écrit sa vie.

maison de l'homme, cette misérable masure où il revenait le soir, n'était qu'un abri momentané. Il n'y avait qu'une maison, à vrai dire, la maison de Dieu. Ce n'est pas en vain que l'église avait droit d'asile [1] ; c'était alors l'asile universel, la vie sociale s'y était réfugiée tout entière. L'homme y priait, la commune y délibérait, la cloche était la voix de la cité. Elle appelait aux travaux des champs, aux affaires civiles, quelquefois aux batailles de la liberté. En Italie, c'est dans les églises que le peuple souverain s'assemblait. C'est à Saint-Marc [2] que les députés de l'Europe vinrent demander une flotte pour la quatrième croisade [3]. Le commerce se faisait autour des églises : les pèlerinages étaient des foires. Les marchandises étaient bénies. Les animaux, comme aujourd'hui encore à Naples, étaient amenés à la bénédiction ; l'Église ne la refusait point ; elle laissait *approcher ces petits*. Naguère, à Paris, les jambons de Pâques étaient vendus au parvis Notre-Dame [4], et chacun, en les emportant, les faisait bénir. Autrefois, on faisait mieux ; on mangeait dans l'église même, et après le repas venait la danse. L'Église se prêtait à ces joies enfantines.

Le culte était un dialogue tendre entre Dieu, l'Église et le peuple, exprimant la même pensée. Elle et lui, sur un ton grave et passionné tour à tour, mêlaient la vieille langue sacrée et la langue du peuple. La solennité des prières était rompue, dramatisée de chants pathétiques, comme ce dialogue des vierges folles et des vierges sages qui nous a été conservé. Le peuple élevait la voix, non

1. On n'avait pas le droit de prendre les criminels qui s'y réfugiaient.
2. Principale église de Venise.
3. La croisade contre Constantinople (1202) fut faite avec des navires vénitiens.
4. Place devant l'église Notre-Dame.

pas le peuple fictif qui parle dans le chœur, mais le vrai peuple venu du dehors, lorsqu'il entrait, innombrable, tumultueux, par tous les vomitoires de la cathédrale, avec sa grande voix confuse, géant enfant, comme le saint Christophe de la légende[1], brut, ignorant, passionné, mais docile, implorant l'initiation, demandant à porter le Christ sur ses épaules colossales. Il entrait, amenant dans l'église le hideux dragon du péché[2]; il le traînait, soûlé de victuailles, aux pieds du Sauveur, sous le coup de la prière qui doit l'immoler. Quelquefois aussi, reconnaissant que la bestialité était en lui-même, il exposait dans des extravagances symboliques sa misère, son infirmité. C'est ce qu'on appelait la fête des fous. Cette imitation de l'orgie païenne, tolérée par le christianisme, comme l'adieu de l'homme à la sensualité qu'il abjurait, se reproduisait aux fêtes de l'enfance du Christ, à la Circoncision, aux Rois, aux Saint-Innocents, et aussi aux jours où l'humanité, sauvée du démon, tombait dans l'ivresse de la joie, à Noël et à Pâques. Le clergé lui-même y prenait part. Ici les chanoines jouaient à la balle dans l'église, là on traînait outrageusement l'odieux hareng du carême[3]. La bête comme l'homme était réhabilitée. L'humble témoin de la naissance du Sauveur, le fidèle animal qui de son haleine le réchauffa tout petit dans la crèche, qui le porta avec sa mère en Égypte, qui l'amena triomphant dans Jérusalem[4], il avait sa part de la joie. Sobriété, patience, ferme résignation, le moyen âge distinguait en l'âne je ne sais combien de vertus chrétiennes. Pourquoi eût-on rougi de lui? Le Sauveur

1. La légende représente saint Christophe comme un bon géant qui a porté Jésus-Christ enfant sur ses épaules.

2. Le dragon, monstre imaginaire, était le symbole du mal.

3. Pendant le carême il était défendu de manger de la viande, on se nourrissait surtout de harengs secs.

4. L'âne.

[illegible] Tout n'est-il pas permis à l'enfant? Plus tard l'Église impose silence et [illegible]. Mais aux premiers siècles du moyen âge, l'Église s'affranchit si peu de ces fêtes populaires, elle en reproduisait sur ses [illegible] les traits les plus naïfs.

[illegible] de [illegible] pour [illegible] de [illegible] et de [illegible], [illegible] d'une [illegible].

A l'intérieur des [illegible] [illegible] dans les [illegible] de [illegible] les [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible]

faite pour embrasser et contenir le tonnerre de la voix du peuple. Elle est veuve, elle est vide, l'église. Son profond symbolisme, qui parlait alors si haut, il est devenu muet. C'est maintenant un objet de curiosité scientifique, d'explications philosophiques, d'interprétations alexandrines. L'église est un musée gothique que visitent les habiles ; ils tournent autour, regardent irrévérencieusement et louent au lieu de prier. Encore savent-ils bien ce qu'ils louent ? Ce qui trouve grâce devant eux, ce qui leur plaît dans l'église, ce n'est pas l'église elle-même, ce sera le travail délicat de ses ornements, la frange de son manteau, sa dentelle de pierre, quelque ouvrage laborieux et subtil du gothique en décadence.

Il y a ici quelque chose de grand, quel que soit le sort de telle ou telle religion. L'avenir du christianisme n'y fait rien. Touchons ces pierres avec précaution, marchons légèrement sur ces dalles. Un grand mystère s'est passé ici. Je n'y vois plus que la mort, et je suis tenté de pleurer. Le moyen âge, la France du moyen âge, ont exprimé dans l'architecture leur plus intime pensée. Les cathédrales de Paris, de Saint-Denis[1], de Reims[2], en disent plus que de longs récits. La pierre s'anime et se spiritualise sous l'ardente et sévère main de l'artiste. L'artiste en fait jaillir la vie. Il est fort bien nommé au moyen âge « le maître des pierres vives » *magister de vivis lapidibus*[3].

1. Au nord de Paris ; c'est là que les rois de France étaient enterrés.
2. En Champagne.
3. Surnom d'un des architectes que Ludovic Sforza fit venir d'Allemagne pour fermer les voûtes de la cathédrale de Milan.
(Note de Michelet.)

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. — SAINT DOMINIQUE

A la fin du XIIe siècle les hérétiques étaient devenus si nombreux, que le midi de la France et l'Italie commençaient à ne plus obéir au clergé catholique. Alors deux saints, un Espagnol, Dominique, un Italien, François, fondèrent deux nouveaux ordres religieux pour lutter contre l'hérésie.

Les ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, sur lesquels le pape essaya de soutenir l'Église en ruine, eurent une mission commune, la prédication. Le premier âge des monastères, l'âge du travail et de la culture, où les bénédictins[1] avaient défriché la terre et l'esprit des barbares, cet âge était passé. Celui des prédicateurs de la croisade, des moines de Cîteaux et de Clairvaux[2], avait fini avec la croisade. Au temps de Grégoire VII[3], l'Église avait déjà été sauvée par les moines auxiliaires de la papauté. Mais les moines sédentaires et reclus ne servaient plus guère, lorsque les hérétiques couraient le monde pour répandre leurs doctrines. Contre de tels prêcheurs, l'Église eut ses *prêcheurs*, c'est le nom même de l'ordre de Saint-Dominique. Le monde venait moins à elle, elle alla à lui. Le tiers ordre[4] de Saint-Dominique et de Saint-François reçut une foule d'hommes qui ne pouvaient quitter le siècle, et cherchaient à accorder les devoirs du monde et la perfection monastique. Saint Louis et sa mère appartenaient au tiers ordre de Saint-François.

1. [illegible]

2. [illegible]

3. [illegible] l'empereur d'Allemagne Henri IV [illegible].

4. On appelait ainsi les laïques qui se faisaient affilier à un ordre sans prendre l'habit religieux.

Telle fut l'influence commune des deux ordres. Toutefois, ils eurent, dans cette ressemblance, un caractère divers. Celui de Saint-Dominique, fondé par un esprit austère, par un gentilhomme espagnol né sous l'inspiration sanguinaire de Cîteaux, au milieu de la croisade de Languedoc[1], s'arrêta de bonne heure dans la carrière mystique et n'eut ni la fougue ni les écarts de l'ordre de Saint-François. Il fut le principal auxiliaire des papes jusqu'à la fondation des jésuites[2]. Les dominicains furent chargés de régler et de réprimer. Ils eurent l'inquisition[3] et l'enseignement de la théologie dans l'enceinte même du palais pontifical. Pendant que les franciscains couraient le monde, l'agitant des transports de l'amour mystique, le sombre esprit de Saint-Dominique s'enferma au sacré palais de Latran[4], aux voûtes granitiques de l'Escurial[5].

L'ordre de Saint-François fut moins embarrassé; il se lança tête baissée dans l'amour de Dieu; il s'écria, comme plus tard Luther : « Périsse la loi, vive la grâce ! » Le fondateur de cet ordre vagabond fut un marchand ou colporteur d'Assise[6]. On appelait cet Italien *François*, parce qu'en effet il ne parlait guère que *français*. « C'était dit son biographe, dans sa première jeunesse, un homme de vanité, un bouffon, un farceur, un chanteur; léger, prodigue, hardi... Tête ronde, front petit, yeux noirs et sans malice, sourcils droits, nez droit et fin, oreilles petites et comme dressées, langue aiguë et ardente, voix véhé-

1. La croisade prêchée par le pape contre les hérétiques albigeois en 1208.

2. L'ordre des jésuites fut fondé par saint Ignace de Loyola en 1534.

3. Tribunal chargé de faire l'*enquête* contre les gens soupçonnés d'hérésie.

4. Palais des papes à Rome.

5. Palais et monastère près de Madrid, fondés par Philippe II au XVIe siècle.

6. Dans l'Italie centrale, près de Pérouse.

mente et douce; dents serrées, blanches, égales; lèvres minces, barbe rare, col grêle, bras courts, doigts longs, ongles longs, jambe maigre, pied petit, de chair peu ou point. » Il avait vingt-cinq ans, lorsqu'une vision le convertit. Il monte à cheval, va vendre ses étoffes à Foligno, en rapporte le prix à un vieux prêtre et, sur son refus, jette l'argent par la croisée. Il veut du moins rester avec le prêtre, mais son père le poursuit; il se sauve, vit un mois dans un trou; son père le rattrape, le charge de coups; le peuple le poursuit à coups de pierres. Les siens l'obligent de renoncer juridiquement à tout son bien en présence de l'évêque. C'était sa plus grande joie; il rend à son père tous ses habits, sans garder même un caleçon: l'évêque lui jette son manteau.

Le voilà lancé sur la terre; il parcourt les forêts en chantant les louanges du Créateur. Des voleurs l'arrêtent et lui demandent qui il est : « Je suis, dit-il, le héraut qui proclame le grand roi. » Ils le plongent dans une fondrière de neige; nouvelle joie pour le saint; il s'en tire et poursuit sa route. Les oiseaux chantent avec lui; il les prêche, ils écoutent : « Oiseaux mes frères, disait-il, n'aimez-vous pas votre Créateur, qui vous donne ailes et plumes et tout ce qu'il vous faut? » Puis, satisfait de leur docilité, il les bénit et leur permet de s'envoler. Il exhortait ainsi toutes les créatures à louer et remercier Dieu. Il les aimait, sympathisait avec elles; il sauvait, quand il pouvait, le lièvre poursuivi par les chasseurs et vendait son manteau pour racheter un agneau de la boucherie. La nature morte elle-même, il l'embrassait dans son immense charité. Moissons, vignes, bois, pierres, il fraternisait avec eux tous et les appelait tous à l'amour divin.

Cependant un pauvre idiot d'Assise s'attacha à lui,

puis un riche marchand laissa tout pour le suivre. Ces premiers franciscains et ceux qui se joignirent à eux donnèrent d'abord dans des austérités forcenées, comparables à celles des faquirs de l'Inde[1], se pendant à des cordes, se serrant de chaînes de fer et d'entraves de bois. Puis, quand ils eurent un peu calmé cette soif de douleur, saint François chercha longtemps en lui-même lequel valait mieux de la prière ou de la prédication. Il y serait encore, s'il ne se fût avisé de consulter Sainte-Claire et le frère Sylvestre ; ils le décidèrent pour la prédication. Dès lors, il n'hésita plus, se ceignit les reins d'une corde et partit pour Rome. « Tel fut son transport, dit le biographe, quand il parut devant le pape, qu'il pouvait à peine contenir ses pieds et tressaillait comme s'il eût dansé. » Les politiques de la cour de Rome le rebutèrent d'abord ; puis le pape réfléchit et l'autorisa. Il demandait pour grâce unique de prêcher, de mendier, de n'avoir rien au monde, sauf une pauvre église de Sainte-Marie des Anges, dans le petit champ de la *Portioncule*[2], qu'il rebâtit de ce qu'on lui donnait. Cela fait, il partagea le monde à ses compagnons, gardant pour lui l'Égypte où il espérait le martyre ; mais il eut beau faire, le sultan s'obstina à le renvoyer.

Tels furent les progrès du nouvel ordre, qu'en 1219 saint François réunit cinq mille franciscains en Italie, et il y en avait dans tout le monde.

1. Religieux hindous qui se torturent volontairement par dévotion.

2. Dans l'Italie centrale.

JEAN SANS PEUR

Le roi de France Charles VI était fou. Les princes de sa famille exercèrent le pouvoir à sa place, puis se disputèrent à qui aurait la suprématie. Il se forma deux partis : des Armagnacs, parti de Louis d'Orléans, frère du roi ; des Bourguignons, parti de Jean sans Peur duc de Bourgogne, cousin du roi. Les guerres civiles entre les Armagnacs et les Bourguignons commencèrent lorsque Jean sans Peur fit assassiner le duc d'Orléans en 1406.

L'étranger qui visite la silencieuse Vérone[1] et les tombeaux de la Scala[2] découvre dans un coin une lourde tombe sans nom. C'est, selon toute apparence, la tombe de l'*assassiné*. A côté s'élève un somptueux monument, à triple étage de statues, et par-dessus ce monument, sur la tête des saints et des prophètes, plane un cavalier de marbre. C'est la statue de l'assassin. Un signore de la Scala tua son frère dans la rue en plein jour : il lui succéda. Cela ne produisit, ce semble, ni étonnement, ni trouble. Le meurtrier régna doucement pendant seize années ; et alors, sentant sa fin venir, il donna ordre à ses affaires, fit encore étrangler un de ses frères qu'il tenait prisonnier et laissa la seigneurie de Vérone à son bâtard, comme tout bon père de famille laisse son bien à son fils.

Les choses ne se passèrent pas ainsi en France à la mort du duc d'Orléans. La France n'en prit pas si aisément son parti. S'il n'eut pas un tombeau de pierre, il en eut un dans les cœurs. Tout le pays sentit le coup et en

1. Ville de la Vénétie, au nord-est de l'Italie.

2. Les seigneurs de la Scala ont été au XIVe siècle seigneurs de Vérone

fut profondément remué, et l'État, et la famille, et chaque homme, jusqu'aux entrailles.

Mais où se livra surtout le grand combat? Là même d'où partit le crime, au cœur du meurtrier. Le lendemain au matin, lorsque tous les parents du mort allèrent aux Blancs-Manteaux[1] visiter le corps et lui donner l'eau bénite, le duc de Bourgogne qualifia lui-même l'acte selon la vérité : « Jamais plus méchant et plus traître meurtre n'a été commis en ce royaume. » Le vendredi, au convoi, il tenait un des coins du drap mortuaire et pleurait comme les autres, plus que tous les autres sans doute, et non moins sincèrement. Il n'y avait pas là d'hypocrisie. La nature humaine est ainsi faite. Nul doute que le meurtrier n'eût voulu alors ressusciter le mort au prix de sa vie. Mais cela n'était pas en lui. Il fallait qu'il traînât à jamais ce fardeau, qu'à jamais il portât ce pesant drap mortuaire.

L'orgueil d'abord tua le remords. Il se souvint qu'il était puissant, qu'il n'y avait pas de juge pour lui. Il s'endurcit.

Il osa venir au conseil. Il en trouva la porte fermée; le duc de Berri[2] le retint en lui disant doucement qu'on ne l'y verrait pas avec plaisir. A quoi le coupable répondit, avec le masque d'airain qu'il s'était décidé à prendre : « Je m'en passerai volontiers, monsieur; qu'on n'accuse personne de la mort du duc d'Orléans; ce qui s'est fait, c'est moi qui l'ai fait faire. »

Avec ce beau semblant d'audace, le duc de Bourgogne n'était pas rassuré. Il retourna à son hôtel, monta à cheval et galopa sans s'arrêter jusqu'en Flandre[3]. Dès qu'on sut qu'il fuyait, on le poursuivit; cent vingt cheva-

1. Couvent dans le quartier du Marais, à l'est de Paris.
2. Son oncle, oncle du roi.
3. La Flandre appartenait au duc de Bourgogne depuis 1384.

liers du duc d'Orléans coururent après lui. Mais il n'y avait pas moyen de l'atteindre : à une heure il était déjà à Bapaume[1].

Il avait échappé à ses ennemis, non à lui-même. A peine arrivé à Lille[2], il convoqua ses barons, ses prêtres. Ils lui prouvèrent invinciblement qu'il n'avait fait que son devoir, qu'il avait sauvé le roi et le royaume. Il reprit courage, rassembla les états de Flandre, d'Artois, ceux de Lille et de Douai, et leur en fit répéter autant. Il le fit dire, prêcher, écrire, et ces écrits furent répandus partout, tant il sentait le besoin de mettre son crime en commun avec ses sujets, de se faire donner par eux l'approbation qu'il ne pouvait plus se donner lui-même, d'étouffer sous la voix du peuple la voix de son cœur.

Il revint pourtant à Paris malgré les plus expresses défenses, entouré d'hommes d'armes, et fit mettre sur la porte de son hôtel deux fers de lance, l'un affilé, l'autre émoussé, pour dire qu'il était prêt à la guerre et à la paix, qu'il combattrait aux armes courtoises ou, si l'on aimait mieux, à mort.

En entrant dans la ville où l'acte avait été commis, il ne pouvait s'empêcher de trembler. Il alla droit à son hôtel, fit camper toutes ses troupes autour. Mais son hôtel ne lui semblait pas sûr. Il fallut, pour calmer son imagination, que dans son hôtel même on lui bâtit une chambre tout en pierres de taille et forte comme une tour. Pendant que ses maçons travaillaient à défendre le corps, ses théologiens faisaient ce qu'ils pouvaient pour cuirasser l'âme. Déjà il avait les certificats de ses docteurs de Flandre; mais il voulait celui de l'Université[3],

1. Dans l'Artois, qui dépendait alors de la Flandre.
2. Capitale de la Flandre du sud.
3. L'Université de Paris; la principale Faculté était celle de théologie.

une bonne justification solennelle en présence du roi, des princes, du peuple, qui approuveraient au moins par leur silence. Il fallait que le monde entier suât à laver cette ache.

La mort d'un homme est un événement immense lorsqu'elle arrive par un crime; c'est un fait terrible sur lequel les sociétés ne doivent se résigner jamais.

CAPTIVITÉ DE CHARLES D'ORLÉANS

Le roi d'Angleterre Henri V profita des guerres civiles pour envahir la France. L'armée qui marcha contre lui fut détruite à Azincourt ; le duc d'Orléans, Charles, fils de Louis, fut emmené prisonnier en Angleterre.

Le duc, qu'on retira vivant de dessous les morts, prit avec les autres prisonniers le chemin de Calais[1], de l'Angleterre.

Le roi ordonna dans une halte qu'on envoyât du pain et du vin au duc d'Orléans, et comme on vint lui dire que le prisonnier ne prenait rien, il y alla, et lui dit : « Beau cousin, comment vous va ? — Bien, Monseigneur. — D'où vient que vous ne voulez ni boire ni manger. — Il est vrai, je jeûne. »

Sa captivité dura presque autant que sa vie. Tant que les Anglais purent croire qu'il avait chance d'arriver au trône, ils ne voulurent jamais lui permettre de se racheter. Placé d'abord dans le château de Windsor[2] avec ses compagnons, il en fut bientôt séparé pour être renfermé dans la prison de Pomfret[3], sombre et sinistre

1. Calais, sur la mer du Nord, appartenait alors au roi d'Angleterre.

2. A l'ouest de Londres

3. Au nord de l'Angleterre.

prison, qui n'avait pas coutume de rendre ceux qu'elle recevait : témoin Richard II [1].

Il y passa de longues années, traité honorablement, sévèrement, sans compagnie, sans distraction; tout au plus la chasse au faucon, chasse de dames, qui se faisait ordinairement à pied et presque sans changer de place. C'était un triste amusement dans ce pays d'ennui et de brouillard, où il ne faut pas moins que toutes les agitations de la vie sociale et les plus violents exercices, pour faire oublier la monotonie d'un sol sans accident, d'un climat sans saison, d'un ciel sans soleil. Mais les Anglais eurent beau faire, il y eut toujours un rayon du soleil de France dans cette tour de Pomfret. Les chansons les plus françaises que nous ayons y furent écrites par Charles d'Orléans. Notre Béranger [2] du xve siècle, tenu si longtemps en cage, n'en chanta que mieux.

C'est un Béranger un peu faible, peut-être; toujours bienveillant, aimable, gracieux; une douce gaieté qui ne passe jamais le sourire, et ce sourire est près des larmes. On dirait que c'est pour cela que ces pièces sont si petites; souvent il s'arrête à temps, sentant les larmes venir... Viennent-elles, elles ne durent guère, pas plus qu'une ondée d'avril.

Le plus souvent, c'est, en effet, un chant d'avril et d'alouette. La voix n'est ni forte ni soutenue, ni profondément passionnée. C'est l'alouette, rien de plus. Ce n'est pas le rossignol. Il y a pourtant un vif mouvement de passion dans les vers suivants :

> Dieu ! qu'il la fait bon regarder,
> La gracieuse, bonne et belle !

1. Roi d'Angleterre en 1399, détrôné par son cousin Henri de Lancastre (Henri IV).

2. Béranger (1780-1857), auteur de chansons très connues.

. . . . . .
Qui se pourroit d'elle lasser ?
Tous les jours sa beauté se renouvelle.
Dieu ! qu'il la fait bon regarder.

La gracieuse, bonne et belle !
Par déçà, ni délà la mer,
Ne sçays dame ni demoyselle
Qui soit en tout bien parfait telle.
C'est un songe que d'y penser !
Dieu ! qu'il la fait bon regarder.

Telle fut en général notre primitive et naturelle France, un peu légère peut-être pour le sérieux d'aujourd'hui. Telle elle fut en poésie comme elle est en vins, en femmes. Ceux de nos vins que le monde aime et recherche comme français[1] ne sont, il est vrai, qu'un souffle, mais c'est un souffle d'esprit. La beauté française, non plus, n'est pas facile à bien saisir, ce n'est ni le beau sang anglais, ni la régularité italienne; quoi donc? le mouvement, la grâce, le je ne sais quoi, tous les jolis riens. Autre temps, autre poésie. N'importe; celle-là subsiste, rien en ce genre ne l'a surpassée. Naguère encore, lorsque ces chants étaient oubliés eux-mêmes, il a suffi, pour nous ravir, d'une faible imitation, d'un infidèle et lointain écho.

Quelque blasés que vous soyez par tant de livres et d'événements, quelque préoccupés des profondes littératures des nations étrangères, de leur puissante musique, gardez, Français d'aujourd'hui, gardez toujours bon souvenir à ces aimables poésies, à ces doux chants de vos pères dans lesquels ils ont exprimé leurs joies, leurs amours, à ces chants qui touchèrent le cœur de vos mères et dont vous-mêmes êtes nés...

Je me suis écarté, ce semble; mais je devais ceci au

1. Le vin de Champagne.

poète, au prisonnier. Je devais, après cet immense malheur, dire aussi que les vaincus étaient moins dignes de mépris que les vainqueurs ne l'ont cru... Peut-être est-ce chose utile de réclamer en faveur de la vieille France qui s'en est allée... Où est-elle, cette France du moyen âge et de la renaissance, de Charles d'Orléans, de Froissart[1]?... Villon[2] se le demandait déjà en vers plus mélancoliques qu'on n'eût attendu d'un si joyeux enfant de Paris :

Dites-moi en quel pays
Est Flora, la belle Romaine?
Où est la très-sage Héloïs?...
La reine Blanche, comme un lis,
Qui chantoit à voix de Sirène?
... Et Jehanne, la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen?
. . . . . .
Où sont-ils, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

MORT D'HENRI V ET DE CHARLES VI

Henri V, après avoir conquis le nord de la France, profita de l'assassinat de Jean sans Peur pour faire alliance avec son fils le duc de Bourgogne. Ils s'entendirent avec Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, et par le traité de Troyes, le fils d'Henri V fut reconnu héritier de la couronne de France. Henri V et Charles VI moururent tous deux peu de temps après (1422).

Henri V avait trouvé au fond de sa victoire la détresse et la misère.

Les Anglais s'étaient figuré, en faisant la guerre, que la France pouvait la payer. Ils trouvèrent le pays déjà

1. Chroniqueur français, né à Valenciennes en 1337, mort vers 1410.

2. Poète français de la fin du xve siècle.

désolé. Depuis quinze ans, les misères avaient crû, les ruines étaient ruinées. Ils tirèrent si peu des pays conquis, que, pour n'y pas périr eux-mêmes, il fallait qu'ils apportassent leurs vivres.

Henri V n'espérait plus. Rouen lui avait coûté une année, Melun une année, Meaux une année[1]. Pendant cet interminable siège de Meaux, lorsqu'il voyait sa belle armée fondre autour de lui, on vint lui apprendre que la reine avait mis au monde un fils au château de Windsor[2]; il n'en montra aucune joie, et, comparant sa destinée à celle de cet enfant, il dit avec une tristesse prophétique : « Henri de Monmouth aura régné peu[3] et conquis beaucoup; Henri de Windsor régnera longtemps et il perdra tout. La volonté de Dieu soit faite[4]! »

Henri V était jeune encore; mais il avait beaucoup travaillé en ce monde, le temps était venu du repos. Il n'en avait pas eu depuis sa naissance. Il fut pris, après sa campagne d'hiver, d'une vive irritation d'entrailles, mal fort commun alors, et qu'on appelait le feu de Saint-Antoine. La dyssenterie le saisit. Cependant le duc de Bourgogne lui ayant demandé secours pour une bataille qu'il allait livrer, il craignit que le jeune prince français ne vainquît encore une fois tout seul, et il répondit : « Je n'enverrai pas, j'irai. » Il était déjà très faible et se faisait porter en litière; mais il ne put aller plus loin que Melun : il fallut le rapporter à Vincennes[5]. Instruit par les médecins de sa fin prochaine, il recommanda son fils à ses frères, et leur dit deux sages paroles : premièrement, de ménager le duc de Bourgogne; deuxièmement,

1. Les sièges étaient très longs à faire en ce temps.
2. A l'ouest de Londres.
3. Il n'était roi que depuis 1413.
4. Henri VI perdit la couronne de France et celle d'Angleterre.
5. Tout près de Paris, à l'est.

si l'on traitait, de s'arranger toujours pour garder la Normandie.

Puis il se fit lire les psaumes de la pénitence; et quand on en vint aux paroles du *Miserere :* « Ut ædificentur muri Hierusalem, » le génie guerrier du mourant se réveilla dans sa piété même : « Ah ! si Dieu m'avait laissé vivre mon âge, dit-il, et finir la guerre de France, c'est moi qui aurais conquis la Terre sainte ! »

Il semble qu'à ce moment suprême il ait éprouvé quelque doute sur la légitimité de sa conquête de France, quelque besoin de se rassurer. On en jugerait volontiers ainsi, d'après les paroles qu'il ajouta, comme pour répondre à une objection intérieure : « Ce n'est pas l'ambition ni la vaine gloire du monde qui m'ont fait combattre. Ma guerre a été approuvée des saints prêtres et des prud'hommes; en la faisant, je n'aipoint mis mon âme en péril. » Peu après il expira (31 août 1422).

Charles VI le suivit le 21 octobre. Le peuple de Paris pleura son pauvre roi fol, autant que les Anglais leur victorieux Henri V. « Tout le peuple qui étoit dans les rues et aux fenêtres pleuroit et crioit, comme si chacun eût vu mourir ce qu'il aimoit le plus.

Le menu commun de Paris criait : « Ah ! très cher prince, jamais nous n'en aurons un si bon ! Jamais nous ne te verrons. Maudite soit la mort ! Nous n'aurons jamais plus que guerre, puisque tu nous as laissés. Tu vas en repos; nous demeurons en tribulation et douleur. »

Charles VI fut porté à Saint-Denis[1], « petitement accompagné pour un roi de France; il n'avoit que son chambellan, son chancelier, son confesseur et quelques menus officiers. » Un seul prince suivait le convoi, et c'était

1. L'église de Saint-Denis, au nord de Paris, où étaient enterrés les rois de France.

le duc de Bedford[1]. « Hélas ! son fils et ses parents ne pouvoient être à l'accompagner, de quoi ils estoient *légitimement* excusez. » Cette belle famille était presque éteinte; les trois fils aînés étaient morts. Des filles, l'aînée avait épousé l'infortuné Richard II[2], puis le duc d'Orléans, prisonnier toute sa vie[3]; la seconde, femme du duc de Bourgogne, mourut de chagrin; la troisième avait été contrainte d'épouser l'ennemi de la France[4]. Le seul qui restât des fils de Charles VI était proscrit, déshérité[5].

Lorsque le corps fut descendu, les huissiers d'armes[6] rompirent leurs verges et les jetèrent dans la fosse, et renversèrent leurs masses. Alors Berri, roi d'armes de France[7], cria sur la fosse : « Dieu veuille avoir pitié de l'âme de très haut et très excellent prince Charles, roi de France, sixième du nom, notre *naturel* et souverain seigneur. » Ensuite il reprit : « Dieu accorde bonne vie à Henri, par la grâce de Dieu roi de France et d'Angleterre, notre souverain seigneur. »

JEANNE DARC VA TROUVER LE ROI

La France était envahie par les Anglais qui s'avançaient peu à peu vers le sud. Ils assiégeaient Orléans qui devait les rendre maîtres de la Loire, quand une paysanne lorraine, Jeanne Darc, partit de son village disant que les saintes lui avaient donné mission de chasser les Anglais du royaume. Elle obtint que son oncle la menât à Vaucouleurs, où se trouvait une petite garnison au service de Charles VII.

Elle arriva donc dans cette ville de Vaucouleurs, avec

1. Prince royal anglais.
2. Roi d'Angleterre détrôné.
3. Voir le morceau précédent.
4. Henri VI roi d'Angleterre.
5. Charles VII.
6. Personnages qui figuraient dans les cérémonies.
7. Sorte de maître des cérémonies.

ses gros habits rouges de paysanne, et alla loger avec son oncle chez la femme d'un charron, qui la prit en amitié. Elle se fit mener chez Baudricourt[1], et lui dit avec fermeté « qu'elle venait vers lui de la part de son Seigneur, pour qu'il mandât au Dauphin[2] de se bien maintenir, et qu'il n'assignât point de bataille à ses ennemis; parce que son Seigneur lui donnerait secours dans la mi-carême... Le royaume n'appartenait pas au Dauphin, mais à son Seigneur; toutefois son Seigneur voulait que le Dauphin devînt roi, et qu'il eût ce royaume en dépôt. » Elle ajoutait que malgré les ennemis du Dauphin, il serait fait roi, et qu'elle le mènerait sacrer.

Le capitaine fut bien étonné; il soupçonna qu'il y avait là quelque diablerie[3]. Il consulta le curé, qui apparemment eut les mêmes doutes. Elle n'avait parlé de ses visions à aucun homme d'Église. Le curé vint donc avec le capitaine dans la maison du charron, il déploya son étole et adjura Jeanne de s'éloigner, si elle était envoyée du mauvais esprit.

Mais le peuple ne doutait point; il était dans l'admiration. De toutes parts on venait la voir. Un gentilhomme lui dit, pour l'éprouver : « Eh bien ! ma mie, il faut donc que le roi soit chassé et que nous devenions Anglais. » Elle se plaignit à lui du refus de Baudricourt : « Et cependant, dit-elle, avant qu'il soit la mi-carême, il faut que je sois devers le roi, dussé-je, pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux. Car personne au monde, ni roi, ni duc, ni fille du roi d'Écosse, ne peuvent reprendre le royaume de France, et il n'y a pour lui de secours que moi-même, quoique j'aimasse mieux rester à filer près de ma pauvre mère; car ce n'est pas là

1. Capitaine de la garnison.
2. Charles VII, il n'était pas encore reconnu roi de France.
3. Artifice du diable.

mon ouvrage! Mais il faut que j'aille et que je le fasse parce que mon Seigneur le veut. — Et quel est votre Seigneur? — C'est Dieu !... » Le gentilhomme fut touché. Il lui promit « par sa foi, la main dans la sienne, que, sous la conduite de Dieu, il la mènerait au roi. » Un jeune gentilhomme se sentit aussi touché, et déclara qu'il suivrait cette sainte fille.

Il paraît que Baudricourt envoya demander l'autorisation du roi. En attendant, il la conduisit chez le duc de Lorraine [1], qui était malade et voulait la consulter. Le duc n'en tira rien que le conseil d'apaiser Dieu en se réconciliant avec sa femme. Néanmoins il l'encouragea.

De retour à Vaucouleurs, elle y trouva un messager du roi qui l'autorisait à venir. Le revers de la journée des harengs [2] décidait à essayer de tous les moyens. Elle avait annoncé le combat le jour même qu'il eut lieu. Les gens de Vaucouleurs, ne doutant point de sa mission, se cotisèrent pour l'équiper et lui acheter un cheval. Le capitaine ne lui donna qu'une épée.

Elle eut encore en ce moment un obstacle à surmonter. Ses parents, instruits de son prochain départ, avaient failli en perdre le sens; ils firent les derniers efforts pour la retenir; ils ordonnèrent, ils menacèrent. Elle résista à cette dernière épreuve et leur fit écrire qu'elle les priait de lui pardonner.

C'était un rude voyage et bien périlleux qu'elle entreprenait. Tout le pays était parcouru par les hommes d'armes des deux partis. Il n'y avait plus ni route ni pont, les rivières étaient grosses: c'était au mois de février 1429.

1. Le duché de Lorraine ne faisait pas partie du royaume de France.

2. L'armée de Charles VII avait été vaincue par les Anglais en essayant de faire entrer un convoi de harengs dans Orléans.

S'en aller ainsi avec cinq ou six hommes d'armes, il y avait de quoi faire trembler une fille. Une Anglaise, une Allemande, ne s'y fût jamais risquée ; l'*indélicatesse* d'une telle démarche lui eût fait horreur. Celle-ci ne s'en émut pas ; elle était justement trop pure pour rien craindre de ce côté. Elle avait pris l'habit d'homme, et elle ne le quitta plus ; cet habit serré, fortement attaché, était sa meilleure sauvegarde. Elle était pourtant jeune et belle. Mais il y avait autour d'elle, pour ceux même qui la voyaient de plus près, une barrière de religion et de crainte.

Elle traversait avec une sérénité héroïque tout ce pays désert ou infesté de soldats. Ses compagnons regrettaient bien d'être partis avec elle ; quelques-uns pensaient que peut-être elle était sorcière ; ils avaient grande envie de l'abandonner. Pour elle, elle était tellement paisible, qu'à chaque ville elle voulait s'arrêter pour entendre la messe : « Ne craignez rien, disait-elle, Dieu me fait ma route ; c'est pour cela que je suis née. » Et encore : « Mes frères de paradis me disent ce que j'ai à faire. »

La cour de Charles VII était loin d'être unanime en faveur de la Pucelle. Cette fille inspirée qui arrivait de Lorraine et que le duc de Lorraine avait encouragée, ne pouvait manquer de fortifier près du roi le parti de la reine et de sa mère, le parti de Lorraine et d'Anjou[1]. Une embuscade fut dressée à la Pucelle à quelque distance de Chinon[2], et elle n'y échappa que par miracle.

L'opposition était si forte contre elle que, lorsqu'elle fut arrivée, le conseil discuta encore pendant deux jours si le roi la verrait. Ses ennemis crurent ajourner l'affaire

1. C'était la même famille qui possédait le comté d'Anjou et la Lorraine.

2. En Touraine, à 43 kilomètres à l'ouest de Tours.

indéfiniment en faisant décider qu'on prendrait des informations dans son pays. Heureusement, elle avait aussi des amis, les deux reines, sans doute, et surtout le duc d'Alençon[1], qui, sorti récemment des mains des Anglais, était fort impatient de porter la guerre dans le Nord pour recouvrer son duché. Les gens d'Orléans, à qui, depuis le 12 février, Dunois[2] promettait ce merveilleux secours, envoyèrent au roi et réclamèrent la Pucelle.

Le roi la reçut enfin, et au milieu du plus grand appareil; on espérait apparemment qu'elle serait déconcertée. C'était le soir, cinquante torches éclairaient la salle, nombre de seigneurs, plus de trois cents chevaliers étaient réunis autour du roi. Tout le monde était curieux de voir la sorcière ou l'inspirée.

La sorcière avait dix-huit ans; c'était une belle fille, assez grande de taille, la voix douce et pénétrante.

Elle se présenta humblement, « comme une pauvre petite bergerette », démêla au premier regard le roi, qui s'était mêlé exprès à la foule des seigneurs, et quoiqu'il soutînt d'abord qu'il n'était pas le roi, elle lui embrassa les genoux. Mais, comme il n'était pas sacré[3], elle ne l'appelait que Dauphin: « Gentil Dauphin, dit-elle, j'ai nom Jehanne la Pucelle. Le roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims et vous serez lieutenant du roi des cieux, qui est le roi de France. » Le roi la prit alors à part, et après un moment d'entretien tous deux changèrent de visage; elle lui disait, comme elle l'a raconté depuis à son confesseur : « Je te dis de la part de Messire, que tu es *vrai héritier* de France et *fils du roi.* »

1. Au sud de la Normandie.
2. Un des capitaines de Charles VII.
3. Jeanne pensait que le roi ne deviendrait roi qu'après avoir reçu le sacre à Reims.

JEANNE DARC INTERROGÉE PAR SES JUGES

Après avoir délivré Orléans et fait sacrer Charles VII à Reims, Jeanne Darc continua à faire la guerre aux Anglais. Elle fut prise dans un combat devant Beauvais et vendue aux Anglais, qui lui firent faire son procès comme sorcière par l'évêque de Beauvais Cauchon. Comme Beauvais était occupé par les troupes de Charles VII, le procès fut jugé à Rouen. On a conservé le procès-verbal des interrogatoires.

Le 21 février, la Pucelle fut amenée devant ses juges. L'évêque de Beauvais l'admonesta avec « douceur et charité », la priant de dire la vérité sur ce qu'on lui demanderait, pour abréger son procès et décharger sa conscience, sans chercher de subterfuges. — Réponse : « Je ne sais sur quoi vous me voulez interroger ; vous pourriez bien me demander telles choses que je ne vous dirais point. » — Elle consentait à jurer de dire vrai sur tout ce qui ne touchait point ses visions. « Mais pour ce dernier point, dit-elle, vous me couperiez plutôt la tête. » Néanmoins, on l'amena à jurer de répondre « sur ce qui toucherait la foi ».

Nouvelles instances le jour suivant, 22 février, et encore le 24. Elle résistait toujours : « C'est le mot des petits enfants, qu'*on pend souvent les gens pour avoir dit la vérité.* » Elle finit, de guerre lasse, par consentir à jurer « de dire ce qu'elle saurait *sur son procès*, mais non tout ce qu'elle saurait ».

Interrogée sur son âge, ses nom et surnom, elle dit qu'elle avait environ dix-neuf ans. « Au lieu où je suis née, on m'appelait Jehannette et en France Jehanne... » Mais quant au surnom (la Pucelle), il semble que, par un caprice de modestie féminine, elle eût peine à le

dire ; elle éluda par un pudique mensonge : « Du surnom, je n'en sais rien. »

Elle se plaignait d'avoir les fers aux jambes. L'évêque lui dit que, puisqu'elle avait essayé plusieurs fois d'échapper, on avait dû lui mettre les fers. « Il est vrai, dit-elle, je l'ai fait ; c'est chose licite à tout prisonnier. Si je pouvais m'échapper on ne pourrait me reprendre d'avoir faussé ma foi, je n'ai rien promis. »

On lui ordonna de dire le *Pater* et l'*Ave*, peut-être dans l'idée superstitieuse que, si elle était vouée au diable, elle ne pourrait dire ces prières. « Je les dirai volontiers si monseigneur de Beauvais veut m'ouïr en confession. » Adroite et touchante demande ; offrant ainsi sa confiance à son juge, à son ennemi, elle en eût fait son père spirituel et le témoin de son innocence.

Cauchon refusa ; mais je croirais aisément qu'il fut ému. Il leva la séance pour ce jour, et le lendemain, il n'interrogea pas lui-même ; il en chargea un des assesseurs.

A la quatrième séance elle était animée d'une vivacité singulière. Elle ne cacha point qu'elle avait entendu ses voix : « Elles m'ont éveillé, dit-elle, j'ai joint les mains, et je les ai priées de me donner conseil ; elles m'ont dit : Demande à Notre-Seigneur. — Et qu'ont-elles dit encore ? — Que je vous réponde hardiment. »

« ... Je ne puis tout dire, j'ai plutôt peur de dire chose qui leur déplaise, que je n'ai de répondre à vous... Pour aujourd'hui, je vous prie de ne pas m'interroger. »

L'évêque insista, la voyant émue : « Mais Jehanne, on déplaît donc à Dieu en disant des choses vraies ? — Mes voix m'ont dit certaines choses, non pour vous, mais pour le roi. » Et elle ajouta vivement : « Ah ! s'il les savait, il

en serait plus aise à dîner... Je voudrais qu'il les sût, et ne pas boire de vin d'ici à Pâques. »

Parmi ces naïvetés, elle disait des choses sublimes : « Je viens de par Dieu, je n'ai que faire ici, renvoyez-moi à Dieu, dont je suis venue !... »

« Vous dites que vous êtes mon juge ; avisez bien à ce que vous ferez, car vraiment je suis envoyée de Dieu, vous vous mettez en grand danger. »

Ces paroles sans doute irritèrent les juges et ils lui adressèrent une insidieuse et perfide question, une question telle qu'on ne peut sans crime l'adresser à aucun homme vivant : « Jehanne, croyez-vous être en état de grâce ? »

Ils croyaient l'avoir liée d'un lacs insoluble. Dire non, c'était s'avouer indigne d'avoir été l'instrument de Dieu. Mais d'autre part, comment dire oui ? Qui de nous, fragiles, est sûr ici-bas d'être vraiment dans la grâce de Dieu ? Nul, sinon l'orgueilleux, le présomptueux, celui justement qui de tous en est le plus loin.

Elle trancha le nœud avec une simplicité héroïque et chrétienne :

« Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, Dieu veuille m'y retenir. »

Les pharisiens[1] restèrent stupéfaits.

Mais avec tout son héroïsme, c'était une femme pourtant... Après cette parole sublime, elle retomba, elle s'attendrit, doutant de son état, comme il est naturel à une âme chrétienne, s'interrogeant et tâchant de se rassurer : « Ah ! si je savais ne pas être en la grâce de Dieu, je serais la plus dolente du monde... Mais si j'étais en péché, la voix ne viendrait pas sans doute...

1. C'est-à-dire hypocrites.

Je voudrais que chacun pût l'entendre comme moi-même... »

Ces paroles rendaient prise aux juges. Après une longue pause, ils revinrent à la charge avec un redoublement de haine, et lui firent coup sur coup les questions qui pouvaient la perdre.

Les voix ne lui avaient-elles pas dit de *haïr* les Bourguignons?... N'allait-elle pas, dans son enfance, à l'arbre *des fées?* etc... Ils auraient déjà voulu la brûler comme sorcière.

A la cinquième séance, on l'attaqua par un côté délicat, dangereux, celui des apparitions.

L'évêque, devenu tout à coup compatissant, mielleux, lui fit faire cette question : « Jehanne, comment vous êtes-vous portée depuis samedi? — Vous le voyez, dit la pauvre prisonnière chargée de fers, le mieux que j'ai pu. »

« Jehanne, jeûnez-vous tous les jours de ce carême? — Cela est-il du procès?— Oui, vraiment. — Eh bien! oui, j'ai toujours jeûné. »

On la pressa alors sur les visions, sur un signe qui aurait apparu au Dauphin, sur sainte Catherine et saint Michel. Entre autres questions hostiles et inconvenantes, on lui demanda si, lorsqu'il lui apparaissait, saint Michel *était nu ?*... A cette vilaine question, elle répliqua, sans comprendre, avec une pureté céleste : « Pensez-vous donc que Notre-Seigneur n'ait pas de quoi le vêtir? »

Le 3 mars, autres questions bizarres, pour lui faire avouer quelque diablerie, quelque mauvaise accointance avec le diable. « Ce saint Michel, ces saintes, ont-ils un corps, des membres? Ces figures sont-elles bien des anges? — Oui, je le crois aussi ferme que je

crois en Dieu. » Cette réponse fut soigneusement notée.

Ils passent de là à l'habit d'homme, à l'étendard : « Les gens d'armes ne se faisaient-ils pas des étendards à la ressemblance du vôtre ? ne les renouvelaient-ils pas ? — Oui, quand la lance en était rompue. — N'avez-vous pas dit que ces étendards leur porteraient bonheur ? — Non, je disais seulement : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même. »

« Mais pourquoi cet étendard fut-il porté en l'église de Reims, au sacre, plutôt que ceux des autres capitaines ?... — Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. »

« Quelle était la pensée des gens qui vous baisaient les pieds, les mains et les vêtements ? — Les pauvres gens venaient volontiers à moi, parce que je ne leur faisais point de déplaisir ; je les soutenais et défendais selon mon pouvoir. »

Il n'y avait pas de cœur d'homme qui ne fût touché de telles réponses. Cauchon crut prudent de procéder désormais avec quelques hommes sûrs et à petit bruit. Depuis le commencement du procès, on trouve que le nombre des assesseurs varie à chaque séance ; quelques-uns s'en vont, d'autres viennent. Le lieu des interrogatoires varie de même ; l'accusée, interrogée d'abord dans la salle du château de Rouen, l'est maintenant dans la prison. Cauchon, « pour ne pas fatiguer les autres », y menait seulement deux assesseurs et deux témoins (du 10 au 17 mars). Ce qui peut-être l'enhardit à procéder ainsi à huis clos, c'est que désormais il était sûr de l'appui de l'inquisition ; le vicaire avait enfin reçu de l'inquisiteur général de France l'autorisation de juger avec l'évêque.

MORT DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE

Le plus puissant adversaire de Louis XI, le duc de Bourgogne Charles le Téméraire, travaillait à devenir maître de tout le pays entre la Meuse, le Rhin et les Alpes. Il fut arrêté du côté du sud par les Suisses, du côté de la Lorraine par René de Lorraine, et fut tué dans un combat au siège de Nancy.

L'hiver, cette année-là, fut terrible, un hiver de Moscou[1].

Le duc éprouva (en petit) les désastres de la fameuse retraite. Quatre cents hommes gelèrent dans la seule nuit de Noël, beaucoup perdirent les pieds et les mains. Les chevaux crevaient; le peu qui restait était malade et languissant. Et cependant comment quitter le siège lorsque d'un jour à l'autre tout pouvait finir, lorsqu'un Gascon échappé de la place annonçait que l'on avait mangé tous les chevaux, qu'on en était aux chiens et aux chats ?

La ville était au duc, s'il en gardait bien les entours, si personne n'y pénétrait.

René, avec ce qu'il avait ramassé de Lorrains, de Français, avait près de vingt mille hommes, et il savait par Campobasso que le duc n'en avait pas quatre mille en état de combattre. Les Bourguignons entre eux décidèrent qu'il fallait l'avertir de ce petit nombre. Personne n'osait lui parler. Il était presque toujours enfermé dans sa tente, lisant ou faisant semblant de lire. M. de Chimai[2], qui se dévoua et se fit ouvrir, le trouva couché

1. Allusion à l'hiver de 1812, qui fit périr l'armée de Napoléon Ier après l'incendie de Moscou.

2. Un des seigneurs de son escorte.

tout vêtu sur un lit et n'en tira qu'une parole : « S'il le faut, je combattrai seul. » Le roi de Portugal, qui vint le voir, était parti sans obtenir davantage.

On lui parlait comme à un vivant, mais il était mort... La Comté[1] négociait sans lui, la Flandre[2] gardait sa fille en otage ; la Hollande, sur le bruit de sa mort qui se répandait, chassa ses receveurs (fin décembre...) Le terme fatal était arrivé. Ce qui restait de mieux à faire, s'il ne voulait pas demander pardon à ses sujets, c'était de se faire tuer à l'assaut ou d'essayer si la petite bande très éprouvée qui lui restait ne pourrait passer sur le corps à toutes les troupes que René amenait. Il avait de l'artillerie et René n'en avait pas (ou fort peu). Il avait peu d'hommes, mais c'étaient vraiment les siens, des seigneurs et des gentilshommes pleins d'honneur, d'anciens serviteurs, très résignés à périr avec lui.

Le samedi soir, il tenta un dernier assaut que les affamés de Nancy repoussèrent, forts qu'ils étaient d'espoir et de voir déjà sur les tours de Saint-Nicolas[3] les joyeux signaux de la délivrance. Le lendemain, par une grosse neige, le duc quitta son camp en silence et s'en alla au-devant, comptant fermer la route avec son artillerie. Il n'avait pas lui-même beaucoup d'espérance ; comme il mettait son casque, le cimier tomba de lui-même : « Hoc est signum Dei[4], » dit-il. Et il monta sur son grand cheval noir.

Les Bourguignons trouvèrent d'abord un ruisseau grossi par les neiges fondantes ; il fallut y entrer, puis, tout gelé, se mettre en ligne et attendre les Suisses[5].

1. La Franche-Comté appartenait au duc de Bourgogne.
2. Les habitants des grandes villes de Flandre, Gand et Bruges.
3. Village à 13 kilomètres de Nancy.
4. C'est le signe de Dieu.
5. Alliés du duc de Lorraine.

Ceux-ci, gais et garnis de soupe chaude, largement arrosée de vin, arrivaient de Saint-Nicolas. Peu avant la rencontre, « un Suisse passa prestement une étole, » leur montra une hostie et leur dit que, quoi qu'il arrivât, ils étaient tous sauvés. Ces masses étaient tellement nombreuses, épaisses, que tout en faisant front aux Bourguignons et les occupant tout entier il fut aisé de détacher derrière un corps pour tourner leurs flancs, comme à Morat[1], et pour s'emparer des hauteurs qui les dominaient. Un des vainqueurs avoue lui-même que les canons du duc eurent à peine le temps de tirer un coup. Se voyant pris en flanc, les piétons lâchèrent pied. Il n'y avait pas à songer à les retenir. Ils entendaient là-haut le cor mugissant d'Unterwald, l'aigre cornet d'Uri[2]. Leur cœur en fut glacé, « car, à Morat, l'avoient entendu. »

Ceux de Nancy, qui voyaient tout du haut des murs, furent si éperdus de joie qu'ils sortirent sans précaution : il y en eut de tués par leurs amis les Suisses, qui frappaient sans entendre. Une grande partie de la déroute fut entraînée par la pente du terrain au confluent de deux ruisseaux, près d'un étang glacé. La glace moins épaisse sur ces eaux courantes, ne portait pas les cavaliers. Là vint s'achever la triste fortune de la maison de Bourgogne. Le duc y trébucha, et il était suivi par des gens que Campobasso avait laissés tout exprès. D'autres croient qu'un boulanger de Nancy lui porta le premier coup à la tête, qu'un homme d'armes, qui était sourd, n'entendit pas que c'était le duc de Bourgogne et le tua à coups de pique.

1. Où les Suisses avaient vaincu Charles le Téméraire (1476).

2. Les montagnards des petits cantons Suisses se servaient dans leurs guerres des instruments de musique des bergers.

Cela eut lieu le dimanche (5 janvier 1477); lundi soir on ne savait pas encore s'il était mort ou en vie. Le chroniqueur de René avoue naïvement que son maître avait grand'peur de le voir revenir. Au soir, Campobasso, qui peut-être en savait plus que personne, amena au duc un page romain de la maison Colonna[1], qui disait avoir vu tomber son maître. « Ledict paige bien accompaigné, s'en allirent... Commencèrent à chercher tous les morts; estoient tous nuds[2] et engellez, à peine les pouvoit-on cognoistre ».

Il avait été bien maltraité. Il avait une grande plaie à la tête, une blessure qui perçait les cuisses, et encore une au fondement. Il n'était pas facile à reconnaître. En dégageant sa tête de la glace, la peau s'était enlevée. Les loups et les chiens avaient commencé à dévorer l'autre joue. Cependant ses gens, son médecin, son valet de chambre et sa lavandière, le reconnurent à sa blessure de Montlhéry[3], aux dents, aux ongles et à quelques signes cachés.

Il fut reconnu aussi par Olivier de la Marche[4] et plusieurs autres principaux prisonniers. René, en grand manteau de deuil, avec tous ses capitaines de Lorraine et de Suisse, vint lui jeter l'eau bénite, « et lui ayant pris la main droite, par-dessous le poêle[5], » il dit bonnement : « Hé dea ! beau cousin, vos âmes ait Dieu ! Vous nous avez fait moult maux et douleurs. »

Il n'était pas facile de persuader au peuple que celui dont on avait tant parlé était bien vraiment mort... Il était caché, disait-on, il était tenu enfermé; il s'était fait

1. Puissante famille de seigneurs des États romains.

2. Il arrivait souvent que les maraudeurs dépouillaient les cadavres.

3. Combat livré par Charles en 1465 aux troupes de Louis XI.

4. Noble bourguignon qui a écrit l'histoire des ducs de Bourgogne.

5. Drap mortuaire.

moine; les pèlerins l'avaient vu en Allemagne, à Rome, à Jérusalem; il devait reparaître tôt ou tard, comme le roi Arthur[1] ou Frédéric Barberousse[2] : on était sûr qu'il reviendrait. Il se trouvait des marchands qui vendaient à crédit, pour être payés au double alors que reviendrait ce grand duc de Bourgogne.

On assure que le gentilhomme qui avait eu le malheur de le tuer, sans le connaître, ne s'en consola jamais, et qu'il en mourut de chagrin. S'il fut ainsi regretté de l'ennemi, combien plus de ses serviteurs, de ceux qui avaient connu sa noble nature avant que le vertige lui vînt et le perdît ! Lorsque le chapitre de la Toison d'or[3] se réunit la première fois à Saint-Sauveur de Bruges[4], et que les chevaliers, réduits à cinq, dans cette grande église, virent sur un coussin de velours noir le collier du duc qui tenait sa place, ils fondirent en larmes, lisant sur son écusson, après la liste de ses titres, ce douloureux mot : *Trespassé.*

MICHEL-ANGE ET LA CHAPELLE SIXTINE

Le XVIe siècle commence par un grand mouvement artistique, la Renaissance, qui a son origine en Italie. Michelet est amené ainsi à parler du plus puissant des artistes italiens, Michel-Ange, à la fois sculpteur et peintre. Il décrit les fresques de la chapelle Sixtine à Rome.

Le pape[5], lui ordonna à lui sculpteur, de peindre la chapelle Sixtine. Michel-Ange n'avait jamais touché

1. Roi du pays de Galles vers le VIe siècle, devenu le héros national des Gallois.
2. Empereur d'Allemagne; la légende disait qu'il était enfermé dans une montagne.
3. Ordre de chevalerie fondé par le duc de Bourgogne, père de Charles.
4. En Flandre.
5. Jules II (1503-1513).

pinceau ni couleur, ne savait ce que c'était qu'une fresque, et l'on voulait qu'il fît, en face, en concurrence du plus facile et du plus grand des peintres[1], cette œuvre énorme de peindre toute cette petite église (deux cents pieds sur cent pieds de haut). Il en frémit, essaya d'éluder; Jules II fut inflexible. Michel-Ange fit venir les plus habiles maîtres de Florence pour apprendre la fresque[2], les fit quelque peu travailler; puis mécontent, il les paya et ne voulut plus les revoir. Il s'enferma dès lors dans la chapelle, peignant seul et préparant seul, broyant seul des couleurs. Terrible épreuve de nature à tuer l'homme le plus robuste. Et arrivé au tiers de ce travail immense, il crut que tout était perdu. La chaux séchait lentement, et, par places, elle se couvrait de moisissures.

Ce qui aida fort Michel-Ange, c'est que la chapelle Sixtine, œuvre de Sixte IV[3], l'oncle de Jules II, n'était qu'une pensée secondaire pour celui-ci, qui attachait la gloire de son pontificat à la construction de Saint-Pierre[4]. Il obtint d'avoir seul la clef de la chapelle, de n'avoir aucune visite. Celle du pape, qu'il n'osait refuser, il la lui rendait difficile, en ne laissant d'accès aux échafauds que par une raide échelle à chevilles où le vieux pape devait se hasarder.

Cette voûte obscure et solitaire, dans laquelle il passa au moins cinq ans (1507-1512), fut pour lui l'antre du Carmel, et il y vécut comme Élie[5]. Il y avait un lit, sur lequel il peignait suspendu à la voûte, la tête renversée. Nulle compagnie que les prophètes et les sermons de

1. Raphaël, né en 1483 mort en 1520.
2. Peinture faite avec des couleurs détrempées dans l'eau de chaux sur un mur fraîchement enduit.
3. Pape de 1471 à 1484.
4. Cathédrale de Rome.
5. On disait que le prophète juif Élie avait vécu dans une grotte du mont Carmel en Judée.

Savonarole[1]. C'est donc dans cette solitude absolue des années 1507 à 1510, c'est pendant la guerre de la ligue de Cambrai, où le pape porta le dernier coup à l'Italie en tuant Venise[2], que le grand Italien fit les prophètes et les sibylles[3], réalisa cette œuvre de douleur, de liberté sublime, d'obscurs pressentiments, de pénétrantes lueurs. La lampe que le grand cyclope portait au front dans l'obscurité de sa voûte[4], elle nous éclaire encore.

Il y a mis quatre ans. Moi, j'ai mis trente ans à l'interroger. Pas une année, du moins, ne s'est passée, que je ne reprisse cette Bible, ce Testament, qui n'est ni l'ancien ni le nouveau, mais d'un âge encore inconnu; né de la Bible juive, il la dépasse et va bien au delà.

Dante, qu'il a suivi plus tard dans le *Jugement dernier*[5], et trop sans doute, ne paraît point du tout ici. Et les sibylles ne sont pas davantage virgiliennes[6]. Celles-ci sont robustes et terribles, et leur trépied de fer est le trône du destin.

Il faut bien se garder d'aller dans la chapelle, comme on fait, aux solennités de la semaine sainte et avec la foule. Il faut y aller seul, s'y glisser, comme le pape osait le faire parfois (mais Michel-Ange l'effraya en jetant une planche). Il faut affronter seul ce tête-à-tête. Rassurez-vous: cette peinture, éteinte et obscurcie par la fumée de l'encens et des cierges, n'a plus le même trait de terreur; elle a perdu de ses épouvantements, gagné en harmonie, en douceur; elle participe de la longue

1. Moine florentin de la fin du XVe siècle.

2. Le pape avait organisé à Cambrai une ligue contre Venise entre les rois de France et d'Espagne, l'empereur et les États d'Italie.

3. C'est le sujet des fresques de la chapelle Sixtine.

4. Michel-Ange travaillait avec une lumière fixée sur sa coiffure.

5. Une des fresques les plus célèbres de Michel-Ange.

6. Ne ressemblent pas à la Sibylle de Virgile.

patience et de l'équanimité du temps. Elle apparaît noircie du fond des âges, mais d'autant plus victorieuse, non surpassée, non démentie.

Il y a trouble d'abord pour les spectateurs et difficulté de s'orienter. On ne sait, voyant de tous côtés ces visages terribles, lequel écouter le premier, ni dans qui on trouvera un favorable initiateur. Ces gigantesques personnages sont si violemment occupés, qu'on n'oserait s'adresser à eux. Car voilà Ézéchiel dans une furieuse dispute. Daniel copie, copie, sans s'arrêter ni respirer. La *Libyca*[1] va se lever.

Le vieux Zacharie, sans cheveux, une jambe haute et l'autre basse, ne s'aperçoit pas même d'une position si fatigante, dans sa fureur de lire. La *Persica*[2], le nez pointu, serrée, dans son manteau de vieille qui lui enloppe la tête, bossue de son long âge et d'avoir lu des siècles, lit, avare, envieuse, pour elle seule, un tout petit livre en illisibles caractères, où elle use ses yeux ardents. Elle lit dans la nuit, sans doute tard, car je vois à côté la belle *Erythræa* qui, pour écrire, fait rallumer son feu éteint et remettre l'huile à la lampe. Studieuses et savantes sibylles qui sont bien du XVIe siècle. La plus jeune et la seule antique, la *Delphica*[3], qui tonne sur son trépied. Vierge et féconde, débordante de l'Esprit gonflé de ses pleines mamelles et le souffle aux narines, elle lance un regard âpre, celui de la Vierge de Tauride[4].

Grand souffle et grand esprit! Quel air libre circule ici, hors de toute limite de nations, de temps, de religions! Tout l'Ancien Testament y est, mais contenu. Et

1. Sibylle d'Afrique.
2. Sibylle de Perse.
3. La Pythonisse de Delphes.
4. La prêtresse de la déesse de Tauride (Crimée), chargée d'immoler des victimes humaines.

ceci le déborde. Du christianisme, nul signe. Le salut viendra-t-il ? Rien n'en parle, mais tout parle du jugement. Ces anges mêmes sont-ils des anges? Je n'en sais rien. Ils n'ont pas d'ailes. Êtres à part, enfants de Michel-Ange qui n'eurent jamais, n'auront jamais de frères, ils tiennent de leur père, d'Hercule[1] et de Titan[2].

Si David, logé dans un coin, chante le futur Sauveur, il faut croire qu'il chante à voix basse. Nul ne semble écouter. Isaïe, son voisin, si profondément absorbé, fait peu d'attention à l'appel d'un enfant qui peut-être lui dit : Écoute ! Il tourne un peu la tête, la tête et non l'esprit ; dans ce mouvement machinal, sa rêverie dure et durera.

Justice et jugement, la grande attente d'un terrible avenir, c'est ce qui emplit la chapelle Sixtine. Un frémissement de terreur y fait trembler les murs, les voûtes, et, pour se rassurer, on ne sait où poser les yeux. Voici des mères épouvantées qui pressent leurs enfants contre leur sein. Là, une figure pâle qui sur un dévidoir voit filer l'irrésistible fil que rien n'arrêtera. Un autre, en face d'un miroir, voit s'y réfléchir des objets qui sans doute passent derrière lui, si effrayants, que de son pied crispé il frappe au mur, recule. Même geste au plafond et souvent répété dans les figures d'en haut, figures désespérées, qui ébranlent la voûte à coups de pied. Ils entendent rouler le tonnerre de la prophétie, qui les a pris en plein sommeil. On le voit par leurs camarades réveillés en sursaut, qui se jettent hors des couvertures, les cheveux dressés de terreur, ramassent et brouillent leurs vêtements, sans y voir, d'une main tremblante.

1. Demi-dieu représenté comme doué d'une vigueur prodigieuse.

2. Les Titans étaient des géants qui avaient tenté d'escalader le ciel.

BRUNELLESCHI ET SANTA MARIA DELLE FIORI

Le plus grand architecte de la Renaissance italienne est Brunelleschi, qui travaillait pendant la première moitié du XVe siècle.

Le Florentin Brunelleschi était, dit son biographe, un homme d'une volonté terrible, qui avait commencé par apprendre tous les arts au profit de l'art central qui trouve dans les mathématiques son harmonie et sa durée.

Perspective, mécanique, arts divers de l'ingénieur, voilà la route par laquelle il alla serrant toujours la poursuite de cette Uranie[1] qui imite sur la terre la régularité du ciel et l'éternité des constructions de Dieu.

Brunelleschi vend un petit champ qu'il avait, et s'en va à Rome avec son ami, le sculpteur Donatello. Voyage périlleux alors. La campagne romaine était déjà horriblement sauvage, courue des bandits, des soldats des Colonna, des Orsini[2]. Chaque jour, en ce désert, l'homme se perdait, le buffle sauvage devenait le roi de la solitude. Elle continuait dans Rome. Les rues étaient pleines d'herbe, entre les vieux monuments[3] devenus des forteresses, défigurés et crénelés. Ce n'était pas la Rome des papes, mais celle de Piranesi[4], ces ruines grandioses et bizarres que le temps, « ce maître en beauté, » a savamment accumulées dans sa négligence apparente, les noyant d'ombres et de plantes, qui les parent et qui les détruisent. De statues, on n'en voyait guère; elles dormaient encore sous le sol; mais des bains immenses restaient, onze temples, presque tous disparus maintenant, des

1. Une des neuf muses de la mythologie grecque.
2. Deux familles rivales qui habitaient les environs de Rome.
3. Les monuments de l'ancienne Rome.
4. Graveur romain du XVIIIe siècle qui a dessiné les ruines de Rome.

substructions profondes, des égouts monumentaux où auraient pu passer les triomphes des Césars, toutes les sombres merveilles de *Roma sotterranea*[1].

Pétrarque[2] avait désigné Rome oubliée à la religion du monde. Brunelleschi la retrouva, la recomposa en esprit. Que n'a-t-il laissé écrit ce courageux pèlerinage ! Presque tout était enfoui. En creusant bien loin dans la terre, on trouvait le faîte d'un temple debout. Pour atteindre cette étrange Rome, il fallait y suivre les chèvres aux plus hasardeuses corniches, ou, le flambeau à la main, se plonger aux détours obscurs des abîmes inconnus.

Il apprit des Romains tous leurs secrets, et, de plus, celui de les surpasser.

L'ambition titanique de Brunelleschi, sa foi au calcul, lui firent croire que, sur des assises moins larges, il mettrait premièrement les voûtes énormes des Tarquins[3], et, par-dessus, enlèverait le Panthéon[4] à trois cents pieds dans les airs.

Il revint et demanda à achever la cathédrale de Florence, Santa Maria delle Fiori, dont l'architecte était mort après avoir seulement jeté les fondations en terre. Fondations octogones et d'un plan particulier qui compliquait la question.

Il s'agissait de faire pour la première fois une construction durable, qui se soutînt elle-même et sans secours étrangers.

Le grand artiste dit son plan. Mais personne ne voulut comprendre. Les juges se mirent tout d'abord du côté des impuissants. Tous rient. Il fut convenu qu'il était

1. Rome souterraine.

2. Poète et littérateur florentin du XIVe siècle, il avait chanté la ville de Rome.

3. Les égouts de Rome, bâtis sous les Tarquins au VIe siècle avant Jésus-Christ, étaient en forme de voûte.

4. Grand temple surmonté d'un dôme construit au temps d'Auguste.

fou. On le dit; le peuple le crut, et on disait en le voyant passer : « C'est ce fou de Brunelleschi. »

Cependant, les autres ne proposant rien, on daigna le faire revenir : « Eh bien, montre-nous ton modèle. » Ils l'auraient copié sans doute. A ces malicieux ignorants, Brunelleschi répliqua par un argument digne d'eux, il tira un œuf de sa poche : « Voilà le modèle, dit-il, dressez-le... » Et, personne n'y réussissant, il le casse et le fait tenir. Tous crient : « Rien n'était plus simple! — Eh ! que ne vous en avisiez-vous ? »

Je voudrais pouvoir tout conter. C'est tout à la fois l'héroïsme et l'art, l'œuvre et le martyre du génie. Il vainquit, à condition qu'il subirait comme adjoint un sculpteur qui entravait tout. Mille autres difficultés lui vinrent. Ses ouvriers le quittèrent. Il en fit. Il apprit à tous leur métier, aux maçons à maçonner, aux serruriers à forger, etc. Il eût échoué cent fois, s'il n'eût été soutenu dans le détail par cette étonnante universalité qu'il avait de bonne heure acquise et surbordonnée au grand but.

Sans charpente, ni contrefort, ni arc-boutant, sans secours d'appui extérieur, se dressa la colossale église, simplement, naturellement, comme un homme fort se lève le matin de son lit, sans chercher ni bâton ni béquille. Et, au grand effroi de tous, le puissant calculateur lui mit hardiment sur la tête son pesant chapeau de marbre, la lanterne, riant de leurs craintes et disant : « Cette masse elle-même ajoute à la solidité. » Voilà la Renaissance, le mariage du beau et du vrai.

« Où voulez-vous être enterré ? » demandait-on à Michel-Ange, qui venait de bâtir Saint-Pierre. « A la place d'où je pourrai contempler éternellement l'œuvre de Brunelleschi. »

PASSAGE DES ALPES PAR L'ARMÉE FRANÇAISE

Les expéditions des rois de France en Italie, de Charles VII à François Ier, donnèrent occasion aux fantassins français de montrer leurs qualités militaires.

L'Angleterre eut ses fantassins à Poitiers, à Azincourt[1], et pourtant elle ne créa pas une tradition d'infanterie. L'Espagne eut ses fantassins, sous Charles-Quint, Philippe II, et jusqu'à Rocroy[2]; cette tradition commencée s'arrête au XVIe siècle. Mais la France, dès Charles VIII, par ses Gascons et ses Bretons, dès Louis XII, par ses Picards et autres Français du Nord, sous François Ier, par l'institution des *légions provinciales*[3], commença une tradition durable qui se perpétue jusqu'à nous.

Dans la courte et foudroyante campagne de Gaston de Foix[4], on entrevit le Français comme premier marcheur du monde; c'est dire, éminemment soldat. Au premier passage des Alpes, sous François Ier[5], on le vit comme le grand, l'admirable ouvrier de guerre (qu'a décrit le général Foy[6] dans les guerres de la Péninsule[7]), improvisant de ses mains, de sa brûlante activité, mille moyens subits, inconnus, sachant tout à coup, au jour du péril, les arts qu'il n'apprit jamais, frayant des voies inattendues par les abîmes où le chasseur ne se hasardait qu'en trem-

1. Les deux grandes victoires des Anglais dans la guerre de Cent ans.
2. Bataille gagnée par les Français en 1643, après une longue résistance de l'infanterie espagnole.
3. C'étaient des régiments de six mille hommes qui devaient être recrutés tous dans la même province.
4. En 1512, Gaston de Foix commandait l'armée française et fut tué à Ravenne.
5. En 1515.
6. Général de l'empire, devint sous la Restauration un orateur célèbre du parti libéral (1775-1825).
7. Sous ce titre le général Foy a écrit l'histoire de la guerre d'Espagne sous Napoléon Ier.

blant, légitime conquérant des Alpes, roi des monts qu'il sait seul franchir.

Jamais les autres nations, Allemands, Suisses, Italiens, Espagnols, n'ont deviné par où les Français allaient passer : toujours, ils ont été surpris.

Les Piémontais et Autrichiens gardaient les Alpes et la Corniche[1]; Bonaparte passe à Albenga, au défaut des montagnes entre les Alpes et l'Apennin[2]. Chemin trop facile, a-t-on dit; mais s'il était le plus facile, c'est celui qu'il fallait garder.

De même au passage du grand Saint-Bernard[3], on s'écria que, cette fois, on ne pouvait s'y attendre. La voie était trop difficile; un fort pouvait arrêter tout. Le fort de Bard[4] faillit faire manquer toute l'entreprise. L'armée passa furtivement, par un tour de force inouï que pouvait faire seul le bras de la France, cinquante mille hommes se trouvèrent passés en bonne fortune de l'autre côté des monts.

Mais ce miraculeux passage l'est moins que celui de 1515, exécuté avec les moyens tellement inférieurs de l'époque, et par une voie, après tout, moins frayée encore. L'artillerie était beaucoup plus pesante alors, et le génie n'était pas né. Le passage fut si rapide, et si brusque et si inattendu, que le général ennemi, Prosper Colonna, fut trouvé à table par le chevalier Bayard[5], et demanda si les Français étaient descendus du ciel. Les Suisses, qui gardaient les routes ordinaires du mont Cenis[6] et du mont Genèvre, se croyaient sûrs de

1. Route qui longe la mer.
2. En 1796.
3. En 1800, Napoléon passa par le Saint-Bernard pour descendre en Italie.
4. Dans la vallée de la Doria.
5. Un des capitaines les plus braves de l'armée française (1476-1524).
6. Cette route descend sur Turin.

barrer le pas de Suse où les deux routes aboutissent, et comptaient que la gendarmerie[1] viendrait à ce lieu étroit où cinquante cavaliers peuvent à peine charger de front, heurter contre leur mur de fer, se briser sur leurs lances. L'expérience de Novare et de Guinegate[2] montrait que cette brillante cavalerie, les premières charges repoussées, était sujette à d'étranges paniques. On avait chansonné en France la *journée des Éperons*[3], et l'on disait hardiment que les gendarmes étaient des *lièvres armés*.

A ce moment notre jeune infanterie se formait sous un maître habile, Pietro Navarro[4], passé au service de France. L'ingrate et sordide avarice de Ferdinand[5] l'eût laissé mourir sans rançon dans sa captivité de Ravenne. Cet homme de génie, qui connaissait si bien les bandes espagnoles, trouva pour leur opposer des montagnards fermes et vifs, nos Basques et la verte race des hommes de Dauphiné. En tout, un corps de dix mille hommes. On y joignit huit mille Français, Picards, Bretons, Gascons. Ajoutez trois mille pionniers et sapeurs, Français de même. Ce sont ces vingt et un mille hommes qui, de leurs bras, de leur audace, de leur industrieuse agilité, exécutèrent en cinq jours le miracle du passage, domptant et perçant le rocher, enlevant et faisant passer sur la triple échine des Alpes soixante-douze énormes canons, cinq cents petites pièces à dos de mulets, un nombre immense de charrettes, deux mille cinq cents lances

1. On appelait gendarmes les cavaliers revêtus d'une armure et armés de la lance.

2. Les gendarmes français avaient été battus à Novare, en Italie, et à Guinegate, dans le nord de la France.

3. Surnom donné à la bataille de Guinegate, parce que les chevaliers avaient joué des éperons pour s'en fuir.

4. Capitaine espagnol fait prisonnier par les Français à la bataille de Ravenne, en 1512.

5. Le roi d'Aragon.

(chacune de huit hommes), et vingt mille lansquenets[1] allemands.

On était arrivé à Lyon avec l'imprévoyance ordinaire. On sut que tout était fermé. Le vieux Trivulce[2] se mit à courir les Alpes, et trouva cet affreux passage entre les glaces et les abîmes. Sauvages gorges où nul marchand, nul colporteur, nul contrebandier, n'avait imprimé ses pas. La virginité de leurs neiges n'était effleurée, depuis la création, que par l'enfant de la montagne, le craintif et rusé chamois, et parfois aussi, peut-être, par l'intrépide folie du chasseur que la passion entraîne aux corniches étroites des gouffres.

La Durance une fois passée, on monta jusqu'au rocher de Saint-Paul, qui arrêta court. On le perça avec le fer, travail énorme qui se fit en un jour. Ce n'était encore qu'à Barcelonnette[3], c'est-à-dire au pied des Alpes.

La chaîne centrale des monts se dressait ici, le dos monstrueux qui sépare les eaux qui vont au Rhône de celles que recevra le Pô. Pietro, qui était l'inventeur des mines, fit sa route à force de poudre, faisant sauter des blocs énormes. C'était encore le plus facile. Le plus hasardeux était, sur les rapides glissades, au-dessus des précipices, de s'accrocher et d'enfoncer les premiers pieux sur lesquels on devait jeter des ponts, d'établir le long des abîmes des galeries en bois où les chevaux osassent passer et, sur ces frêles improvisations de charpentes tremblantes, gémissantes et criantes, de rouler 72 gros canons de bronze. Souvent, on n'osait le faire. Et alors avec des câbles, on descendait les canons au fond de l'abîme, pour les remonter de l'autre côté avec un effort infini.

1. Fantassins armés de la pique.
2. Capitaine italien au service du roi de France.
3. Dans les Basses-Alpes.

On trouva enfin la pente italienne de la vallée de la Stura[1]. Mais là, le mont *Pic-di-Porco* se mettait encore en travers, dernière défense que les Alpes vaincues opposaient à cette titanique[2] entreprise. On la franchit le quatrième jour, et le cinquième, on était dans les plaines de Saluces[3], l'entrée de la Lombardie.

CALVIN ET GENÈVE

C'est en Allemagne que commença la Réforme : le luthéranisme fut une réforme tout allemande. Le chef de la Réforme française fut un Picard, Calvin, qui, par suite d'un hasard, s'établit à Genève, et y créa un centre de propagande.

Né Picard, d'un pays fécond en révolutionnaires, en bouillants amis de l'humanité, né peuple et petit-fils d'un simple tonnelier, fils d'un greffier de Noyon[4] qui, tour à tour, travailla dans les deux justices, ecclésiastique[5] et civile, Calvin se trouve avoir en naissant un pied dans le droit, un pied dans l'Église. On lui donne à douze ans une sinécure cléricale, qu'il jette bientôt avec le désintéressement altier de Rousseau[6] ou de Robespierre[7]. Il vit de peu, de rien, pauvre jusqu'à sa mort.

C'était un travailleur terrible, avec un air souffrant, une constitution misérable et débile, veillant, s'usant, se consumant, ne distinguant ni nuit ni jour. Il aimait uniquement l'étude, le grec surtout, et les lettres saintes.

1. Affluent du Pô.
2. Comparable à celle des Titans qui essayèrent de s'emparer du ciel.
3. Près de Turin.
4. Petite ville de l'Oise qui était à cette époque le siège d'un évêché.
5. Chaque évêque avait alors un tribunal où se jugeaient beaucoup d'affaires civiles.
6. Philosophe génevois du XVIIIe siècle, auteur du *Contrat social*.
7. Chef du parti jacobin pendant la Révolution.

Il était fort timide, défiant, ombrageux, seul et caché tant qu'il pouvait. Pour le tirer de là, il fallait un coup imprévu, une manifeste nécessité morale, la violence du ciel et de la conscience, si j'osais dire, la tyrannie de Dieu.

Cet homme si timide parut seul devant tous, sacrifia l'étude, sa chère obscurité, et changea sa vie sans retour.

Son livre, l'*Institution chrétienne*, n'était nullement d'abord le gros livre, l'encyclopédie théologique qu'on voit maintenant. C'était une courte apologie.

Si l'acte était hardi, la forme ne l'était pas moins. C'était une langue inouïe, la nouvelle langue française. Vingt ans après Commines[1], trente ans avant Montaigne[2], déjà la langue de Rousseau.

C'est sa force, si ce n'est son charme. Rousseau a dit, après l'*Emile : Conticuit terra*. Mais combien plus dut-on le dire quand, pour la première fois, elle jaillit, cette langue, sobre et forte, étonnamment pure, triste, amère, mais robuste et déjà tout armée.

Voilà donc cette France légère, cette France rieuse, dont le gaulois naïf semblait hier encore un bégayement d'enfance... Quelle énorme révolution !

Épouvanté de son triomphe, il se cache à Strasbourg, se colle sur les livres. Mais il était perdu, Dieu ne devait plus le lâcher.

Farel[3] vint le prendre là, grondant et refusant. Il l'enleva, et le mit où ? A Genève, dans la ville la plus antipathique à son génie. Calvin lui prouva que Genève était le lieu où il serait le plus inutile, et qu'il n'y ferait rien de bon. Farel rit, alla son chemin.

1. Historien français de la fin du XVe siècle, auteur de *Mémoires*.
2. L'auteur des *Essais*.
3. Gentilhomme dauphinois converti au protestantisme ; le gouvernement de Berne l'avait chargé de faire la réforme dans les pays de langue française qui appartenaient à Berne.

Cet homme pâle, arrivant à Genève, trouva une joyeuse ville de commerce, qui, ayant déjà fort souffert, n'en restait pas moins gaie. Sa situation est charmante, pleine d'air et de vie. Avec ce grand miroir du lac et ce brillant fleuve azuré, Genève a double ciel, deux fois plus de lumière qu'une autre ville. C'est le carrefour de quatre routes. De Savoie et de Lyon, de Suisse et du Jura, tout y passe. Circulation constante de marchands et de voyageurs, de visages nouveaux et de toutes les nouvelles de l'Europe. La population était à l'avenant, légère de parole et de vie. Mœurs du commerce, mœurs des seigneurs; chanoines et moines, chevaliers et barons, tous venaient jouir à Genève. Elle s'en moquait, et les imitait, rieuse et satirique, changeante comme son lac, subite comme son Rhône, vraie girouette et le nez au vent.

Qu'on juge de l'impression que ce sombre Calvin, malade, amer, le cœur plein des plaies de l'Église, reçut quand il arriva là ! Il chercha la rue la plus noire, d'où l'on ne vît ni le lac ni les Alpes, l'ombre humide et verdâtre des grands murs de Saint-Pierre[1]. Mais les hommes le choquaient encore plus que tout le reste. Il détestait Froment[2]. Il avait ses amis en abomination, presque autant que ses ennemis.

Genève chassa Calvin; mais les désordres augmentèrent, et elle le rappela elle-même. Il refusait, écrivait à Farel : « Je les connais; ils me seront insupportables, et moi à eux... Je frémis d'y rentrer. » Farel l'y contraignit.

Quand j'entre dans le vieux collège de Calvin et de Bèze[3], quand je m'assois sous les ormes antiques, quand

1. Cathédrale de Genève. Les Génevois avaient déjà chassé leur évêque.
2. Chef du parti protestant de Genève
3. Principal disciple de Calvin ; c'est lui qui lui succéda à Genève.

je visite l'académie et l'église, où Calvin, faible, exténué, parfois soutenu sur les bras de ses auditeurs, enseignait et prêchait à mort, je sens bien que le grand souffle de la Révolution a passé là. Ces vaillants docteurs du passé nous ont préparé l'avenir.

Huit cents auditeurs, de toute nation et de toute langue, l'écoutaient; émigrés la plupart ou fils d'émigrés[1]. Parmi eux, nombre d'artisans. Tels de ceux-ci étaient de grands seigneurs qui avaient cherché à Genève la pauvreté et le travail. L'un d'eux s'était fait cordonnier.

Tout affluait à cette chaire, et de là aussi tout partait.

Trente imprimeries, jour et nuit, haletaient pour multiplier les livres que d'ardents colporteurs cachaient sur eux, faisaient entrer en Italie, en France, en Angleterre, aux Pays-Bas. Missions terribles ! Ils étaient attendus, épiés. Pour le seul fait d'avoir sur eux un Évangile français, ils étaient sûrs d'être brûlés.

L'IMPRIMERIE

L'imprimerie, qui se répandit en Europe dans la deuxième moitié du xve siècle, apparut d'abord comme un art presque sacré à ceux qui le pratiquaient.

Virgile fut imprimé en 1470, Homère en 1488, Aristote en 1498, Platon en 1512.

Si Pétrarque pleurait de joie en voyant Homère manuscrit, le touchait et le baisait, ne pouvant encore le

1. La plupart des anciennes familles considérables de Genève avaient été expulsées.

comprendre, quel aurait été son transport de le voir multiplié dans les nobles caractères[1] de Venise et de Florence, circuler par toute l'Europe, versant à tous la pure lumière du ciel hellénique, la fraîcheur de ses vives eaux, ces torrents de jeunesse qui coulent éternellement des sources de l'Iliade.

Mais on ne sait plus aujourd'hui les sueurs, les veilles inquiètes que coûtèrent aux grands imprimeurs ces premières publications des manuscrits difficiles, discordants, de l'antiquité. Œuvre sainte! Ceux qui y mirent les premiers la main furent saisis d'une émotion religieuse et d'une anxiété immense. Tels ils allaient les rendre au monde, ces dieux de la pensée, tels il les garderait. Imprimeurs, correcteurs, éditeurs, ils ne dormaient plus (l'un d'eux trois heures par nuit); ils demandaient à Dieu de réussir, et leur travail était mêlé de prières. Ils sentaient qu'en ces lettres de plomb, viles et ternes, était la Jouvence[2] du monde, le trésor d'immortalité.

La Rome et la Jérusalem de cette religion nouvelle, l'imprimerie, sont bien moins Mayence et Strasbourg[3], que Venise, Bâle et Paris. Les premières n'ont fait qu'imprimer. Paris, Bâle et Venise ont édité, avec des travaux infinis d'épuration, correction, critique, discussion des textes et variantes, les bibles épineuses de la philosophie, je veux dire l'œuvre immense de Platon, si délicate de finesse, de grâce et de dialectique, où l'accent, la virgule, change tout, détruit tout, rend l'intelligence impossible; — l'œuvre encore bien plus gigantesque

1. Les imprimeurs de Venise avaient adopté des caractères d'imprimerie d'une belle forme, beaucoup plus faciles à lire que l'écriture dite gothique.

2. La fontaine de Jouvence rajeunissait ceux qui s'y baignaient.

3. Gutenberg était de Mayence, et établit sa première imprimerie à Strasbourg.

d'Aristote, formidable encyclopédie de l'antiquité[1], écrite dans une langue algébrique, tellement concise et abstraite! On avait bavardé infiniment sur Aristote et Platon, on les avait traduits faiblement, peu fidèlement.

Combien cette grande mère, la noble, la sereine, l'héroïque antiquité, parut supérieure à tout ce qu'on connaissait, quand on revit, après tant de siècles, sa face vénérable et charmante!

Il y eut là, en effet, un mystère amer pour l'humanité. Le nouveau se trouva le vieux, le ridé, le caduc. L'antiquité parut jeune, et par son charme singulier et par un accord profond avec la science naissante. Un sang plus chaud, une flamme d'amour revint dans nos vieilles veines avec le vin généreux d'Homère, d'Eschyle et de Sophocle. Et, non moins viril qu'enchanteur, le génie grec guidait Copernic[2] et Colomb[3]. Pythagore et Philolaüs[4] leur enseignaient le système du monde. Aristote leur garantissait la rotondité de la terre. Platon leur montrait l'Occident et désignait les Hespérides[5].

Est-ce tout? Non, notre cœur demandait à l'antiquité autre chose que l'Amérique, autre chose que la science ou le charme littéraire. Nous lui demandions surtout de désemprisonner nos âmes, de nous faire respirer mieux, d'accorder à nos poitrines l'élargissement d'une moralité plus douce et vastement humaine, non liée à la formule byzantine, obscure, de Nicée. Nous lui demandions, non pas de briser l'autel, mais de l'étendre; non de suppri-

1. Aristote, philosophe grec du IVe siècle, a résumé toute la science de son temps.

2. Astronome du XVIe siècle qui a le premier compris le système solaire.

3. Navigateur génois qui a découvert l'Amérique.

4. Philosophes grecs du VIe siècle qui avaient eu l'idée que la terre tourne autour du soleil.

5. Iles que les anciens plaçaient dans l'Atlantique, à l'ouest de la Libye.

mer les saints, mais de les multiplier, d'ouvrir les bras de l'Église à saint Socrate[1], aux Antonins[2], et à vous aussi, saint Virgile !

« Saint Virgile, priez pour moi ! » Moi-même j'avais ce mot au cœur, bien avant de savoir qu'un autre a parlé ainsi au XVIe siècle[3]. Et qui plus que moi a droit de le dire, moi, élevé sur vos genoux, qui n'eus si longtemps nul autre aliment que l'antiquité adoucie par vous ; moi qui vécus de votre lait avant de boire dans Homère le vin, le sang et la vie ? Mes heures de mélancolie, jeune, je les passai près de vous ; vieux, quand les pensées tristes viennent, d'eux-mêmes, ces rhythmes aimés chantent encore à mon oreille ; la voix de la douce sibylle suffit pour éloigner de moi le noir essaim des mauvais songes.

Venez, dans la nuit noire encore ; montons, l'hiver, de grand matin, la rue Saint-Jacques. Voyez-vous toutes ces lumières ? Des hommes, des vieillards même, mêlés aux enfants, vont portant sous le bras l'in-folio, de l'autre le chandelier de fer. Vont-ils tourner à droite ? Non, la vieille Sorbonne[4] est endormie encore ; elle se tient chaude entre ses draps. La foule va aux écoles grecques. Athènes est à Paris. Cet homme à grande barbe, dans sa majestueuse hermine, c'est le descendant des empereurs, Jean Lascaris[5]. L'autre docteur, c'est Aléandre, qui enseigne l'hébreu. Vatable[6] est à ses pieds, qui écrit et déjà imprime. Étrange renversement des choses ! Cette ville, qui vers 1300 ravit aux Juifs leurs manuscrits pour les

1. Philosophe grec du Ve siècle av. J.-C., célèbre par ses idées élevées sur la morale et par sa fermeté d'âme.

2. Les empereurs romains du IIe siècle, Antonin et Marc-Aurèle, célèbres par leurs vertus.

3. Érasme.

4. Faculté de théologie.

5. Grec du XVe siècle réfugié en France après la prise de Constantinople.

6. Imprimeur et érudit.

anéantir[1], elle les imprime aujourd'hui. En 1508, on fond les premiers caractères hébraïques. La vieille loi, si cruellement persécutée par la nouvelle, devient impérissable, multipliée par les chrétiens. Le défenseur des livres juifs, Reuchlin[2], ébranle l'Allemagne de sa lutte héroïque contre les ignorants persécuteurs et destructeurs de livres, qui les brûlent, ne sachant les lire.

Croyons aux victoires de l'esprit ! Au moment où l'Espagne détruit les livres par milliers[3], l'Allemagne, la France, l'Italie en impriment par millions !

Nul lieu, ni temple, ni école, ni assemblée de nations, n'a jamais porté à mon cœur la religieuse émotion que j'éprouve quand j'entre dans une imprimerie. Le poète ouvrier de Manchester l'a très bien dit : « La presse est l'arche sainte ! » Les révolutions de Paris se sont faites autour de la presse. Imprimeur en 93, mon père avait planté la sienne au chœur même d'une église, et j'y suis né.

LE PALAIS DE FONTAINEBLEAU

Le palais de Fontainebleau, commencé sous Francois Ier, est une des œuvres les plus célèbres de la Renaissance française.

Fontainebleau est surtout un paysage d'automne, le plus original, le plus sauvage, le plus doux, le plus recueilli. Ses roches chaudement soleillées, ses ombrages fantastiques, empourprés des teintes d'octobre, qui font rêver avant l'hiver ; à deux pas, la petite Seine entre des

1. Allusion à la persécution contre les Juifs sous Philippe le Bel.

2. Érudit allemand qui étudiait le grec et l'hébreu.

3. L'inquisition espagnole faisait brûler les livres qu'elle soupçonnait d'hérésie.

raisins dorés, c'est un délicieux dernier nid pour reposer et boire encore ce qui resterait de la vie, une goutte réservée de vendange.

Mais ce sont les blessés surtout, les blessés du cœur, qui ont affectionné ce lieu. Saint Louis, dans ses tristesses profondes sur la ruine du moyen âge, vient prier dans cette forêt. Louis XIV, vaincu, fuit Versailles, ses triomphes en peinture qui ne sont plus qu'ironie, et cherche à Fontainebleau un peu de silence et d'ombre.

Là aussi François Ier, découragé des guerres lointaines, veuf de son rêve, l'Italie, se fait une Italie française. Il y a refait les galeries, les promenoirs élégants, commodes et bien exposés des villas lombardes qu'il ne verra plus Il fait sa galerie d'Ulysse. Son Odyssée est finie. Il accepte, la destinée le voulant ainsi, son Ithaque.

Tous honorèrent les artistes. Mais François Ier les aima.

Les exilés italiens trouvèrent en lui une consolation, la plus grande : il les imitait, prenait leurs manières, leur costume et presque leur langue. Lorsque le grand Léonard de Vinci[1] vint chez lui, en 1518, il fut l'objet d'une telle idolâtrie, qu'à son âge de quatre-vingts ans il changea la mode et fut copié par le roi et toute la cour pour les habits, pour la coupe de barbe et de cheveux. Tout le monde, à son exemple, prononçait à l'italienne. On le voit par les lettres de Marguerite[2], qui écrit comme elle prononce : *chouse* pour *chose*, *j'ouse* pour *j'ose*, *ous* pour *os*, etc.

Le sac de Rome en 1527[3], la chute de Florence en 1532[4], avaient été en quelque sorte une ère de dispersion pour

1. Un des plus grands peintres de la Renaissance, chef de l'école lombarde.
2. Sœur de François Ier.
3. Par les soldats de Charles-Quint en guerre avec le pape.
4. La république de Florence tomba au pouvoir des Médicis.

l'Italie. La concentration fut brisée. L'art italien regarda aux quatre vents. Jules Romain[1] s'en va à Mantoue, et y bâtit une ville, avec le palais, les peintures du monde écroulé, la lutte des géants contre les dieux. D'autres s'en vont au fond du Nord, s'inspirent de son génie barbare, et, pour le monstrueux empire d'Iwan le Terrible[2], bâtissent le monstre du Kremlin[3]. D'autres encore viennent en France; dans la matière la plus rebelle, le grès de Fontainebleau, ils trouvent des effets imprévus, singulièrement en rapport avec le mystère du paysage, avec l'obscure et sombre énigme de la politique des rois. De là ces Mercures, ces mascarons effrayants de la *cour ovale;* de là ces Atlas surprenants qui gardent les bains dans la *cour du Cheval blanc*, hommes-rochers qui cherchent encore depuis trois cents ans leur forme et leur âme, témoignant du moins qu'en la pierre il y a le rêve inné de l'être et la velléité de devenir.

Je ne suis pas loin de croire que ces Italiens, ayant perdu terre, dépaysés, quittes de leur public et de leurs critiques, d'autant plus libres en terre barbare qu'ils étaient sûrs d'être admirés, prirent ici une hardiesse qu'ils n'avaient pas eue chez eux[4]. Le Rosso[5] n'ayant affaire qu'à un maître qui ne voulait qu'amusement, qui disait toujours : *Osez*, a, pour la petite galerie favorite du malade, fondu tous les arts ensemble dans la plus fantasque audace.

C'est la nature, et c'est un ravissement.

Plus François Ier déclina, plus il fut amoureux des

1. Peintre de l'école romaine (1492-1546).

2. Ivan IV, tsar de Russie.

3. La citadelle de Moscou.

4. A l'époque où Michelet écrivait on croyait que le palais de Fontainebleau était l'œuvre d'artistes italiens. On sait aujourd'hui que les principaux architectes étaient des Français.

5. Peintre italien appelé en France par François Ier (1496-1541).

arts. On sait son mot à Cellini[1] : « Je t'étoufferai dans l'or. » Et, quand la petite galerie lui fut ouverte par Rosso, il dit : « Je te fais chanoine. » Ce pieux artiste eut un canonicat de la sainte Chapelle.

Rosso n'en profita guère. Pour un chagrin, il se tua. Et ce fut aussi le sort du grand et charmant André del Sarte[2]. Du moins, avant son malheur, il ramassa tout son génie, et fit pour François Ier le plus frémissant tableau qui ait été peint jamais : cette chose vivante et brûlante comme une haleine de Dieu, la *Charité* (qui est au Louvre) !

Pour orner sa chambre, François Ier n'appela pas un étranger ; il prit un Français, un jeune homme, la main ravissante de ce magicien Jean Goujon[3], qui donnait aux pierres la grâce ondoyante, le souffle de la France, qui sut faire couler le marbre comme nos eaux indécises, lui donner le balancement des grandes herbes éphémères et des flottantes moissons.

Les cariatides de cette chambre mystérieuse semblent un essai du jeune homme, essai hardi, incorrect et heureux. Où a-t-il pris ces corps charmants, si peu proportionnés, nymphes étranges, improbables, infiniment longues et flexibles ? Sont-ce les peupliers de Fontainebelle-eau, les joncs de son ruisseau, ou les vignes de Thomery[4] dans leurs capricieux rameaux, qui ont revêtu la figure humaine ? Les rêves de la forêt, les *songes d'une nuit d'été*[5], qui ne se laissaient voir que dans le sommeil pour être regrettés au matin, ont été saisis au passage par cette main vive et délicate. Les voilà, ces

1. Ciseleur italien (1500-1571).
2. Peintre italien.
3. Sculpteur, né en 1520, tué en 1572, le jour de la Saint-Barthélemy.
4. Village au sud-ouest de Fontainebleau.
5. C'est le titre d'une féerie de Shakespeare.

nymphes charmantes, captives, fixées par l'art; elles ne s'envoleront plus.

Cette chambre, qui n'est pas très grande, la galerie rabelaisienne, chaude et basse de plafond, qui domine le petit étang, ce furent les abris des dernières années de François Ier, les témoins de ses conversations. Il était curieux, interrogatif. Et jamais il n'y eut tant à dire qu'en ce temps. Les murs parlent. Comme les paroles gelées que rencontra Pantagruel[1], et qui dégelaient par moment[2], il ne tient à rien que les conversations peintes par le Rosso ne se détachent des murs. Ils content les découvertes récentes, l'Asie, l'Amérique. Le coq d'Inde, oiseau bizarre qui surprit tellement d'abord, l'éléphant coquettement orné d'une parure de sultane, vous y voyez par ordre ces nouveaux sujets d'entretien.

L'art au milieu du siècle avait déjà décliné.

Il suppléait par la noblesse à ce qui déjà manquait d'agréments. En bâtiment, comme en littérature, commençait le genre noble et le style soutenu. L'effort y est, et la grâce sérieuse. Adieu la fantaisie. Que trouver désormais qui ressemble à Chambord[3], à l'exquise petite galerie de Fontainebleau?

L'ITALIE DU CORRÈGE

Michelet décrit l'aspect du pays lombard qui a fourni les paysages des tableaux du Corrège, le plus gracieux des peintres italiens.

La Lombardie n'était plus au XVIe siècle ce qu'elle

1. Géant qui est l'un des héros du grand roman de Rabelais.
2. Ce sont des paroles gelées en hiver et qui dégèlent au printemps.
3. Château au bord de la Loire, bâti sous François Ier.

avait été. Elle avait cruellement souffert, infiniment perdu[1]. Mais, comme il arrive dans ces grands naufrages, les lieux élus où l'on concentre les débris semblent d'autant plus riches.

Les villas lombardes étaient ravissantes par le mélange d'art et de nature, de ménage champêtre, qu'aiment les Italiens. Nos châteaux, encore militaires, dans leur morgue féodale, semblaient dédaigner, éloigner la campagne et le travail des champs, la terre des serfs ; noblement ennuyeux, ils offraient pour tout promenoir à la châtelaine captive une terrasse maussade, sans eau ni ombre, où jaunissaient quelques herbes mélancoliques. Tout au contraire, les villas italiennes, bien supérieures par l'art, et vrais musées, n'en admettaient pas moins familièrement les jardinages, s'étendant librement tout autour en parcs, en cultures variées. Les compagnons de Charles VIII, qui les virent les premiers, en ont fait des tableaux émus.

Gardées au vestibule par un peuple muet d'albâtre ou de porphyre, entourées de portiques « à mignons fenestrages », ces charmantes demeures recélaient au dedans non seulement un luxe éblouissant d'étoffes, de belles soies, de cristaux de Venise à cent couleurs, mais d'exquises recherches de jouissances d'agrément, d'utilité, où tout était prévu : caves variées, cuisines savantes et pharmacies, lits profonds de duvet, et jusqu'à des tapis de Flandre, où, garanti du marbre, pût, au lever, se poser un petit pied nu.

Des terrasses aériennes, des jardins suspendus, les vues les plus variées. Tout près, l'idylle du ménage des champs.

1. Pendant les guerres des Français et des Espagnols.

Aux jaillissantes eaux des fontaines de marbre, le cerf, avec la vache, venant le soir sans défiance, de grands troupeaux au loin en liberté, la fenaison ou les vendanges, une vie virgilienne de doux travaux. Tout cela encadré du sérieux lointain des Apennins de marbre[1] ou des Alpes aux neiges éternelles.

L'hiver n'ôte rien à ces paysages. L'abandon même et les ruines y ajoutent un charme nouveau. Dans les jardins où cesse la culture, dans les grandes vignes laissées en liberté, les plantes vigoureuses semblent se plaire à l'absence de l'homme. Elles sont maîtresses du logis, s'emparent des colonnades, se prennent aux marbres mutilés et caressent les statues veuves. Tout cela très sauvage et très doux, d'un *soave austero*[2] dont on se défie peu, mais trop puissant sur l'âme, l'endormant, la berçant de vains rêves.

C'est le moment d'une grande révélation pour l'Italie. Aux pures madones florentines[3] que déjà Raphaël anime, l'étincelle pourtant manque encore. Mais voici une race nouvelle, avivée de souffrance, qui grandit dans les larmes. Un trait nouveau éclate, délicat et charmant, le sourire maladif de la douleur timide qui sourit pour ne pas pleurer. Qui saisira ce trait? Celui qui l'eut lui-même et qui en meurt. Le paysan lombard du village de Correggio[4], l'artiste famélique qui ne peut nourrir sa famille : il saisit ce qu'il voit, cette Italie nouvelle, toute jeune, mais souffrante et nerveuse. C'est la petite sainte Catherine du *Mariage mystique*[5] (voyez au Louvre),

1. L'Apennin, formé de roches calcaires, borde la Lombardie au sud.

2. Doux et sévère.

3. Raphaël (1483-1520) a fait beaucoup de tableaux de la Vierge. Il vivait au centre de l'Italie.

4. Le peintre que nous appelons Corrège s'appelait Allegri; Corrège est le nom de son village.

5. Ce tableau représente le mariage de sainte Catherine et de l'enfant Jésus.

pauvre petite personne qui ne vivra pas, ou restera petite. Plus que maladive est celle-ci; elle n'est pas bien saine; on le voit aux attaches irrégulières des bras, qu'il a strictement copiées. Et, avec tout cela, il y a là une grâce douloureuse, un perçant aiguillon du cœur qui entre à fond, fait tressaillir de pitié, de tendresse, d'un contagieux frémissement.

Telle était l'Italie à ce moment, amoindrie et pâlie. Et Corrège n'eut qu'à copier. Il puise à la source nouvelle, à ce sourire étrange entre la souffrance et la grâce (Prud'hon[1] l'a eu seul après lui). Heureusement pour l'Italien, si la race changeait le ciel était le même. Sans cesse il reprenait son harmonie troublée et s'envolait dans la lumière.

MARGUERITE DE VALOIS (PORTRAIT)

Marguerite, sœur de François Ier, a joué un rôle dans la Renaissance et dans la Réforme française. Elle protégea plusieurs écrivains et s'intéressa à la fois aux lettres et aux questions religieuses.

Mauvais poète, charmant prosateur, c'était un esprit délicat, rapide et subtil, ailé, qui volait à tout, se posait sur tout, n'enfonçant jamais, ne tenant à la terre que du bout du pied. Il faut pourtant excepter le galimatias mystique du temps, où, sur les pas de Briçonnet[2], son pesant guide spirituel, il lui arriva souvent d'alourdir ses ailes légères.

Elle n'eut au cœur que deux passions, qui lui créèrent

1. Peintre français né à Dijon (1758-1823).
2. Évêque de Meaux. Mort en 1533. On le soupçonnait d'être favorable à la réforme.

contre toutes les autres un *alibi* continuel. L'une, c'était l'amour des sciences, la curiosité infinie qui lui fit chercher les études qui attirent le moins les femmes, les langues et l'érudition même, la menant du latin au grec, du grec à l'hébreu. Briçonnet le lui reproche : « S'il y avait au bout du monde un docteur qui, par un seul verbe[1] abrégé, pût apprendre toute la grammaire, un autre la rhétorique, la philosophie et les sept arts libéraux, vous y courriez comme au feu. »

L'autre passion, ce fut le culte, la foi, l'espérance, la parfaite dévotion, qu'elle eut, de la naissance à la mort, pour son frère François Ier.

Il y a très peu de portraits de Marguerite. Celui de Versailles est, je crois d'imagination, calqué sur quelque portrait de François Ier. La véritable effigie (voir *Trésor de numismatique*) est le revers d'une médaille qui porte de l'autre côté sa mère, Louise de Savoie. C'est une image légère, un brouillard, mais révélateur, qui ouvre tout un caractère, qui répond si bien et si juste à tous les documents écrits, qu'on s'écrie : « C'est la vérité. »

La médaille, non datée, doit avoir été faite du vivant de la mère, peu avant sa mort, lorsqu'elle était toute-puissante, et probablement quand elle fit l'acte important de sa vie, le *Traité des Dames*, ou de Cambrai, en 1529[2]. Elle avait alors cinquante-trois ans, sa fille trente-sept. La mère, forte et grande figure, n'a pas besoin d'être nommée; elle l'est par un trait saillant, le grand gros nez sensuel et charnu de François Ier.

Sa fille est un parfait contraste. Il semble que la savoyarde dont elle fut le premier enfant s'essaya à la maternité par cette faible et fine créature, le pur élixir des

1. Une seule parole.
2. Traité de paix entre François Ier et Charles-Quint.

Valois, avant de jeter en moule *le gros garçon qui gâta tout*[1], ce vrai fils de Gargantua[2].

Marguerite, sa sœur, est certainement petite-fille du poète Charles d'Orléans[3]. Elle a la figure usée de bonne heure des races nobles, affinées, vieillies. Elle dit à chaque lettre, sans la moindre coquetterie, écrivant à gens moins âgés : « Votre tante, » ou : « Votre vieille mère. »

Elle était très-peu faite pour les travaux de la maternité. Elle n'eut pas d'enfant du duc d'Alençon. Et de Jean d'Albret, son second mari, elle en eut, mais péniblement, toussant beaucoup, affaiblie des jambes et des yeux, si bien qu'en 1530, à trente-huit ans, étant enceinte, il lui faut se reposer, se préparer pour écrire une lettre. Ses enfants moururent ou restèrent très faibles ; spécialement Jeanne d'Albret[4], qui n'avait pas même remué dans le sein de sa mère, et, encore jeune, eut plusieurs maladies qu'on croyait mortelles.

Il ne faut pas s'étonner si, dans la médaille, l'admirable artiste nous donne déjà Marguerite, comme elle se donne dans ses lettres, un peu vieille à trente-sept ans. Le nez charmant, fin, mais aigu, est bien de cet esprit *abstrait* que Rabelais évoquait du ciel pour le faire descendre dans son livre.

Cette médaille fait penser à un portrait de Fénelon[5], comme elle, délicat, nerveux, maladif, où la pâle figure conserve un léger mouvement oblique, allure gracieusement serpentine, comme d'un homme infiniment fin, qui ondule et glisse entre deux idées.

J'aime mieux la reine de Navarre. Elle tient de ce

1. Parole attribuée à Louis XII en parlant de François Ier.
2. Géant qui est le héros du roman de Rabelais.
3. Du XVe siècle. Voir plus haut, page 293.
4. Héritière du royaume de Navarre.
5. Célèbre évêque et écrivain du temps de Louis XIV.

mouvement, mais elle a le sourire plein d'esprit, de malice, de bonté.

IBRAHIM

Ce qui suit est un épisode de l'histoire de l'Empire ottoman, la vie du grand visir Ibrahim.

Ibrahim, fils d'un matelot grec de Praya, était de cette race énergique et rusée qui remplit tout l'Orient de son activité. Enfant, il fut enlevé et vendu par des corsaires turcs à une veuve de Magnésie[1], qui, d'un coup d'œil de femme, vit qu'il était né pour plaire et monter au plus haut. Il apprit le persan, l'italien, plusieurs langues d'Asie et d'Europe, lut les poètes, l'histoire, dévora les vies d'Hannibal, de César, d'Alexandre le Grand, qu'il relisait sans cesse. Mais si le but fut haut, la voie fut basse, celle qui dans l'Orient mène à tout, le sérail[2]. Il entra par sa figure heureuse et son talent pour le violon. Soliman en fut engoué, subjugué, au point de ne plus voir que lui.

Toutes les paroles qui restent de cet homme indiquent un mélange singulier de finesse, d'audace et de grandeur, une royauté naturelle. La flatterie même était chez lui risquée, inattendue, celle qui surprend l'esprit, charme, emporte le cœur. Soliman[3] lui ayant fait épouser sa sœur, il y eut une prodigieuse fête. Le favori dit hardiment qu'il n'y avait jamais eu de noces semblables, pas même celles du sultan. Celui-ci rougit de colère. Ibrahim ajouta :

1. Province de Thessalie.

2. On appelle sérail en turc l'ensemble des bâtiments qui forment la résidence du sultan.

3. Sultan turc (1520-1566) surnommé le *Magnifique*, conquérant de la Hongrie.

« Celles de Sa Hautesse n'ont pas eu cet honneur d'avoir pour convive le padishah de la Mecque[1], le Salomon de notre époque. »

C'était un petit homme brun, à dents aiguës, disent les ambassadeurs de l'empereur[2], qui sont stupéfaits de la liberté avec laquelle il parle de son maître. Il ouvre ainsi la conférence : « Le lion ne peut être dompté par la force, mais par la ruse, la nourriture et l'habitude. Le prince, c'est le lion, et le ministre est le gardien. Je garde le sultan, et le mène avec un bâton, qui est la vérité et la justice. Charles est aussi un lion. Que ses ambassadeurs le mènent de la même manière. »

Cependant Soliman, Ibrahim, étaient deux hommes pacifiques, et faits pour les arts de la paix. L'influence byzantine[3] allait toujours gagnant. Ibrahim, qui avait rouvert l'hippodrome[4] et les jeux antiques, s'était bâti un délicieux palais sur ce lieu même, et il y tenait son maître à regarder les fêtes, que son génie fécond savait varier. On avait vu, aux noces d'Ibrahim, Soliman écouter patiemment les thèses des discoureurs, comme aurait fait un des Paléologues[5] ou des Cantacuzènes[6]. Mais la grande machine turque était montée pour la conquête. Elle broyait qui ne l'employait pas. On n'avait pas organisé en vain ce sombre et colérique monstre de guerre, le corps des janissaires[7]. Soliman avait été obligé, dès son avène-

1. La Mecque, en Arabie, est la patrie de Mahomet et la ville sainte de tous les musulmans. Les sultans turcs avaient, à la suite de leurs victoires, reçu le titre de chefs (en turc *padishah*) de la Mecque.

2. Charles-Quint, qui eut à combattre les Turcs en Autriche et sur la Méditerranée.

3. Les sultans s'étaient établis à Constantinople, l'ancienne capitale de l'empire byzantin.

4. Cirque où se donnaient les courses de chars.

5. Dernière dynastie des empereurs grecs (1260-1453).

6. Famille grecque d'où sortirent deux usurpateurs au milieu du XIVe siècle.

7. Corps de fantassins formé en grande partie de jeunes esclaves chrétiens convertis à l'islamisme.

ment, de les amener à Rhodes[1] et à Belgrade[2]. Puis il y une halte, un repos. Affreuse révolte. Nul remède que conquête, la guerre sainte, la guerre de Hongrie.

L'armée ottomane arriva aux marais de Mohacz[3], étaient les Hongrois, mais non complets encore. L Transylvains[4] tardaient. A la vue du croissant[5], l'arde hongroise ne put plus se contenir ni rien attendre. Ils en levèrent leur roi en avant et tous leurs chefs plongèren aveugles dans la masse ennemie.

Nombre d'entre eux, emportés par la course ou poussés par les Turcs, allèrent s'engouffrer aux marais. Le roi Louis en fut, et le royaume. La Hongrie reste là. C'est le tombeau d'un peuple.

Ibrahim eût péri tôt ou tard de la main de l'Autriche, si elle n'eût été prévenue par celle de son ami, de son frère Soliman, dont il faisait la gloire, de celui qui, depuis onze ans, le faisait manger avec lui, coucher à ses pieds, avec qui, à toute heure, il vivait, parlait et pensait.

Il avait deux rivaux, deux ennemis qui pouvaient contre lui s'unir au parti des vieux Turcs. L'un était le trésorier de l'empire. Contre Ibrahim, il préparait, élevait cent nouveaux Ibrahims, qui auraient pour eux la jeunesse, l'audace de l'âge et la culture. Auraient-ils le génie? c'était la question. Le favori prévint la chose, perdit le trésorier, et lui-même donna les dangereux esclaves à Soliman.

L'autre ennemi, c'était une femme infiniment rusée,

1. Rhodes, petite île de la côte d'Asie, qui appartenait aux chevaliers de Saint-Jean, fut prise par Soliman après un long siège (1522).

2. Sur le Danube, prise par Soliman en 1522.

3. Près du Danube, en Hongrie (1526).

4. La Transylvanie, pays des Karpathes, dépendait du royaume de Hongrie.

5. Le croissant est l'emblème des musulmans.

Roxelane, c'est-à-dire la Russe[1]. Son nom de guerre était *la Joyeuse, la Rieuse*. Dans l'ennui du harem, où tout est pétrifié, celle-ci eut l'art de rire toujours. Elle rit, et perdit Ibrahim. Elle rit, et fit étrangler le fils de Soliman[2]. Rien ne lui résista. Elle put tout, sauf refaire Ibrahim.

La perte du Grec avait été jurée le jour où, revenant vainqueur de la bataille de Mohacz, il rapporta de Bude[3] la fameuse bibliothèque de Mathias Corvin[4] et trois statues de bronze, Hercule, Apollon et Diane, qu'il dressa hardiment sur l'hippodrome, devant son palais même.

Grave insulte au Coran[5]. On dit, d'ailleurs, qu'il se contraignait peu, et qu'il avait le tort d'avouer le mépris qu'il faisait du livre sacré.

Soliman, humain pour un Turc, tenait pourtant de son père Sélim[6] l'horreur des Persans hérétiques[7], qu'il manifesta en tuant tous ceux qu'il pouvait prendre. Ibrahim, au contraire, clément pour les Persans et les chrétiens, avait fait ses efforts pour sauver Bude, et il sauva réellement Bagdad[8] du massacre. Acte admirable et difficile dans sa situation. Le salut de cette ville immense contrasta avec le carnage que l'empereur ne put empêcher à Tunis[9], où l'on tua trente mille hommes.

Là fut porté le coup décisif. On l'accusa surtout près de son maître pour une cause futile. En Perse, où le

1. Il y avait souvent parmi les femmes des sultans turcs des esclaves chrétiennes. Roxelane venait de la Russie rouge (occidentale).

2. Mustapha, en persuadant à Soliman que son fils complotait contre lui.

3. Sur le Danube, en face de Pesth, capitale de Hongrie.

4. Roi de Hongrie (1458-1490), célèbre par ses victoires sur les Turcs.

5. Le Coran, livre de Mahomet, défend de faire des images de l'homme.

6. Sultan (1512-1520); passa son règne à combattre contre les Persans.

7. Les Persans sont musulmans, mais de la secte des schistes (schismatiques).

8. Capitale de la Babylonie, sur l'Euphrate, prise par Soliman.

9. Charles-Quint prit Tunis (1535) sur les pirates musulmans.

moindre bey[1] prend le nom de *sultan*[2]. Ibrahim avait suivi l'usage dans ses proclamations. On dit à Soliman que manifestement son vizir usurpait, qu'il avait tout à craindre.

Le 6 mars 1536, Ibrahim, sans défiance, rentra le soir au sérail, comme à l'ordinaire, pour prendre près de son maître sa nourriture et son repos. Il y trouva la mort.

Le lendemain, on le vit étranglé. L'état du cadavre montrait qu'il s'était défendu en lion. La chambre portait aux murs des mains sanglantes qu'il y avait imprimées dans la lutte. Terrible accusation d'une perfidie si barbare! Cent ans encore après, on les voyait avec horreur.

« Des deux cents vizirs qui ont gouverné l'empire ottoman, il n'y a eu, ni avant, ni après, un tel vizir. » Il reste grand, moins pour avoir donné à cet empire ses deux bornes, Bude et Bagdad, que pour avoir lié la Turquie et la France, sauvé trois fois l'Europe, commencé la réconciliation des religions ennemies.

Comme ce pauvre esclave grec, ingénieux, héroïque et clément, n'a pas de monument à Galata[3], où fut jeté son corps, nous avons écrit ce chapitre, qui lui en servira et le consacrera dans la reconnaissance de l'avenir.

RABELAIS

Rabelais, 1483-1553, est reconnu universellement pour l'écrivain français le plus puissant de la Renaissance. Son œuvre est le grand roman fantastique de *Gargantua* et de *Pantagruel*. On sait que Rabelais avait voulu y mettre un sens caché; mais ce sens est encore obscur.

Quel homme et qu'était-il? Demandez plutôt ce qu'il

1. C'est le titre que prennent les hauts fonctionnaires.
2. Ce titre ancien avait été adopté par les souverains ottomans.
3. Faubourg de Constantinople habité surtout par des Européens.

n'était pas. Homme de toute étude, de tout art, de toute langue, le véritable *Pan-ourgos*[1], agent universel dans les sciences et dans les affaires, qui fut tout et fut propre à tout, qui contint le génie du siècle et le déborde à chaque instant.

Christophe Colomb trouva son nouveau monde à cinquante ans. Rabelais avait à peu près le même âge, ou un peu plus, quand il trouva le sien[2].

La nouveauté du fond fut signalée par celle de la forme. La langue française apparut dans une grandeur qu'elle n'a jamais eue, ni avant ni après. On l'a dit justement : ce que Dante avait fait pour l'italien[3], Rabelais l'a fait pour notre langue. Il en a employé et fondu tous les dialectes, les éléments de tout siècle et de toute province que lui donnait le moyen âge, en ajoutant encore un monde d'expressions techniques que fournissent les sciences et les arts. Un autre succomberait à cette variété immense. Lui, il harmonise tout. L'antiquité, surtout le génie grec, la connaissance de toutes les langues modernes, lui permettent d'envelopper et dominer la nôtre.

Il est, dans l'histoire littéraire, ce que, dans la nature, sont les lacs de la Suisse, mers d'eaux vives qui, des glaciers, par mille filets, s'y réunissent pour en sortir en fleuve et s'appeler la Reuss, ou le Rhône ou le Rhin.

Ceci pour la langue et la forme. Mais pour le fond, à qui le comparer?

A l'Arioste[4]? à Cervantès[5]? Non, tous deux rient sur un tombeau, sur la patrie défunte, et la chevalerie inhumée.

1. Qui fait tout.
2. Quand il écrivit *Gargantua*.
3. Dante est le premier grand écrivain qui se soit servi de l'italien.
4. Poète italien (1474-1533) auteur du *Roland furieux*, épopée romanesque en 46 chants.
5. Écrivain espagnol, auteur de *Don Quichotte*.

Tous deux regardent au couchant. Rabelais regarde l'aurore.

Il serait ridicule de comparer le *Gargantua* et le *Pantagruel* à la *Divine Comédie*[1]. L'œuvre italienne, inspirée, calculée, merveilleuse harmonie, semble ne comporter de comparaison à nulle œuvre humaine. Toutefois, ne l'oublions pas, cette harmonie est due à ce que Dante, si personnel dans le détail, s'est assujetti dans l'ensemble, dans la doctrine, la composition même, à un système tout fait, au système officiel de la théologie. Il va vers l'infini, mais de droite et de gauche, soutenu, limité, par deux murs de granit, dont l'un est saint Thomas[2], l'autre la tradition très fixe du mystère des trois mondes[3], joué partout en drame[4] avant d'entrer dans l'épopée.

Répétons donc pour Dante ce que nous disions pour les deux autres. Il regarde vers le passé. Si sa force indocile échappe parfois vers l'avenir, c'est comme malgré lui, par des hasards sublimes de génie et de passion, par un égarement de son cœur.

Directement contraire est la tendance de Rabelais. Il cingle à l'est, vers les terres inconnues.

L'œuvre est moins harmonique; je le crois bien. C'est un voyage de découvertes.

Il sait tout le passé et le méprise. Il en traîne plus d'un lambeau, mais il les arrache en courant, il en sème sa route.

La devise orgueilleuse de Montesquieu[5] est mieux placée ici : « C'est un enfant sans mère. » (*Prolem sine matre creatam.*)

1. Le poème de Dante.
2. Le plus célèbre théologien du moyen âge.
3. Paradis, purgatoire, enfer.
4. Le théâtre du moyen âge consistait surtout en drames religieux.
5. Devise de l'*Esprit des lois*.

Rabelais n'a rien emprunté qu'au peuple, aux vieilles traditions. Il doit aussi quelque chose au peuple des écoles, aux traditions d'étudiants. Il s'en sert, s'en joue et s'en moque. Tout cela vient à travers son œuvre profonde et calculée, comme des rires d'enfants, des chants de berceau, de nourrice.

Navigateur hardi sur la profonde mer qui engloutit les anciens dieux, il va à la recherche du grand *Peut-être*. Il cherchera longtemps. Le câble étant coupé et l'adieu dit à la légende, ne voulant s'arrêter qu'au vrai, au raisonnable, il avance lentement, en chassant les chimères.

Mais les sciences surgissent, éclairent sa voie, lui donnent les lueurs de la *Foi profonde*.

Nous parlerons dans un autre volume de cette Odyssée du Pantagruel. Aujourd'hui, l'Iliade, je veux dire, le Gargantua[1].

Mais avant d'entamer ce livre, il faudrait un peu connaître comment l'auteur y arriva. Malheureusement tout est obscur. Plût au ciel qu'on pût faire une vie de Rabelais! Cela est impossible[2].

Ce que nous en savons le mieux, c'est qu'il eut l'existence des grands penseurs du temps, une vie inquiète, errante, fugitive, celle du pauvre lièvre entre deux sillons. Il se cacha, rusa, s'abrita comme il put, et réussit à vivre âge d'homme, et même vieux, sans être brûlé.

Vie terrible, on l'entrevoit bien. Ce joyeux enfant de Touraine[3], ami de la nature, on le fait prêtre, on le fait moine. Et, tout d'abord, les moines, qui devinent son génie, vous

1. Le roman de Rabelais se compose de deux parties parues à quelques années d'intervalle. Gargantua est le père, Pantagruel le fils.

2. On a très peu de renseignements sur la vie de Rabelais. L'explication qu'en donne Michelet ne s'accorde pas avec celle des derniers biographes de Rabelais.

3. Il était né près de Chinon.

le mettent dans un *in pace*[1]. Des magistrats l'en tirent. Il est longtemps comme caché sous l'abri des frères Du Bellay, ses anciens condisciples. Il devient leur faiseur; pour Guillaume[2], il fait de l'histoire; pour René, de la physique; pour le cardinal Jean[3], de la diplomatie. Courtisan, bouffon de château, médecin de campagne, auteur aux gages des libraires. Grand buveur (par écrit) et débauché (en vers latins), il garde, chose étonnante, dans cette vie d'aventurier, une vigueur morale, une rectitude, un souverain amour du bien, une haine du faux, qui va enlever le vieux monde.

Il alla s'établir à Lyon, où la grande colonie italienne mettait un peu de liberté. Il y trouva une autre victime du fanatisme, l'ardent, l'intrépide imprimeur, Étienne Dolet[4], qui attaquait également et les légistes et le clergé et se fit brûler à la fin. Rabelais avait fait pour Dolet et autres libraires des publications populaires d'almanachs, de satires, qui avaient répandu son nom.

On commençait à regarder de quel côté il tournerait. Les protestants se demandaient s'il se joindrait à eux. Bèze[5] dit dans ses vers : « Tout grand esprit a les yeux sur cet homme. »

Tous aussi reculèrent, à l'apparition du Gargantua; tous crièrent d'horreur ou de joie. Peu comprirent que c'était un livre d'éducation.

La supériorité de Rabelais sur ses successeurs, Montaigne, Fénelon et Rousseau[6], est évidente. Son plan d'é-

1. *En paix;* on appelait ainsi les prisons des couvents.

2. Guillaume (1491-1543), ami de François Ier qui l'employa souvent comme diplomate, auteur de Mémoires.

3. Jean (1492-1560), évêque, puis cardinal, conseiller de François Ier.

4. Érudit et imprimeur français, condamné au feu comme hérétique (1546), à Paris.

5. Théodore de Bèze, disciple de Calvin, lui succéda comme chef de l'Église protestante de Genève.

6. Tous trois ont donné des préceptes d'éducation.

ducation reste le plus complet et le plus raisonnable. Il est fécond surtout et positif.

Il croit, *contre le moyen âge*, que l'homme est bon; que, loin de mutiler sa nature. il faut la développer tout entière, le cœur, l'esprit, le corps.

Il croit, *contre l'âge moderne*, contre les raisonneurs, les critiques, Montaigne et Rousseau, que l'éducation ne doit pas commencer par être raisonneuse et critique. Rousseau, Montaigne, tout d'abord, mettent leur élève au pain sec, de peur qu'il ne mange trop. Rabelais donne au sien toutes les bonnes nourritures de Dieu; la nature et la science l'allaitent à pleines mamelles; il comble ce bienheureux berceau des dons du ciel et de la terre, le remplit de fruits et de fleurs.

On dira que cette éducation est trop riche, trop pleine, trop savante. Mais l'art et la nature y sont pour charmer la science. La musique, la botanique, l'industrie en toutes ses branches, tous les exercices du corps, en sont le délassement. La religion y naît du vrai et de la nature pour réchauffer et féconder le cœur. Le soir, après avoir ensemble, maître et disciple, résumé la journée, « ils alloient en pleine nuit, au lieu de leur logis le plus découvert, voir la face du ciel observant les aspects des astres. Ils prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers lui, et le glorifiant de sa bonté immense. Et lui rendant grâce de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clémence pour tout l'avenir. Cela fait, entroient en leur repos. »

Cette éducation porte fruit. Gargantua n'a pas été formé seulement pour la science. C'est un homme, un héros. Il sait défendre son père et son pays. Il est vainqueur, parce qu'il est juste, et courageux avec l'esprit de paix.

LE CHATEAU ROYAL D'ANET

C'est la description du château bâti à Anet par ordre d'Henri II pour Diane de Poitiers. Ce château est détruit, mais on en a apporté la façade dans la cour de l'École des beaux-arts à Paris.

Improvisé par Philibert Delorme[1], entre Dreux, Évreux et Meulan, non loin de la grande Seine, mais retiré, sur la petite rivière d'Eure, Anet fut tout en promenoirs, tout en rez-de-chaussée, galeries et terrasses, au milieu des prairies, une maison de conversation. Du reste, nulle plus complète ; parc, taillis, bois, garennes, arbres fruitiers, volières, fauconneries, héronnières, tout ce qui peut distraire un grand enfant. Cours sérieuses, jardin modique; de petits arcs rustiques s'élevaient à l'entrée des allées principales. Une chapelle, élégante et petite, couronnait et consacrait tout.

L'abondance des eaux, les viviers, les canaux qui coupaient tout cela, égayaient la maison, plus noble que gaie cependant. Sans les forêts voisines et les distractions de la chasse, le roi y eût trouvé les journées longues. Diane en fit un palais de chasse et se fit donner, pour mettre à l'entrée, le bas-relief de cerfs, de sangliers qu'a fait Cellini[2] pour Fontainebleau (voyez au Louvre).

Avec cela l'attrait manquait. Qui peut dire ce qui fait l'attrait d'une maison, d'un lieu, d'un paysage? Pourquoi l'empereur Charlemagne fut-il tellement épris du petit lac d'Aix-la-Chapelle[3], sans pouvoir en tirer ses yeux? Un talisman, dit-on, y attacha son cœur, l'y retint fasciné,

1. Architecte français (1518-1577).
2. Sculpteur et ciseleur italien 1500-1571).
3. C'est là que Charlemagne établit sa résidence et qu'il voulut être enterré.

amoureux et comme enchanté. Mais qui allait créer pour Anet ce système et ce tout-puissant talisman ?

En parcourant d'abord ce noble palais un peu morne, Goujon[1], que Diane appela, vit et sentit la vraie grâce du lieu, les eaux vives. Le monument, dès lors, dut être une fontaine, où l'immobile image s'aviverait sans cesse du mouvement de ces belles eaux, de leur gazouillement qu'elle a l'air d'écouter.

Le gracieux génie du lieu fut ainsi évoqué du fond des ondes, une Diane, non mythologique, plutôt une fée chasseresse, jeune, fraîche et légère, posée à peine, comme pour respirer un moment. Mais elle y est restée plus longtemps qu'elle ne voulait au doux murmure des eaux; ses beaux yeux errent et nagent; et elle ne bouge plus, rêveuse, prise elle-même à son enchantement.

1. Jean Goujon, sculpteur français (1520-1572).

GUERRES DE RELIGION

LES PSAUMES DE LUTHER

Michelet décrit l'impression produite par les psaumes sur les hommes du XVIe siècle. Luther, le réformateur allemand, est l'auteur de quelques psaumes ; mais il n'a pas eu l'influence musicale que lui attribue Michelet.

L'*harmonie*, le chant en partie[1], à peine entrevus du moyen âge, dominèrent, se développèrent dans les grandes assemblées religieuses du XVIe siècle. L'*harmonie* n'était pas là de convenance, de système et d'art; elle se faisait d'elle-même par la différence concordante des sexes et des âges; les fortes et basses voix d'hommes y mettaient la gravité sainte de la grande parole biblique; les tendres et pathétiques voix de femmes y faisaient pleurer l'Évangile, tandis que les petits enfants enlevaient la symphonie au paradis de l'avenir.

C'est Luther qui commença, et alors toute la terre chanta, tous, protestants et catholiques. De Luther naquit Goudimel[2], le professeur de Rome et le maître de Palestrina[3].

Ce fut un chant vrai, libre, pur, un chant du fond du cœur, le chant de ceux qui pleurent et qui sont consolés,

1. Dans lequel le chœur est divisé en plusieurs groupes (parties) qui chantent ensemble sans chanter les mêmes notes. Le système avait été inventé, dit-on, par un moine flamand du XIIe siècle.

2. Musicien franc-comtois établi à Rome depuis 1540. Tué à Lyon en 1572, lors du massacre des calvinistes.

3. Musicien italien (1529-1594), auteur de célèbres messes en musique.

la joie divine parmi les larmes de la terre, un aperçu du ciel.

Les chants mystiques et solitaires du moyen âge étaient trempés de pleurs. De tous ces grands mystiques, *pas un* n'a eu la joie. Ils ont gémi, langui et attendu. Ils sont morts dans l'attente. Ils ont beaucoup aimé, mais leur amour ne s'affranchit jamais des pensées troubles. Ils restèrent tristes et inquiets.

Au contraire Luther est la *joie*, le rire héroïque.

La joie de l'inventeur, heureux d'avoir trouvé et heureux de donner, celle qui sourit dans les dialogues de Galilée[1], qui éclate d'un naïf orgueil dans Linné[2], dans Keppler[3].

La joie du combattant au moment des batailles.

La joie du vrai fort, du héros, ferme sur le roc de la conscience, serein contre tous les périls et tous les maux du monde.

Et par-dessus ces joies de la force, Luther eut celles du cœur, celles de l'homme, le bonheur innocent de la famille et du foyer. Quelle famille plus sainte et quel foyer plus pur?... Table sacrée, hospitalière, où moi-même, longtemps admis, j'ai trouvé tant de fruits divins[4] dont mon cœur vit encore[5] ! Avec son petit Jean Luther, je m'en allais, suivant le bon docteur, au verger, où, tendrement, gravement, il prêchait les oiseaux, ou bien encore dans les blés mûrs qui le faisaient pleurer de reconnaissance et d'amour de Dieu.

1. Savant italien du XVIIe siècle, un des créateurs de la physique.

2. Naturaliste suédois du XVIIIe siècle, le créateur de la botanique.

3. Créateur de l'astronomie.

4. Michelet a publié une traduction des *Propos de table* attribués à Luther.

5. Oui, les années heureuses où j'ai vécu lisant l'œuvre de Luther (l'exemplaire allemand de la Mazarine, unique à Paris), ces années m'ont laissé une force, une sève, que Dieu me conservera, je l'espère jusqu'à la mort.

(Note de Michelet.)

Comment le peuple n'eût-il pas cru cette voix pure et forte, loyale, qui est celle du peuple? Tous croient, tous sont joyeux. On s'embrasse sur les places, comme on fit plus tard par toute l'Europe pour la prise de la Bastille[1].

Et il allait de ville en ville, de place en place, et d'auberge en auberge, avec sa flûte ou son luth.

Tout le monde le suivait.

Ses ennemis le lui reprochent; ils disent en dérision: « Il allait par toute l'Allemagne, nouvel Orphée[2], menant les bêtes. »

Cet homme était si fort, qu'il eût fait chanter la mort même.

L'Allemagne, déchirée, mutilée, sciée, comme Isaïe[3], l'Allemagne se mit à chanter.

Et la misérable France, écrasée sous la meule, où elle ne rendait que du sang, chante aussi comme l'Allemagne.

1. Le 14 juillet 1789.

2. La légende grecque représentait Orphée comme un musicien qui se faisait écouter même des animaux.

3. Prophète hébreu du VIIIe siècle, scié en deux par ordre du roi.

LA LIGUE

CHAMBORD

C'est la description du château de Chambord, bâti près de la Loire, par ordre de François Ier.

Au retour de Madrid[1], le roi François Ier se fit faire en face de Blois, dans les forêts, un parc, très grand, fermé de murs, qu'on pût remplir de bêtes, s'épargnant ainsi les courses des longues chasses et des grandes forêts. La bicoque ne suffisait plus : il fallait un château fort, serré et étranglé, comme un soldat dans sa cuirasse; non le donjon sauvage, inhospitalier, d'où la châtelaine, à son plaisir, chasse les dames, la société, le charme de la vie. Tout au contraire, moins un château qu'un grand couvent, qui, de ses tours, de son appareil féodal, couvrira, enveloppera de nombreuses chambres, de charmants cabinets, des cellules mystérieuses. C'est l'idée de Chambord.

Ce n'est ni le donjon gothique, ni la *villa*, le palais italien, qui a plus de salles que de chambres, beaucoup de place avec peu de logements. La société ici est l'essentiel, on le sent bien, une société intriguée et mobile. Beaucoup d'aise. Des appartements isolés comme un cloître, qui ne se commandent point, ne se lient point par enfilades. Même des escaliers à double vis qui permettent de monter ou

1. François Ier, fait prisonnier à la bataille de Pavie, avait été tenu en prison à Madrid jusqu'en 1526.

de descendre de deux côtés sans se rencontrer ni se voir.

Au dehors, l'unité, l'harmonie solennelle des tours, avec leurs clochetons et cheminées en minarets orientaux sous un majestueux donjon central. Au dedans la diversité, toutes les circulations faciles, et les réunions, et les *à parte*, toutes les libertés du plaisir.

Un spirituel architecte de Blois, inspiré du génie des cours, peut-être guidé par le maître, par le royal abbé du couvent futur, fit le plan de cette construction originale.

LA COUR A L'AVÈNEMENT DE FRANÇOIS II

Henri II mourut d'une blessure reçue dans un tournoi qu'il donnait en l'honneur du mariage de sa fille avec le roi d'Espagne. Cette mort subite faisait arriver au trône l'aîné de ses fils, François II, jeune homme maladif, dominé par sa femme Marie Stuart, reine d'Écosse. Michelet passe en revue les personnages principaux de cette nouvelle cour.

La foule se portait à Saint-Antoine, au royal palais des Tournelles, à l'église Saint-Paul[1], où le mariage d'Espagne va se célébrer.

On voulait régaler, amuser le duc d'Albe et la noble ambassade qui venait épouser Élisabeth au nom de Philippe[2]. Les lices étaient sous la Bastille[3], et sans doute vues des prisonniers. Le roi, selon l'usage, fut au tournoi le premier des tenants[4], brilla tant qu'il voulut, et tout était fini, quand il lui vint la fantaisie de briser

1. Dans le quartier est de Paris.

2. Le roi d'Espagne, Philippe II, n'était pas venu en personne pour se marier; il se faisait représenter par le duc d'Albe, un des principaux seigneurs de la cour d'Espagne.

3. Forteresse au bout du quartier Saint-Antoine, qui servait de prison.

4. On appelait ainsi les chevaliers qui offraient de combattre quiconque se présenterait.

encore une lance contre ce capitaine des gardes qui mit Dubourg[1] à la Bastille. C'était un homme jeune et fort, Montgomery. Il refusait, mais le roi insista. Un accident très rare dans ces combats inoffensifs arriva : un éclat de bois arracha la visière de son casque et lui entra dans la cervelle.

Voilà la joie changée en deuil. La mariée, en noir, est épousée la nuit à Saint-Paul par le duc d'Albe; la sœur du roi au duc de Savoie[2], dans la chapelle des Tournelles, à deux pas de l'agonisant.

C'était le cérémonial de France qu'une reine veuve restât quarante jours enfermée *sans voir soleil ni lune.* Mais la situation ne le permettait guère. La reine mère[3] et la jeune reine, avec les Guises, menèrent le petit roi au Louvre[4], s'y cantonnèrent. La tour et ce qui subsistait du vieux château en faisait encore un lieu fort, à l'abri d'une surprise. Montmorency[5] resta, cloué par son devoir de grand maître, aux Tournelles pour tenir compagnie au mort, pendant qu'au Louvre on réglait tout sans lui.

En trois ou quatre jours, chacun prit son parti. La grande foule des seigneurs et de la noblesse, chose imprévue, resta avec le mort, et du côté du connétable. La solitude était extrême au Louvre. Les Guises[6] étaient réduits à quelques gentilshommes; leur armée ecclésiastique, populaire et populacière, était partout, nulle part; elle ne se groupait pas encore.

Montmorency, brouillé avec la reine mère, ne pouvait

1. Conseiller au Parlement de Paris que le roi venait de faire arrêter comme protestant. Il fut brûlé comme hérétique en 1559.

2. On avait arrangé à la fois les deux mariages.

3. Catherine de Médicis.

4. Palais du roi dans Paris.

5. Connétable et grand maître de France (1493-1567).

6. Princes de la famille des ducs de Lorraine passés au service des rois de France. Les chefs de cette famille étaient alors le duc de Guise et son frère le cardinal de Lorraine, oncles de Marie Stuart.

s'appuyer que sur les princes du sang (Navarre, Condé)[1]. Il leur fait dire de venir en toute hâte. Puis se voyant si fort et si accompagné, il laisse le cercueil, marche aux vivants, aux Guises, veut les faire compter avec lui. A travers tout Paris, une file interminable de gentilshommes montrait de son côté toute la noblesse de France. Sa famille imposante l'environnait, ses fils à l'âge d'homme, et, dans les grandes charges, ses neveux, l'amiral Coligny, le cardinal Odet de Châtillon, Dandelot, colonel général de l'infanterie. Superbe trinité d'une élite morale, où la diversité produisait l'harmonie; l'aîné, le bon Odet aimé de tous, l'ami de tous les gens de lettres et l'homme même de la renaissance; Dandelot, le plus jeune, loyal, bouillant soldat, plein de cœur et de conscience; ils entouraient avec respect la figure triste et grave, sombrement résignée, du héros, du futur martyr[2].

Des dessins admirables, et terribles de vérité, nous ont conservé cette cour. Ils démentent généralement et les estampes, et les mémoires, et les portraits par écrit. Ces dessins véridiques, inexorables, accusateurs, tracés aux trois crayons par une main émue, et devant les originaux, n'ont pas besoin d'inscription. Ils se nomment d'eux-mêmes. C'est Guise, c'est le cardinal de Lorraine, c'est Coligny, c'est le connétable. Chacun d'eux fait crier : « C'est lui. »

Donc nous pouvons entrer, avec Montmorency, au Louvre. Nous sommes sûrs d'y voir les acteurs dans leur vrai et naturel visage, comme on les voyait ce jour-là.

Je ne veux dire ici qu'un mot des Guises. Ce qui

1. Antoine de Bourbon, roi de Navarre et Louis de Condé, princes de la famille de Bourbon qui descendait d'un frère de saint Louis.

2. L'amiral Coligny, plus tard un des chefs du parti protestant, massacré lors de la Saint-Barthélemy (1517-1572).

uarme en tous les deux, dans François et son frère le cardinal de Lorraine, c'est la mobilité nerveuse de la face qu'on ne retrouve à ce degré nulle part. Le cardinal, d'un teint infiniment délicat, transparent, tout à fait grand seigneur, évidemment spirituel, éloquent, d'un joli œil de chat, gris pâle, étonne par la pression colérique du coin de la bouche, qu'on démêle sous sa barbe blonde; elle pince, elle grince, elle écrase...

François, d'un teint grisâtre, plutôt maigre, d'un poil blond gris, d'une mine réfléchie, mais basse, malgré sa nature fine et sa décision vigoureuse, n'a rien d'un prince. Figure d'aventurier, de parvenu qui voudra parvenir toujours. Plus on le regarde longtemps, plus il a l'air sinistre. Sa sœur, Marie de Guise[1], l'accusait de tirer à lui seul. Son frère, Aumale, ne recevait rien du roi que François n'en fût triste, ne l'en chicanât. Son visage dit tout cela. Il a l'air chiche et pauvre, et si mauvaise mine, que personne, je crois, n'oserait, contre un pareil joueur, jouer une pièce de trente sous.

La reine mère[2] a fait faire d'elle-même un grand et magnifique médaillon italien, pièce admirable qu'il faut rapprocher des dessins de la bibliothèque du Panthéon. Il nous donne et met en saillie le trait essentiel, le mufle traditionnel des Médicis[3], la forte face intelligente, mais bestiale pourtant par une bouche proéminente, qu'offrent leurs plus anciens portraits.

François II et la jeune reine Marie Stuart faisaient un grand contraste. C'était un petit garçon qui ne prit sa croissance que six mois après. Pâle et bouffi, il gardait ses humeurs, ne mouchait pas. Bientôt il moucha par

1. Femme de Jacques V, roi d'Écosse, mère de Marie Stuart.
2. Catherine de Médicis, veuve d'Henri II.
3. Les Médicis étaient une famille de banquiers de Florence.

les oreilles, et dès lors il ne vécut guère[1]. Un nez camus complétait cette figure royale.

En Marie Stuart, en cette merveille des Guises (comme en eux tous), il y avait tous les dons, moins la mesure et le bon sens. Il n'y eut jamais pareille fée. Sa beauté, célébrée par les contemporains, était la moindre encore de ses puissances. Les portraits sérieux nous la montrent fort rousse, de cette peau fine, transparente et nacrée qu'avait son oncle le cardinal; l'œil vif, mais brun, qui par moments dut être dur. Étonnamment instruite par les livres, les choses et les hommes, politique à dix ans, à quinze ans elle gouvernait la cour, enlevait tout de sa parole, de son charme, troublait tous les cœurs.

VÉSALE ET SERVET

La science du corps humain a été créée au XVIe siècle par Vésale (1514-1564), né à Bruxelles, médecin de Charles-Quint et de Philippe II, et par un Espagnol, Servet (1509-1553). Il leur fallut braver les préjugés de leur temps ; disséquer un cadavre était regardé comme un sacrilège. Vésale fut condamné par l'inquisition et n'échappa que par l'intervention du roi, mais il fut obligé, pour obtenir l'absolution, de faire un pèlerinage en Terre sainte. Servet, poursuivi par l'inquisition, s'enfuit de Lyon, il fut pris en traversant Genève et brûlé par l'ordre de Calvin.

Je dis *héros*. Il fallait l'être pour triompher de tant d'obstacles. Jusqu'en 1555, ce fut un hasard ou un crime de disséquer. Heureusement, un homme de vingt ans. que rien n'épouvantait, Vésale, dès 1534, est à lui seul le pourvoyeur de l'école de Paris.

Rien n'était plus hardi. Où prendre des cadavres ? aux

1. Il mourut d'un abcès à l'oreille.

Innocents[1], dans la population serrée du quartier marchand de Paris? C'étaient des corps malades et dangereux dans les épidémies fréquentes de l'époque.

Montfaucon[2] valait mieux. Mais quoi! c'était la justice; trente pieds, souvent observé des archers, c'était chose hasardeuse. Les parents y veillaient souvent, le peuple aussi, avec sa haine et ses terreurs, ses contes d'enfants tués par les juifs, de corps ouverts vivants par les médecins. Le hardi disséqueur eût pu périr disséqué sous les ongles.

Mais plus le péril était grand, plus grand fut l'amour de la science.

Ce cadavre pour lequel il venait de hasarder sa vie, de quel œil perçant il le regardait! de quelle ardeur d'étude, avide, insatiable! Le fer, la plume, le crayon à la main, il disséquait, dessinait, décrivait.

Il ne quitta Paris que pour un autre laboratoire, meilleur encore, l'armée de Charles-Quint. Il y fut justement à la terrible époque où cette armée fut décimée, détruite, où les vieilles bandes de Pavie[3] furent exterminées par leur maître (1538-1539). Les corps ne manquèrent pas. Vésale, d'une expérience infinie à vingt-huit ans, avait vu l'homme le premier. Il enseigna à Padoue[4], il imprima à Bâle (1543). Le corps humain, ce mystérieux chef-d'œuvre que, pendant tant de siècles, on enterrait sans le comprendre, éclata dans la science par la description de Vésale et les planches du Titien[5].

1. Le cimetière des Innocents, à l'est de Paris.

2. Colline située aux portes de Paris entre les faubourgs Saint-Martin et du Temple; c'est là qu'on pendait les condamnés. Les cadavres restaient exposés à 30 pieds de hauteur sous la garde des archers de la police.

3. La bataille de Pavie en 1525.

4. En Vénétie; il y avait alors une Université.

5 Peintre vénitien (1477-1576).

Au moment même, un Français, Charles Estienne, fils et successeur du grand imprimeur[1], avait fait imprimer une complète description de l'homme, mais elle ne parut que plus tard. Celles d'Estienne et de Vésale furent très probablement l'œuvre collective, le résumé des travaux communs de l'école de Paris.

Une pensée possédait cette école, une recherche qui remplit tout le siècle, recherche parallèle à celle du mouvement des cieux; c'est celle du mouvement intérieur de l'homme, la gravitation de la vie et la circulation du sang.

Ce n'eût été rien de savoir les formes arrêtées de l'organisme, si on ne l'avait poursuivi dans sa fluidité qui fait son renouvellement.

Dès le commencement du siècle, l'inquiétude commence sur cette question. On dispute sur la saignée. Où vaut-il mieux saigner? Au mal, ou loin du mal, pour en distraire le sang et l'attirer ailleurs? Cela mène à chercher comment circule le sang. Cent ans durant on poursuit ce mystère.

L'Aragonais[2] Servet, élève de Toulouse et de Paris, dans son orageuse carrière où il ne sembla occupé que de ramener le christianisme à la prose et à la raison, aperçut sur sa route ce secret capital de la circulation du sang. Il l'a longuement, nettement, doctement expliqué dans un livre de théologie où on ne serait guère tenté de le chercher. Ce livre, hélas! brûlé avec l'auteur sur un bûcher de Genève où on mit toute l'édition, ce livre survécut par miracle en deux exemplaires seulement, qui tombèrent du bûcher, jaunis par le feu et roussis. Il en existe un heureusement à notre grande bibliothèque[3]. Le secré-

1. Les Estienne étaient une famille d'imprimeurs et d'érudits de Paris au XVIe siècle.

2. L'Aragon est une province au nord-est de l'Espagne.

3. La Bibliothèque nationale.

taire de l'Académie des sciences[1] vient de réimprimer les pages de la découverte.

La fonction première fut connue, celle qui ne peut, comme les autres, se suspendre ni s'ajourner, celle qui inexorablement, minute par minute, doit s'exercer sous peine de mort. Condition suprême de la vie, qui semble la vie même.

Servet n'avait pas dit la route par où il arriva. Il fallut pour la trouver un demi-siècle encore et le génie d'Harvey[2]. Mais le fait fut connu. L'humanité put voir avec admiration le charmant phénomène de délicatesse inouïe, le croisement de cet arbre de vie « où la masse du sang, dit Servet, traverse les poumons, reçoit dans ce passage le bienfait de l'épuration, et, libre des humeurs grossières, est rappelé par l'attraction du cœur. »

Une larme du genre humain est tombée sur cette page, un transport de reconnaissance, un ravissement religieux, une horreur sacrée saisit l'homme en surprenant Dieu sur le fait dans sa création incessante du miracle intérieur qui dépasse l'harmonie des cieux.

Qu'est-ce que le XVIe siècle en son fait dominant? La découverte de l'arbre de vie, du grand mystère humain. Il ouvre par Servet, qui trouve la circulation pulmonaire, et il ferme par Harvey, qui démontrera la circulation générale. Il enferme Vésale, Fallope[3], etc., fondateurs de l'anatomie descriptive, Ambroise Paré[4], créateur de la chirurgie.

Ainsi monte sur ses trois assises la tour colossale de la

1. Flourens.
2. Harvey, médecin anglais (1578-1658), découvrit le premier la circulation du sang.
3. Fallopio (1523-1562), médecin et anatomiste italien.
4. Paré, célèbre chirurgien français (1517-1590).

Renaissance, — astronomique, chimique, anatomique, — par Copernic[1], Paracelse[2] et Servet.

Comment s'étonner de la joie immense de celui qui vit le premier la grandeur du mouvement? Un vrai cri de Titan, devant cette audace de l'homme, échappe à Rabelais dans son Pantagruel : « Les dieux ont peur ! »

MORT D'HENRI IV

Henri IV, après avoir rétabli la paix et la prospérité dans son royaume, avait travaillé à faire de la France la puissance dominante en Europe. Pour enlever à la maison d'Autriche la prépondérance qu'elle avait depuis un siècle, Henri IV avait réuni dans une ligue les petits princes allemands et italiens. Il venait de commencer enfin la guerre contre l'Espagne qu'il préparait depuis des années et allait quitter Paris pour se mettre à la tête de son armée, quand il fut assassiné par un fanatique. Sa mort arrêta la guerre et sauva la domination de la maison d'Autriche.

Il y avait à Angoulême, place du duc d'Épernon, un homme fort exemplaire, qui nourrissait sa mère de son travail et vivait avec elle en grande dévotion. On le nommait Ravaillac. Malheureusement pour lui, il avait une mine sinistre qui mettait en défiance, semblait dire sa race maudite, celle des *Chicanous*[3] de Rabelais, ou celle des *Chats fourrés*, hypocrites et assassins. Le père était une espèce de procureur, ou, comme on disait, *solliciteur de procès*. Le fils avait été valet d'un conseiller au parlement, et ensuite homme d'affaires. Mais quand les procès manquaient, il avait des écoliers qui le payaient en denrées. Bref, il vivait honnêtement.

1. Astronome du XVIe siècle.
2. Médecin et alchimiste suisse (1493-1541).
3. Race de plaideurs et d'hommes d'affaires que Rabelais met en scène dans son roman.

Il avait eu de grands malheurs, son père ruiné, le père et la mère séparés. Enfin, un meurtre s'était fait dans la ville : on s'en prit à lui, uniquement parce qu'il avait mauvaise mine. On le tint un an en prison. Il en sortit honorablement acquitté, mais endetté, ce qui le remit en prison[1]. Là, seul et faisant maigre chère, il advint que son cerveau creux commença à s'illuminer. Il faisait de mauvais vers, plats, ridicules, prétentieux. Du poète au fou, la distance est minime. Il eut bientôt des visions. Une fois qu'il allumait le feu, la tête penchée, il vit un sarment de vigne, qu'il tenait, s'allonger et changer de forme. Le sarment jouait un grand rôle en affaires de sorcellerie; un plus modeste aurait craint une illusion du diable. Mais celui-ci, orgueilleux, y vit un miracle de Dieu. Ce sarment était devenu une trompe sacrée d'archange qui lui sortait de la bouche et sonnait la guerre, la guerre sainte; car de sa bouche, à droite et à gauche, s'échappaient des torrents d'hosties.

Il vit bien qu'il était destiné à une grande chose. Il avait été jusque-là étranger à la théologie. Il s'y mit, lut, étudia, mais une seule et unique question, le droit que tout chrétien a de tuer un roi ennemi du pape. Mariana[2] et autres faisaient grand bruit alors. Qui les lui prêta? qui le dirigea? c'est ce qu'on n'a pas voulu trop éclaircir au procès. Tout au moins il en avait bien profité, et était ferré là-dessus.

A sa sortie de prison, il confia ses visions, et le bruit s'en répandit. On fit savoir au duc d'Épernon[3] qu'il y avait dans sa ville d'Angoulême un homme favorisé du ciel,

1. La prison pour dettes n'a été supprimée qu'au XIXe siècle.

2. Jésuite espagnol (1537-1624); avait écrit un traité sur le droit de tuer un roi impie.

3. Ancien favori d'Henri III, qui lui avait donné le gouvernement d'Angoulême.

chose rare alors. Il l'apprécia, s'intéressa à Ravaillac, et le chargea d'aller *solliciter* un procès qu'il avait à Paris. C'était un homme grand et fort, charpenté vigoureusement, de gros bras et de main pesante, fort bilieux, roux de cheveux comme de barbe, mais d'un roux foncé et noirâtre qu'on ne voit qu'aux chèvres.

Il resta deux mois à Paris; que fit-il ensuite? Lagarde nous l'apprend; il alla à Naples pour le duc d'Épernon; il y mangea chez Hébert, et lui dit qu'il tuerait le roi. C'était le moment, en effet, où le roi avait garanti la Hollande[1] et refusé le double mariage d'Espagne[2]. Il ne restait qu'à le tuer. Ravaillac, de retour à Paris, vit la d'Escoman, à l'Ascension et à la Fête-Dieu de 1609. Il lui dit tout, mais avec larmes; plus près de l'exécution, il sentait d'étranges doutes et ne cachait pas ses perplexités.

Cette femme galante et de vie légère était pourtant un bon cœur, charitable, humain. Dès ce jour, elle travailla à sauver le roi; pendant une année entière, elle y fit d'étonnants efforts, vraiment héroïques, jusqu'à se perdre elle-même.

Le roi pensait à toute autre chose. Sa grande affaire était la fuite de Condé[3]. En réalité, et toute passion à part, on ne pouvait laisser tranquillement dans les mains des Espagnols un si dangereux instrument. Le manifeste qu'il lança visait droit à la révolte.

Ravaillac a dit, dans ses interrogatoires, qu'il se serait fait scrupule de frapper le roi, avant que la reine fût sacrée et qu'une régence préparée eût garanti la paix

1. Les Hollandais révoltés contre le roi d'Espagne avaient obtenu, en 1609, une trêve de douze ans qu'Henri IV avait garantie.

2. Du fils et de la fille d'Henri IV avec l'infant et l'infante d'Espagne.

3. Le prince de Condé s'était enfui en Belgique.

publique. C'était la pensée générale de tous ceux qui machinaient, désiraient la mort du roi. Le premier était Concini[1]. Il mit toute son industrie à hâter ce jour. Ni nuit ni jour la reine ne laissa au roi de repos qu'il n'eût consenti. Elle disait que, s'il refusait, on verrait bien qu'il voulait lui préférer la princesse[2], divorcer pour l'épouser. Le roi objectait la dépense. Il lui fallut pourtant céder. Elle fit une entrée magnifique, fut sacrée à Saint-Denis.

Le roi, au fond assez triste, plaisantait plus qu'à l'ordinaire. Quand elle rentra dans le Louvre, couronnée, en grande pompe, il s'amusa à lui jeter, du balcon, quelques gouttes d'eau. Il l'appelait aussi, en plaisantant, madame la régente. Elle prenait tout cela fort mal.

En réalité il lui avait témoigné peu de confiance, la faisant, non pas régente, mais membre d'un conseil de régence sans qui elle ne pouvait rien, où elle n'avait qu'une voix qui ne devait peser pas plus que celle de tout autre membre.

Sully[3] dit expressément que le roi attendait de ce sacre les derniers malheurs.

Une scène lui fit impression. Un mendiant vint prendre le roi aux jambes, lui dit que sa sœur, ruinée par l'impôt et désespérée, s'est pendue avec ses enfants. Forte scène, qui aurait mérité d'être éclaircie. Le roi venait au moment même de retirer deux impôts. On n'en dit pas moins dans Paris qu'il était dur et sans pitié.

Un jour que le roi passait près des Innocents, un homme en habit vert, de sinistre et lugubre mine, lui cria lamentablement : « Au nom de Notre-Seigneur et de

1. Mari de la femme de chambre de la reine.

2. De Condé.

3. Un des ministres d'Henri IV.

la très sainte Vierge, sire, que je parle à vous ! » On le repoussa.

Cet homme était Ravaillac. Il s'était dit qu'il était mal de tuer le roi sans l'avertir, et il voulait lui confier son idée fixe, qui était de lui donner un coup de couteau.

Ainsi rejeté, livré à lui-même, il eût fait le coup, sans une idée qui lui vint et qu'il ajourna. Il songea que c'était le temps des Pâques, et que c'était le devoir de tout catholique de communier à sa paroisse. La sienne était à Angoulême. Il quitta Paris, et y retourna. Mais là, à la communion, il sentit qu'un cœur tout plein d'homicide ne pouvait pas recevoir Dieu. Il voyait d'ailleurs sa dévote mère, bien plus agréable au ciel et plus digne, qui communiait. Il s'en remit à elle de ce devoir, laissa le ciel à sa mère et garda l'enfer pour lui.

Il revint droit à Paris. C'était en avril (1610). Dans son auberge, il empoigna un couteau, le cacha sur lui. Mais, dès qu'il l'eut, il hésita. Il reprit machinalement le chemin de son pays. Une charrette, sur la route, allait devant lui. Il y épointa son couteau, en cassa la longueur d'un pouce. Arrivé ainsi à Étampes, un calvaire qui était aux portes lui montrait un *Ecce Homo*[1], dont la lamentable figure lui rappela que la religion était crucifiée par le roi. Il revint plein de fureur, et dès lors il n'hésita plus.

Le roi, tout en se moquant de l'astrologie, craignait ce moment prédit, le passage du 13 au 14. Il devait partir dans trois jours, justement comme Coligny, quand il fut tué.

La nuit du 13, ne pouvant trouver de repos, cet homme si indifférent se souvint de la prière, et il essaya de prier.

1. La représentation des scènes de la passion du Christ.

Le matin du vendredi 14, son fils Vendôme[1] lui dit que, d'après un certain Labrosse, ce jour lui serait fatal, qu'il prît garde à lui. Le roi affecta d'en rire. Vendôme en parla à la reine, qui, plus ébranlée qu'on n'eût cru, par une contradiction naturelle, supplia le roi de ne pas sortir. Il dîna, se promena, se jeta sur son lit, demanda l'heure. Un garde dit :

« Quatre heures, » et familièrement, comme tous étaient avec le roi, lui dit qu'il devrait prendre l'air, que cela le réjouirait. — « Tu as raison... Qu'on apprête mon carrosse. »

Quand la voiture sortit du Louvre, il ne dit pas d'abord où il allait, et il ne voulut pas de gardes, pour ne pas attirer l'attention. Il allait à l'Arsenal[2], voir Sully malade.

Il faisait beau temps, le carrosse était tout ouvert. Le roi était au fond, entre M. de Montbazon et le duc d'Épernon. Celui-ci occupait le roi à lire une lettre. A la rue de la Ferronnerie[3], il y eut un embarras, une voiture de foin et une de vin. Ravaillac, qui suivait depuis le Louvre, rejoignit, monta sur une borne, et frappa le roi...

« Je suis blessé ! » En jetant ce cri, le roi leva le bras, ce qui permit le second coup, qui perça le cœur. Il mourut au moment même. D'Epernon jeta dessus un manteau et disant que le roi n'était que blessé, il ramena le corps au Louvre.

1. Fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

2. A l'est de Paris, près de la Seine.

3. Dans le quartier des Halles.

LE MASQUE D'HENRI IV

Michelet décrit la figure d'Henri IV d'après le moulage en plâtre qui fut fait sur son cadavre quand on exhuma les rois de France des caveaux de Saint-Denis en 1793.

L'irrécusable document que nous avons de ce visage, c'est le plâtre pris sur lui en 93, quand on le trouva si bien conservé. Sauf une légère convulsion qui suivit le coup de couteau[1] et qui a fait remonter un coin de la bouche, rien n'est altéré. La tête est forte pour un homme de sa taille. Le profil ressemble à François Ier; mais il est bien plus arrêté et surtout plus spirituel, il est d'un homme, l'autre d'un grand enfant. Le nez, moins long et tombant, semble ferme et courageux. Il incline un peu à gauche, soit par l'effet de la convulsion, soit que dans la vie il ait été tel. Le front est extrêmement beau, non pas d'un vaste génie, mais d'un esprit vif, intelligent, rapide, sensible à toutes choses. Les yeux sont dans une arcade marquée, non profonde. Ils ne sont pas très grands, mais doux, charmants, infiniment aimables.

L'incertain dans cette figure, c'est la bouche moins visible sous la barbe, et un peu tirée de côté. Autant qu'on peut entrevoir, elle ne rassurerait pas trop; elle semble fuyante et flottante. Ajoutez ce nez indirect qui semble d'un homme incertain.

Le masque, selon le jour et l'aspect, a des expressions très diverses. Vu de haut, il est funèbre. Face à face et de niveau, il est douloureux. Vu d'au-dessus, il sourit et paraît comique, sceptique; il dit : oui et non.

Ce qui est sûr et certain en cet homme, ce qui est

1. Le coup donné par Ravaillac.

visible, c'est l'amour. Les yeux fermés couvent de tendres pensées et continuent toujours leur rêve.

LE FOYER HOLLANDAIS

La Hollande, devenue un État indépendant, fut, au XVIIe siècle, une des grandes puissances de l'Europe, un pays renommé pour la richesse, le bien-être de ses habitants, le talent de ses peintres et l'activité de ses savants. Les Hollandais avaient toujours été les alliés de la France, lorsque Louis XIV entreprit de conquérir le pays. Il commença la guerre en 1672.

En 1672, la Hollande était France. Nos rois l'avaient soutenue. Notre meilleur sang y avait passé. Nous y étions plus que chez nous. On vivait ici, on pensait là-bas. Les Hollandais parlaient français. Dans les rues, les jardins d'Harlem[1], le long des canaux de Rotterdam[2], nous n'entendions que notre langue, et vous vous seriez cru dans votre pays, dans une France, — une France libre, celle-ci, une France de sagesse et de raison.

Un Français[3] de la Haye trouva, sous les ombrages de son *Bois* vénérable, le mot de la pensée moderne qui en a commencé tout le mouvement : « *Je pense, donc je suis*[4]. » Nulle raison d'être que la libre pensée. Un Français d'Amsterdam dit le premier mot de l'émancipation, ouvrant son livre ainsi : « *Les peuples ont fait les rois.* »

Qui fécondait cette France de Hollande ? L'admirable sécurité de ce pays, la protection généreuse qu'il offrait à toute la terre. Pourquoi Descartes aima-t-il ses brouil-

1. Ville industrielle près du lac de Harlem, aujourd'hui desséché.
2. Port de commerce.
3. Descartes, savant et philosophe français, s'était retiré en Hollande pour travailler à son aise.
4. Dans le *Discours de la méthode*.

lards plus que le soleil de Touraine ? Demandez à Rembrandt[1]. C'est lui qui fait sentir encore la chaleur du foyer béni, où la libre pensée, jouissant d'elle-même, se mirant aux lueurs de la réflexion concentrée, vit cent choses profondes que ne voit pas le jour du ciel.

Rembrandt sait bien qu'il n'a pas besoin d'imaginer de vaines merveilles. Il tourne le dos à la fantaisie. Il n'a que faire des diables de Milton[2], des Titania de Shakespeare[3]. Une famille, un rayon de lumière, et pas même un rayon, une dernière lueur de l'âtre éteint, avec cela il prend le cœur. Dans un de ces tableaux, la vieille dame écoute ou s'endort, la jeune fille lit la Bible; entre elles l'enfant dans le berceau. Mais où donc est le père? Absent. Peut-être aux Indes? Et, s'il était noyé, qu'adviendrait-il de ce doux nid, si bien arrangé par deux femmes? Vraiment, je ne suis pas tranquille. Les vents de la mer grondent autour, ou peut-être, ce que j'entends, c'est un océan plus sauvage, l'horreur de l'invasion.

Voilà ce qui me trouble à l'approche de la guerre, c'est que le vrai foyer, la maison, l'intérieur était ici bien plus qu'ailleurs. Et c'est cela qui va être détruit. La maison nous révèle tout. Les vastes galetas où l'on campe dans les châteaux du moyen âge, les casernes ennuyeuses que le XVIIIe siècle fait en France et partout, disent assez la vie communiste, le pêle-mêle misérable où l'on vivait. C'est tard, bien tard, vers la fin de Louis XIV, qu'on imagina l'obscur entresol et la *mansarde* sous les toits, mansarde sans cheminée, où grelotte le domestique, la fille qui gèle et coud dans les nuits de janvier. Il y a loin de

1. Peintre hollandais (1606-1669).

2. Milton, poète anglais du XVIIe siècle, a raconté la lutte des anges contre les démons dans le poème du *Paradis perdu*.

3. Titania est une fée qui figure dans une pièce de Shakespeare.

là à la bonne maison hollandaise. Quelle maison ? Très pauvre souvent, toujours très bonne : une chaumière avec sa cigogne[1] et ses nids d'hirondelles, la simple barque, la grosse barque ventrue de Hollande dont rient les sots (qui s'entend au bonheur ?). Elle n'en va pas moins, cette barque au complet (mari, femme, enfants, chiens, oiseaux), elle va, lente et paisible, par les mers les plus dangereuses ; petit monde harmonique, si content de lui-même qu'il se soucie peu d'arriver.

Quand on se promène à Sardam[2] et aux côtes voisines, qu'on entre dans ces barques, qu'on voit l'attitude si simple, de ces hommes si hardis, on sent bien que c'est là le marin naturel, sans orgueil, sans emphase, l'amphibie véritable. Plusieurs n'ont jamais débarqué. Race bien supérieure à toutes celles des émigrants qu'ils ont reçus de partout, dans leur bonhomie confiante, qui leur devint si funeste au moment de l'invasion.

Les grands fleuves qui aboutissent à cette dernière langue du continent européen l'encombrent sans pitié d'un résidu énorme : sable, boues, débris enlevés. Le Rhin, qui se tord sur la Suisse, non content d'emporter les terres que les torrents arrachent, recueille sur sa route tout ce que l'Allemagne y traîne de fange, et il pousse tout cela, par ses bouches bourbeuses, sur la Hollande, qui en serait enterrée sans un travail énorme de curage. Eh bien, elle ne recevait pas un moindre encombrement d'alluvions humaines. Ce torrent trouble qui, aujourd'hui, noie la vaste Amérique[3], comment n'aurait-il pas submergé le petit pays ?

1. Les cigognes nichent sur le toit des maisons.

2. Port voisin d'Amsterdam. Chantier de la marine de guerre hollandaise au XVIIe siècle.

3. Michelet fait allusion à l'émigration des Allemands en Amérique.

VERSAILLES

Michelet explique comment Louis XIV a été amené à faire bâtir le château de Versailles.

En 1661, à l'avènement de Colbert[1], il n'y avait qu'une cour toute petite qui tenait dans Saint-Germain[2]. Le roi y vivait ou à Fontainebleau, en attendant qu'il se fît un palais. Colbert craignait ce coup. Il voyait venir la terrible et ruineuse création de Versailles. Pour retenir le roi, il se fait maçon. Il rebâtit le Louvre[3], il augmente les Tuileries[4]. Il écrit, pour le Louvre, un pamphlet contre Versailles. Le tout en vain. Vers 1670 s'arrêtent les travaux de Paris; Versailles dès lors absorbe tout.

Paris parlementaire, Paris dévot, Paris railleur, Paris plein de cabales, tous ces Paris divers étaient insupportables au roi. Toute la bourgeoisie parisienne avait encore le costume de Louis XIII, le noir habit qu'adopta l'Angleterre puritaine. Choquant contraste, rébellion visible devant le costume de la cour, historié de cent couleurs, pomponné de rubans, dentelles, surchargé du chapeau à plumes, et grotesquement léonin par la vaste crinière dont le courtisan pare son chef[5]. Ces perruques, naguère destinées à symboliser la sagesse des magistrats, des gens en robe, qui, par la robe, avaient en bas une large et majestueuse base, elles étonnent sur la tête légère du blondin à la mode, dont la jambe (un peu sèche) offre

1. Le cardinal Mazarin avait gouverné à la place du jeune Louis XIV. Quand il mourut (1661), son intendant Colbert le remplaça dans la confiance du roi.

2. A l'ouest de Paris, sur un plateau qui domine la Seine.

3. L'ancien château du roi de France à Paris.

4. Château de plaisance construit à côté du Louvre par Catherine de Médicis.

5. Sa tête. La perruque venait d'être mise à la mode par Louis XIV.

un bien léger piédestal à l'ébouriffant édifice. Merveilleuse pyramide, large d'en haut, maigre d'en bas, qui, d'après toute la loi mécanique, devrait faire la culbute et marcher sur la tête. Mais tout est miracle en ce règne.

L'Europe ne rit pas. Bruxelles[1] admire, imite, malgré les Espagnols. Puis peu à peu, toutes les petites cours d'Allemagne, d'Italie.

Le carrousel[2] fameux des Tuileries où le roi brilla à cheval a fermé les fêtes de Paris. Les triomphes de Versailles ont commencé en 1664 par une grande féerie de sept jours. Triomphe sans victoire, fête sans but, donnée non pour la reine, et non pour la Vallière, mais donnée par le roi au roi. Louis XIV fêtait Louis XIV, essayait là ce monde à part, une France royale et dorée, où il vécut comme hors de France, ne visitant plus le royaume (tant chevauché par les Valois)[3]. Là, vu des élus seuls, dieu solitaire de l'Empyrée[4], il n'apparut plus aux mortels qu'aux jours où il lançait la foudre.

Colbert avait donc été condamné à faire ce monstrueux Versailles. Lorsque Louvois le remplace comme surintendant des bâtiments[5], c'est bien pis. On bâtit partout. Au lieu d'une cour, il y en a dix. De Villers-Coterets à Chantilly ou à Anet, de Fontainebleau ou de Choisy à Sceaux, à Meudon, à Saint-Cloud, de Rueil à Marly, à Saint-Germain[6], tout est palais, tout est Versailles.

1. La Belgique appartenait alors au roi d'Espagne; Bruxelles était la résidence du gouverneur.

2. Fête qui consistait surtout en exercices à cheval.

3. Les rois de la famille des Valois (1328-1589) passaient leur temps à courir leur royaume. Louis XIV s'est fixé dans une résidence d'où il sortait rarement.

4. Les Grecs appelaient ainsi la voûte céleste qu'ils croyaient habitée par les dieux.

5. Louvois avait été secrétaire d'État (ministre) de la guerre; après la mort de Colbert (1683), il joignit aux affaires de la guerre la direction des bâtiments.

5. Michelet énumère les résidences royales des environs de Paris.

Celui-ci va croissant, s'augmentant, comme par une végétation naturelle. Il pousse vers Paris des appendices énormes, vers la campagne, l'élégant Trianon, les jardins de Clagny[1], l'intéressant asile de Saint-Cyr[2]; enfin ce qui est le plus grand dans cette grandeur, le Versailles souterrain, les prodigieux réservoirs, l'ensemble des canaux, des tuyaux, qui les alimentent, le mystérieux labyrinthe de la cité des eaux[3].

Louvois, par son système d'employer le soldat, de le faire terrassier et maçon, put dépasser Colbert. Il gagea d'effacer le pont du Gard[4] et les œuvres de Rome, promit d'amener à Versailles toute une rivière, celle de l'Eure. Des régiments entiers périrent à ce travail malsain. On venait de bâtir pour eux les Invalides[5]. Ils n'en eurent pas besoin. Un aqueduc de deux cents pieds de haut, l'aqueduc de Maintenon[6], inachevé et inutile, fut le monument funéraire des pauvres soldats immolés.

MADAME DE MAINTENON

A partir de la mort de la reine, Louis XIV vécut avec madame de Maintenon qu'il avait épousée secrètement. Elle était de famille noble, mais pauvre, et avait épousé très jeune le poète Scarron. Devenue veuve, elle fut prise par madame de Montespan pour servir de gouvernante aux enfants qu'elle avait eus du roi. C'est ainsi que Louis XIV la connut.

Le roi tua la reine comme il avait tué Colbert, sans

1. Château voisin de Versailles, bâti au XVIIe siècle, aujourd'hui détruit.

2. Où madame de Maintenon établit un institut pour les demoiselles pauvres.

3. Les conduits qui amènent les eaux dans les bassins et les jets d'eau.

4. On appelle ainsi un aqueduc romain qui traverse la vallée du Gard.

5. Hospice destiné à recevoir les soldats infirmes, bâti en 1670-1675.

6. Près du château de ce nom. Il fallut arrêter les travaux avant d'avoir pu amener les eaux de l'Eure à Versailles.

s'en apercevoir. Il l'emmena, par une grande chaleur, dans un long et fatigant voyage. Elle était replète, toute ronde, fort molle. Au retour, elle mourut (30 juillet 1683). Madame de Maintenon, gouvernante des enfants du roi, la quittait expirée et sortait de la chambre, lorsque M. de la Rochefoucauld la prit par le bras, lui dit : « Le roi a besoin de vous. » A l'instant tous les deux partirent pour Saint-Cloud[1]. Bientôt il l'épousa secrètement.

Dans le grand portrait de Versailles, les quarante-sept ans qu'elle avait en 1683 sont finement datés, surtout par l'âge de mademoiselle de Valois[2], de six ans, qui se jette entre ses genoux. Enveloppée habilement, ne montrant que ce qu'elle veut, elle est mise à merveille, dans une prude coquetterie, un riche noir, inondé de dentelles. Tout est douteux. Elle regarde, ne regarde pas. Elle tient une rose, pas trop rose, un peu effeuillée, dont les tons semi-violets s'harmonisent fort bien au noir.

Elle a la tête assez petite, mais ronde et décidée. Rien de classique. Jeune, on l'appelait la *belle Indienne* ; mais elle dut être plutôt jolie, une miniature créole à petits traits.

Le point noté par Saint-Simon[3] est ici manifeste. Elle avait de la suite par effort et par volonté ; mais de nature elle était variable, sujette à de brusques revirements. Ce visage-là n'est pas sûr. Il ne révèle en rien la bonté, l'intimité douce, l'égalité d'humeur. Il indique plutôt un esprit inquiet, mobile, qui dira oui et non. Il y a de l'ardeur dans le regard, mais il est dur, d'une flamme sèche qu'on voit peu chez la femme, parfois chez le

1. Village à l'ouest de Paris.
2. Une des filles du roi.
3. Auteur de Mémoires sur le règne de Louis XIV.

jeune garçon. Au total, tout est double. C'est le portrait de l'Équivoque.

Madame de Maintenon était-elle la femme douce et bonne qui illumine le foyer d'un rayon de tendre amitié? On l'a supposé. Mais ses lettres font sentir qu'elle n'avait rien de cela. Elle était sèchement. tristement judicieuse, et, sous formes discrètes. sournoisement violente. Elle avait de l'esprit, mais un petit esprit impérieux, à régler le menu, à diriger dans le détail, un sobre esprit négatif, toute réserve, blâmant sans blâmer, qui séchait et stérilisait. Quant à prendre hardiment le grand gouvernement, à faire marcher le roi dans une voie de raison, il lui aurait fallu pour cela un ferme caractère et du courage, se risquer pour la France et pour l'humanité. Dans sa longue vie subalterne, elle avait pris des habitudes de déférence, de prudence servile (habilement sauvées par l'attitude). Peu agréable dans l'origine à Louis XIV, elle réussit auprès de lui précisément parce que ses très réels mérites faisaient un contraste parfait avec les défauts de madame de Montespan.

Elle plut dans la suite par ses pieux discours; elle plut par les soins attentifs, soutenus, qu'elle avait des enfants du roi que la mère négligeait.

Elle était parée des gentillesses de l'aîné, le maladif duc du Maine, qui, sans elle, n'aurait pas vécu. Malgré son sérieux, sa tenue un peu sèche, elle était aimée des enfants. même de mademoiselle de Nantes, mauvaise et malicieuse. Tous deux, d'espèce féline, jolis, dangereux petits chats, la caressaient, se jouaient autour d'elle avec une grâce infinie, faisaient groupe et tableau. Le roi admira et aima.

SAINT-CYR ET ESTHER

Madame de Maintenon avait fondé près de Versailles, Saint-Cyr, une maison d'éducation pour les jeunes filles de noblesse pauvre.

En 1681, quand la mort de Fontanges[1] avertit fortement le roi et le refit dévot, quand la persécution reprit, avec les enlèvements d'enfants, madame de Maintenon dans sa famille même enleva, adopta une petite fille, sa nièce[2]. Elle rentra dans l'éducation, son élément naturel, entreprit celle d'une nouvelle catholique. Rien de plus agréable au roi. L'enfant fut bien choisi pour plaire. Il n'y eut jamais rien de si joli, de si gai, de si amusant que la petite de Villette (plus tard, madame de Caylus[3]). C'était le plus parlant visage, dit Saint-Simon; l'ennui était impossible où elle était; on souriait dès qu'elle apparaissait. Madame de Maintenon, sa tante, prit le temps où le père, officier de marine, était en mer; elle demanda l'enfant à madame de Villette « seulement pour la voir », et elle refusa de la rendre. Le père cria, puis réfléchit, calcula, se convertit lui-même.

La petite, qui avait huit ans, légère comme un oiseau, prit son parti fort vite. Elle fut ravie de la messe du roi. On lui promit deux choses, qu'elle verrait tous les jours ce beau spectacle, et qu'elle n'aurait plus jamais le fouet. Cette rude éducation durait dans les familles de vieille roche.

Le roi aimait beaucoup la jeunesse. Il se prévenait

1. Mademoiselle de Fontanges.
2. Madame de Maintenon était de la famille d'Aubigné, qui était protestante.
3. Auteur de *Souvenirs* (1673-1729).

volontiers pour les belles personnes. Madame de Maintenon crut judicieusement qu'il trouverait plaisir à protéger, soigner une maison de jeunes demoiselles. Elle en créa une à Rueil[1], où sa propre nièce acheva son éducation.

Elle n'aimait pas, dit cette nièce, le mélange des conditions. Elle ne prit que des demoiselles nobles, au moins du côté paternel, elles devaient prouver quatre quartiers[2], cent quarante ans de noblesse. Cela entrait dans les idées du roi qui, alors, pour relever la pauvre noblesse, lui ouvrait pour ses fils des écoles de cadets.

Les demoiselles devaient faire preuve aussi de pauvreté et de beauté encore, si l'on peut dire. Du moins, elles devaient être bien faites. Elles passaient pour cela la visite d'un médecin qui leur en donnait certificat.

Cette maison, transportée chez le roi même, dans son parc (à Noisy, puis à Saint-Cyr), richement dotée par lui des biens de Saint-Denis[3], devait attirer les filles de la noblesse. Car *le roi les mariait*. Celles qui restaient jusqu'à vingt ans recevaient une dot, tirée de l'excédent des revenus, sinon du trésor même.

Là on faisait venir les plus jolies, les plus dociles, des nouvelles catholiques[4], domptées par la rigueur dans les couvents de province, ou gagnées par Fénelon dans la maison de Paris. Elles arrivaient un peu calmées, ayant versé leurs dernières larmes, émues et fort touchantes encore.

Le roi voulut les voir avant même que tout fût organisé (à Noisy, 1684), et cette première impression lui fut sin-

1. Village au nord-ouest de Paris.
2. Quatre générations.
3. L'abbaye de Saint-Denis.
4. C'était le temps des persécutions contre les protestants; les femmes qui refusaient de se convertir étaient souvent enfermées dans un couvent.

gulièrement agréable. Il alla seul et les surprit. Lors qu'on annonça : *le roi !* ce fut un coup de foudre. Les dames dirigeantes, toutes jeunes et très belles, le furent encore plus du saisissement. Les petites eurent tant peur que, toutes curieuses qu'elles étaient, pas une n'osa regarder. Ces tremblantes colombes le touchèrent fort. Il les avait faites orphelines, et la plupart n'avaient de père que lui. La grande obéissance qu'elles rendaient à ses volontés, ayant soumis leur foi, donné le cœur du cœur, immolé jusqu'aux souvenirs ? quel triomphe absolu !... Nul plaisir plus exquis n'eût pu flatter le roi et l'homme.

Tout était calculé, le costume agréable. Les dames, dans un noir élégant, avaient la coiffure à la mode, le visage encadré d'une sorte d'écharpe, nouée sous le menton, mais quelque peu flottante et chiffonnée à volonté, dont on tirait les plus charmants effets. C'était un demi-voile mondain, avant le voile de religieuse qu'elles étaient destinées à porter. Le roi ne tint pas d'abord à exiger ce sacrifice et dit « qu'il y avait déjà trop de couvents ». On n'exigea que des vœux simples.

Le costume des petites, de modeste étoffe brune, se relevait et par le linge et par la bordure de couleur, diverse selon la classe. Un peu de dentelle au cou montrait la demoiselle. On laissait passer de jolis cheveux. Le bonnet seul déplut, il était trop serré et il en faisait des béguines[1]; le roi y fit ajouter un ruban.

Il fit venir Louvois, et il l'envoya maugréant, pour madame de Maintenon, chercher, choisir, bâtir une maison digne d'une telle fondation. Ce fut Saint-Cyr. Le lieu n'était pas gai. Cependant quand les demoiselles virent ce que le roi avait fait pour elles, quand elles entrèrent

1. Femmes réunies en congrégations pour mener ensemble une vie religieuse.

dans ces bâtiments vastes, ces jardins sérieux, mais non sans quelques fleurs, elles furent reconnaissantes. Il relevait de maladie (1687). Elles le reçurent, à sa première visite, par un beau chant, qu'avait composé madame Brinon, leur supérieure, et que Lulli[1] avait orné de sa mélodie grave et tendre. C'était le chant célèbre: « Dieu sauve le roi! » que les Anglais nous ont pris sans façon[2].

Le roi croyait, beaucoup croient et répètent que madame de Maintenon était fort judicieuse. Dans les grandes affaires, en conseil, il s'arrêtait parfois, lui disait: « Qu'en pense *votre solidité?* » Cette solidité ici ne paraît guère. Une éducation contradictoire de dévotion et de cour ne pouvait porter de fruit. Elle était extérieure, n'allait pas au cœur même; elle imposait surtout *la convenance*.

L'ANNÉE 1709

La France était déjà épuisée par les longues guerres du règne de Louis XIV quand survint le terrible hiver de 1709. Jamais la misère n'avait été si grande.

On devinait que quelque chose de terrible allait arriver. Les prophètes ne manquaient pas; mais qui les croit dans ces moments? Les avertissements successifs, les appels à la pénitence, je veux dire aux grandes réformes revinrent souvent, comme une cloche funèbre. Fénelon[3] dès 93; Boisguilbert[4] en 98; et celui-ci cite avec raison

1. Musicien italien au service du roi de France (1633-1687).
2. C'est le chant national anglais.
3. Archevêque de Cambrai et précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV.
4. Administrateur en Normandie, exposa dans son livre, *le Détail de la France* les causes de la misère du pays.

l'exemple d'Henri IV et de Sully, qui vaillamment commencèrent la réforme bien avant la paix de Vervins[1].

Mais le dernier et le grand avertissement se fit en 1707. On entrait dans la banqueroute. Chamillart[2] en était aux ressources désespérées des assignats, d'une espèce de papier-monnaie. Et on n'en voulait plus, de son papier. Tout l'argent fuyait sous la terre. Éperdu, ne sachant où donner de la tête, devenu jaune, étique, lui-même ne pouvait plus se porter sur ses jambes. Il n'y avait pas de temps à perdre. L'année 1708 mangée d'avance. Pour faire face à la guerre et à toutes dépenses, il ne reste que 20 millions.

Dans ce moment suprême, à ce lit de l'agonisant, viennent deux médecins, deux prophètes, Vauban et encore Boisguilbert[4]. Leurs avis, différents en plusieurs choses, sont identiques en une, l'essentielle, qu'on peut dire d'un mot : « *l'égalité,* » l'impôt sur tous, sans égard aux privilèges.

Vous ne lirez rien de si éloquent dans les hommes de 1789, non pas même dans Mirabeau, que la préface du *Factum* de Boisguilbert (1707). Il y a à la fois l'amertume du grand inventeur méconnu, l'âpreté désespérée de la sibylle qui revient une dernière fois; ce sont les accents de Cassandre[5], mais avec la sombre menace du temps nouveau qui vient vengeur.

Vauban fut disgracié, comme un dangereux fou. Ordre de saisir son livre[6]. Il meurt six semaines après de voir la France perdue. Pour Boisguilbert, on lui accorde l'essai

1. La paix avec l'Espagne en 1598.
2. Contrôleur général (ministre des finances).
3. Ingénieur et économiste, écrivit en 1707 la *Dîme royale.*
4. Dans le *Factum de la France.*
5. Fille de Priam, roi des Troyens; d'après la légende, elle prédit la ruine de Troie.
6. La *Dîme royale* fut condamnée et brûlée.

de son système, mais où? comment? dans un essai dérisoire, impossible, qu'on en fit justement chez un parent de Desmarets[1] son adversaire, intéressé à faire échouer tout. Boisguilbert s'emporta, fut exilé, privé de son gagne-pain, sa place de petit juge de Rouen. Saint-Simon[2] eut grand'peine à le sauver.

Si Desmarets eût eu carte blanche, il eût pu oser prendre l'argent où il était vraiment, au lieu de pressurer et de sucer à mort ceux qui n'avaient plus que les os.

Il ne put rien que suivre l'ancienne route, c'est-à-dire écraser le pauvre.

Son premier pas est net et simple. Il ne paye plus. Des fonds mangés d'avance, en 1708, aucun payement. On payera en 1709, puis plus tard, puis jamais. Cependant la nécessité l'oblige d'anticiper sur les années suivantes jusqu'en 1716! Et comme on doute fort qu'on soit jamais payé, on ne lui prête plus qu'avec une usure effroyable.

Mais si l'industrie, le commerce pouvaient se relever, l'impôt retrouverait où se prendre.

Loin de relever l'industrie, le commerce, Desmarets, étranglé par le pressant besoin, pour un petit profit, leur porte un coup terrible. Boisguilbert avait dit que le salut se trouverait surtout dans la libre circulation. Desmarets la supprime. Il double en une fois les droits de passage sur les routes, les péages des rivières. Dès lors, le peu de mouvement qui restait a cessé. Dans ce grand corps paralytique, nulle action que celle de la dévorante armée financière qui ronge le royaume. Nul bruit que celui des

1. Contrôleur général après Chamillart.

2. Le duc de Saint-Simon, l'auteur des *Mémoires*.

mâchoires du cyclope exterminateur qui mange les mourants, et tout à l'heure les morts.

C'est une erreur de dire que Desmarets relevait la France quand le terrible hiver de 1709 vint l'accabler. Il faut dire au contraire que les grands coups étaient portés même avant cet hiver, et que, s'il fut si meurtrier, c'est qu'il sévit sur un peuple que l'on avait mis en chemise.

On fut saisi cruellement, et l'on perdit l'esprit. Il y paraît aux contradictions singulières qu'on trouve dans les récits de ce fléau. On ne s'accorde ni sur la date du mois où il sévit, ni sur son intensité réelle. Ce qui est sûr, c'est qu'après un début d'hiver tiède, où les feuilles revinrent, on fut percé à vif d'un froid subit. Les uns disent que la mer gelait (exagération ridicule). Toutes les rivières furent prises. La mortalité fut épouvantable. On le comprend, quand on voit que dans la riche Normandie, autour de Rouen, sur sept cent mille personnes, il n'y en a pas cinquante mille qui ne couchent sur la paille. Dans le Berry, vaste désert ; les paysans sont des sauvages qu'on ne voit que loin des chemins, parfois assis en rond dans une terre labourée. Si l'on approche, ils disparaissent.

On comprend que l'habitant des campagnes n'ait pu résister quand on sait que le pauvre Français d'alors n'était vêtu que de toile, quand on sait que partout les maisons ne se réparaient plus, que la chaumière, ouverte à la bise sifflante, était vide de bestiaux, que la famille n'avait plus ces bons compagnons, ces doux réchauffeurs de la vie humaine qui, de leurs toisons, de leur tiède haleine, la défendent si puissamment. La nature fut sévère, mais n'eût pas été homicide si elle n'eût pas frappé sur l'homme nu, dépouillé par l'homme.

On put jouir alors de la belle ordonnance qui doublait les droits de passage. Le blé resta où il était, et ne circula point. Il s'accumula forcément ou s'entassa perfidement, attendant spécialement sur la cherté croissante.

Pour comble, de pauvres laboureurs s'étant avisés de semer du *blé de mars*, alors peu répandu, la police, soit par bêtise et stupide ignorance, soit par servilité féroce pour les puissants accapareurs du froment, défendit cette culture. Défense monstrueuse ! qu'on révoqua trop tard.

Des petits travaux dans Paris, donnés à quelques ouvriers, un petit essai de taxe des pauvres, tout fut misérable et honteux.

On crut un moment que la peste allait aider la faim. Des épidémies vinrent. Immense queue à la porte des hôpitaux. Ceux-ci, épuisés de ressources, revomissaient les pauvres par torrents pour mourir de faim.

Les suites du fléau furent plus cruelles peut-être encore. Les misérables survivants, les enfants pâles, étiques que laissèrent des pères épuisés eux-mêmes, n'engendrèrent que des infirmes et des avortons maladifs. L'exiguïté des Français fut proverbiale en Europe. Les gravures anglaises surtout exposent à la risée, sous leur taille de nains, les sujets de Louis le Grand.

Le grand peuple qui meurt dans cette année funèbre s'éteint sans voix. Il effraye le monde de sa patience.

A peine quelques pages rares et presque ignorées d'un petit paysan (Duval)[1] disent l'horreur profonde des pauvres troupeaux d'hommes poursuivis par la faim, la laissant au village et la trouvant partout, errants sur la plaine déserte, ivres, éblouis de l'hiver, frappés, mais résignés, s'asseyant à terre pour mourir.

1. Valentin Jameray-Duval (1695-1775), devenu plus tard collectionneur de médailles.

Ceux qui étaient armés montraient même douceur. Ni plainte ni pillage. Dans une armée de cent mille hommes à qui le pain manquait sans cesse, nos soldats épuisés jeûnaient et ne se plaignaient pas, et mouraient de la mort des saints.

Les langues sont finies et les mots épuisés devant de tels spectacles.

Ce ne sont pas les femmes seulement, ce sont les hommes et les plus durs, du plus ferme courage, qui pleureront au souvenir de la patience et de la douceur de nos pères dans ces extrémités funèbres.

VENDOME ET VILLARS

Michelet dépeint le caractère des deux derniers généraux de Louis XIV, ceux qui lui gagnèrent encore des batailles pendant la guerre de la succession d'Espagne, si pleine de désastres pour les armées françaises.

Le sombre Saint-Simon[1], enfermé comme un lion en cage dans sa prison royale, à Versailles, à Marly[2], regarde à travers ses barreaux les vaillantes pantalonnades de Villars, de Vendôme, et il n'en voit que le grotesque. Il les juge de mauvais acteurs, de pitoyables comédiens. C'est par là cependant, par l'audace souvent ridicule, airs de bravoure, vanterie, menterie, que ces héroïques bouffons relevèrent et soutinrent le moral des armées. Au défaut de solde et de pain, ils payèrent de chansons et firent rire la mort même. Quand nos misérables recrues, arrachées du village, dans un hiver du Rhin,

1. Le duc de Saint-Simon, l'auteur des *Mémoires*.

2. Maison de campagne où le roi recevait les courtisans.

sans habits, sans souliers, arrivaient en pleine Allemagne, qui les sauvait du désespoir? un général immuablement gai, qui buvait avec eux quelque peu d'eau-de-vie et sifflait des airs d'opéra. Ils le suivaient où il voulait. Aux plus âpres gelées, ils ne voyaient que le soleil, disaient : « C'est le temps de Villars. »

Il en était de même pour le paysan du Midi que la milice[1] arrachait à sa mère et lançait au delà des Alpes. (Voyez Saint-Simon sur ces désolations.) Le malheureux, résigné à la mort, ayant passé les neiges, trouvait en pleine Lombardie la joyeuse armée de Vendôme[2]; tout était oublié. « On y mourait comme des mouches, » dit Louville[3]. Point d'ordre, rien de prévu; point d'hôpitaux. Mais nulle part on n'était plus gai. Ce gros garçon, le général de la licence, un satyre, un Bacchus, toujours à table, au lit, dans un parfait dédain de l'ennemi, donnait à tous une merveilleuse assurance. Du désordre parfait une force singulière naissait, l'initiative populaire.

Nos soldats de Vendôme et autres apparaissent souvent avec les allures singulières de nos Canadiens[4], hardis *coureurs de bois*. C'est le zouave de ce temps-là.

Mais ce qui est d'alors, point du tout d'aujourd'hui, c'est que le soldat français savait gré à son général d'être un très grand seigneur, d'en avoir les allures, les vices, l'impertinence. Il se réglait sur lui. Sous Vendôme chacun était *prince*.

Au château d'Eu[5], un grand portrait équestre donne

1. L'armée ne se recrutait que d'engagés volontaires, mais la milice était formée de paysans et d'artisans levés sur l'ordre du roi par les intendants.

2. Il commandait l'armée qui combattait en Italie contre les Autrichiens.

3. Qui a raconté cette guerre.

4. Les chasseurs français qui vivaient dans les forêts désertes du Canada.

5. En Normandie.

l'homme même. Il monte un cheval de hasard, un bon gros cheval noir qu'un maréchal ferrant lui donna, au défaut du sien, pour charger en bataille; lourde monture espagnole, à l'œil ardent, toutefois, forte et propre aux coups de collier. Lui-même est empâté, visiblement de chairs peu saines. La figure a quelque rapport avec le masque bouffi et polisson de Mirabeau[1]. Tous deux, de leur sang italien, eurent une heureuse pointe pour la farce et pour le sublime. Chez Vendôme, le regard loustic rappelle aussi le côté gascon et le grand farceur béarnais. Au total, c'est un vieux enfant, un poupart de cinquante-six ans. Les Espagnols, qui l'aimaient fort, après sa bataille de Villaviciosa[2], à son triomphe le caractérisent d'un mot charmant. Tout Madrid cria : « Cupidon[3] ! »

Avec ces habitudes molles, Vendôme fut serf du corps de bonne heure. Noailles[4] et Saint-Simon le disent. Il était lourd et maladif. Il lui fallait beaucoup de nourriture et beaucoup de sommeil. Il continuait tellement quellement, sur les champs de bataille, la vie de son château d'Anet[5], mêlée de jeu, de rire et de rien faire. Il la menait partout. Vrai général de la Fontaine[6], qui, sauf les moments de se battre où il brillait, semblait moins guerroyer que voyager, pour s'arrêter où l'on mangeait le mieux, surtout pour y dormir. L'auteur des *Fables* et des *Contes*[7], qui lui dédie Philémon et Beaucis[8], pour lui, ce semble, fit ce vœu du néant : « Je le verrai, le pays

1. Le plus grand orateur de la Révolution.
2. Dans la Nouvelle-Castille (déc. 1710). Cette victoire assura l'Espagne à Philippe V.
3. Dans la mythologie antique Cupidon était le dieu de l'amour.
4. Ministre de Louis XIV, auteur de *Mémoires*.
5. Château du pays de Chartres, bâti sous François Ier.
6. L'auteur des *Fables*.
7. La Fontaine.
8. Poème composé par La Fontaine sur un sujet mythologique.

où l'on dort. On y fait mieux : *on n'y fait nulle chose.* »

Le rusé prince Eugène[1] le surprenait parfois, mais non pas à temps pour le battre. Il avait d'éclatants réveils. D'ailleurs, sous un général si dormeur, chacun veillait pour soi. Tel colonel devenait général en de telles crises, se dévouait. Il faut lire Mirabeau[2] sur son grand-père, qui se fit tailler en pièces à Cassano[3]. L'orgueil de l'armée d'Italie, son mépris pour celle du Nord[4], son fanatisme inconcevable pour son étrange général, étonnent en ce récit qui dément Saint-Simon.

Villars[5] fut un autre homme, sauf des ressemblances extérieures. Sa constitution admirable ne faiblit jamais. C'était un grand homme brun, nerveux, toujours en mouvement. Il fabriquait sa généalogie de manière à se rattacher aux antiques Villars du Dauphiné. Mais son indestructible force disait assez sa bonne souche plébéienne. Son grand-père était notaire dans le Lyonnais, et, très probablement, comme tant de Lyonnais, de race provençale ou gasconne. Son père avait été le plus bel homme qu'on pût voir, aimé de tous, très brave, recherché pour second aux plus fameux duels, un héros de roman; on l'avait nommé Orondate. Notre Villars n'aimait que les romans, les comédies, les opéras, qu'il retenait, citait à chaque instant. Sa vie, de près d'un siècle, fut une merveilleuse gasconnade. Torrent de vanteries, langue de charlatan, figure trop parlante, un peu folle, tout cela détonnait à Versailles[6], et on l'aurait jugé

1. Eugène, prince de Savoie, entré comme général au service de l'empereur, commandait l'armée autrichienne en Italie.

2. Le plus grand orateur de la Révolution française.

3. A l'est de Milan; Vendôme y gagna une bataille en 1705.

4. Louis XIV faisait la guerre à la fois en Italie, en Allemagne et en Belgique.

5. Général français (1653-1734).

6. A la cour de Louis XIV.

un comédien de campagne. Mais, sur le terrain, il payait de solides réalités. En jouant le héros, il fut le héros même. Saint-Simon, qui le hait, après l'avoir bien dénigré, est obligé de dire que « *ses projets* étaient hardis, vastes, *presque toujours bons,* » et, d'autre part, que jamais homme « ne fut plus propre à *l'exécution.* » Quel éloge d'un capitaine!

MORT DE LOUIS XIV (1715)

Louis XIV était depuis longtemps malade et épuisé; il prévoyait sa fin prochaine. Son fils et son petit-fils qui devaient lui succéder étaient morts avant lui. L'héritier du trône était son arrière-petit-fils, âgé de cinq ans à peine. Il ne restait d'autres princes de la famille royale que le duc d'Orléans et les fils que Louis XIV avait eus de madame de Montespan. Il s'agissait de décider qui aurait la régence pendant la minorité du nouveau roi ; madame de Maintenon travaillait à faire faire à Louis XIV un testament en faveur des fils de madame de Montespan dont elle avait été gouvernante.

Chacun devait songer à soi, prévoir, pourvoir. Visiblement, le roi baissait. Fagon[1], vieilli lui-même, ne tient plus le journal commencé depuis Henri IV par les médecins royaux. Ce grand monument reste là. Depuis plusieurs années, je ne trouve que des pages blanches dans le dernier volume, qui presque tout entier est vide.

Un régime indigeste de grande mangerie, de fruits glacés, de sucreries, avançait le vieillard. Mais plus qu'aucune chose, je crois, les tracasseries. La sèche et muette insistance de ceux qui l'entouraient, la conspiration du silence chagrin qui le força de faire le testament, le contrista, le fatigua.

1. Médecin du roi ; il tenait le journal de sa santé.

On exigeait du roi qu'il eût, de sa personne, d'irritantes conférences avec les gens du parlement pour l'affaire de la bulle contre les jansénistes[1].

Le roi fit venir plusieurs fois à Marly[2] les présidents et avocats généraux. Ils flottaient, hésitaient, n'osant faire au roi des promesses dont ils auraient été désavoués par leur compagnie. Le roi, indigné, déclara qu'après Marly il irait lui-même au parlement, y tiendrait un lit de justice[3], et verrait (dit-il avec aigreur) ce qu'il avait de crédit dans cette compagnie.

Le samedi 10 août, il revint le soir de Marly à Versailles. On le trouva étonnamment changé. Il ne se sentait pas en état d'accomplir sa menace, de forcer le parlement dans un lit de justice.

Le 13 août, le roi fit l'effort de recevoir debout un prétendu ambassadeur de Perse et de signer avec lui un traité. Cette comédie, dont les ministres avaient flatté sa vanité, l'acheva réellement. Le matin, il avait fallu le porter à la messe, et le soir on le roula au concert qui se faisait chez madame de Maintenon. Il y parut un homme mort. Fagon ne voulait pas que le roi fût malade, et personne n'eût osé le dire. Quatre médecins qu'il appela se gardèrent bien d'être d'un autre avis. Ils ne firent rien qu'admirer, approuver, chanter en chœur la sagesse de Fagon. Le lendemain quatre autres médecins, mais toujours des louanges et des admirations.

Tout en faisant semblant d'être fort rassuré, on se hâtait pourtant d'agir. On fit venir les gens d'armes du roi

1. Le pape avait lancé contre les jansénistes la bulle *Unigenitus;* le parlement faisait des difficultés pour l'enregistrer.

2. Château entre Versailles et la Seine, où Louis XIV demeura souvent pendant les dernières années de sa vie.

3. Séance où le roi venait en personne pour obliger le parlement à enregistrer un édit.

à Versailles, dans l'espoir qu'il pourrait encore en passer la revue, le vendredi 22, avant la Saint-Louis. On voulait commencer à s'assurer des troupes.

Mais il baissait si vite que la chose devint impossible.

Le 25, l'état du malade s'étant encore aggravé, il reçut les sacrements, communia et fut administré de l'extrême-onction. Il ajouta de sa main quelques lignes au codicille[1].

Le roi, qui avait eu toute sa vie une grâce majestueuse, l'eut aussi dans la mort. Il trouva les belles et touchantes paroles de la situation pour ses serviteurs, pour l'enfant. J'y voudrais un mot pour la France. Un seul peut-être indique qu'il eut l'idée de la terrible responsabilité qu'il avait prise en tant de choses. Il disait que la mort lui semblait peu pénible. « Elle ne l'est, dit madame de Maintenon, que quand on a de la haine, de l'attachement aux créatures, ou des restitutions à faire. — Je n'en dois à personne comme particulier, dit le roi. Mais, *pour celles que je dois au royaume*, j'espère en la miséricorde de Dieu. »

Dans ces crises suprêmes, la nature apparaît. Les âmes les plus fausses laissent voir quelque vérité. Tellier[2], madame de Maintenon, le duc du Maine[3], avaient de lui ce qu'ils voulaient. Ce n'était pour eux qu'un corps mort. On ne faisait pas seulement dire la messe dans sa chambre. Un capitaine des gardes s'en indigna et rappela les prêtres à leur devoir.

Le duc du Maine avait peine à contenir sa joie. Il croyait tout tenir.

Madame de Maintenon aussi crut tout fini avec le codicille qui remettait l'épée à Villeroi[4]. Tranquille sur le

1. Annexe à son testament.
2. Confesseur du roi.
3. Fils de Louis XIV et de madame de Montespan.
4. Général célèbre par ses défaites, favori du roi ; il était chargé de l'éducation du jeune Louis XV.

succès de son fils d'adoption, elle laissa le roi dans ce dernier combat, partit lestement pour Saint-Cyr[1].

Mais voilà le 29 que le mort ressuscite. Le roi prend du vin d'Alicante et deux petits biscuits. Il demande où est madame de Maintenon. Elle revient de Saint-Cyr. Les appartements se repeuplent. Et d'autant se dépeuplent ceux du Palais-Royal[2], qui un moment s'étaient remplis. Le mieux, au reste, ne dura pas un jour. Le soir même du 29, on vit que la gangrène occupait tout le pied, gagnait le genou même; la cuisse était enflée. C'en était fait réellement.

1. Maison d'éducation de jeunes filles que madame de Maintenon avait fondée (V. page 381).
2. Où demeurait le duc d'Orléans.

RÉGENCE

LE RÉGENT DE FRANCE, DUC D'ORLÉANS

Louis XV à son avènement (1715) n'était qu'un enfant, il fallait un régent pour gouverner à sa place. Ce fut le duc d'Orléans, fils du frère de Louis XIV.

Il n'y eut jamais homme plus doué. Brillant esprit, rapide à prendre tout au vol, étonnante mémoire, et, avec peu d'études, un monde de connaissances. Tous les arts. Et la grâce en tout.

Il ne manquait à cela qu'une certaine base de fixité, de personnalité. Il était né d'éléments trop divers. Qu'eut-il de son père. Peut-être le goût italien de la musique, peut-être aussi une certaine facilité débonnaire. Mais il ne tomba pas, comme son père, au burlesque, à la platitude. Il était fort vaillant, comme sa mère, très franc du collier, net, lucide au champ de bataille. Il vit clair à Turin[1]. Il vit clair en Espagne[2]; il vit et fit, à travers mille difficultés qu'on lui suscita. Il y eut des succès, prit des places qui avaient arrêté Condé[3].

Ce que sa courageuse mère[4] ne lui transmit pas, malheureusement, ce fut l'orgueil. Ce soutien lui man-

1. En 1706, les généraux français qui assiégeaient Turin se laissèrent prendre par l'armée autrichienne malgré les avis du duc d'Orléans.

2. Il commanda l'armée franco-espagnole chargée de soutenir Philippe V contre l'archiduc Charles, et fit la guerre avec succès en Catalogne.

3. Le grand Condé avait fait la guerre contre l'Espagne en 1646-47.

4. Sa mère, Charlotte de Bavière, était une princesse allemande fille de l'électeur palatin du Rhin ; elle a écrit des lettres fort intéressantes.

qua. Il fit bon marché de lui-même. Il n'y tenait pas, et n'exigeait pas qu'on y tînt. De là un abandon étrange, un grand laisser aller, beaucoup d'indifférence pour le bien et le mal. Il appelait cela *aimer la liberté*. Et il citait l'heureuse liberté de l'Angleterre sous Charles II[1].

Une chose lui fit grand tort, d'avoir un héros favori, de vouloir être un Henri IV, de vouloir lui ressembler, même de visage.

Il n'y avait aucun rapport. Sa bonne corpulence allemande ne rappelait guère le Béarnais. Sa face pleine et sanguine manquait du fameux nez. Il avait la facilité, mais dans l'abondance éloquente, non l'étincelle du silex, l'éclair gascon. Cette faiblesse d'imitation mena loin d'Orléans. Si on l'eût laissé en Espagne, il eût rappelé Henri IV par sa valeur. Mais on fit croire au roi qu'il était ambitieux, qu'il supplanterait Philippe V et on le tint en cage.

Le roi lui fit accepter la fille de madame de Montespan. Déplorable union. Le jeune homme y sentit le froid de la mort. Rien au cœur. Un orgueil infernal et profond. Il l'appelait *madame Lucifer*, et elle en souriait. Elle ne rêvait qu'une chose, faire régner son frère le duc du Maine, et elle lui livrait tout ce qu'elle savait de son mari. Il ne l'ignorait pas. Il ne se fâcha point, mais se jeta dans le désordre. Il essayait parfois aussi de l'étude, faisait de la chimie avec le célèbre Humbert. Saint-Simon le blâme *de ces vaines curiosités*. Mais c'est encore par là qu'il est un vrai représentant du siècle.

L'aimable génie de la France, lumineux, humain, généreux, éclate le lendemain de la mort de Louis XIV dans tous les actes du régent.

1. Roi d'Angleterre (1660-1685).

Pour la première fois, le gouvernement a des entrailles humaines, et il sent la faim de la France. Il se demande : « A-t-on de quoi manger ? » Il rend aux affamés le poisson et la viande. Suppression des droits sur la pêche, libre entrée des bestiaux étrangers, du beurre, etc. Excellente mesure; mais achèteront-ils de la viande, ceux qui n'ont pas même de pain ?

La grande réforme économique commence par le roi même. Plus de cour régulière; plus de Versailles; le roi loge à Vincennes et le régent au Palais-Royal. On supprime Marly[1] et son jeu effréné.

Versailles était un monstre de faste et de dépenses, un gouffre de cuisine, de valetaille, de canaille dorée. Le roi y reviendra; mais ce ne sera jamais le même Versailles, avec ses logements innombrables, ses tables de Gargantua à tout venant, l'éternelle mangerie d'un peuple de gloutons si terriblement endentés.

D'autres abus viendront, sournois, sous Fleury l'économe[2], sous le froid Louis XV. On ne reverra plus la solennité si coûteuse de l'ancienne grande monarchie.

On réduit, supprime en partie la gigantesque armée fiscale de Louis XIV. Cent mille hommes pour lever l'impôt ! Tant de mains ! qui retenaient tant, qu'il n'en arrivait que le tiers !

La plupart des historiens se sont moqués de tout cela, parce que de ces nobles projets beaucoup restèrent sur le papier. A tort. Plusieurs s'exécutèrent et portèrent un fruit très réel. La comptabilité fut fondée pour toujours, la machine régularisée. La plupart des employés supprimés ne furent pas rétablis, et l'on fut définitivement allégé de ces lourdes charges.

1. Maison de campagne de Louis XIV.

2. Le cardinal Fleury, premier ministre de Louis XV.

C'étaient les fruits de la raison de tous, du gouvernement collectif. Le régent, magnanimement, avait substitué des conseils aux ministres, fait appel à la discussion à l'examen, à la lumière. Pour la première fois, elle entra dans l'antre de Cacus[1], je veux dire dans les ténèbres du vieil arbitraire ministériel.

Pour qu'ils fussent parfaitement libres, le régent y mit tous ses ennemis, ses calomniateurs, tel qui voulait qu'on lui coupât la tête, qui parlait de le poignarder. L'un avait dit : « Je serai son Brutus. » Mais celui-là était capable, inventif et de grand esprit. Le régent lui donna la première place, le fit chef du conseil des finances.

Cet homme était l'homme de France, non pas *le meilleur*, à coup sûr, mais, ce qui est tout autre chose, *le plus bon*. La bonté, la bienveillance universelle, était le fond de sa nature, brillait, charmait en tout. Rien de haut, rien de dur. Pas même d'humeur dans les plus grands tiraillements. Une patience merveilleuse, excessive à écouter, supporter les impertinences de l'un ou les aigres serments de l'autre. Ceux même qui souffraient le plus des honteuses misères où il noya sa vie, le sentirent, à sa mort, irréparable, unique, pour la douceur du cœur et pour la lumière de l'esprit.

Les portraits du régent (tout un volume in-folio, à la Bibliothèque[2]) en font une admirable histoire, depuis le premier (à douze ans), portrait doux, tendre, gai, de l'enfant le mieux doué qui fût jamais, jusqu'à la grosse face bouffie, apoplectique qui, de si près, touche à la mort. Une chose est saillante pourtant dans le premier

1. Dans la mythologie romaine Cacus est un géant, fils de Vulcain, qui habite dans une caverne sombre.
2. La Bibliothèque nationale.

et le dernier : l'élément allemand qu'il tenait de sa mère, Madame, se marque dans l'enfant et reparaît à la fin.

Le Français se dégage dans les portraits intermédiaires svelte, élégant, vif à tout prendre au vol, avec un mélange italien, l'aptitude à tout art. Mais, avec cela, on sent bien que la fermeté manque, qu'il coulera, glissera ; il est visiblement facile et *tout à tout*.

Ses dons, brillants un moment, se fixèrent dans l'action, à Neerwinden[1], à Turin, en Espagne, où il fit la guerre à merveille.

L'AVÈNEMENT DU CAFÉ EN FRANCE

L'usage du café, venu d'Orient, a pénétré lentement en Europe depuis le XVIIe siècle. Au XVIIIe siècle ont commencé à s'ouvrir les débits de café qui devaient devenir plus tard les lieux de réunion de la bourgeoisie.

Sous la régence, Paris devient un grand café. Trois cents cafés sont ouverts à la causerie. Il en est de même des grandes villes, Bordeaux, Nantes, Lyon, Marseille, etc.

Notez que tout apothicaire vend aussi du café, et le sert au comptoir. Notez que les couvents eux-mêmes s'empressent de prendre part à ce commerce lucratif. Au parloir, la tourière[2], avec ses jeunes sœurs converses, offre le café aux passants.

Jamais la France ne causa plus et mieux. Il y avait moins d'éloquence et de rhétorique qu'en 89. On n'a rien à citer. L'esprit jaillit, spontané, comme il peut.

De cette explosion étincelante, nul doute que l'honneur

1. Petit village de Belgique, où l'armée française battit Guillaume d'Orange (1693).

2. La sœur chargée d'ouvrir le tour qui donne accès dans le couvent.

ne revienne en partie à l'heureuse révolution du temps, au grand fait qui créa de nouvelles habitudes, modifia les tempéraments : *l'avènement du café.*

L'effet en fut incalculable, — n'étant pas affaibli, neutralisé, comme aujourd'hui, par l'abrutissement du tabac[1]. On prisait, mais on fumait peu.

Le cabaret est détrôné.

Moins de chants avinés la nuit. Moins de grands seigneurs au ruisseau. La boutique élégante de causerie, salon plus que boutique change, ennoblit les mœurs. Le règne du café est celui de la tempérance.

Le café, la sobre liqueur, puissamment cérébrale, qui, tout au contraire des spiritueux, augmente la netteté et la lucidité, — le café qui supprime la vague et lourde poésie des fumées d'imagination, qui, du réel bien vu, fait jaillir l'étincelle, et l'éclair de la vérité.

Les cafés ouvrent en Angleterre dès Charles II (1669), mais n'y prennent jamais caractère. Les alcools ou les vins lourds, la grosse bière, y sont préférés.

La lave de Bourbon[2], pas plus que le sable arabique[3], ne suffisait à la production. Le régent le sentit, et fit transporter le café dans les puissantes terres de nos Antilles. Deux arbustes du Jardin du roi, portés par le chevalier de Clieux, avec le soin, l'amour religieux d'un homme qui sentait porter une révolution, arrivèrent à la Martinique, et réussirent si bien que cette île bientôt en envoie par an dix millions de livres. Ce fort café, celui de Saint-Domingue[4], plein, *corsé*, nourrissant, aussi bien qu'excitant, a nourri l'âge adulte du siècle, l'âge fort de l'Ency-

1. Michelet détestait le tabac.

2. L'île Bourbon, aujourd'hui île de la Réunion, est couverte d'anciens volcans ; c'est la première colonie française où on ait planté le café.

3. Le café est originaire de l'Arabie du sud.

4. Saint-Domingue, une des grandes Antilles, était alors une colonie française.

clopédie[1]. Il fut bu par Buffon, par Diderot, Rousseau, ajouta sa chaleur aux âmes chaleureuses, sa lumière à la vue perçante des prophètes assemblés dans « l'antre de Procope[2] », qui virent au fond du noir breuvage le futur rayon de 89.

L'immense mouvement de causerie qui fait le caractère du temps, cette sociabilité excessive qui se lie si vite, qui fait que les passants, les inconnus, réunis aux cafés, jasent et s'entendent tout d'abord, quel en était l'objet, le but? Les petites oppositions parlementaires et jansénistes[3]? Oui, sans doute, mais bien d'autres choses. On parlait bien plutôt de Law[4], de son ascension singulière, de la république d'actionnaires qu'il entreprenait de créer. On parlait du café, de la polygamie orientale. Tout cela mêlé et brouillé. Cette France si spirituelle ne sait pas plus de géographie que de calcul ou d'orthographe. Beaucoup mettent l'Asie à l'occident. Trompés par le mot *Indes*[5], ils confondent les deux continents sous un magique nom, toujours de grand effet : *Les îles*.

Des Hespérides[6] à Robinson[7], tout le mystère du monde est dans les îles. Là, le trésor caché de la nature, la toison d'or, ou ce qui vaut autant, les élixirs de vie qu'on vend au poids de l'or.

1. Dictionnaire général des sciences et des arts, au XVIIIe siècle, rédigé sous la direction de Diderot à partir de 1751.

2. Le café Procope, au quartier latin.

3. Les parlements résistaient aux impôts nouveaux, les jansénistes à la bulle *Unigenitus*.

4. Célèbre financier écossais. Il fonda en France, sous le régent, une banque et une compagnie générale des Indes qui aboutirent, après un succès momentané à une banqueroute complète.

5. Christophe Colomb prenait l'Amérique pour une partie de l'Inde. Le nom d'Indes est resté à l'Amérique.

6. Les Grecs appelaient Hespérides des îles situées à l'ouest dans l'Océan, sur lesquelles ils n'avaient aucune connaissance précise.

7. Anglais naufragé dans une île déserte, héros du roman de De Foë.

LOUIS XV

ORIGINES DE LA FORTUNE DE VOLTAIRE

Michelet explique comment s'est préparée la grande popularité de Voltaire. Voltaire, né à Paris en 1694, s'appelait de son vrai nom Arouet, il était fils d'un notaire et avait été élevé aux Jésuites ; il s'était fait remarquer de très bonne heure par sa facilité à faire les vers et avait acquis très vite une réputation de poète. Il fréquentait le monde des seigneurs, où il eut une querelle avec le duc de Rohan qui se vengea en lui faisant donner des coups de bâton. Voltaire annonça l'intention de demander raison de cette insulte. La famille de Rohan, très influente à la cour, obtint de faire enfermer Voltaire à la Bastille.

Voltaire dit qu'il resta près de deux ans en Angleterre, après son affaire avec le chevalier de Rohan et sa sortie de la Bastille (1726-1728). Déjà célèbre ici, il se trouva là-bas absolument perdu. Il n'y eut que déceptions. Il y apportait 20 000 livres en un billet qui ne fut pas payé. Il fut trop heureux d'accepter un abri que lui offrit généreusement un marchand, M. Falkener, dans la fort triste solitude de la campagne de Londres. Il espérait sortir de cette position ennuyeuse par l'éclat de son *Henriade*[1], qu'il édita avec luxe et dépense. Mais pourquoi les Anglais auraient-ils accueilli un poème où le héros finit par se faire catholique ? On sait d'ailleurs combien ce pays, en réalité, est fermé aux littératures étrangères. La *Henriade* inaperçue ne valut à l'auteur que quelque guinées de la reine[2].

1. Poème qui raconte les exploits d'Henri IV.

2. Elle était dédiée à la reine d'Angleterre.

Grand honneur pour Voltaire de n'être ainsi gâté, mais négligé plutôt. Il garda son bon sens. Il vit peu, mais vit bien. Il vit bien d'abord les hauts côtés de l'Angleterre, qui sont bien moins Anglais qu'*humains*; il vit Newton, Shakespeare[1]. Il était depuis quelques mois en Angleterre lorsque Newton mourut et qu'on fit, avec de prodigieux honneurs, son triomphant convoi à Westminster[2]. Rien de plus grand, qui glorifiât davantage la sagesse anglaise.. Il la sentait partout dans la dignité libre des mœurs, des habitudes, la tolérance limitée (mais plus grande que partout ailleurs), la raisonnable estime du travail, de l'activité. L'hôte de Voltaire, Falkener, simple marchand de Londres, fut ambassadeur en Turquie.

Maurepas[3] le laissa rentrer en France, non à Paris. Du moins la première fois que nous apercevons Voltaire, c'est chez un perruquier de Saint-Germain-en-Laye[4], où très-probablement il reste un an, caché ou à peu près. Pendant tout ce temps, rien de lui. Pas une œuvre. A peine une lettre. Ce grand silence indique à quelles dures conditions il était rentré. La *Henriade* même, revenant d'Angleterre, ne fut que tolérée. Et quarante ans durant elle ne fut vendue qu'en gardant son titre de Londres.

Voltaire, à Saint-Germain, se trouva solitaire plus que dans la campagne anglaise, ne pouvant publier, muet. Cette année 1728 de grand silence (unique dans sa vie) lui profita beaucoup. Ce qui jusque-là le tenait inférieur, léger, faible, c'était la vie du monde, le besoin des petits

1. Il fit connaissance avec la théorie de la gravitation de Newton et avec les pièces de Shakespeare.

2. Abbaye près de Londres (aujourd'hui dans Londres même), où sont enterrés les souverains et les grands hommes de l'Angleterre.

3. Ministre (1701-1781) chargé alors de la police.

4. Près de Paris, au nord-ouest.

succès. Là il rentra en lui, et il fit pour lui-même (sans espoir d'imprimer) une chose tout à fait libre et forte, sa critique des *Pensées de Pascal*[1]. Une note de lui nous dit qu'elle est de cette année. Il n'a fait rien de plus vif, rien qui aille plus droit au but. Il ne s'amuse pas, comme il fit trop ailleurs, à jouer tout autour de la grande question, à critiquer les accessoires. Sans jaser, ricaner — sérieusement, d'une pince d'acier et d'une invincible tenaille, — il serre à la racine l'arbre qui nous tient dans son ombre.

Son petit livre (grand de sens et d'effet) se résume en trois mots : simples réponses à Pascal.

« *L'homme est une énigme.* » Non. On le comprend très bien dans l'ensemble dont il fait partie. Mais quand il sera une énigme, ce n'est pas en tout cas par l'inexplicable qu'on l'expliquera. — « *Il est déplacé, dégradé.* » Non. Il est à sa place dans la nature. — « *Il naît injuste.* » Non. Et il n'est pas *justifié* par l'arbitraire injuste, par la faveur, la grâce.

« *Est-il heureux ?* » Question plus difficile. Là sans doute Pascal avait chance d'embarrasser Voltaire, de faire trembler sa plume. Cette année était sombre. Sa pauvreté et son mutisme l'attristaient fort. De la chambrette du perruquier de Saint-Germain, il dit à Thierit : « Ma misère m'aigrit et me rend farouche. » Une lettre, très mâle, de son Anglais Falkener contribua à le raffermir à lui faire croire que l'on peut être heureux, et que même la plupart le sont. S'élevant au-dessus de sa situation, il dit à Pascal, qui *entre en désespoir* de la misère de l'homme : « *Vous vous trompez, l'homme est heureux.* »

1. On n'avait alors sous le titre de *Pensées* qu'un arrangement fait par les amis que Pascal avait à Port-Royal.

Voltaire avait perdu ses pensions. Des 4,250 livres de rentes qu'il eut à la mort de son père, les réductions successives[1] (et celle récemment de Fleury[2]) durent emporter beaucoup, outre les banqueroutes qu'il essuya. Sa *Henriade* l'acheva. Et quand pourrait-il vendre un livre ? il l'ignorait. Les libraires effrayés auraient-ils acheté ? En attendant, il écrivit les *Lettres anglaises*[3]. Il expliquait Newton. C'est par là justement (chose imprévue, bizarre) que sa situation changea.

Il venait le soir à Paris, consultait les newtoniens. Ils n'étaient guère que trois qui osassent lutter contre Descartes[4] et sa physique (une religion nationale), contre la lourde autorité de l'Académie des sciences. Il y avait un enfant de génie, le tout petit Clairaut[5]. Un officier de Saint-Malo, tranchant, dur, excentrique, Maupertuis[6], reçu récemment à la Société royale de Londres[7] (1728), et qui bientôt ici (1731) fut le chef du café Procope[8]. Un homme encore fort agréable, esprit universel, brillant, un peu léger, La Condamine[9]. Un jour que celui-ci soupait avec Voltaire, il riait de l'ignorance du sot contrôleur général[10] Desforts, qui, pour éteindre les billets de l'Hôtel de Ville, venait d'ouvrir une loterie où, par un calcul simple, on pouvait gagner à coup sûr. Voltaire

1. C'était une habitude du gouvernement d'alors de *réduire*, c'est-à-dire de supprimer une partie des rentes que l'Etat s'était engagé à payer.

2. Le cardinal Fleury, premier ministre sous Louis XV.

3. Le titre est *Lettres philosophiques sur les Anglais*. Voltaire y raconte ce qui l'a le plus frappé en Angleterre.

4. Le système de Descartes exposé au XVIIe siècle était admis alors par les savants français.

5. Géomètre (1713-1765).

6. Géomètre et astronome (1698-1759).

7. C'est l'Académie des sciences de l'Angleterre.

8. Premier établissement de ce genre en France. C'est là que se réunissaient les hommes de lettres; il est situé rue de l'Ancienne-Comédie, dans le quartier latin.

9. Voyageur et astronome (1701-1774).

10. Ministre des finances.

avait de ces billets; il fut frappé du calcul, et y gagna 500 000 francs. Le contrôleur fut furieux, plaida, mais il était en baisse, bientôt remplacé. Il perdit, et Voltaire dès ce jour fut riche, émancipé, libre du moins, s'il ne pouvait écrire en France, de vivre en Hollande et partout. Heureux coup de fortune qu'il dut réellement à sa foi, à l'amour des sciences. Newton, on peut le dire, fit la liberté de Voltaire.

VOLTAIRE CHEZ MADAME DU CHATELET

Voltaire a passé plusieurs années à Cirey chez la marquise du Châtelet, qu'il a rendue célèbre sous le nom d'Émilie. C'était une femme savante qui concourut pour des prix de l'Académie des sciences.

Les *Lettres anglaises* répondent aux *Lettres persanes* de Montesquieu[1].

Pour lancer un tel livre, en 1733, Voltaire attendait, espérait la chute de Fleury[2]. Il ne le lâcha qu'en anglais et à Londres (août-septembre). Il retenait encore l'édition française à Rouen sous la clef. Mais ce terrible livre, comme un esprit qui rit des portes et des serrures, s'envola de lui-même[3]. En France, en Hollande et partout, il circula, pour l'effroi de Voltaire qui, dans ces circonstances toutes nouvelles, eût voulu le garder encore.

Grand changement. Il redoutait l'exil. Il avait pris racine. Il était marié[4].

Marié d'amitié avec un esprit sérieux, l'un des plus

1. Montesquieu, magistrat et philosophe, avait fait une description satirique de la société française sous forme de lettres écrites par un Persan (1721).

2. Premier ministre de Louis XV.

3. L'imprimeur le mit en vente sans avoir averti Voltaire.

4. Ceci n'est qu'une forme de langage. Voltaire n'a jamais été marié.

virils de la France, madame Du Châtelet, si lettrée, si savante, éprise des plus hautes études, traduisant Virgile et Newton. Elle avait vingt-sept ans, avait déjà vécu, traversé l'étude et le monde, n'avait rien trouvé pour le cœur. Elle avait des méthodes, point de fonds. C'est le fonds, la vie même qu'elle sentit en ce petit livre. Son cœur fut plein, et se donna.

Voltaire était malade et dans sa crise obscure de 1733, lorsque cet ange de Newton vint, amené par une amie, le voir dans son triste logis près Saint-Gervais. Newton, comme on l'a vu, avait fait sa fortune, et il lui donna une femme, éprise et dévouée, très noble compagnon de travail qui adoucit sa vie, qui n'altéra en rien, mais augmenta sa liberté.

Quinze ans durant il eut chez elle un agréable asile très près de la frontière[1], qui lui permit d'oser mais parfois d'éluder l'orage. Il était, n'était pas en France, avait un pied dehors sur la terre de la liberté.

En avril 1734, le danger fut réel : Voltaire quitta Paris. Une lettre de cachet[2] fut lancée contre lui de Versailles, et en même temps le parlement, sur une plainte des curés, fit lacérer, brûler le petit livre par la main du bourreau (juin 1734).

Il était près d'Autun, chez les Guise et les Richelieu, qui ne le cachèrent pas. Il était sans asile. Madame Du Châtelet franchit le pas et le cacha chez elle.

C'était chose hasardeuse. Et tout le monde fut contre elle, sauf M. Du Châtelet. Homme d'esprit, il trouva bon qu'elle abritât ce beau génie persécuté, sans famille, ami, ni foyer. Il défendit Voltaire, lui rendit des services.

1. Cirey est à 23 kilomètres de Vassy, dans la Haute-Marne ; la Lorraine n'était pas encore à la France.
2. Ordre d'arrestation.

Hôte peu redoutable, à vrai dire, peu compromettant. Cette maigre figure, déjà de quarante ans, nerveuse et maladive, malade imaginaire de plus, toujours mourant, entre la tasse et le café *une ombre d'homme*, il le disait lui-même, donnait peu l'idée d'un galant. Enfermé tout le jour, n'apparaissant qu'une heure, comme un farfadet[1] de passage, même à Cirey on le voyait à peine. Madame de Graffiny[2] qui l'y vit, et madame de Staël à Sceaux, lui trouvaient l'air d'un revenant, d'un petit moine d'autrefois aux yeux malins et doux, dont l'âme curieuse viendrait de l'autre monde visiter celui-ci.

ROUSSEAU A ANNECY

L'homme qui eut la plus grande influence sur la société française pendant la fin du XVIIIe siècle, ce fut Rousseau, écrivain génevois, né en 1712, qui mit à la mode le goût de la nature, réforma le système d'éducation, et exposa une théorie des droits et des devoirs des citoyens qui fut adoptée par les hommes de la Révolution.

Tout le monde va voir les Charmettes[3]; mais ce qui fit Rousseau, ce fut bien plus Annecy[4]. Les Charmettes, où déjà il est un homme, un maître de musique, lisant MM. de Port-Royal[5], faisant un peu d'astronomie, sont un lieu plus sérieux. La mollesse inexprimable qui nous fond toujours le cœur en lisant le second livre, le troisième, des *Confessions*[6], est propre à l'air doux, languis-

1. Nom donné à un monstre fantastique à figure humaine. Michelet prend ici le mot dans le sens de fantôme.

2. Auteur de romans et de pièces, a raconté le séjour de six mois qu'elle fit à Cirey.

3. Petite maison de campagne près de Chambéry. Rousseau y passa quelques-unes de ses années de jeunesse.

4. Chef-lieu de la Haute-Savoie.

5. Les philosophes de Port-Royal au XVIIe siècle; les principaux furent Arnaud et Nicole.

6. Récit que Rousseau a fait de sa vie.

sant, quelque peu fiévreux d'Annecy. Il y a là de la Maremme[1]. Plus d'un a voulu y mourir.

En 1865, par un beau mois de septembre, je me trouvais à Annecy, travaillant comme toujours. Mais vers les dix heures, la matinée était si douce, plus moyen de travailler. Nous allâmes nous asseoir au lac, sous un fort beau saule, vieux, qui rappelle que le jardin public était un marécage, en face de l'agréable et marécageux Albigny. Dans une brume légère qui gazait à demi l'horizon, nous regardions la petite île des cygnes, leurs plumes fugitives qui volaient, nageaient sur l'eau. Les coteaux simulaient un peu, tout autour, ceux de la Saône. A droite, le petit palais qui fut celui de saint François de Sales[2]; derrière, la ville, les églises, les couvents, la Visitation (où rêva madame Guyon)[3]. Il y avait eu des orages, et quelques gouttes de pluie tombaient encore par moments. Un habitant d'Annecy, assis sur le même banc, nous expliqua que le lac s'infiltre assez loin sous la plaine. Il se verse lentement dans un affluent du Rhône. Jadis il était bien plus lent. Ses eaux paresseuses (tout au contraire de celles des lacs suisses, qui montent l'été) baissent alors sensiblement, laissent ici et là des lagunes, des flaques mortes. Il y a, dit-on, peu de fièvre, mais quelque chose de doux, de mou qui vous ralentit.

Les nombreux canaux qui font de l'intérieur de la ville comme une petite Venise[4] (sans caractère, sans monuments, de si peu de mouvement), rendent cette langueur plus sensible. Ils ont de petits brouillards vaporeux, jolis d'effet, plus qu'agréables à l'odorat. Ajoutez des rues en arcades, des passages obscurs mal tenus, des fenêtres

1. Marais de la Toscane, très insalubres.
2. Évêque de Genève (1567-1622).
3. Grande mystique du XVIIe siècle.
4. Les maisons de Venise sont bâties au milieu de l'eau.

du XVIe siècle, d'autres étroites et antiques, vieux vilains trous ornés de fleurs. Les fleurs boivent l'impureté des canaux avec délices et n'en sont que plus charmantes.

Rousseau dit se rappeler tout cela avec bonheur. L'étroite rue sous l'église fermée alors en impasse où il logeait, entre l'évêque, les Cordeliers et la Maîtrise où il apprend la musique, c'est au vrai l'ancienne Savoie. Derrière la maison, le canal lourd et d'une eau peu limpide. Mais par-dessus il voyait la campagne, « un peu de vert. » Tous les germes de Rousseau sont là, il y resta longtemps; mais surtout pendant six mois, il ne fit que les vingt pas qui séparaient les deux maisons, celle de *maman*, nom familier qu'il donnait à sa bienfaitrice, madame de Warens[1], et la Maîtrise[2]. Tout lui est resté, dit-il, dans la même vivacité, la température de l'air, les beaux costumes des prêtres, le son des cloches, l'odeur, odeur bien mêlée sans doute et des fleurs et des canaux, des drogues pharmaceutiques que faisait madame de Warens, et qu'elle le forçait de goûter. Là, ce cantique entendu la nuit qui le fit tant songer. Là, la rêveuse promenade qu'il fit un jour de dimanche, pendant qu'elle était à vêpres, pensant à elle, avec elle espérant vivre et mourir... Mais moi-même ne rêvais-je pas? Voilà que sans le vouloir, je vais et je suis ce flot.

Plus de vingt ans passent. En vain. Le flux, le reflux des misères, la vie dure de l'homme de lettres dans l'agitation de Paris, les avortements, les demi-succès.

Ces vingt années passent. En vain. Sous tant de choses voulues, empruntées, artificielles, subsiste le Rousseau d'Annecy.

1. Dame noble de Savoie qui avait recueilli Rousseau.

2. L'école de chant de la cathédrale.

La cloche qu'il entendit là, sonne encore... Pauvre cœur de femme, sous le masque de Caton[1] !... Pauvre, pauvre *citoyen*.

DAMIENS

En 1757, une lutte très vive était engagée entre les jansénistes soutenus par le parlement de Paris et les jésuites soutenus par la cour. La France, à ce moment, faisait au roi de Prusse une guerre qui avait coûté beaucoup d'argent et n'avait rapporté que des défaites. Au plus fort de la lutte, Louis XV reçut un coup de canif qui le blessa à peine. Celui qui avait donné le coup était un malheureux fou, Damiens. Il fut condamné comme régicide et écartelé.

Damiens était d'Arras. Cette frontière wallonne et picarde n'est point du tout flamande. Au contraire. Les Wallons[2] sont plus midi que le Midi. Ils donnaient à l'Espagne ses plus impétueux soldats[3].

Le frère aîné de Damiens, pauvre ouvrier en laine, honnête, homme de bien, était un fervent janséniste, n'ayant pour meubles *que des livres*, livres de piété. Damiens lui-même fut longtemps très dévot, entendant tous les jours la messe.

Sa figure aisément l'eût fait prendre pour un Espagnol. Il avait la peau assez brune, les cheveux noirs, frisés et volontiers coupés sur le devant en vergettes très rases. Son visage allongé, marqué de petite vérole, le dessous de la lèvre inférieure très creusé, un nez d'aigle et des yeux profonds, faisaient une figure distinguée, belle, tragique. Il était grand (cinq pieds cinq pouces), mais

1. Rousseau affectait d'avoir l'héroïsme et la rudesse des vieux Romains.

2. On appelle ainsi les habitants de la Belgique qui parlent français, par opposition aux Flamands dont la langue est germanique ; les Wallons habitent l'est de la Belgique.

3. Aux XVIe et XVIIe siècles, quand la Belgique appartenait au roi d'Espagne.

paraissait très grand, étant mince et fort élancé. Il portait la tête un peu basse. Il n'était pas campé bien solidement sur ses jambes. Avec des yeux hardis, il était pourtant vacillant.

Sa famille, de bons fermiers d'auprès d'Arras, était fort en débine. Son père, de chute en chute, devint, de fermier, ménager, puis misérable moissonneur, et enfin portier de prison. Il avait dix enfants qui moururent presque tous. Le second, Damiens, petit *diable* indomptable et qu'on nommait ainsi, jusqu'à seize ans travaillait à la ferme, cruellement battu de son père, qui, dans ses récidives, allait jusqu'à le pendre par les pieds, la tête en bas. Un oncle, cabaretier à Béthune, eut pitié de l'enfant, le prit, voulut le faire étudier. A seize ans, c'était tard. Il apprit à lire, à écrire, mais peu et mal. S'il devint cultivé, ce fut par l'expérience seule, la conversation, les voyages. Qu'en faire? On eût voulu le faire perruquier, serrurier. On essaya aussi de lui faire apprendre la cuisine dans une grasse abbaye, Saint-Vast[1]. Un matin, il s'engage, et quoique racheté par son bon oncle, il reste domestique d'un officier avec qui il voyage quatre ans dans la guerre d'Allemagne. Il y put voir l'horreur du retour meurtrier de Prague[2].

Né en 1715, à la fin de la guerre, en 1737, il avait vingt-deux ans. Il resta domestique, changeant souvent de maître, et n'étant bien nulle part. Honnête cependant et désintéressé, à ce point qu'il partait souvent sans demander ses gages.

Il n'avait aucun vice ordinaire des laquais; seulement

1. Saint-Waast dans l'Artois.

2. L'armée française, envoyée en 1740 pour soutenir le duc de Bavière qui réclamait la succession d'Autriche, s'empara de la Bohême, mais fut forcée de l'évacuer pendant l'hiver de 1742-1743; une partie de l'armée périt de misère dans la retraite.

il buvait; quoiqu'il bût sans excès, alors il était disputeur. (Déposition de M. de Maridor.)

Il avait quelque temps servi chez les jésuites, au collège Louis-le-Grand, où un de ses oncles était maître d'hôtel. Il y resta quatre ans.

Son austérité naturelle et ses traditions jansénistes le portaient beaucoup plus du côté des parlementaires. Il en servit plusieurs, surtout M. Bèze de Lys, pendant trois ans. Celui-ci, dans l'enlèvement général du parlement[1], eut cette distinction d'être des quatre que l'on n'exila pas, mais qu'on mit aux plus rudes prisons d'État. Nulle n'était plus dure et plus sombre que Pierre-Encise, près Lyon, où on le conduisit. Damiens était le seul domestique de M. Bèze. Il vit de près cet acte, cette désolation des familles, les femmes en pleurs tâchant de suivre leurs maris dans ce coûteux exil, et à Paris le monde du palais[2] ruiné. Il devint ardemment et violemment parlementaire. Il échappait souvent de chez ses maîtres pour aller au palais le soir, la nuit, attendre aux jours de crise la fin des délibérations. Il errait dans les groupes où on lisait tout haut la *Gazette de France*[3].

On eût dit qu'un hasard terrible menait Damiens partout où l'on pouvait amasser la colère. Resté seul sur le pavé quand son maître fut arrêté, il trouva place justement dans la maison et la plus digne et la plus maltraitée, celle de l'ex-gouverneur de l'Inde, La Bourdonnais, qu'on tint trois ans à la Bastille[4]. Damiens ne resta pas avec sa

1. Pour forcer les membres du Parlement à céder, le gouvernement les exila et en emprisonna quatre.

2. Les gens de loi, qui se réunissaient au palais de justice.

3. Journal fondé au temps de Richelieu.

4. La Bourdonnais, gouverneur de l'île de France, était allé dans l'Inde pendant la guerre avec une flotte ; il ne put s'entendre avec le gouverneur de l'Inde et à son retour en France fut mis en prison.

veuve. Jusque-là, il était (au témoignage de ses maîtres) un rare laquais, exempt de tous les vices de sa classe. Pendant deux ans on perd sa trace. On voit plus tard qu'il eut l'idée de fuir loin de Paris et d'aller à Arras.

Comment faire le voyage ? Il servait un M. Michel, négociant de Saint-Pétersbourg, de passage à Paris. Cet étranger, sans coffre-fort, avait son or dans un portefeuille, simplement fermé de rubans. Nulle serrure à forcer. L'or était disponible. Quoi de plus aisé que d'en prendre pour le voyage, sauf à le remplacer avec l'argent d'Arras ? Tel fut le conseil du démon qui le travaillait au dedans. Il dit, répète et jure avec persévérance qu'il prit seulement cent trente louis. Il y avait encore douze mille francs en or auxquels Damiens ne toucha pas.

C'était le vol d'un maniaque. Il n'eût su à quoi dépenser. On ne voit pas qu'il ait profité en rien, sauf un habit et cent écus de laine qu'il acheta afin que son frère l'ouvrier travaillât à son compte. Mais son frère, très honnête, fut pénétré d'horreur quand une lettre d'un jeune frère qu'ils avaient à Paris lui fit savoir que cet argent était volé. Damiens fut foudroyé. Il essaya par trois fois du suicide : il se saigna, laissa couler son sang; il prit de l'arsenic; il alla à la mer, avec l'idée de s'y jeter. Mais son frère le gardait, ses parents le forçaient de vivre. Ils voulaient que plutôt il fît restitution. Pour qu'il en eût le temps, ils proposaient que lui-même se mît dans une maison de force. Il pleurait, s'y laissait mener comme un mouton. Malheureusement, cette maison qui était un couvent ne voulut pas le recevoir.

Alors, craignant toujours qu'il ne fût arrêté, ils le menèrent vers la frontière. Au moment d'y passer, la maréchaussée lui barre le passage, et il était happé s'il n'avait donné cent écus.

Damiens retourna à Paris. Il y mit quatre jours. Il arriva le 3 janvier à Versailles, à trois heures du matin.

A l'auberge, il apprit que le roi était à Trianon [1] pour quelques jours. « Maudit Versailles ! dit-il. On n'y trouve jamais ce qu'on veut. » Il avait l'air fort égaré, et dit à son hôtesse : « Je me sens bien incommodé, madame. Ne pourrait-on me procurer un chirurgien qui me saignât ? » Elle rit : « En effet, joli temps pour se faire saigner. » Au fait, il gelait à pierre fendre.

Il se promenait dans le parc, sinistrement désert, sans rencontrer autre personne qu'un pauvre diable d'inventeur qui avait trouvé une machine, voulait la montrer au comte de Noailles et pour cela guettait, comme Damiens, le retour du roi. Il l'attendit à la tombée du jour sous la voûte qui mène aujourd'hui au musée. Damiens paraissait de sang-froid, causait avec les gardes, les postillons de la voiture qui était attelée, ce qui lui permettait de rester et de s'approcher. Il dit, voyant un garde qui cherchait son manchon, croyant l'avoir perdu : « Il cherche ici ce qu'il n'a pas laissé. » Il n'avait pris aucune précaution et ne comptait point fuir. Il était fort reconnaissable, surtout par une culotte rouge. Tout le monde avait le chapeau bas, lui seul le chapeau sur la tête.

Le roi descend appuyé sur le bras du grand écuyer Béringhen. Il avance vers la voiture, se sent poussé, et dit d'un ton doux, ordinaire : « On m'a poussé le dos. C'est cet ivrogne-là qui m'a donné un coup de poing. »

Damiens ne bougeait pas. Personne n'avait vu qu'il donnait un coup de canif ; il le ferma, le remit dans sa poche. Son chapeau seul frappait. Un garde : « Qui est

1. Maison de campagne près de Versailles.

cet homme qui ne se découvre pas devant le roi? » Il lui jette son chapeau par terre.

Cependant, avant de monter, le roi dit : « Est-ce qu'une épingle m'aurait piqué? » Il mit la main sous ses habits, la retira moite et sanglante. Puis, montrant Damiens qui ne bougeait, il dit : « C'est ce monsieur. Qu'on l'arrête, qu'on ne le tue pas. » Puis il remonta l'escalier au lieu de se mettre en voiture.

LOUIS XVI ET MARIE-ANTOINETTE (1771-1774)

Louis XV survécut à son fils aîné, le Dauphin. Ce fut son petit-fils qui lui succéda sous le nom de Louis XVI. On l'avait marié à Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse d'Autriche. Ils étaient tous deux jeunes et inexpérimentés quand ils montèrent sur le trône.

Les deux jeunes époux avaient cela de singulier que lui, né à Versailles, était tout Allemand comme sa mère de la maison de Saxe[1]. Et elle au contraire, née à Vienne, était absolument Française, ou pour mieux dire Lorraine, comme son père, qui, épousant Marie-Thérèse, devenant empereur, ne put pourtant jamais apprendre l'allemand[2].

Le Dauphin avait le malheur d'avoir des deux côtés, paternel, maternel, un fâcheux précédent de lourdeur et d'obésité. Il combattit cela toute sa vie par l'exercice, la chasse, la fatigue des métiers manuels, le marteau et l'enclume.

Sous ses formes un peu rudes, le fond chez lui était la sensibilité, aveugle, il est vrai, et sanguine, qui lui échappait par excès. Morne, muet, dur d'apparence, il

1. Fille de l'électeur de Saxe.
2. Marie-Thérèse, héritière d'Autriche, avait épousé François, duc de Lorraine, qu'elle fit élire empereur.

n'en avait pas moins quelquefois des torrents de larmes. Quand, coup sur coup, son père, sa mère moururent, il eut ce cri : « Qui m'aimera? » Sa tante Adélaïde l'aimait assez, mais aigre et sèche, elle allait peu à sa nature. Cette bonne nature parut aux tristes fêtes du mariage où cent personnes furent étouffées; il en eut un chagrin profond. Elle parut à l'*entrée* dans Paris qu'il fit plus tard; la joie, la tendresse du peuple, eurent sur lui cet effet qu'il parla à merveille; son cœur dénoua son esprit.

Marie-Antoinette était fort troublée. Elle avait une peur extrême du Dauphin[1], ne permettait pas que Vermond son précepteur la quittât. Ce redouté Dauphin avait cependant l'air d'un bon jeune Allemand encore plus embarrassé qu'elle. Le lendemain de l'arrivée, il entre, au matin : « Avez-vous dormi? » C'est tout ce qu'il trouva. « Oui, » dit-elle. Vermond était là, un peu éloigné seulement. Le Dauphin brusquement sortit.

Marie-Thérèse, fort maladroitement, par une exigence vaine, lui ménagea une querelle dès l'arrivée. Elle demanda à Louis XV que mademoiselle de Lorraine, parente de l'empereur, fût aux fêtes après les Condé, avant les Bouillon, les Rohan[2] et autres familles titrées. Vive, très vive résistance de tous ces gens, qui, blessant la Dauphine, se crurent dès lors en guerre avec elle, furent ses ennemis.

Son aimable figure et sa bonté d'enfant avaient plu fort au roi. Elle n'avait nullement déplu à Mesdames[3], tantes

1. Louis XVI n'était encore que dauphin quand il se maria.

2. La famille de Condé était de sang royal, elle descendait de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis; les Bouillon et les Rohan n'étaient que des familles de princes. Mais elles avaient droit à la préséance sur les princes de Lorraine qui étaient une famille étrangère.

3. On appelait Madame la fille aînée du roi de France.

du roi. Raisonnablement elle inclinait de ce côté, attirée spécialement par la bonté de madame Victoire[1]. Elle y allait trois fois par jour et elle y voyait le Dauphin. Celui-ci était sérieux et s'appliquait, employait sa forte mémoire. Menacé d'être roi, il eût voulu entrevoir les affaires, être admis au conseil. Il étudiait, en bonne fortune et à l'insu de Louis XV, avec un officier instruit qui lui parlait de guerre et d'administration.

La Dauphine, au contraire, n'eut aucun goût d'études. Sa mère l'avait fort négligée jusqu'à treize ans (1768), jusqu'à l'année où la mort de la reine de France fit croire qu'on pourrait la faire reine. Elle reçut alors tous les maîtres à la fois, mais n'apprit rien du tout. Ses lettres, ses dessins, que l'on montrait, n'étaient pas d'elle. A Versailles, elle était trop distraite pour refaire son éducation. Vermond s'en désolait. Sa mère lui en écrit en vain. « La lecture, lui dit-elle, vous est plus nécessaire qu'à une autre, n'ayant aucun acquis, ni la musique, ni le dessin, ni la danse, peinture et autres. »

Elle n'avait de goût que pour les comédies. Elle en jouait, y remplissait des rôles, faisait Marton, Lisette[2].

Elle était très charmante, point méchante, sensible par moment. A l'*entrée* dans Paris (juin 73), elle a un joli mouvement de cœur pour ce bon peuple ému et tendre, pour son mari aussi qui a très bien parlé. — « Aux Tuileries, nous ne pouvions ni avancer ni reculer. Au retour, nous sommes montés sur une terrasse élevée. Je ne puis dire les transports d'affection qu'on nous a témoignés. Nous avons salué le peuple avec la main. Rien de si précieux que l'amitié du peuple; je l'ai senti et ne l'oublierai jamais. »

1. Fille de Louis XV. | 2. Rôles de servantes.

Elle portait la tête haute, surexhaussée de plumes et de panaches, d'aigrettes qui menaçaient le ciel. Cette mode allait bien, il est vrai, à sa beauté hautaine. On a finement remarqué que les portraits charmants de madame Lebrun[1] l'ont trop féminisée. Elle n'était ni gaie, ni sereine, mais toujours émue, véhémente. Par moments, très sensible et bonne : « Si touchante ! écrivait sa mère, on ne peut pas lui résister. »

L'enivrement s'explique au début de ce règne. Tous l'éprouvaient. Quelle joie de voir enfin s'asseoir sur le trône purifié de Louis XV l'honnête, l'excellent jeune roi, cette reine charmante ! Qui n'eût tout espéré ? Un grand mouvement d'art décorait ce moment, illuminait la scène. Et la reine en était le centre. — Tout gravitait vers elle. — Glück[2] arrivait pour elle de Vienne, lui apportait *Iphigénie*. Il écrivait *Armide* (1775), pour qui, si ce n'était pour l'Armide couronnée de Versailles ?

Mais le jour redouté du Dauphin est venu. On lui apprend que Louis XV est mort, qu'il est roi. Il s'évanouit.

Puis, revenant à lui, il s'écria : — « Oh ! quel fardeau !... Et on ne m'a rien appris ! »

Le scrupuleux jeune homme était dans un état admirable, décidé à marcher dans la droite voie, et contre son cœur même.

A l'ouverture première du secrétaire de Louis XV, il eut un coup au cœur, vit à quel point l'Autriche l'enveloppait, combien il lui faudrait se garder de la reine. Rohan ambassadeur à Vienne, tout récemment, le 10 janvier, avait averti Louis XV qu'il était vendu jour par jour.

1. Peintre de portraits, née en 1755, morte en 1842.

2. Musicien allemand qui a composé ses opéras sur des paroles françaises

Mercy[1], l'ambassadeur d'Autriche, avait acheté un commis qui lui révélait l'arrivée des dépêches et leur effet au ministère. Il avait acheté à la cour un seigneur qui l'informait de tout. Le ministre Kaunitz avait nos chiffres[2], avait copie de nos dépêches de Versailles et des ambassades françaises dans toute l'Europe. Des bureaux à Liège, Bruxelles, Francfort et Ratisbonne, interceptaient nos lettres, les lisaient au passage. L'homme à qui on devait l'importante révélation fut noyé, et bientôt trouvé dans le Danube, exposé avec un billet pour dire qu'il se noyait lui-même.

Tout cela était clair. Le premier soin de Louis XVI, ce fut de cacher les papiers relatifs à l'Autriche dans un lieu où la reine n'allait point, la pièce des enclumes où furtivement il forgeait, près des combles.

1. Le comte de Mercy-Argenteau.
2. Caractères convenus dont on se servait pour correspondre secrètement.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION

Après avoir écrit l'histoire de Louis XI, Michelet s'interrompit et, sautant par-dessus les temps modernes, il aborda directement la Révolution. Il y travailla pendant huit ans; six ans aux Archives, deux ans à Nantes, où il étudiait les documents relatifs à la guerre de Vendée.

Michelet considérait la Révolution comme l'avènement d'une religion nouvelle, la religion de la justice; il la regardait aussi comme l'expression la plus complète du génie français. Étudier la Révolution, pensait-il, ce n'était pas seulement faire œuvre d'historien, c'était faire œuvre de patriote. Il trouvait que ses contemporains avaient trop oublié la Révolution et sa devise : Liberté, Égalité, Fraternité, et que dans les histoires de la Révolution écrites jusque-là, on s'était trop occupé des chefs de parti, pas assez du peuple. Il a voulu montrer le rôle joué par le peuple français, et rappeler ce que nous lui devons. « Toute âme abattue, brisée, tout cœur d'homme ou de nation n'a, pour se relever, qu'à regarder là. Personne ne verra cette unité merveilleuse, un même cœur de vingt millions d'hommes, sans rendre grâce à Dieu. »

L'ouvrage commence avec l'ouverture des États généraux (mai 1789) et s'arrête à la mort de Robespierre au 9 thermidor (25 juillet 1794). Il est divisé en 21 livres.

L'*Histoire de la Révolution* est en partie une œuvre politique. Mais elle repose partout sur l'étude des documents de l'époque. Michelet a consulté les procès-verbaux des fêtes de la Fédération aux Archives centrales, les registres de la Commune à l'Hôtel de Ville (ces registres ont été brûlés dans les incendies de 1871), les registres des sections de Paris, et les archives de Nantes; il a copié lui-même les textes dispersés et les a réunis.

LATUDE A LA BASTILLE

La Bastille, l'ancienne forteresse du roi à Paris, était depuis le XVIIe siècle devenue une prison où l'on enfermait les gens arrêtés par ordre du gouvernement ; on les y détenait souvent pendant des années sans les faire passer en jugement. Parmi les prisonniers de la Bastille, au XVIIIe siècle, un des plus connus est Latude, qui a écrit le récit de sa captivité. Des ennemis personnels l'avaient fait enfermer et le faisaient passer pour fou.

Pour le malheur des tyrans, il se trouva qu'ils avaient enfermé en ce prisonnier un homme ardent et terrible, que rien ne pouvait dompter, dont la voix ébranlait les murs, dont l'esprit, l'audace étaient invincibles... Corps de fer, indestructible, qui devait user toutes les prisons, et la Bastille, et Vincennes[1], et Charenton, enfin l'horreur de Bicêtre[2], où tout autre aurait péri.

Il était sur son fumier, à Bicêtre, mangé des poux *à la lettre*, logé sous terre, et souvent hurlant de faim. Il avait encore adressé un mémoire à je ne sais quel philanthrope, par un porte-clefs ivre. Celui-ci heureusement le perd, une femme le ramasse. Elle le lit, elle frémit, elle ne pleure pas, celle-ci, mais elle agit à l'instant.

Madame Legros était une pauvre petite mercière qui vivait de son travail, en cousant dans sa boutique; son mari, coureur de cachets, répétiteur de latin. Elle ne craignit pas de s'embarquer dans cette terrible affaire. Elle vit, avec un ferme bon sens, ce que les autres ne voyaient pas, ou bien ne voulaient pas voir : que le malheureux n'était pas fol, mais victime d'une nécessité

1. Forteresse à l'est de Paris.
2. Au sud de Paris; c'était un hôpital pour les fous.

affreuse de ce gouvernement, obligé de cacher, de continuer l'infamie de ses vieilles fautes. Elle le vit, et elle ne fut point découragée, effrayée. Nul héroïsme plus complet : elle eut l'audace d'entreprendre, la force de persévérer, l'obstination du sacrifice de chaque heure, le courage de mépriser les menaces, la sagacité et toutes les saintes ruses, pour écarter, déjouer les calomnies des tyrans.

Trois ans de suite, elle suivit son but avec une opiniâtreté inouïe dans le bien, mettant à poursuivre le droit, la justice, cette âpretée singulière du chasseur ou du joueur, que nous ne mettons guère que dans nos passions.

Tous les malheurs sur la route, et elle ne lâche pas prise. Son père meurt, sa mère meurt; elle perd son petit commerce; elle est blâmée de ses parents, vilainement soupçonnée. On lui demande si elle est la maîtresse de ce prisonnier auquel elle s'intéresse tant.

La tentation des tentations, le sommet, la pointe aiguë du Calvaire, ce sont les plaintes, les injustices, les défiances de celui pour qui elle s'use et se sacrifie !

Grand spectacle de voir cette femme pauvre, mal vêtue, qui s'en va de porte en porte, faisant la cour aux valets pour entrer dans les hôtels, plaider sa cause devant les grands, leur demander leur appui.

La police frémit, s'indigne. Madame Legros peut être enlevée d'un moment à l'autre, enfermée, perdue pour toujours; tout le monde l'en avertit. Le lieutenant de police la fait venir, la menace. Il la trouve immuable, ferme; c'est elle qui le fait trembler.

Par bonheur on lui ménage l'appui de madame Duchesne, femme de chambre de Mesdames[1]. Elle part pour

1. Les tantes du roi Louis XVI.

Versailles, à pied, en plein hiver; elle était enceinte de sept mois... La protectrice était absente; elle court après, gagne une entorse, et elle n'en court pas moins. Madame Duchesne pleure beaucoup, mais, hélas! que peut-elle faire ? Une femme de chambre contre deux ou trois ministres, la partie est forte ! Elle tenait en main la supplique; un abbé de cour qui se trouve là la lui arrache des mains, lui dit qu'il s'agit d'un enragé, d'un misérable, qu'il ne faut pas s'en mêler.

Il suffit d'un mot pareil pour glacer Marie-Antoinette, à qui l'on en avait parlé. Elle avait la larme à l'œil. On plaisanta. Tout finit.

Il n'y avait guère en France d'homme meilleur que le Roi. On finit par aller à lui. Le cardinal de Rohan[1] parla trois fois à Louis XVI, qui par trois fois refusa.

Il faut le dire, Louis XVI aimait la Bastille, il ne voulait pas lui faire tort, la perdre de réputation.

Le roi était très humain. Il avait supprimé les bas cachots du Châtelet[2], supprimé Vincennes, créé la Force[3] pour y mettre les prisonniers pour dettes, les séparer des voleurs.

Mais la Bastille ! la Bastille ! c'était un vieux serviteur que ne pouvait maltraiter à la légère la vieille monarchie.

Il ne pouvait pas bien recevoir en 1781 une requête qui compromettait la Bastille. Il repoussa celle que Rohan lui présenta pour Latude. Des femmes de haut rang insistèrent. Il fit alors consciencieusement une étude de l'affaire, lut tout les papiers; il n'y avait guère d'autres que ceux de la police, ceux des gens intéressés à garder la victime en prison jusqu'à la mort. Il répondit définiti-

1. Évêque de Strasbourg.
2. Tribunal et prison au centre de Paris, démoli en 1802
3. Prison détruite aujourd'hui.

vement que c'était un homme dangereux; qu'il ne pouvait lui rendre la liberté *jamais*.

Jamais! tout autre en fût resté là. Eh bien, ce qui ne se fait pas par le Roi se fera malgré le Roi. Madame Legros persiste. Elle est accueillie des Condé, toujours mécontents et grondeurs; accueillie du jeune duc d'Orléans, de sa sensible épouse, la fille du bon Penthièvre, accueillie des philosophes, de M. le marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, de Dupaty, de Villette, quasi-gendre de Voltaire, etc., etc.

L'opinion va grondant; le flot, le flot va montant. Necker[1] avait chassé Sartine[2]; son ami et successeur Lenoir était tombé à son tour... La persévérance sera couronnée tout à l'heure. Latude s'obstine à vivre, et madame Legros s'obstine à délivrer Latude.

L'homme de la Reine, Breteuil, arrive en 83, qui voudrait la faire adorer. Il permet à l'Académie de donner le prix de vertu à madame Legros, de la couronner... à la condition singulière qu'on ne motive pas la couronne.

Puis, en 1784, on arrache à Louis XVI la délivrance de Latude.

LES CORDELIERS

Dès le commencement de la Révolution il s'était formé en France à l'imitation des clubs anglais, plusieurs sociétés politiques où on discutait les événements et les mesures du gouvernement. Ces clubs prirent une très grande influence. Un des plus puissants fut celui des Cordeliers, ainsi nommé parce qu'il se réunissait dans un ancien couvent de Cordeliers.

L'individualité fut très forte chez nos Cordeliers révo-

1. Banquier génevois, ministre des finances sous Louis XVI.

2. Ministre de la marine sous Louis XVI.

lutionnaires. Leurs journalistes, Marat, Desmoulins, Fréron, Robert, Hébert, Fabre d'Églantine, écrivent chacun pour lui. Danton, le tout puissant parleur, ne voulut jamais écrire. En revanche, Marat, Desmoulins, qui bégayaient ou grasseyaient, ne faisaient guère qu'écrire, parlaient rarement.

Toutefois, avec ces différences, cet instinct d'individualité, il y avait, ce semble, entre eux un lien très fort, et comme un aimant commun. Les Cordeliers formaient une sorte de tribu; tous demeuraient autour du club: Marat, même rue, presque en face, à la tourelle ou auprès; Desmoulins et Fréron, ensemble, rue de l'Ancienne-Comédie; Danton, passage du Commerce; Clootz, rue Jacob; Legendre, rue des Boucheries-Saint-Germain [1], etc.

L'honnête boucher Legendre, un des orateurs du club, est une des originalités de la Révolution: illettré, ignorant, il n'en parlait pas moins bravement parmi les savants et les gens de lettres, sans regarder s'ils souriaient; homme de cœur entre tous, malgré ses paroles furieuses, bon homme dans ses moments lucides. L'adieu déchirant qu'il prononça sur la tombe de Loustalot dépasse de bien loin tout ce que disent les journalistes, sans en excepter Desmoulins.

Ce fut l'originalité des Cordeliers d'être, de rester toujours mêlés au peuple, de parler les portes ouvertes, de communiquer sans cesse avec la foule. Tels d'entre eux qui avaient toujours vécu la vie recluse et sédentaire du savant, du littérateur, établirent leur cabinet dans la rue, travaillèrent en pleine foule, écrivirent sur une borne. Jetant les livres, ils ne lurent plus qu'au grand

1. Ces rues sont situées entre le quartier latin et le faubourg Saint-Germain.

livre qui, sous leurs yeux, chaque jour, s'écrivait en traits de feu.

Il faut les voir réunis à leurs séances du soir, fermentant, bouillonnant ensemble au fond de leur Etna. J'essayerai de vous y conduire. Allons, que votre cœur ne se trouble pas. Donnez-moi la main.

Je veux les prendre au jour même où éclate, triomphe, chez eux, leur génie d'audace et d'anarchie, le jour où, opposant leur *veto* aux lois de l'Assemblée nationale, ils ont déclaré que « sur leur territoire » la presse est et sera définitivement libre, et qu'ils défendront Marat[1].

Saisissons-les à cette heure. Le temps va vite, ils changeront. Ils ont encore quelque chose de leur nature primitive. Qu'un an passe seulement, nous ne les reconnaîtrons plus. Regardons-les aujourd'hui. Du reste n'espérons pas fixer définitivement les images de ces ombres, elles passent, elles coulent; nous aussi, qui suivons leur destinée, un torrent nous emporte, orageux, trouble, tout à l'heure chargé de boue et de sang.

Je veux les voir aujourd'hui. Ils sont jeunes encore en 1790, relativement, du moins, aux siècles qui vont s'entasser sur eux avant 94.

Oui, Marat même est jeune en ce moment. Avec ses quarante-cinq ans, sa longue et triste carrière, brûlé de travail, de passions, de veilles, il est jeune de vengeance et d'espoir.

Ce médecin sans malade[2] prend la France pour malade, il la saignera. Ce physicien méconnu foudroiera ses ennemis L'ami du peuple[3] espère venger le peuple et lui-même, tous deux maltraités, méprisés... Mais le jour

1. L'Assemblée avait ordonné de saisir les presses avec lesquelles Marat imprimait son journal.

2. Marat avait été médecin.

3. C'était le nom du journal de Marat.

il portera de cave en cave sa plume et sa presse. Il ne verra plus le jour. Dans cette sombre existence, une femme s'obstine à le suivre, la femme de son imprimeur, qui a quitté son mari pour se faire la compagne de cet être hors la nature, hors la loi, hors le soleil. Sale, hideux, pauvre, elle le soigne; elle préfère à tout d'être, au fond de la terre, la servante de Marat.

Généreux instinct des femmes! C'est lui aussi qui, à ce moment, donne à Camille Desmoulins sa charmante et désirée Lucile[1]. Il est pauvre, il est en péril, voilà pourquoi elle le veut. Les parents auraient vu volontiers leur fille prendre un nom moins compromis; mais c'est justement le danger qui tentait Lucile. Elle lisait tous les matins ces feuilles ardentes, pleines de verve et de génie, ces feuilles satiriques, éloquentes, inspirées des hasards du jour, et pourtant marquées d'immortalité. La vie, la mort avec Camille, elle embrassa tout, elle arracha le consentement paternel, et elle-même, riant, pleurant, elle lui apprit son bonheur.

Bien d'autres firent comme Lucile. Plus l'avenir était incertain, plus l'on voyait l'horizon se charger d'orages, plus ceux qui s'aimaient avaient hâte de s'unir, d'associer leur sort, de courir les mêmes chances, de placer, jouer la vie sur une même carte, un même dé.

Mais à quoi donc m'arrêté-je ? arrivons aux Cordeliers.

Quelle foule ! pourrons-nous entrer ? Citoyens, un peu de place; camarades, vous voyez bien que j'amène un étranger... Le bruit est à rendre sourd; en revanche on n'y voit guère; ces fumeuses petites lumières semblent là pour faire voir la nuit. Quel brouillard sur cette foule! l'air est dense de voix et de cris...

1. Femme de Desmoulins.

Le premier coup d'œil est bizarre, inattendu. Rien de plus mêlé que cette foule, hommes bien mis, ouvriers, étudiants (parmi ces derniers, remarquez Chaumette), des prêtres même, des moines; à cette époque, plusieurs des anciens Cordeliers viennent au lieu même de la servitude savourer la liberté. Les gens de lettres abondent. Voyez-vous l'auteur du *Philinte*, Fabre d'Églantine[1]; cet autre, à tête noire, c'est le républicain Robert, journaliste qui vient d'épouser un journaliste, mademoiselle Kéralio. Cette figure si vulgaire, c'est le futur père Duchesne[2]. A côté, l'imprimeur patriote, Momoro, l'époux de la jolie femme qui deviendra un jour la Déesse de la Raison... Cette pauvre Raison, hélas! périra avec Lucile... Ah! s'ils avaient tous ici connaissance de leur sort!

Mais qu'est-ce qui préside là-bas? Ma foi, l'épouvante elle-même... Terrible figure que ce Danton! un cyclope? un dieu d'en bas?... Ce visage effroyablement brouillé de petite vérole, avec ses petits yeux obscurs, a l'air d'un ténébreux volcan... Non, ce n'est pas là un homme, c'est l'élément même du trouble; l'ivresse et le vertige y planent, la fatalité... Sombre génie, tu me fais peur! dois-tu sauver, perdre la France?

Voyez, il a tordu sa bouche; toutes les vitres ont frémi.

« La parole est à Marat! »

Quoi! c'est là Marat? cette chose jaune, verte d'habit, ces yeux gris jaunes, si saillants!... C'est au genre batracien qu'elle appartient à coup sûr, plutôt qu'à l'espèce humaine. De quel marais nous arrive cette choquante créature?

1. Poète dramatique, membre de la Convention, guillotiné en 1794.

2. C'est le nom du journal très grossier publié par Hébert.

Ses yeux pourtant sont plutôt doux. Leur brillant, leur transparence, l'étrange façon dont ils errent, regardant sans regarder, feraient croire qu'il y a là un visionnaire, à la fois charlatan et dupe, s'attribuant la seconde vue, un prophète de carrefour, vaniteux, surtout crédule, croyant surtout ses propres mensonges, toutes les fictions involontaires auxquelles le porte sans cesse l'esprit d'exagération. Ses habitudes d'empirique lui donnent ce tour d'esprit. Le *crescendo* sera terrible; il faut qu'il trouve, ou qu'il invente, que de sa cave il puisse crier un miracle au moins par jour, qu'il mène ses abonnés tremblants de trahisons en trahisons, de dé-découvertes en découvertes, d'épouvante en épouvante.

Il remercie l'Assemblée.

Puis sa figure s'illumine. Grande, terrible trahison! nouveau complot découvert?... Voyez, comme il est heureux de frémir et de faire frémir... Voyez comme la vaniteuse et crédule créature s'est transformée!... Sa peau jaune luit de sueur.

« Lafayette[1] a fait fabriquer dans le faubourg Saint-Antoine[2] quinze mille tabatières qui portent son portrait... Il y a là quelque chose... Je prie les bons citoyens qui pourront s'en procurer de les briser. On trouvéra, j'en suis sûr, le mot même du grand complot. »

Plusieurs rient. D'autres trouvent qu'il y a lieu de s'enquérir, que la chose en vaut la peine.

Marat, se rembrunissant : « J'avais dit, il y a trois mois, qu'il y avait six cents coupables, et que six cents bouts de corde en feraient l'affaire. Quelle erreur!... Nous ne nous en tirerons pas maintenant à moins de vingt mille. »

1. Général qui commandait la garde nationale de Paris.

2. A l'est de Paris ; c'était alors le quartier le plus remuant de Paris.

Les Maratistes rugissaient. Mais un bruit se fait à la porte qui les empêche de répondre, un murmure flatteur, agréable... Une jeune dame entre et veut parler... Comment! ce n'est pas moins que mademoiselle Théroigne[1], la belle amazone de Liège! Voilà bien sa redingote de soie rouge, son grand sabre du 5 octobre. L'enthousiasme est au comble. « C'est la reine de Saba, s'écrie Desmoulins, qui vient visiter le Salomon des districts[2]. »

Déjà elle a traversé toute l'assemblée d'un pas léger de panthère, elle est montée à la tribune. Sa jolie tête inspirée, lançant des éclairs, apparaît entre les sombres figures apocalyptiques de Danton et de Marat.

MORT DE MIRABEAU

Le plus puissant orateur de la Constituante, un des principaux auteurs de la Révolution, fut Mirabeau, député de Provence aux États généraux. Ce fut lui qui depuis 1789 dirigea l'assemblée par son éloquence.

Le dimanche 27 mars, il se trouvait à la campagne, à sa petite maison d'Argenteuil[3], où il faisait beaucoup de bien. Il avait toujours été tendre aux misères des hommes et le devenait encore plus aux approches de la mort. Il fut saisi de coliques, comme il en avait eu déjà, mais accompagnées d'angoisses inexprimables, se voyant là mourir seul, sans médecin et sans secours. Les secours vinrent, mais rien n'y fit. En cinq jours, il fut emporté.

Cependant, le lundi 28, la mort dans les dents et toute peinte sur son visage, il s'obstina à aller encore à l'As-

1. Jeune femme belge qui a pris part aux émeutes de la Révolution.
2. La Bible parle d'une reine de Saba qui était venue rendre hommage à Salomon, roi de Judée.
3. Village à l'ouest de Paris.

semblée. L'affaire des mines s'y décidait, affaire fort importante pour son ami, M. de Lamarck, dont la fortune y était engagée. Mirabeau parla cinq fois, et tout mort qu'il était, il vainquit encore. En sortant tout fut fini; il s'était dans ce dernier effort achevé pour l'amitié.

Le mardi 29, le bruit se répandit que Mirabeau était malade. Vive impression dans Paris. Tous, ses adversaires mêmes, surent alors combien ils l'aimaient. Camille Desmoulins[1], qui alors lui faisait si rude guerre, sent se réveiller son cœur. Les violents rédacteurs des *Révolutions de Paris* qui, à ce moment, proposent la suppression de la royauté, disent que le roi a envoyé pour s'informer de Mirabeau, et ajoutent: « Sachons gré à Louis XVI de n'y avoir pas été lui-même, c'eût été une diversion fâcheuse, on l'aurait idolâtré. »

Le mardi soir, la foule était déjà à la porte du malade. Le mercredi, les Jacobins[2] lui envoyèrent une députation, et, à la tête, Barnave[3], dont il entendit avec plaisir un mot obligeant qui lui fut rapporté. Charles de Lameth[4] avait refusé de se joindre à la députation.

Personne ne fut plus grand et plus tendre dans la mort. Il parlait de sa vie au passé, et *de lui qui avait été, et qui avait cessé d'être*. Il ne voulut de médecin que Cabanis[5], son ami, fut tout entier à l'amitié, à la pensée de la France. Ce qui, mourant, l'inquiétait le plus, c'était l'attitude douteuse, menaçante des Anglais, qui semblaient préparer la guerre. « Ce Pitt[6], disait-il,

1. Journaliste révolutionnaire, un des membres les plus actifs du club des Cordeliers.

2. Club révolutionnaire qui se réunissait dans un ancien couvent de Jacobins.

3. Avocat de Grenoble (1761-1793), député a la Constituante, un des chefs du parti modéré.

4. Officier noble député à la Constituante.

5. Célèbre physiologiste (1757-1808).

6. Premier ministre d'Angleterre depuis 1783, célèbre par sa haine contre la France.

gouverne avec ce dont il menace, plutôt qu'avec ce qu'il fait. Je lui aurais donné du chagrin si j'avais vécu. »

On lui parla de l'empressement extraordinaire du peuple à demander de ses nouvelles,du respect religieux, du silence de la foule, qui craignait de le troubler. « Ah! le peuple, dit-il, un peuple si bon, est bien digne qu'on se dévoue pour lui, qu'on fasse tout pour fonder, affermir sa liberté. Il m'était glorieux de vivre pour lui, il m'est doux de sentir que je meurs au milieu du peuple. »

Il était plein de sombres pressentiments sur le destin de la France : « J'emporte avec moi, disait-il, le deuil de la monarchie; ses débris vont être la proie des factieux.»

Un coup de canon s'étant fait entendre, il s'écria, comme en sursaut : « Sont-ce déjà les funérailles d'Achille ? »

« Le 2 avril au matin, il fit ouvrir ses fenêtres et me dit d'une voix ferme (c'est Cabanis qui parle) : « Mon ami, je « mourrai aujourd'hui. Quand on en est là, il ne reste plus « qu'une chose à faire, c'est de se parfumer, de se cou- « ronner de fleurs et de s'environner de musique, afin « d'entrer agréablement dans ce sommeil dont on ne se « réveille plus. » Il appela son valet de chambre : « Allons, « qu'on se prépare à me raser, à faire ma toilette tout en- « tière. » Il fit pousser son lit près d'une fenêtre ouverte pour contempler sur les arbres de son petit jardin les premiers indices de la feuillaison printanière. Le soleil brillait; il dit : « Si ce n'est pas là Dieu, c'est du moins « son cousin germain... » Bientôt après, il perdit la parole; mais il répondit par des signes aux marques d'amitié que nous lui donnions. Nos moindres soins le touchaient; il y souriait. Quand nous penchions notre visage sur le sien, il faisait de son côté des efforts pour nous embrasser... »

Les souffrances étant excessives, comme il ne pouvait plus parler, il écrivit ces mots : « Dormir. » Il désirait abréger cette lutte inutile, et demandait de l'opium. Il expira vers huit heures et demie. Il venait de se tourner, en levant les yeux au ciel. Le plâtre qui a saisi son visage ainsi fixé n'indique qu'un doux sourire, un sommeil plein de vie et d'aimables songes.

La douleur fut immense, universelle. Son secrétaire, qui l'adorait et qui plusieurs fois avait tiré l'épée pour lui, voulut se couper la gorge. Pendant la maladie, un jeune homme s'était présenté, demandant si l'on voulait essayer la transfusion du sang, offrant le sien pour rajeunir celui de Mirabeau. Le peuple fit fermer les spectacles, dispersa même par ses huées un bal qui semblait insulter à la douleur générale.

Le 3 avril, le département de Paris se présenta à l'Assemblée nationale, demanda, obtint que l'église de Sainte-Geneviève[1] fût consacrée à la sépulture des grands hommes, et que Mirabeau y fût le premier. Sur le fronton devaient être inscrits ces mots : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » Descartes y était. Voltaire et Rousseau devaient y venir[2].

Le 4 avril, eut lieu la pompe funèbre la plus vaste, la plus populaire qu'il y ait eu au monde, avant celle de Napoléon, au 15 décembre 1840[3]. Le peuple seul fit la police et la fit admirablement. Nul accident dans cette foule de trois ou quatre cent mille hommes. Les rues, les boulevards, les fenêtres, les toits, les arbres, étaient chargés de spectateurs.

1. On l'a appelée depuis le Panthéon.

2. On voulait que le Panthéon fût le lieu de sépulture des grands hommes.

3. Le retour des cendres de Napoléon que le roi Louis Philippe avait fait ramener de Sainte-Hélène.

En tête du cortège marchait Lafayette[1], puis, entouré royalement des douze huissiers à la chaîne, Tronchet, le président de l'Assemblée nationale, puis l'Assemblée tout entière sans distinction de partis. L'intime ami de Mirabeau, Sieyès[2], qui détestait les Lameth[3] et ne leur parlait jamais, eut pourtant l'idée noble et délicate de prendre le bras de Charles de Lameth, les couvrant ainsi de l'injuste soupçon qu'on faisait peser sur eux.

Immédiatement après l'Assemblée nationale, comme une seconde assemblée, avant toutes les autorités, marchait en masse serrée le club des Jacobins. Ils s'étaient signalés par le faste de la douleur, ordonnant un deuil de huit jours, et d'anniversaire en anniversaire un deuil éternel.

Ce convoi immense ne put arriver qu'à huit heures à l'église Saint-Eustache[4]. Cérutti[5] prononça l'éloge. Vingt mille gardes nationaux déchargeant à la fois leurs armes, toutes les vitres se brisèrent; on crut un moment que l'église s'écroulait sur le cercueil.

Alors, la pompe funéraire reprit son chemin, aux flambeaux. Pompe vraiment funèbre à cette heure. C'était la première fois qu'on entendait deux instruments tout-puissants, le trombone et le tamtam. « Ces notes, violemment détachées, arrachaient les entrailles et brisaient le cœur. » On arriva bien tard, dans la nuit, à Sainte-Geneviève.

1. Général qui commandait la garde nationale de Paris.

2. L'abbé Sieyès, un des députés les plus influents de la Constituante.

3. Il y avait trois frères de Lameth; tous trois combattirent pour l'indépendance de l'Amérique, prirent parti pour la Révolution, et furent députés, deux à la Constituante, un à la Législative.

4. Près des Halles.

5. Ancien jésuite (1738-1792).

LA FÉDÉRATION DU 14 JUILLET 1790

La prise de la Bastille le 14 juillet 1789 fut regardée comme le symbole de la victoire du peuple sur la royauté, et désormais l'anniversaire du 14 juillet fut le grand anniversaire de la Révolution. La Constituante le célébra en 1790 par une grande fête à laquelle furent conviées toutes les communes de France.

Le Champ-de-Mars[1], voilà le seul monument qu'a laissé la Révolution... L'Empire a sa colonne[2], et il a pris encore presque à lui seul l'Arc-de-Triomphe[3]; la royauté a son Louvre, ses Invalides; la féodale église de 1200 trône encore à Notre-Dame; il n'est pas jusqu'aux Romains, qui n'aient les Thermes de César[4].

Et la Révolution a pour monument... le vide...

Son monument, c'est ce sable, aussi plan que l'Arabie... Un *tumulus* à droite, et un *tumulus* à gauche, comme ceux que la Gaule élevait[5], obscurs et douteux témoins de la mémoire des héros.

Mais un grand souffle parcourt la grande plaine, que vous ne sentez nulle part, une âme, un tout-puissant esprit...

Et si cette plaine est aride, et si cette herbe est séchée, elle reverdira un jour.

Car dans cette terre est mêlée profondément la sueur féconde de ceux qui, dans un jour sacré, ont soulevé ces collines, le jour où, réveillés au canon de la Bastille, vinrent, du Nord et du Midi, s'embrasser la France et la

1. Grande place au bord de la Seine, qui a servi depuis de champ de manœuvres.

2. La colonne Vendôme, élevée en 1806 par Napoléon Ier.

3. De l'étoile, au N.-O. de Paris.

4. Près du musée de Cluny, au bas de la montagne Sainte-Geneviève.

5. Le *tumulus* est un tombeau caché sous un tertre artificiel. On en retrouve dans toute l'Europe centrale et à l'est de la France.

France, — le jour où trois millions d'hommes, levés comme un homme, armés, décrétèrent la paix éternelle.

La ville de Paris y avait mis quelques milliers d'ouvriers fainéants, à qui un pareil travail aurait coûté des années. Cette mauvaise volonté fut comprise. Toute la population s'y mit. Ce fut un étonnant spectacle. De jour, de nuit, des hommes de toutes classes, de tout âge, jusqu'à des enfants, tous, citoyens, soldats, abbés, moines, acteurs, sœurs de charité, belles dames, dames de la halle, tous maniaient la pioche, roulaient la brouette ou menaient le tombereau. Des enfants allaient devant, portant des lumières; des orchestres ambulants animaient les travailleurs; eux-mêmes, en nivelant la terre, chantaient ce chant niveleur : « Ah! ça ira! ça ira! ça ira! Celui qui s'élève on l'abaissera! »

Le chant, l'œuvre et les ouvriers, c'était une seule et même chose, l'égalité en action. Les plus riches et les plus pauvres, tous unis dans le travail. Les pauvres pourtant, il faut le dire, donnaient davantage. C'était après leur journée, une lourde journée de juillet, que le porteur d'eau, le charpentier, le maçon du pont Louis XVI[1], que l'on construisait alors, allaient piocher au Champ-de-Mars. A ce moment de la moisson, les laboureurs ne se dispensèrent point de venir. Ces hommes, lassés, épuisés, venaient, pour délassement, travailler encore aux lumières.

Ce travail, véritablement immense, qui d'une plaine fit une vallée entre deux collines, fut accompli, qui le croirait? en une semaine! Commencé précisément au 7 juillet, il finit avant le 14.

La France voulut, et cela fut fait.

1. C'est aujourd'hui le pont de la Concorde.

Ils arrivaient, ces hôtes désirés, ils remplissaient déjà Paris. Les aubergistes et maîtres d'hôtels garnis réduisirent eux-mêmes et fixèrent le prix modique qu'ils recevraient de cette foule d'étrangers. On ne les laissa pas, pour la plupart, aller à l'auberge. Les Parisiens, logés, comme on sait, fort à l'étroit, se serrèrent, et trouvèrent le moyen de recevoir les fédérés.

Quand arrivèrent les Bretons, ces aînés de la liberté[1], les vainqueurs de la Bastille s'en allèrent à leur rencontre jusqu'à Versailles, jusqu'à Saint-Cyr[2]. Après les félicitations et les embrassements, les deux corps réunis, mêlés, entrèrent ensemble à Paris.

Un sentiment inouï de paix, de concorde, avait pénétré les âmes. Qu'on en juge par un fait, selon moi, le plus fort de tous. Les journalistes firent trêve. Ces âpres jouteurs, ces gardiens inquiets de la liberté, dont la lutte habituelle aigrit tant les âmes, s'élevèrent au-dessus d'eux-mêmes; l'émulation des âmes antiques, sans haine et sans jalousie, les ravit, les affranchit un moment du triste esprit de disputes.

Mais voilà enfin le 14 juillet, le beau jour tant désiré, pour lequel ces braves gens ont fait le pénible voyage. Tout est prêt. Pendant la nuit même, de crainte de manquer la fête, beaucoup, peuple ou garde nationale, ont bivouaqué au Champ-de-Mars. Le jour vient; hélas! il pleut! Tout le jour, à chaque instant, de lourdes averses, des rafales d'eau et de vent. « Le ciel est aristocrate, » disait-on, et l'on ne se plaçait pas moins. Une gaieté courageuse, obstinée, semblait vouloir, par mille plaisanteries folles, détourner le triste augure. Cent soixante

1. La Bretagne avait gardé ses États, qui luttèrent sous Louis XV contre le gouvernement.

2. Village au sud-ouest de Versailles, à 20 kilomètres de Paris.

mille personnes furent assises sur les tertres du Champ-de-Mars, cent cinquante mille étaient debout; dans le champ même devaient manœuvrer environ cinquante mille hommes, dont quatorze mille gardes nationaux de province, ceux de Paris, les députés de l'armée, de la marine, etc. Les vastes amphithéâtres de Chaillot, de Passy [1], étaient chargés de spectateurs. Magnifique emplacement, immense, dominé lui-même par le cirque plus éloigné que forment Montmartre, Saint-Cloud, Meudon, Sèvres [2]; un tel lieu semblait attendre les États généraux du monde.

Avec tout cela, il pleut. Longue est l'attente. Les fédérés, les gardes nationaux parisiens, réunis depuis cinq heures le long des boulevards, sont trempés, mourants de faim, gais pourtant. On leur descend des pains avec une corde, des jambons et des bouteilles, des fenêtres de la rue Saint-Martin, de la rue Saint-Honoré.

Enfin, ils passent la rivière sur un pont de bois construit devant Chaillot [3], entrent par un arc de triomphe. Au milieu du Champ-de-Mars s'élevait l'autel de la patrie; devant l'École-Militaire [4], les gradins où devaient s'asseoir le Roi, l'Assemblée.

Tout cela fut long encore. Les premiers qui arrivèrent, pour faire bon cœur contre la pluie et dépit au mauvais temps, se mirent bravement à danser. Leurs joyeuses farandoles, se déroulant en pleine boue, s'étendent, vont s'ajoutant sans cesse de nouveaux anneaux dont chacun est une province, un département ou plusieurs pays mêlés. La Bretagne danse avec la Bourgogne, la Flandre

1. Collines sur la rive droite de la Seine.

2. Montmartre est une colline au nord de Paris; les trois autres villages sont à l'ouest.

3. Sur l'emplacement actuel du Trocadéro; le pont d'Iéna n'était pas encore construit.

4. A l'extrémité du Champ-de-Mars opposée à la Seine.

avec les Pyrénées... Nous les avons vus commencer, ces groupes, ces danses ondoyantes, dès l'hiver de 89. La farandole immense qui s'est formée peu à peu de la France tout entière, elle s'achève au Champ-de-Mars, elle expire... Voilà l'unité !

Adieu l'époque d'attente, d'aspiration, de désir, où tous rêvaient, cherchaient ce jour !... Le voici ! que désirons-nous ? pourquoi ces inquiétudes ? Hélas ! l'expérience du monde nous apprend cette chose triste, étrange à dire, et pourtant vraie, que l'union trop souvent diminue dans l'unité. La volonté de s'unir, c'était déjà l'unité des cœurs, la meilleure unité peut-être.

Mais silence ! le Roi arrive, il est assis, et l'Assemblée, et la reine dans une tribune qui plane sur tout le reste. Lafayette[1] et son cheval blanc arrivent jusqu'au pied du trône; le commandant met pied à terre, et prend les ordres du Roi. A l'autel, parmi deux cents prêtres portant ceintures tricolores, monte d'une allure équivoque, d'un pied boiteux, Talleyrand, évêque d'Autun[2] : quel autre, mieux que lui, doit officier, dès qu'il s'agit de serment ?

Douze cents musiciens jouent, à peine entendus; mais un silence se fait : quarante pièces de canon font trembler la terre. A cet éclat de la foudre, tous se lèvent, tous portent la main vers le ciel... O roi ! ô peuple ! attendez... Le ciel écoute, le soleil tout exprès perce le nuage... Prenez garde à vos serments !

1. Commandant de la garde nationale de Paris.

2. Diplomate célèbre (1754-1838), évêque d'Autun, député du clergé à la Constituante; il était entré dans le parti de la Révolution.

LA FUITE DU ROI A VARENNES

Louis XVI avait été ramené de Versailles à Paris par les femmes qui étaient venues le chercher, le 6 octobre 1789. Depuis lors il habitait aux Tuileries avec toute sa famille et il y était en quelque sorte prisonnier de l'Assemblée. Les partisans de la monarchie désiraient que le roi quittât Paris et vînt se mettre à la tête de l'armée réunie à la frontière de l'Est. Louis XVI, ne pouvant partir au grand jour, s'enfuit la nuit (1791).

Le 20 juin, avant minuit, toute la famille royale, déguisée, sortie par une porte non gardée, était dans le Carrousel[1]. Ils montèrent dans un fiacre, dont le cocher était Fersen[2]; pour mieux dépayser ceux qui pourraient suivre, il fit quelques tours dans les rues, revint, attendit encore une heure au Carrousel; enfin arriva madame Élisabeth[3], puis le Roi, puis, plus tard, la Reine, conduite par un garde du corps; celui-ci, connaissant mal Paris, lui avait fait passer le pont, l'avait menée rue du Bac[4].

Le cocher Fersen, menant dans son fiacre un dépôt si précieux, et ne connaissant guère mieux son Paris que les gardes du corps, alla jusqu'au faubourg Saint-Honoré pour gagner la barrière Clichy[5], où la berline attendait chez un Anglais, M. de Crawford. De là, il gagna la Villette. Pour se débarrasser du fiacre où suivaient les gardes du corps, il le versa dans un fossé. De là, il mena à Bondy[6].

Les voilà partis, bien tard, mais ils vont grand train; un garde à cheval à la portière, un autre assis sur le

1. Grande place entre les Tuileries et le Louvre.
2. Noble Suédois dévoué à la reine.
3. Sœur de Louis XVI.
4. Sur la rive gauche.
5. Clichy est au nord de Paris; le faubourg Saint-Honoré à l'ouest.
6. Village au nord-est de Paris.

siège, un troisième, M. de Valory[1], courant en avant pour commander les chevaux, donnant magnifiquement un écu pour boire à chaque postillon, ce que donnait le Roi seul. Un trait rompu arrêta quelques moments; le Roi aussi retarda un peu en voulant faire une montée à pied. Nulle difficulté du reste; trente lieues et plus, où l'on n'avait placé aucun détachement de troupes, se trouvèrent ainsi parcourues. La Reine, avant Châlons[2], disait à M. de Valory : « François, tout va bien, nous serions arrêtés déjà, si nous devions l'être. »

Tout va bien ?... pour la France? ou bien pour l'Autriche ?... — Car enfin, où va le Roi ?

Il l'a dit hier soir à M. de Valory : « Demain, je vais coucher à l'abbaye d'Orval[3], » hors de France, *sur terre autrichienne*.

Dans l'après-midi, vers quatre ou cinq heures, dit Madame d'Angoulême[4] (dans le simple et naïf récit qu'a donné Weber), « on passa par la grande ville de Châlons-sur-Marne. Là, on fut reconnu tout à fait. Beaucoup de monde louait Dieu de voir le Roi, et faisait des vœux pour sa fuite. »

Tout le monde ne louait pas Dieu. Il y avait une grande fermentation dans la campagne. Pour expliquer la présence des détachements sur la route, on avait eu l'idée malheureuse de dire qu'un trésor allait passer, qu'ils étaient là pour l'escorter. Dans un moment où l'on accusait la Reine de faire passer de l'argent en Autriche, c'était irriter les esprits, tout au moins éveiller l'attention.

Choiseul[5] occupait le premier poste, trois lieues plus

1. Auteur de *Mémoires*.
2. En Champagne.
3. Dans le Luxembourg, qui appartenait alors à la maison d'Autriche.
4. Fille de Louis XVI. Elle a laissé des Mémoires.
5. Colonel du régiment de Royal-Dragon.

loin que Châlons, il avait quarante hussards, avec lesquels, dit Bouillé[1], il devait assurer le passage du Roi, fermer après lui la route à tout voyageur. Si le Roi était arrêté à Châlons, il devait l'en dégager par la force. Ceci ne se comprend guère; ce n'est pas avec quarante cavaliers qu'on vient à bout d'une telle ville; combien moins si toutes les campagnes d'alentour se mettaient de la partie!

En effet, le paysan s'ennuyait de voir ces hussards sur la route; il venait en foule, et les regardait. On y venait de Châlons même; on se moquait du trésor; tout le monde comprenait très bien de quel trésor il s'agissait. Le tocsin commençait à sonner dans ces villages. La position de Choiseul n'était pas tenable. Il calcula, par le retard de quatre ou cinq heures, que la partie était manquée, que le Roi n'avait pu partir.

Le roi arriva au moment où il venait de s'éloigner. Point de Choiseul, point de Goguelat, point de troupes : « Il vit un abîme ouvert. » Cependant, la route est tranquille; on arrive à Sainte-Menehould[2]; dans son inquiétude, il regarde, met la tête à la portière. Le commandant du détachement, qui ne l'avait pas fait monter à cheval, veut s'excuser, vient le chapeau à la main; chacun reconnaît le Roi. La municipalité, déjà assemblée, fait défendre aux dragons de monter à cheval. Leurs dispositions étaient trop incertaines pour qu'on essayât, malgré eux, de retenir la voiture; mais un homme s'offre de la suivre, d'essayer de la faire arrêter plus loin; la municipalité l'autorise expressément. Cet homme, un ancien dragon, Drouet, fils du maître de poste[3], partit, en effet, surveillé,

1. Général de l'armée de la Meuse, auteur de *Mémoires sur la révolution française.*

2. Dans le département de la Marne.

3. Le maître de poste était chargé d'avoir des relais de chevaux toujours prêts.

suivi de près par un cavalier qui comprit son intention, qui l'eût tué peut-être ; il se jeta dans la traverse, s'enfonça dans les bois; nul moyen de le poursuivre.

Il manqua cependant le Roi à Clermont ; cette ville, non moins agitée que Sainte-Menehould, et neutralisant de même la troupe par ses menaces, laissa pourtant passer la voiture. Jamais Drouet ne l'eût atteinte, si, d'elle-même, elle ne se fût arrêtée une demi-heure au plus, à la porte de Varennes, ne trouvant point de relais. M. de Valory passa cette demi-heure à chercher dans les ténèbres à frapper aux portes pour faire lever les gens endormis.

Quand on arriva à onze heures et demie du soir à la hauteur de Varennes[1], la fatigue l'avait emporté, tout dormait dans la voiture. Elle s'arrêta brusquement et tous s'éveillèrent. Le relais n'apparaissait pas; point de nouvelles du courrier qui devait le commander.

M. de Valory, n'apprenant rien, revenait désolé vers la voiture ; mais cette voiture déjà et ceux qu'elle contenait avaient reçu un coup terrible, un mot, une sommation, qui le fit dresser en sursaut : « *Au nom de la Nation !...* »

Un homme à cheval accourt par derrière au grand galop, s'arrête droit devant eux, et, dans les ténèbres, crie : « De par la Nation, arrête, postillon ! tu mènes le Roi ! »

Tout resta stupéfié. Les gardes du corps n'avaient ni armes à feu, ni l'idée de s'en servir. L'homme passa, poussa son cheval à la descente et dans la ville. Deux minutes après on commença à voir des hommes sortir avec des lumières, s'agiter et se parler, peu d'abord, puis davantage ; les allants et les venants augmentent, la

1. Dans la Meuse, à l'ouest de Verdun.

petite ville s'éclaire... Tout cela en deux minutes... puis le tambour bat.

La reine, pour s'informer aussi, était entrée, conduite par l'un de ses gardes, chez un ancien serviteur de la maison de Condé, dont la maison se trouvait sur la pente qui mène à Varennes. On l'attend; quand elle remonte, les gardes réunis contraignent par promesses et menaces les postillons, fort ébranlés, à traverser la ville, passer rapidement le pont qui la divise, la tour du pont, la porte basse et la voûte qui se trouvent sous la tour: nulle autre chance de salut. On venait d'apprendre que le commandant des hussards[1] qui devait attendre à Varennes, sur la nouvelle de l'arrivée du Roi, au bruit de tout ce mouvement, s'était sauvé au galop; les hussards étaient dispersés, les uns couchés, les autres ivres. Ce commandant était un Allemand de dix-sept ou dix-huit ans; il n'était prévenu de rien; il apprit la chose tout à coup et perdit la tête.

Drouet et Guillaume, un camarade qui l'avait suivi, mirent singulièrement à profit ces quelques minutes. Jeter leurs chevaux dans une écurie qui se trouva ouverte, avertir l'aubergiste pour qu'il avertît les autres, courir au pont, le barrer avec une voiture de meubles et d'autres voitures, ce fut l'affaire d'un instant. De là, ils courent chez le maire, le commandant de la garde nationale; ils n'ont rassemblé que huit hommes, n'importe, ils vont à la voiture; elle n'était encore qu'au bas de la côte. Le commandant et le procureur de la commune demandent les passe-ports... « *La Reine:* Messieurs, nous sommes pressées... — Mais enfin qui êtes-vous? — *Madame de Tourzel:* C'est la baronne de Korff. » Ce-

1. Envoyés par le général Bouillé avec qui le roi avait concerté sa fuite.

pendant le procureur de la commune entre, la lanterne à la main, à demi dans la voiture, et en tourne la lumière vers le visage du Roi.

On donne alors le passe-port. Deux gardes le portent à l'auberge. On le lit tout haut, devant les municipaux et tous ceux qui se trouvent là. « Le passe-port est bon, disent-ils, *puisqu'il est signé du Roi.* — Mais, dit Drouet, l'est-il de *l'Assemblée nationale?* — Il était signé d'*un comité* de membres de l'Assemblée. — Mais l'est-il du *Président?* » Ainsi, la question fondamentale du droit de la France, le nœud de la Constitution, fut examiné, tranché dans une auberge de Champagne, d'une manière décisive, sans appel et sans recours. Les autorités de Varennes, le procureur de la commune[1], un bon épicier, M. Sauce, hésitaient fort à prendre une si haute responsabilité.

Mais Drouet et d'autres insistent. Ils retournent à la voiture : « Mesdames, si vous êtes étrangères, comment avez-vous assez d'influence pour qu'à Sainte-Menehould on veuille vous faire escorter de cinquante dragons, d'autant à Clermont? et pourquoi encore, à Varennes, un détachement de hussards est-il là à vous attendre?... Veuillez descendre, et venir vous expliquer à la municipalité. »

Les voyageurs ne bougeaient pas. Les municipaux n'annonçaient nulle envie de les forcer à descendre. Les bourgeois arrivaient lentement ; la plupart, au bruit des tambours, se renfonçaient dans leur lit. Il fallut leur parler plus haut. Drouet et les patriotes accoururent au clocher, et de toute leur puissance sonnèrent furieusement le tocsin. Toute la banlieue l'entendait... Est-ce le

1. Fonction créée par la Constituante, supprimée quelques années plus tard.

feu ? est-ce l'ennemi ? Les paysans courent, s'appellent, s'arment, prennent ce qu'ils ont, fusils, fourches, faulx.

Le procureur de la commune, M. Sauce, l'épicier, se trouvait fort compromis, qu'il agît, qu'il n'agît point. Il avait une maîtresse femme, qui, dans ce moment critique le dirigea probablement. Mener le Roi à l'Hôtel de Ville, c'était porter atteinte au respect de la royauté ; le laisser dans sa voiture, c'était se perdre du côté des patriotes. Il prit le juste milieu, mena le Roi dans sa boutique.

Il se présenta à la voiture, chapeau bas : « Le conseil municipal délibère sur les moyens de permettre aux voyageurs de passer outre ; mais le bruit s'est ici répandu que c'est notre Roi et sa famille que nous avons l'honneur de posséder dans nos murs... J'ai l'honneur de les supplier de me permettre de leur offrir ma maison, comme lieu de sûreté pour leurs personnes, en attendant le résultat de la délibération. L'affluence du monde dans les rues s'augmente par celle des habitants des campagnes voisines qu'attire notre tocsin : car, malgré nous, il sonne depuis un quart d'heure, et peut-être Votre Majesté se verrait-elle exposée à des avanies que nous ne pourrions prévenir et qui nous accableraient de chagrin. »

Il n'y avait pas à contredire ce que disait le bonhomme. Le tocsin ne s'entendait que trop. Nul secours.

Les gardes du corps avaient inutilement essayé de déménager les meubles et voitures qui encombraient le passage étroit du pont. Des menaces de mort s'entendaient près de la voiture ; plusieurs, armés de fusils, faisaient mine de la mettre en joue. On descendit, on entra dans la boutique de Sauce, les trois dames, les deux enfants,

et Durand, le valet de chambre[1]. On conteste à celui-ci sa qualité de valet. Il insiste, soutient son nom de Durand. Tout le monde secoua la tête : « Eh bien, oui, je suis le Roi ; voici la Reine et mes enfants. Nous vous conjurons de nous traiter avec les égards que les Français ont toujours eus pour leurs rois. » Louis XVI n'était pas parleur, il n'en dit pas davantage. Malheureusement son habit, son triste déguisement, parlait peu pour lui. Ce laquais, en petite perruque, ne rappelait guère le Roi. Le contraste terrible de ce rang, de cet habit, pouvait inspirer la pitié, plus que le respect. Plusieurs se mirent à pleurer.

L'ARRESTATION DES GIRONDINS

Après l'exécution de Louis XVI, la Convention, qui exerçait en France le pouvoir absolu, se trouva divisée entre deux partis violents, les Girondins et les Jacobins, qui tour à tour entraînaient la majorité. Les Jacobins, plus violents et soutenus par la populace de Paris, finirent par l'emporter. Ils firent envahir l'assemblée par une bande de gens armés (31 mai 1793) et la Convention terrifiée vota l'arrestation des principaux Girondins. Ils furent livrés au tribunal révolutionnaire, qui les condamna à mort.

Qui les fit rester ? — Le péril.

Leur danger les exalta, et, tant ferme que fût leur cœur, leur tête en gagna cette ivresse qu'éprouvent les plus braves en présence de la mort. Le sombre bonheur du martyre, une sorte de joie virile de donner leur sang pour la France, les ramenait chaque matin sur ces bancs si menacés[2], sous les injures des tribunes, sous la pointe

1. Louis XVI avait fait faire son passeport au nom de Durand, valet de chambre.

2. Les Assemblées de la Révolution tenaient leurs séances en public ; les assistants étaient placés

des poignards, à la bouche des pistolets dirigés sur eux d'en haut. Tous n'étaient pas intrépides; avocats ou gens de lettres, nourris dans les douces habitudes de la paix, quelques-uns (comme les Rabaut[1]) ministres de l'Évangile, ils étaient peu préparés à braver ces scènes terribles; plusieurs tremblaient, et néanmoins venaient conduits par le devoir, apportaient leur tête en disant : « C'est ici le dernier jour. »

Ce qui touche le plus dans cette cruelle tragédie, ce qui fera pleurer la France éternellement, c'est que les victimes périssant ainsi n'accusèrent jamais le peuple. Jamais les Girondins ne purent croire que le peuple fût contre eux. *L'infaillibilité du peuple*, ce grand dogme de Rousseau[2], où ils avaient été nourris, resta leur foi jusqu'à la mort.

Il était sept heures du soir. Henriot[3], depuis deux heures, traînait ses canons dans Paris. Mais la Commune n'avait pu encore s'accorder sur la pétition, plus ou moins menaçante, que l'on porterait à l'Assemblée. On apprend que celle-ci s'est esquivée pour ne rien entendre. Marat[4] prend le maire avec lui, court au Comité de salut public[5], crie, menace, exige qu'on réunisse

dans les tribunes autour de la salle. Mais au lieu de les obliger à garder le silence comme dans nos assemblées modernes, on leur avait dès 1789 laissé prendre l'habitude de se mêler aux débats, d'applaudir ou de huer les orateurs. En 1793 le public des tribunes en était venu à menacer ouvertement les députés qui lui déplaisaient.

1. Rabaut Saint-Étienne, pasteur protestant.

2. C'est la pensée dominante du *Contrat social*, où Rousseau a exposé ses idées politiques. Les Girondins étaient pour la plupart disciples de Rousseau.

3. C'était un Jacobin fanatique qui commandait la garde nationale de Paris.

4. Un des révolutionnaires les plus exaltés, il s'était fait connaître par son journal l'*Ami du peuple* dans lequel il réclamait sans cesse de nouvelles exécutions.

5. Le Comité de Salut public, créé en 1793, était une commission de douze membres nommée par la Convention et renouvelable par quart tous les mois. Ce comité composé

l'Assemblée pour une séance du soir. Cambon et Barère[1] promirent, bien décidés à n'en rien faire. Marat, avec cette parole, revient vite à la Commune[2], calme les scrupules que quelques-uns laissaient voir sur l'inviolabilité des représentants[3], fait clore l'adresse. On prépare le siège de la Convention, on décide que les troupes qui camperont ce soir auront des vivres avec elles. Plusieurs ajoutèrent qu'il fallait de nouveau sonner le tocsin, tirer le canon d'alarme, et ils le firent en effet, sans l'autorisation de la Commune.

L'évêché[4] poussant ainsi et stimulant les Jacobins, il fut décidé d'un commun accord que dans la nuit (du 1er au 2), les officiers municipaux, à la lumière des flambeaux, escortés de la force armée, iraient par toute la ville proclamer les décrets du 31 mai, et « inviteraient les citoyens à reconquérir leurs droits, à les garder par les armes ».

Cette proclamation bruyante, au bruit des tambours, ne fut nullement agréable aux habitants de Paris. Plusieurs qui se levèrent au bruit et qui virent que les envoyés ne portaient pas leurs insignes, demandaient : « Qui sont ces gens-là ? » et s'obstinaient à douter qu'ils fussent véritablement envoyés de la Commune.

Ces dispositions modérées du peuple, très bien connues des Girondins, étaient précisément ce qui mettait le comble à leur incertitude. Ils dînèrent ensemble le 1er juin, et Louvet[5] les pressa vivement de fuir dans leurs

surtout de Jacobins, était devenu le véritable maître du gouvernement, il exerçait un pouvoir sans contrôle.

1. Ils étaient tous deux membres du Comité de Salut public : Cambon s'occupait des finances, Barère préparait les rapports et les lisait devant la Convention.

2. Paris formait alors une Commune avec une municipalité indépendante : le parti Jacobin y dominait.

3. Les représentants du peuple ne pouvaient être arrêtés.

4. La municipalité siégeait dans l'ancien bâtiment de l'évêché.

5. Romancier et journaliste (1760-1797), député à la Législative.

départements[1], et de revenir en armes délivrer la Convention. Il fut tout seul de son avis. Ce retour aurait-il lieu sans effusion de sang? N'était-ce pas la guerre civile? Plusieurs d'entre eux, qui plus tard ne repoussèrent plus ce moyen cruel, en avaient horreur encore. Plusieurs disaient (et dirent toujours) le mot qu'ils ont gravé sur les murs de leur prison : *La mort et non le crime!* (*Potius mori quam fœdari*[2]!) Ils aimaient mieux rester, et boire, quelle qu'elle fût, toute la coupe du destin. Fuir? lorsqu'on sentait qu'on avait le peuple pour soi, lorsque la plus grande partie des quatre-vingt mille hommes de la garde nationale ne venait en réalité que défendre la Convention... était-ce raisonnable? était-ce possible? Mais n'eussent-ils personne avec eux, ils croyaient le droit avec eux... Ils dirent, laissant la Force aux autres : « Restons, nous sommes la Loi. »

S'ils restaient, ils devaient rester par-devant la foule, se montrer, aller s'asseoir sur leurs bancs, pour vivre ou mourir. De là ils seraient forts encore. Leur courage contiendrait celui de la droite. En présence de leur danger, sous leurs fermes et tristes regards, le centre aurait-il le courage de les abandonner et de les livrer? Beaucoup de chances étaient pour eux.

Telle était, toute la nuit, leur résolution, et c'était la bonne. Leurs amis de la droite vinrent les trouver le matin, les firent changer, les perdirent.

La nuit avait été terrible. Les lumières, le bruit des tambours, les proclamations de la Commune, le rappel, au jour tout avait dû affaiblir, énerver des esprits inquiets.

1. Les départements soutenaient le parti girondin, les Jacobins avaient pour eux le peuple de Paris.

2. Plutôt mourir que se déshonorer.

Ils se réunirent rue des Moulins[1], dans un vaste hôtel désert où logeait Meillan, le jeune député de la droite, esprit doux, mobile, qui aurait accepté la dictature de Danton[2], et plus tard fut royaliste. Il fit les plus grands efforts pour retenir les Girondins. Parlait-il en son nom seul? Il exprimait sans nul doute le sentiment de la droite, qui craignait extrêmement une scène sanglante sur ses propres bancs. La droite croyait d'ailleurs sincèrement que la présence irritante des Girondins leur nuirait plutôt à eux-mêmes; elle pensait résister pour eux aussi bien et mieux qu'ils n'eussent su faire.

Comment ces hommes intrépides se décidèrent-ils à suivre ce déplorable conseil? Nul historien ne l'a dit. Mais il n'est pas besoin qu'on le dise. Le vrai coup qui les vainquit, les anéantit, ce fut l'affreuse nouvelle arrivée le 2 au matin, le massacre de huit cents hommes à Lyon[3]... Par qui? Par les mains girondines, par les mains de ceux qui du moins se déguisaient sous ce nom. La Gironde fut écrasée... Hélas! elle était jusqu'ici le parti de l'humanité, et voilà qu'à son dernier jour, comparaissant devant le peuple, elle arrivait souillée de sang!...

L'un d'eux, Buzot[4], qui de cœur était à madame Roland[5], qui la savait arrêtée, s'élança des bras de ses amis. Luttant avec eux, il disait : « Je veux mourir à la tribune. » Ils le retinrent. Barbaroux[6] fut plus heureux; il

1. Près des Tuileries, sur l'emplacement de l'avenue de l'Opéra.

2. L'orateur le plus célèbre du parti de la Montagne, ennemi des Girondins.

3. Les royalistes et les modérés de Lyon s'étaient révoltés ensemble contre le gouvernement de la Convention et avaient massacré les chefs du parti jacobin.

Député de l'Eure, échappa en 1793 et vécut en proscrit jusqu'en 1794. On le trouva mort dans un champ près de Bordeaux.

5. Madame Roland a écrit des *Mémoires* pendant qu'elle était en prison.

6. Député de Marseille, proscrit avec les autres chefs de la Gironde, il s'enfuit et alla soulever la Normandie contre la Convention. Il fut découvert à Bordeaux et guillotiné en 1794.

échappa. Il couvrit glorieusement d'une superbe intrépidité le banc désert de la Gironde. Les autres restèrent chez Meillan, qui promit de les avertir d'heure en heure. Ils restèrent muets, immobiles, perdus, sous la fatalité.

LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION

Cet ouvrage est composé pour la plus grande partie de passages pris dans l'*Histoire de la Révolution*, auxquels Michelet a ajouté quelques morceaux nouveaux et une conclusion. Ce livre est destiné à faire ressortir le rôle que les femmes ont joué dans la Révolution soit pour l'aider, soit pour la combattre. Il contient des études sur les femmes les plus célèbres de cette époque, madame de Staël, Théroigne de Méricourt, madame Roland, Charlotte Corday, Lucile Desmoulins.

MADAME DE STAËL

Madame de Staël, fille de Necker, ministre de Louis XVI, a joué un rôle politique, surtout au début de la Révolution en 1789. Elle devint sous Napoléon Ier un écrivain célèbre; son salon fut alors le centre du mouvement littéraire en France.

M. Necker, banquier génevois, avait épousé une demoiselle suisse, jusque-là gouvernante, dont le seul défaut fut l'absolue perfection. — La jeune Necker était accablée de sa mère, dont la roideur contrastait avec sa nature facile, expansive et mobile. Son père, qui la consolait, l'admirait, devint l'objet de son adoration. On conte que M. Necker, ayant souvent loué le vieux Gibbon[1], la jeune fille voulait l'épouser. Cette enfant, déjà confidente et presque femme de son père, en prit les

1. Gibbon (1737-1794), écrivain anglais établi en Suisse, auteur de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*.

défauts pêle-mêle et les qualités, l'éloquence, l'enflure, la sensibilité, le pathos. Quand Necker publia son fameux *Compte rendu*[1], si diversement jugé, on lui montra un jour une éloquente apologie, tout enthousiaste; le cœur y débordait tellement, que le père ne put s'y tromper; il reconnut sa fille. Elle avait alors seize ans.

Elle aimait son père comme homme, l'admirait comme écrivain, le vénérait comme idéal du citoyen, du philosophe, du sage, de l'homme d'État. Elle ne tolérait personne qui ne tînt Necker pour Dieu : folie vertueuse, naïve, plus touchante encore que ridicule. Quand Necker, au jour de son triomphe[2], rentra dans Paris et parut au balcon de l'Hôtel de Ville, entre sa femme et sa fille, celle-ci succomba à la plénitude du sentiment et s'évanouit de bonheur.

Madame de Staël avait une chose bien cruelle pour une femme : c'est qu'elle n'était pas belle. Elle avait les traits gros et le nez surtout. Elle avait la taille assez forte. Ses gestes étaient plutôt énergiques que gracieux; debout, les mains derrière le dos, devant une cheminée, elle dominait un salon, d'une attitude virile, d'une parole puissante, qui contrastait fort avec le ton de son sexe, et parfois aurait fait douter un peu qu'elle fût une femme. Avec tout cela, elle n'avait pas vingt-cinq ans, elle avait de très beaux bras, un beau cou à la Junon, de magnifiques cheveux noirs qui, tombant en grosses boucles, donnaient grand effet au buste, et même relativement faisaient paraître les traits plus délicats. Mais ce qui la parait le plus, ce qui faisait tout oublier, c'étaient ses

1. C'est sous ce titre que Necker, étant ministre des finances, avait publié en 1781 l'état des finances du royaume.

2. Necker avait donné sa démission en 1783, quand il fut rappelé en 1788 à la direction des finances ; il fut reçu en triomphe par le peuple de Paris.

yeux, des yeux uniques, noirs et inondés de flammes, rayonnants de génie, de bonté et de toutes les passions. Son regard était un monde. On y lisait qu'elle était bonne et généreuse entre toutes. Il n'y avait pas un ennemi qui pût l'entendre un moment sans dire en sortant, malgré lui : « Oh ! la bonne, la noble, l'excellente femme ! »

Retirons le mot de génie, pourtant; réservons ce mot sacré. Madame de Staël avait, en réalité, un grand, un immense talent, et dont la source était au cœur. La naïveté profonde et la grande invention, ces deux traits saillants du génie, ne se trouvèrent jamais chez elle. Elle apporta, en naissant, un désaccord primitif d'éléments qui n'allait pas jusqu'au baroque, comme chez Necker, son père, mais qui neutralisa une bonne partie de ses forces, l'empêcha de s'élever et la retint dans l'emphase.

Les Necker étaient des Allemands établis en Suisse. C'étaient des bourgeois enrichis. Allemande, Suisse et bourgeoise, madame de Staël avait quelque chose, non pas lourd, mais fort, mais épais, peu délicat. D'elle à Jean-Jacques[1], son maître, c'est la différence du fer à l'acier.

Justement parce qu'elle restait bourgeoise, malgré son talent, sa fortune, son noble entourage, madame de Staël avait la faiblesse d'adorer les grands seigneurs. Elle ne donnait pas l'essor complet à son bon et excellent cœur, qui l'aurait mise entièrement du côté du peuple. Ses jugements, ses opinions tenaient fort à ce travers. Elle admirait, entre tous, le peuple qu'elle croyait éminemment aristocratique, l'Angleterre, révérant la noblesse anglaise, ignorant qu'elle est très récente, sachant mal cette histoire dont elle parlait sans

1. Jean-Jacques Rousseau était l'écrivain que madame de Staël avait pris pour modèle.

cesse, ne soupçonnant nullement le mécanisme par lequel l'Angleterre, puisant incessamment d'en bas, fait toujours de la noblesse[1]. Nul peuple ne sait mieux faire du vieux.

LE SALON DE CONDORCET

Le marquis de Condorcet, philosophe et mathématicien, fut un des partisans les plus convaincus de la Révolution. Il votait avec les Girondins et fut proscrit en même temps qu'eux.

Les femmes règnent en 91 par le sentiment, par la passion, par la supériorité aussi, il faut le dire, de leur initiative. Jamais, ni avant ni après, elles n'eurent tant d'influence. Au XVIIIe siècle, sous les encyclopédistes, l'esprit a dominé dans la société; plus tard, ce sera l'action, l'action meurtrière et terrible. En 91, le sentiment domine, et par conséquent la femme.

Le cœur de la France bat fort, à cette époque. L'émotion, depuis Rousseau, a été croissant. Sentimentale d'abord, rêveuse, époque d'attente inquiète, comme une heure avant l'orage. Souffle immense, en 89, et tout cœur palpite... Puis 90, la Fédération, la fraternité, les larmes... En 91, la crise, le débat, la discussion passionnée. — Mais, partout, les femmes, partout la passion individuelle dans la passion publique; le drame privé, le drame social vont se mêlant, s'enchevêtrant; les deux fils se tissent ensemble; hélas! bien souvent, tout à l'heure, ensemble ils seront tranchés!

Le commencement fut beau. Partout elles dictent,

1. Une partie des lords anglais descendent des hommes d'État, des écrivains, des savants que le gouvernement a faits lords.

2. Écrivains qui ont collaboré à l'Encyclopédie des sciences et des arts. C'est Diderot qui l'avait entreprise et qui la dirigea.

corrigent, refont les discours qui, le lendemain, seront prononcés aux clubs, à l'Assemblée nationale. Elles les suivent, ces discours, vont les entendre aux tribunes; elles siègent, juges passionnés, elles soutiennent de leur présence l'orateur faible ou timide. Qu'il se relève et regarde... N'est-ce pas là le fin sourire de madame de Genlis[1], entre ses séduisantes filles, la princesse et Paméla? Et cet œil noir, ardent de vie, n'est-ce pas madame de Staël? Comment faiblirait l'éloquence?... Et le courage manquera-t-il devant madame Roland?

Parmi les femmes de lettres, nulle peut-être ne s'avança d'une ardeur plus impatiente qu'une petite dame bretonne, vive, spirituelle, ambitieuse, mademoiselle Kéralio. Elle avait été longtemps retenue dans une vie de labeur. Formée par un père homme de lettres et professeur à l'École militaire, elle avait beaucoup traduit, compilé, écrit même une grande histoire, celle de l'époque antérieure aux Stuarts de mistress Macaulay, l'histoire du règne d'Élisabeth[2]. Elle épousa un patriote plus ardent que distingué, le cordelier Robert, et elle lui fit écrire, dès janvier 91 : *Le Républicanisme adapté à la France.*

Une autre femme de lettres, la brillante improvisatrice, Olympe de Gouges, qui, comme Lope de Véga[3], dictait une tragédie par jour, sans savoir, dit-elle, ni lire ni écrire, se déclara républicaine sous l'impression de Varennes[4] et de la trahison du Roi. Avant, elle était royaliste, et elle le redevint plus tard dans le péril de Louis XVI; elle s'offrit à le défendre. Elle savait, en faisant cette offre, où cela devait la conduire. Elle-même

1. Auteur de romans moraux.
2. Reine d'Angleterre (1559-1603).
3. Célèbre auteur dramatique espagnol du commencement du XVIIe siècle.
4. La fuite du roi (V. p. 443).

avait dit cette belle parole, en réclamant les droits des femmes : « Elles ont bien le droit de monter à la tribune, puisqu'elles ont le droit de monter à l'échafaud. »

Le dernier des philosophes du grand XVIIIe siècle, celui qui survivait à tous pour voir leurs théories lancées dans le champ des réalités, était M. de Condorcet, secrétaire de l'Académie des sciences, le successeur de d'Alembert[1], le dernier correspondant de Voltaire, l'ami de Turgot[2]. Son salon était le centre naturel de l'Europe pensante. Toute nation, comme toute science, avait là sa place. Tous les étrangers distingués, après avoir reçu les théories de la France, venaient là en chercher, en discuter l'application. C'étaient : l'Américain Thomas Payne, l'Anglais Williams, l'Écossais Mackintosh, le Génevois Dumont, l'Allemand Anacharsis Clootz; ce dernier, nullement en rapport avec un tel salon, mais en 91 tous y venaient, tous y étaient confondus. Dans un coin, immuablement, était l'ami assidu, le médecin Cabanis, maladif et mélancolique, qui avait transporté à cette maison le tendre, le profond attachement qu'il avait eu pour Mirabeau.

Parmi ces illustres penseurs planait la noble et virginale figure de madame de Condorcet, que Raphaël aurait prise pour type de la métaphysique. Elle était toute lumière; tout semblait s'éclairer, s'épurer sous son regard. Elle avait été chanoinesse, et paraissait moins encore une dame qu'une noble demoiselle. Elle avait alors vingt-sept ans (vingt-deux de moins que son mari). Elle venait d'écrire ses *Lettres sur la sympathie*, livre d'analyse fine et délicate, où, sous le voile d'une extrême réserve, on sent néanmoins souvent la mélancolie d'un jeune

1. Mathématicien, un des collaborateurs de l'Encyclopédie.

2. Économiste, ministre de Louis XVI en 1774-76.

cœur auquel quelque chose a manqué. On a supposé vainement qu'elle eût ambitionné les honneurs, la faveur de la cour, et que son dépit la jeta dans la Révolution. Rien de plus loin d'un tel caractère.

Ce qui est moins invraisemblable, c'est ce qu'on a dit aussi : qu'avant d'épouser Condorcet, elle lui aurait déclaré qu'elle n'avait point le cœur libre; elle aimait et sans espoir. Le sage accueillit cet aveu avec une bonté paternelle; il le respecta. Ce ne fut qu'en 89, au beau moment de juillet, que madame de Condorcet vit tout ce qu'il y avait de passion dans cet homme froid en apparence; elle commença d'aimer le grand citoyen, l'âme tendre et profonde qui couvait, comme son propre bonheur, l'espoir du bonheur de l'espèce humaine. Elle le trouva jeune, de l'éternelle jeunesse de cette grande idée, de ce beau désir.

Condorcet, alors âgé de quarante-neuf ans, se retrouvait jeune, en effet, de ces grands événements; il commençait une vie nouvelle, la troisième. Il avait eu celle du mathématicien avec d'Alembert, la vie critique avec Voltaire. Et maintenant, il s'embarquait sur l'océan de la vie politique. Il avait rêvé le progrès[1]; aujourd'hui, il allait le faire, ou du moins s'y dévouer. Toute sa vie avait offert une remarquable alliance entre deux facultés rarement unies, la ferme raison et la foi infinie à l'avenir. Ferme contre Voltaire même, quand il le trouva injuste[2], ami des Économistes, sans aveuglement pour eux, il se maintint de même indépendant à l'égard de la Gironde. On lit encore avec admiration son plaidoyer pour Paris contre le préjugé des provinces, qui fut celui des Girondins.

1. Il écrivit plus tard un tableau des progrès de l'esprit humain.

2. Lorsque Voltaire voulait qu'on préférât d'Aguesseau à Montesquieu.

Ce grand esprit était toujours présent, éveillé, maître de lui-même. Sa porte était toujours ouverte, quelque travail abstrait qu'il fît. Dans un salon, dans une foule, il pensait toujours; il n'avait nulle distraction. Il parlait peu, entendait tout, profitait de tout; jamais il n'a rien oublié. Toute personne spéciale, qui l'interrogeait, le trouvait plus spécial encore dans la chose qui l'occupait. Les femmes étaient étonnées, effrayées de voir qu'il savait jusqu'à l'histoire de leurs modes, et très haut en remontant, et dans le plus grand détail. Il paraissait très froid, ne s'épanchait jamais. Ses amis ne savaient son amitié que par l'extrême ardeur qu'il mettait secrètement à leur rendre des services. « C'est un volcan sous la neige, » disait d'Alembert. Il avait pour sa Sophie un amour contenu, immense, de ces passions profondes d'autant plus qu'elles sont tardives, plus profondes que la vie même, et qu'on ne peut pas sonder.

Sophie en était très digne. Sans parler de l'admiration universelle des hommes du temps, je dirai un fait, mais grand, mais sacré. Quand l'infortuné Condorcet, traqué comme une bête fauve, enfermé dans un asile peu sûr[1], se dévorait lui-même le cœur des pensées du présent, écrivait son apologie, son testament politique, sa femme lui donna le sublime conseil de laisser là ces vaines luttes, de remettre avec confiance sa mémoire à la postérité et paisiblement d'écrire l'*Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*. Il l'écouta, il écrivit ce noble livre de science infinie, d'amour sans bornes pour les hommes, d'espoir exalté, se consolant de sa mort prochaine par le plus touchant des rêves : que dans le progrès des sciences, on pourra supprimer la mort!

1. Il se cacha pendant huit mois après la proscription.

Il y avait comme une ombre de cette tragique destinée dans les traits et l'expression de Condorcet. Avec une contenance timide (comme celle du savant toujours solitaire au milieu des hommes), il avait quelque chose de triste, de patient, de résigné. Le haut du visage était beau. Les yeux, nobles et doux, pleins d'une idéalité sérieuse, semblaient regarder au fond de l'avenir. Et cependant son front, vaste à contenir toute science, semblait un magasin immense, un trésor complet du passé.

L'homme était, il faut le dire, plus vaste que fort. On le pressentait à sa bouche un peu molle et faible, un peu retombante. L'universalité, qui disperse l'esprit sur tout objet, est une cause d'énervation. Ajoutez qu'il avait passé sa vie dans le XVIIIe siècle, et qu'il en portait le poids. Il en avait traversé toutes les disputes, les grandeurs et les petitesses. Il en avait fatalement les contradictions. Neveu d'un évêque tout jésuite, élevé en partie par ses soins, il devait beaucoup aussi au patronage des La Rochefoucauld. Quoique pauvre, il était noble, titré, marquis de Condorcet. Naissance, position, relations, beaucoup de choses le rattachaient à l'ancien régime. Sa maison, son salon, sa femme présentaient le même contraste.

Madame de Condorcet, née Grouchy, d'abord chanoinesse, élève enthousiaste de Rousseau et de la Révolution, sortie de sa position demi-ecclésiastique pour présider un salon qui était le centre des libres penseurs, semblait une noble religieuse de la philosophie.

MADAME CONDORCET

Quand les Girondins furent arrêtés et condamnés à mort par le parti jacobin, Condorcet parvint à échapper et se tint caché dans

Paris pendant plusieurs mois. Sa femme fut réduite, pour gagner sa vie et celle de son mari, à faire des portraits.

Madame de Condorcet, belle, jeune et vertueuse, épouse de l'illustre proscrit, qui eût pu être son père, s'était trouvée, au moment de la proscription et du séquestre des biens (les biens du condamné étaient confisqués) dans un complet dénûment. Ni l'un ni l'autre n'avaient les moyens de fuir. Cabanis, leur ami, s'adressa à deux élèves en médecine, célèbres depuis, Pinel et Boyer. Condorcet fut mis par eux dans un lieu quasi public, chez une dame Vernet, près du Luxembourg[1], qui prenait quelques pensionnaires pour le logis et la table. Cette dame fut admirable. Un Montagnard[2] qui logeait dans la maison se montra bon et discret, rencontrant Condorcet tous les jours sans vouloir le reconnaître. Madame de Condorcet logeait à Auteuil[3], et chaque jour venait à Paris à pied. Chargée d'une sœur malade, de sa vieille gouvernante, embarrassée d'un jeune enfant, il lui fallait pourtant vivre, faire vivre les siens. Un jeune frère du secrétaire de Condorcet tenait pour elle, rue Saint-Honoré, n° 352 (à deux pas de Robespierre), une petite boutique de lingerie. Dans l'entresol au-dessus de la boutique, elle faisait des portraits. Plusieurs des puissants du moment venaient se faire peindre. Nulle industrie ne prospéra davantage sous la Terreur; on se hâtait de fixer sur la toile une ombre de cette vie si peu sûre. L'attrait singulier de pureté, de dignité, qui était en cette jeune femme, amenait là les violents, les ennemis de son mari. Que ne dut-elle pas entendre!

1. Grand jardin dans Paris, près du quartier latin.

2. On appelait Montagnards les députés du parti jacobin, parce qu'ils siégeaient dans la partie la plus élevée de la salle des séances.

3. Auteuil, à l'ouest de Paris, était alors un village; il ne fait partie de la ville que depuis 1860.

Quelles dures et cruelles paroles ! Elle en est restée atteinte, languissante, maladive pour toujours. Le soir, parfois, quand elle osait, tremblante et le cœur brisé, elle se glissait dans l'ombre jusqu'à la rue Servandoni, sombre, humide ruelle, cachée sous les tours de Saint-Sulpice. Frémissant d'être rencontrée, elle montait d'un pas léger au pauvre réduit du grand homme ; l'amour et l'amour filial donnaient à Condorcet quelques heures de joie, de bonheur. Inutile de dire ici combien elle cachait les épreuves du jour, les humiliations, les duretés, les légèretés barbares, ces supplices d'une âme blessée, au prix desquels elle soutenait son mari, sa famille, diminuant les haines par sa patience, charmant les colères, retenant peut-être le fer suspendu. Mais Condorcet était trop pénétrant pour ne pas deviner toute chose ; il lisait tout, sous ce pâle sourire dont elle déguisait sa mort intérieure. Si mal caché, pouvant à tout moment se perdre et la perdre, comprenant parfaitement tout ce qu'elle souffrait et risquait pour lui, il ressentait le plus puissant aiguillon de la Terreur. Peu expansif, il gardait tout, mais haïssait de plus en plus une vie qui compromettait ce qu'il aimait plus que la vie.

MORT DE MADAME ROLAND ET DE M. ROLAND

Roland, un des chefs du parti girondin, avait été ministre en 1791 ; sa femme, beaucoup plus jeune que lui, éloquente et passionnée pour la Révolution, devint alors l'âme du parti girondin. Le 31 mai 1793 les jacobins réussirent à faire arrêter les députés girondins ; madame Roland fut guillotinée ; M. Roland, qui avait réussi à échapper, se tua en apprenant la mort de sa femme.

Au 2 juin, quand la plupart des Girondins s'éloignè-

rent ou se cachèrent, les plus braves, sans comparaison, ce furent les Roland[1], qui jamais ne daignèrent découcher ni changer d'asile. Madame Roland ne craignait ni la prison ni la mort; elle ne redoutait rien qu'un outrage personnel, et, pour rester toujours maîtresse de son sort, elle ne s'endormait pas sans mettre un pistolet sous son chevet. Sur l'avis que la Commune avait lancé contre Roland un décret d'arrestation, elle courut aux Tuileries[2], dans l'idée héroïque (plus que raisonnable) d'écraser les accusateurs, de foudroyer la Montagne[3] de son éloquence et de son courage, d'arracher à l'Assemblée la liberté de son époux. Elle fut elle-même arrêtée dans la nuit. Il faut lire toute la scène dans ses Mémoires[4] admirables, qu'on croirait souvent moins écrits d'une plume de femme que du poignard de Caton[5]. Mais tel mot, arraché des entrailles maternelles, telle allusion touchante à l'irréprochable amitié, font trop sentir, par moments, que ce grand homme est une femme, que cette âme, pour être si forte, hélas! n'en était pas moins tendre.

Elle ne fit rien pour se soustraire à l'arrestation, et vint à son tour loger à la Conciergerie près du cachot de la reine[6], sous ces voûtes veuves à peine de Vergniaud, de Brissot, et pleine de leurs ombres. Elle y vint royalement, héroïquement, ayant, comme Vergniaud[7], jeté le poison qu'elle avait, et voulut mourir au grand jour. Elle croyait honorer la République par son courage au tribu-

1. Roland de la Platière avait été ministre en 1792; sa femme, la célèbre madame Roland, réunissait dans son salon les chefs du parti girondin.

2. Où siégeait la Convention.

3. Les Jacobins siégeaient sur les gradins les plus élevés; de là le nom de Montagne donné à leur parti.

4. Madame Roland écrivit ses Mémoires pendant la captivité qui précéda sa mort (1793).

5. Caton d'Utique, le dernier partisan de la République romaine, se suicida après la victoire de César.

6. Marie-Antoinette avait été transférée à la Conciergerie par un décret de la Convention le 1er août 1793.

7. Le plus célèbre orateur girondin.

nal et la fermeté de sa mort. Ceux qui la virent à la Conciergerie disent qu'elle était toujours belle, pleine de charme, jeune à trente-neuf ans; une jeunesse entière et puissante, un trésor de vie réservé jaillissait de ses beaux yeux. Sa force paraissait surtout dans sa douceur raisonneuse, dans l'irréprochable harmonie de sa personne et de sa parole. Elle s'était amusée en prison à écrire à Robespierre, non pour lui demander rien, mais pour lui faire la leçon. Elle la faisait au tribunal, lorsqu'on lui ferma la bouche. Le 8, où elle mourut, était un jour froid de novembre. La nature, dépouillée et morne, exprimait l'état des cœurs; la Révolution aussi s'enfonçait dans son hiver, dans la mort des illusions. Entre les deux jardins sans feuilles, la nuit tombant (cinq heures et demie du soir), elle arriva au pied de la Liberté colossale, assise près de l'échafaud, à la place où est l'obélisque[1], monta légèrement les degrés, et, se tournant vers la statue, lui dit, avec une grave douceur, sans reproche : « O Liberté ! que de crimes commis en ton nom ! »

Elle avait fait la gloire de son parti, de son époux, et n'avait pas peu contribué à les perdre. Elle a involontairement obscurci Roland dans l'avenir. Mais elle lui rendait justice, elle avait pour cette âme antique, enthousiaste et austère, une sorte de religion. Lorsqu'elle eut un moment l'idée de s'empoisonner, elle lui écrivit pour s'excuser près de lui de disposer de sa vie sans son aveu. Elle savait que Roland n'avait qu'une unique faiblesse, son violent amour pour elle, d'autant plus profond qu'il le contenait.

Quand on la jugea, elle dit : « Roland se tuera. » On ne put lui cacher sa mort. Retiré près de Rouen, chez des

1. Sur la place de la Concorde.

dames, amies très sûres, il se déroba, et, pour faire perdre sa trace, voulut s'éloigner. Le vieillard, par cette saison, n'aurait pas été bien loin. Il trouva une mauvaise diligence qui allait au pas; les routes de 93 n'étaient que fondrières. Il n'arriva que le soir aux confins de l'Eure. Dans l'anéantissement de toute police, les voleurs couraient les routes, attaquaient les fermes; des gendarmes les poursuivaient. Cela inquiéta Roland, il ne remit pas plus loin ce qu'il avait résolu. Il descendit, quitta la route, suivit une allée qui tourne pour conduire à un château; il s'arrêta au pied d'un chêne, tira sa canne à dard et se perça d'outre en outre. On trouva sur lui son nom, et ce mot : « Respectez les restes d'un homme vertueux. » L'avenir ne l'a pas démenti. Il a emporté avec lui l'estime de ses adversaires.

LES SOLDATS DE LA RÉPUBLIQUE

Ce livre est le pendant des *Femmes de la Révolution.* Il est formé en partie de morceaux pris dans l'*Histoire de la Révolution* et l'*Histoire du* XIXe *siècle.* Il contient de plus quelques morceaux nouveaux et des considérations générales.

NOS ARMÉES RÉPUBLICAINES

Ce sont les armées de la République qui ont défendu la France contre l'Europe coalisée, en 1793, et qui ont ensuite conquis la Belgique, la rive gauche du Rhin et l'Italie. Michelet pense que ces armées n'ont pas eu leur part de gloire et veut qu'on leur rende l'hommage qui leur est dû.

J'étais enfant en 1810, lorsqu'au jour de la fête de l'Empereur on laissa tomber les toiles qui cachaient le monument de la place Vendôme[1], et la colonne apparut. J'admirais avec tout le monde. Seulement, j'aurais voulu savoir les noms des hommes d'airain figurés aux bas-reliefs : « Et tous ceux-là, disais-je, qui montent autour de la colonne, comment les appelle-t-on ? »

Ils montent, aveugles, intrépides, ils montent combattant toujours, comme s'ils allaient pousser la bataille jusque dans le ciel. La spirale tout d'un coup s'arrête... Et tout ce peuple sans nom devient le marchepied d'un seul.

1. La colonne Vendôme. Elle fut construite en 1806 sur l'ordre de Napoléon Ier avec les canons pris à l'ennemi ; elle est ornée de bas-reliefs de bronze qui représentent les principaux événements des campagnes de 1805.

La même pensée m'est revenue souvent dans mes promenades rêveuses, aux Invalides et à l'Arc-de-Triomphe[1]. Sur ces nobles monuments, je vois le roi et l'empereur, je lis les noms des généraux ; cela m'instruit, cela me touche. Et pourtant ce n'est pas assez, j'aurais voulu connaître aussi le grand peuple obscur, oublié, qui a donné sa vie dans ces longues guerres.

Que sais-je des armées de Louis XIV, de ses infortunés soldats, qui l'ont si patiemment servi pendant cinquante années? Peu, très peu de chose. Villars[2] dit, dans ses Mémoires, que souvent leur misère fut telle « qu'ils ne mangeaient que de deux jours l'un ». Il dit ailleurs : « Vous verriez, avec édification, nos soldats éviter avec le plus grand soin de marcher dans un champ de blé qui est devant notre camp. »

Ce champ de blé me reste au cœur, autant et plus que leurs victoires. Je n'entre jamais aux Invalides, que leurs vertus, leur résignation, leurs longues souffrances ne se représentent à mon souvenir, et que je ne me sente pénétré d'un sentiment de religion.

Les armées de la République sont-elles beaucoup mieux connues que celles de Louis XIV? On le croit, et l'on se trompe. Ces grandes légions fraternelles qui sortirent de terre en 92[3], qui, sans pain et sans souliers, presque sans habits en décembre, couraient vers le Nord, ces héros de la patience, soldats du Rhin[4], de Sambre-et-Meuse[5], qui ne connurent que le devoir, non la gloire et

1. L'arc de l'Étoile, élevé par l'ordre de Napoléon Ier sur une hauteur au nord-ouest de Paris.

2. Général de Louis XIV.

3. La Législative déclara la guerre à l'Autriche au printemps de 92 ; beaucoup de volontaires s'engagèrent à ce moment.

4. L'armée du Rhin défendait l'Alsace contre les Autrichiens et les Prussiens.

5. L'armée de Sambre-et-Meuse défendait le Nord en 1793, elle conquit la Belgique en 1794.

le profit, sont-ils suffisamment représentés par quelques noms inscrits aux voûtes de l'Arc-de-Triomphe? Grands noms, je ne le nierai pas, mais dont beaucoup nous rappellent des idées toutes contraires au dévouement désintéressé qui caractérisait les masses. Nombre de ces généraux ont eu le prix de leurs actes en ce monde, le prix qu'ils voulaient, les grades et l'argent. Le grand peuple muet des armées attend encore sa récompense.

Quand je lis dans les mémoires de Napoléon, et d'autres généraux illustres, cette simple et sèche mention : « A telle affaire, j'avais *tant d'hommes*, » je m'étonne et je m'attriste. Qui ne sait que le nombre est ici chose secondaire?

Il fallait dire : « J'avais *tels* hommes..., et c'est parce que *tels* ils étaient, que mon génie put hasarder tant de choses contre toute règle, tout calcul de prudence humaine. Je connaissais à merveille l'épée enchantée, infaillible, que la Révolution mourante avait placée dans ma main. Arcole[1] et bien d'autres batailles étaient insensées, sans doute, pour qui n'aurait pas eu ces hommes; elles ne l'étaient pas pour celui qui, en commandant l'impossible, fut toujours sûr d'être obéi. »

Un mot, une larme, un souvenir au peuple des héros oubliés !

Ne croyons pas être quittes envers tant d'hommes dévoués, si nous glorifions leurs chefs. Nous serions injustes pour eux, injustes pour leur pays. Telle province, inférieure peut-être dans la masse du peuple, donna nombre de généraux; telle autre n'eut pas un général, mais le peuple entier y fut un admirable soldat. Nommons entre autres un pays du centre, pays de peu d'éclat, contrée

1. Victoire de Bonaparte sur les Autrichiens en Italie (1796).

pauvre et laborieuse, qui nous envoie chaque année une légion d'ouvriers, d'honnêtes maçons, la Creuse. Ces braves gens, aussi fermes à la guerre qu'au travail, se sont montrés héroïques dans les grandes circonstances. On en vit cinq cents, en Égypte, arrêter, repousser une armée de Mamelucks[1], de ces brillants cavaliers, montés, armés royalement, dont chacun, dit Napoléon, valait trois cavaliers d'Europe.

Est-ce à dire que ces hommes obscurs, qui firent dans leur simplicité tant de grandes choses, en réclament le salaire, qu'ils s'indignent du silence de l'histoire dans leur tombe inconnue ? Non, ce qu'ils ont voulu, ils l'ont, suivre le devoir, servir la patrie, voilà tout ce qu'ils demandaient. Ils ont emporté cela avec eux; leur journée est faite, ils reposent, bons ouvriers de la guerre, paisibles comme la nature qui fleurit les champs de bataille où ils se sont endormis. Mais s'ils peuvent être satisfaits, nous, ne devont pas l'être. C'est notre œuvre à nous, leurs frères, à nous ouvriers de la pensée, de renouveler leur mémoire, d'exhumer leur souvenir, trop longtemps absorbé dans la gloire de quelques-uns.

Œuvre de travail immense, de justice et de vérité ! Elle seule peut cependant acquitter la dette de la patrie. Elle seule rend l'histoire morale et féconde. Nous l'avons commencée, cettte œuvre, dans notre faiblesse. D'autres la reprendront dans leur force.

La voie est ouverte; l'histoire militaire y entrera, nous l'espérons. Plus qu'elle n'a fait jusqu'ici, elle descendra dans les profondeurs vivantes, elle voudra pénétrer nos armées dans leur composition, dans le détail où est la

1. L'Égypte en 1798, quand Bonaparte la conquit, appartenait à une armée de cavaliers, les Mamelucks. Cette milice avait été formée primitivement de jeunes esclaves achetés par les sultans.

vie. Elle fixera le caractère de chacune d'elles, et verra qu'elles formèrent leurs généraux autant qu'elles furent formées par eux, imprimant aux génies les plus indépendants leur puissante personnalité. Les fermes et vaillantes armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, conduites par des hommes du Nord, ont fait leurs chefs à leur image. La rapide armée d'Italie [1], composée de marcheurs terribles, Basques et Gascons, de bouillants Provençaux, voulait un général du Midi, comme le Piémontais Masséna [2], le Corse Bonaparte; elle reçut, donna l'étincelle, électrisa ceux qui l'électrisaient; et du contact jaillit la foudre.

LES GÉNÉRAUX DE LA RÉPUBLIQUE

Quand les armées françaises eurent à lutter contre l'Europe, en 1793, la plupart des officiers anciens avaient émigré ou étaient proscrits. Il fallut improviser des généraux. Presque tous étaient d'anciens sous-officiers qui avaient traversé en quelques mois tous les grades.

Pourquoi les généraux de la jeune République recherchaient-ils si peu l'autorité? C'est qu'ils l'avaient en eux. Ils commandaient par un don de nature, et comme ayant pouvoir du ciel. L'amour, l'admiration, entraînaient les masses après eux; le respect de leurs vertus, de leur grand cœur, leur figure héroïque. Tout homme était saisi, ravi à la vue du général Hoche [3]; les plus braves se troublaient au regard de Kléber.

Mais cette puissance même leur créait un péril. Quelle n'était pas la sombre défiance des représentants du

1. L'armée qui conquit l'Italie du Nord sur les Autrichiens en 1796.

2. Qui défendit Gênes en 1800.

3. Voyez p. 483.

peuple, des hommes de la loi, quand, venant aux armées, ils les voyaient adorant ces héros et ne voulant plus voir la patrie qu'en eux seuls ; et eux, commandant par l'amour, ayant comme supprimé l'autorité par une si grande autorité morale, maîtres sans l'avoir cherché, et rois involontaires ! On ne comprend que trop les craintes des jaloux amants de la liberté.

De là, trop souvent, incertitude de la direction politique. De là, défiance excessive du pouvoir civil pour le pouvoir militaire.

La fraternité qu'ils avaient pour l'étranger, il va sans dire qu'ils l'avaient entre eux. Le respect de Marceau[1] pour Kléber, Kléber le rendait à Canclaux[2]. La défense morale, la cordialité mutuelle fut admirable dans l'armée du Rhin. Elle vivait d'une même âme. Tous ses chefs, Dubayet, Vimeux, Haxo, Beaupuy, Kléber[3], furent un faisceau d'amis. Joignons-y leur représentant chéri, Merlin de Thionville[4], toujours à l'avant-garde, et qui ne se fût pas consolé de manquer un combat.

Une chose bien remarquable alors, c'est que ce sont surtout les très grands militaires qui semblent les plus pacifiques. Hommes admirables à qui la guerre apprit surtout la haine de la guerre.

Comment s'en étonner, lorsqu'on voit que la vocation de plusieurs de ces grands hommes de guerre ne s'annonça nullement par un juvénile élan militaire, mais par un mouvement de justice et d'indignation contre l'iniquité ?

Celui que les soldats ont appelé le dieu Mars, Kléber,

1. Né en 1769, sergent en 89, tué en 1796.

2. Général en chef de l'armée qui combattait les Vendéens.

3. Ils défendirent ensemble Mayence en 1793 et en sortirent avec les honneurs de la guerre.

4. Envoyé par la Convention comme commandant à l'armée de Mayence.

malgré sa force et sa taille colossale, ne se destinait point à la guerre. Il entrait dans une carrière civile, étudiait l'architecture[1], lorsqu'un jour, à Paris, il voit dans un café deux très jeunes étrangers, inoffensifs et timides, qu'insultait un bretteur, un de ces bravaches qui passent toute leur vie dans l'escrime, font un jeu d'insulter, sauf à tuer pour réparation.

Cette lâche brutalité, cette inhospitalité honteuse pour notre nation, blessa le grand cœur de Kléber. Il prit le parti des jeunes étrangers, le parti même de la France dont on compromettait l'honneur. Il déclara que la querelle était sienne, et obligea le faux brave qui provoquait des enfants d'avoir affaire à un homme. Les parents des jeunes étrangers, qui apprirent la chose, furent touchés de cette générosité, et firent entrer Kléber dans une école militaire de l'Allemagne[2]; faveur rare et singulière qu'il n'eût pas obtenue en France, où Louis XVI venait d'interdire tout rang d'officier à ceux qui ne pouvaient prouver quatre degrés de noblesse[3].

Hoche eut une affaire analogue. Soldat aux gardes françaises, il voyait ses camarades vexés par un sous-officier délateur et spadassin. Il prit pour lui la querelle commune, et, bravant ce double péril, il punit le misérable.

La protection des faibles, l'amour des petits, était leur instinct et leur lot, à ces chevaliers du nouveau. Un jour Kléber et Marceau, dans cette affreuse Vendée, traversant un pays brûlé, désert, dont la population était en fuite, aperçoivent dans un buison un berceau renversé. Ils approchent, ils y voient deux toutes petites filles.

1. Kléber était fils d'un maçon de Strasbourg.
2. A Munich.
3. Le comte de Saint-Gemain, ministre de la guerre, avait en 1781 fait un réglement qui réservait aux nobles les grades d'officiers.

Filles et berceau, ils emportèrent le tout, malgré un long trajet, jusqu'à la première ville. Les enfants arrivèrent dans les bras de ces étranges nourrices. On retrouva par bonheur les parents, riches meuniers de la contrée; dans une fuite précipitée, nocturne, le berceau était apparemment tombé d'une voiture; on pleurait les enfants qu'on croyait perdus.

L'aspect terrible de cette Vendée avait frappé au cœur ces deux héros. On le voit dans les notes de Kléber, qu'il écrivait, le soir, après les marches et les combats du jour.

Quand on lit ces notes touchantes, quand on lit les lettres *humaines*, profondément humaines, qu'écrivent Hoche, Desaix et Marceau, on pense aux notes de Vauban[1], même à celle que Marc-Aurèle écrit dans les forêts de Pannonie[2], dans la guerre des Barbares.

Marceau écrit à sa sœur : « Ne parle pas de mes lauriers; ils sont trempés de sang humain! »

Ce mot semble se lire dans la belle gravure qui représente Marceau sous Coblentz[3], sa gloire et sa conquête, c'est-à-dire bien près de sa fin. Ses rudes soldats apparaissent, à travers le brouillard du Rhin, le long des retranchements. Le héros, amaigri par l'excès des fatigues, est svelte et un peu grêle; dans ses yeux doux, tristes et sauvages, on sent un cœur bien atteint; il a quelque chose de fantasmagorique; il fait l'effet d'une ombre, comme celui qui a trop vu les morts et qui leur appartiendra bientôt.

En écrivant ces légendes, je les avais ainsi toutes

1. Ingénieur militaire sous le règne de Louis XIV.

2. Marc-Aurèle, empereur romain (161-180), repoussa les Barbares qui voulaient envahir l'Italie par le Danube. On appelait Pannonie la plaine de Hongrie.

3. Au confluent du Rhin et de la Moselle; Marceau en fit le siège et la prit en 1795.

autour de moi, ces touchantes images des fils légitimes de la République, de ces grands défenseurs, qui, nés d'elle, moururent avec elle (Marceau, Hoche, Kléber, Desaix). Médiocres portraits, mais ressemblants ; naïves, imparfaites images, dessinées à la hâte par des amis ardents qui tremblaient de les perdre, et d'avance volaient à la mort une ombre de ces hommes adorés.

Le soir, lorsque le jour avait baissé sans disparaître encore, je posais la plume et marchais en long, en large, au milieu d'eux. Leurs images pâlies me disaient bien des choses. Leurs traits se marquaient moins; mais d'autant plus en eux, dans ces ombres imposantes, je sentais le vrai fond, l'âme commune des masses qu'ils ont représentées. Ils ne furent pas des hommes seulement, mais en réalité des armées tout entières. Ils en eurent la grande âme. Ils en furent à la fois et les pères et les fils.

Et quand parfois, en les regardant, je me demandais ce qui faisait la tristesse de ces fiers et doux visages :

« Ce n'est point, me disaient-ils, notre mort précoce, notre destin inachevé. Notre vie courte n'en fut pas moins entière. Nous fûmes les soldats de la loi, nous mourûmes avec la République. De quoi nous plaindrions-nous? Ce qui met sur nos visages le nuage que tu vois, c'est que nous ne sommes pas morts tranquilles; nous avons entrevu déjà qu'on ne continuerait point. Nous avons vu commencer ce qui nous fut odieux, l'adoration du succès et la religion de la force. »

MORT DE DESAIX

Desaix, né en 1768 dans une famille noble d'Auvergne, était sous-lieutenant au moment de la Révolution ; il était déjà général de division en 1794. Il fit les campagnes d'Égypte en 1798, et se fit remarquer par sa justice et son humanité. Il fut tué en 1800 à la bataille de Marengo.

Il y avait en 1800 des années que Desaix n'avait revu sa famille, sa mère, tout ce qu'il aimait[1]. Mais, dans la situation critique où il vit la France[2], il n'hésita pas un moment à se sacrifier lui-même et tous les intérêts de son cœur. Sans rien attendre, il passa les Alpes, et s'offrit à Bonaparte.

Plus d'un pressentiment sinistre assiégeait son esprit. « Il m'arrivera quelque chose, disait-il aux siens ; il y a longtemps que je ne me bats plus en Europe; les boulets d'ici ne me connaissent plus. »

En route, il fut retardé par une insolente attaque de brigands piémontais qui lui tuèrent un homme.

On sait la bataille de Marengo et ses étonnantes péripéties.

Mélas[3] avait déjà écrit sa victoire à Vienne. Lui-même se l'ôta des mains, en détachant sur ses derrières un grand corps de cavalerie. Bonaparte, qui de même croyait tenir Mélas, et qui avait détaché Desaix pour l'envelopper, était fort en péril, si Desaix n'était revenu.

Desaix fit exactement le contraire de Grouchy à Waterloo[4]. Grouchy s'en tint à l'ordre donné et ne bougea

1. Il était resté en Égypte après le départ de Bonaparte.
2. Les Autrichiens avaient repris toute l'Italie.
3. Général autrichien.
4. En 1815 : Grouchy etait avec son corps d'armée à quelques lieues du champ de bataille ,pendant que Napoléon se battait avec les Anglais et les Prussiens

pas. Desaix, jugeant la situation changée, entendant le canon lointain, ne tint plus compte de l'ordre, revint, et rétablit la bataille.

Il arrive au premier consul. Les généraux l'entourent; ils lui content la journée, lui montrent la situation. Tous sont d'avis de faire retraite. Bonaparte ne dit rien, et presse vivement Desaix de parler.

Desaix regarde le champ de bataille; puis, tirant sa montre : « Oui, dit-il, la bataille est perdue; mais il n'est que trois heures, nous avons encore le temps d'en gagner une autre. »

Simple et noble parole, qui témoigne, pour l'avenir, et de son cœur indomptable et du jugement qu'il faisait d'une armée qui, brisée, décimée, pouvait, sur le même champ de bataille et le même jour, ressaisir la victoire!

Les troupes fraîches qu'il ramenait avancent pour heurter de front les Autrichiens, les arrêter, pendant que l'armée, ralliée, se jettera sur leur flanc. Ils la croyaient en retraite. Ils sont tout à coup salués par la mitraille de douze pièces qu'on démasque devant eux.

Desaix, à cheval, à la tête de la 9e légère[1], franchit un pli de terrain et se révèle brusquement à eux par une charge à bout portant.

Ils répondent. Desaix tombe, atteint d'une balle dans la poitrine.

Il était frappé à mort, et ne prononça qu'un mot en tombant : « N'en dites rien. »

On le comprit, on lui jeta son manteau sur la tête. Mais on ne parvint pas à cacher sa mort. La 9e en fut furieuse de douleur et de désespoir, et, se précipitant sur la masse des Autrichiens, elle gagna dans cette terrible

1. Depuis 1793 on appelait les régiments *demi-brigades*.

lutte le surnom d'*Incomparable*, qui lui a été conservé jusqu'à la fin de nos guerres.

Desaix ne fut retrouvé qu'avec peine au milieu des morts. On le reconnut surtout à son abondante chevelure noire.

La bataille, décidée par lui, donna la paix au monde, l'empire au premier consul.

Bonaparte était dès lors si sûr de l'empire que, sur le champ de bataille même, regrettant la mort de Desaix, il dit ce mot impérial : « Je l'aurais fait prince. »

On a prétendu, avec bien peu de vaisemblance, que Desaix, frappé au cœur d'un coup mortel, au fort de la mêlée, au bruit de l'artillerie, aurait pu dire et faire entendre cette longue phrase : « Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas fait assez pour vivre dans la postérité. » Desaix vivant ne fit jamais de phrase ; en a-t-il fait une à sa mort ?

Quoi qu'il en soit, cette parole sera à jamais démentie. Il a fait assez. Il vivra.

Il vit, non dans les monuments qui lui furent élevés, à Paris, aux Alpes, à Strasbourg, non dans les vains récits, dans la chronique oublieuse ou menteuse, mais au fond du cœur de la France et dans la reconnaissance muette, dans le culte secret des hommes de sacrifice et de devoir.

Je possède un assez médiocre portrait de Desaix, qu'il a laissé faire en Égypte, vraisemblablement pour sa mère, dont il était séparé depuis si longtemps et qu'il ne devait plus revoir. Autrement son excessive modestie n'eût pas permis qu'on donnât cette importance à la postérité.

Rien de moins flatteur à l'œil que cette gravure. Le fond, triste et uniforme, est une plaine de la Haute-Égypte, un désert de la Thébaïde [1], tout d'âpres rochers.

1. La région qui avoisine les ruines de Thèbes.

Plus près, dans une petite oasis de quelques arbres, se voit le camp français, tout le mouvement des travaux militaires, une fourmilière de petites figures noires qui travaillent, apportent les choses nécessaires à la vie. Les femmes, les enfants indigènes vont et viennent parmi les soldats. On sent qu'il y a là une sécurité parfaite, que c'est un lieu de justice et de paix.

On est tout à fait rassuré sur le sort de ce peuple, quand on voit, au premier plan, l'honnête et héroïque figure du général Desaix. C'est celle d'un grand travailleur, d'un homme jeune encore qui a déjà beaucoup fait, beaucoup souffert, et qui jamais ne fera souffrir les autres.

Avec sa riche chevelure noire, avec sa moustache touffue et ses grands yeux noirs, il a l'air triste, mais ferme et doux.

Il rêve... A la patrie lointaine? aux affections qu'il y laisse? à ceux qu'il aime et ne reverra plus? Non, il pense à ce peuple qu'on voit là-bas, et dont il est le père. Il pense à l'organisation de cette contrée infortunée. Il pense à cette rude campagne de la Haute-Égypte; dur labeur, obscur et lointain, caché dans les solitudes, loin de l'attention du monde. Si l'Égypte était un exil pour nos soldats d'Europe, la Thébaïde est un exil par delà l'Égypte elle-même.

Pauvre moine de la guerre, à travers l'affreux désert des moines de la Thébaïde[1], il poursuit infatigablement le cavalier mameluck. Sous ce soleil terrible, à l'heure où se cache le lion vaincu par la chaleur, où le crocodile haletant se tapit dans le Nil, le général Desaix ne lâche pas prise. Il travaille, écrit, ou combat.

1. Les premiers moines chrétiens ont été les solitaires de la Thébaïde au IIIe siècle.

« Sois pur, pour être fort. » Ce mot grave de la Perse antique[1] se réalise à la lettre dans la vie de Desaix. Caractère absolument vierge, il dut sa sève, sa verdeur admirable à son austérité. Sa vie est d'une pièce, d'un fil tout aussi net que fut celui de son épée.

Le devoir, le travail, telle fut sa droite ligne, et il a ignoré les courbes de la vie. Ce que peut être le plaisir, même légitime, il ne l'a jamais su. Ayant en lui sa récompense, il n'a demandé rien de plus, rien regretté, rien désiré. Se dévouer, sans éclat et sans bruit, ce fut toute son ambition. Indépendant à l'intérieur, gardant toute son âme, il se subordonnait volontiers même à moindre que lui. C'était une de ces rares créatures que la nature a faites tout exprès pour le sacrifice, qui d'elles-mêmes se sentent nées pour cela, et qui le veulent ainsi.

HOCHE. — SES COMMENCEMENTS. — SA MORT.

Hoche, né à Versailles en 1768, était sergent en 1789 et général au commencement de 93.

Hoche était fort grand, il avait cinq pieds huit pouces; il portait la tête très haute. Il était un peu mince pour sa taille, et peut-être un peu serré des épaules. Il avait une activité prodigieuse, terrible, qu'ont rarement les hommes de grande taille. Son geste habituel, un peu bizarre, mais qu'expliquent assez les difficultés, les contradictions qui traversèrent sa carrière, était de se mordre souvent la main au pli des secondes phalanges.

La hauteur de son âme était dans tout son aspect, dans sa figure. Soldat aux gardes françaises et très jeune

1. Du livre religieux des Perses.

encore, il figurait à une revue; une grande dame de Versailles, avec la finesse et le tact de son sexe, le remarqua entre tous et dit : « Voyez-vous celui-ci ? Ce n'est pas un soldat, c'est le général. »

Du reste, dans sa personne rien de sombre, rien de triste; une grande sérénité. Et sous ce calme, une application extrême, continue, jamais démentie. Elle seule peut expliquer qu'il ait tant fait, tant voulu, tant pensé, tant projeté dans sa vie de vingt-neuf ans, parti de si bas, ayant à rompre tant et de si cruels obstacles par l'effort de la seule vertu.

Orphelin presque à sa naissance, Hoche n'eut d'autre éducation que celle qu'il se donna lui-même. Nous l'avons appelé un enfant de Paris, quoiqu'il fût né à Versailles. Mais de très bonne heure, il eut Paris, le grand Paris, pour éducateur.

Paris a ses séductions, comme toutes les grandes villes, mais pour ceux qu'il n'énerve pas, il est la plus grande école du monde. Là nul objet qui ne puisse instruire. Les murs parlent, les pierres racontent, les pavés sont éloquents.

Hoche a raconté ses origines dans une lettre magnifique, en réponse à ses ennemis. Fils d'un soldat devenu palefrenier aux écuries du roi, il fut d'abord soutenu par sa tante, une fruitière. Mais bientôt il se suffit à lui-même, il se fit soldat.

Hoche, à vingt ans, faisait son éducation comme s'il eût prévu sa destinée. Il dévorait tout. Faut-il dire que ce grand homme, pour acheter quelques livres, tirait de l'eau, la nuit, chez les jardiniers. Le jour, il brodait des gilets d'officiers et les vendait dans un café que l'on montre encore au bas du Pont-Neuf.

Son imagination était alors infiniment active et mobile.

Il lisait, dévorait Rousseau, le bréviaire de la Révolution, en attendant qu'elle vînt. Il lisait aussi des voyages. Il s'engagea, croyant que c'était pour les Indes; il se trouva que, par une supercherie ordinaire aux recruteurs, ils lui avaient fait signer un engagement dans les gardes françaises[1].

Le 14 juillet, Hoche est au nombre des vainqueurs de la Bastille[1]. Après le licenciement des gardes françaises, il entre (août 89) dans la garde parisienne, instituée par Lafayette, et il y est nommé adjudant sous-officier. Un jour de manœuvres aux Champs-Élysées, le ministre de la guerre Servan[2] remarque la tenue et la précision du peloton commandé par Hoche, et demande le nom de « ce jeune homme alerte qui conduit si bien sa compagnie ». Quatre jours après, Hoche reçoit le brevet de lieutenant dans le 58e régiment (Rouergue)[3]. En juin 92, il rejoint son corps en garnison à Thionville, et contribue à la brillante défense de cette place assiégée par les Autrichiens. De là, il passe à l'armée des Ardennes, dans la division du général Leveneur.

Venu à Paris pour défendre Leveneur injustement arrêté, Hoche, à son retour à l'armée, reçut du général Barthélemy l'ordre d'aller sur-le-champ s'enfermer dans Dunkerque, menacé par le duc d'York[4].

L'affaire de Dunkerque, pour quiconque sait l'ancienne histoire de France, doit passer pour un des plus grands périls que la France nouvelle ait courus. Rappelons-nous que l'Anglais, occupant Calais deux cents ans[5], a été pen-

1. Dans la foule qui attaqua la Bastille se trouvaient beaucoup de soldats des gardes françaises; leur régiment tenait garnison dans Paris et avait pris parti pour la Révolution.
2. Ministre en 1792.
3. Les régiments portaient encore des noms de province.
4. Général en chef de l'armée anglaise.
5. De 1348 à 1558.

dant tout ce temps maître de nos mers, maître de nos côtes, entrant, sortant à volonté de ce terrible repaire, faisant trembler à chaque instant toutes nos provinces du Nord. Telle eût été notre situation s'il eût occupé Dunkerque.

L'indignation donna aux nôtres une force surhumaine. Les rois étaient pris en flagrant délit, comme voleurs, la main dans le sac, venant voler Louis XVII[1] qu'ils avaient dit vouloir défendre. Vingt mille Anglais, vingt mille Autrichiens tenaient Dunkerque investie. Hoche se jette dans la place, et fait des prodiges. Devenu chef de brigade, il donne aux travaux une activité extraordinaire; il exécute avec sept mille hommes des réparations qui en auraient exigé vingt mille ; il se met à piocher lui-même. La garde civique est découragée, il relève son énergie; les matelots se sont insurgés, il les ramène au devoir. Il communique à tous son patriotisme et sa flamme.

Dans une foudroyante sortie, il écrase la gauche anglaise, Jourdan écrase la droite. L'ennemi n'eût pu échapper si le général Houchard n'eût, par hésitation ou faiblesse, lui-même arrêté la victoire.

C'est à Dunkerque que se révéla l'étonnante lucidité de Hoche sur les choses de la guerre. Il adressa au Comité de salut public un plan simple et hardi, qui, plus tard, adopté, suivi à la lettre, décida le succès de la campagne de Hollande[2].

« Que la mort est amère ! » me disaient des vieillards. « Qui nous consolera de la mort du général Hoche ? Elle nous parut celle de la République elle-même. »

Il meurt à vingt-neuf ans; tué par le chagrin ? empoisonné ? on ne sait. A l'autopsie, son estomac et ses

1. Louis XVI avait été décapité le 21 janvier ; les coalisés venaient délivrer son fils que les émigrés avaient proclamé roi sous le nom de Louis XVII.

2. En 1795.

intestins présentèrent de larges taches noires. Depuis son dernier voyage à Paris, ce jeune homme si robuste était consumé d'un feu qu'il ne pouvait éteindre. « Suis-je donc vêtu, disait-il, de la robe de Nessus[1] ? »

Il expira dans les bras de sa jeune femme, le 19 septembre 1797.

Hoche trouva, lui aussi, la mort amère, parce qu'au moment où elle le prenait, il sentait qu'il serait peut-être utile contre Bonaparte. Il commençait à juger cette gloire nouvelle, cet astre inquiétant qui se levait vers l'Italie. « S'il veut se faire despote, disait-il à M. O'Connor, de qui je le tiens, il faudra qu'il me passe sur le corps ! » Hoche lui avait dit ce mot : « Je vaincrai, la contre-révolution, *et alors je briserai mon épée.* »

Nous avons montré comment nul homme plus que lui n'eût réussi à combattre Bonaparte, parce que nul ne fut plus aimé. Nul aussi n'eut plus d'ennemis. Les royalistes d'abord, qui voyaient en lui l'épée de la République. Les fournisseurs ensuite, agioteurs, voleurs, corbeaux suivant l'armée. Faut-il le dire enfin ? les « militaires », une classe nouvelle, avide, à laquelle il fallait un autre homme, *un bon maître* qui laissât piller. Les bureaux de la guerre, on l'a vu, furent toujours contre Hoche.

Il eut, lui aussi des projets immenses, mais non pas de guerre, de paix. Il rêva la résurrection de deux peuples, les Irlandais et les Wallons[2].

« ... Si Hoche eût débarqué en Irlande[3] (c'est Napo-

1. Centaure tué par Hercule : sa robe ensanglantée fut cause de la mort d'Hercule qui eut l'imprudence de s'en revêtir.

2. On appelle ainsi les habitants de la Belgique qui parlent français, par oppesition aux Flamands dont la langue est germanique ; les Wallons habitent l'est de la Belgique.

3. En 1797 Hoche prépara une descente en Irlande. L'Expédition échoua par suite de circonstances imprévues (Voir *La France et l'Irlande pendant la Révolution*, par M. E. Guillon, 1 vol. in-18 jésus, 1888).

léon qui parle), il aurait sans doute réussi dans ses projets; il possédait toutes les qualités nécessaires pour en assurer le succès. » Aujourd'hui, hélas! l'Irlande est perdue, comme la Pologne. Corrompue, elle se vend pour aller combattre et jouir dans l'Inde, ou elle émigre en Amérique, sans y devenir Yankee. Elle revient, comme un mort non vengé!...

Pour les Wallons, ces demi-Français si sympathiques et si vaillants, Hoche eût fondé la République de la Meuse, eût réveillé ce génie méconnu, le génie de la Meuse, de la Moselle et du Rhin vinicole, si différent de l'Allemagne.

Napoléon a osé écrire de Hoche : « Il était ambitieux! » Ambitieux, oui, sans doute, il le fut, mais, on le voit, de cette humaine et généreuse ambition, plus haute que la victoire même!

TABLE DE L'ANTHOLOGIE

	Pages.
Préface	I
La lumière. — Les terreurs de la nuit	8
L'alouette	11
L'hirondelle	13
L'oiseau travailleur. — Le pic	15
Le rossignol. — Le chant	18
La forêt de Fontainebleau	23
Une sapinière dans les Alpes	29
Les insectes des tropiques	33
Les termites	37
Les fourmis. — La guerre civile	41
La mer vue du rivage. — Granville	49
Le roi des mers. — La frégate	56
Les phares	61
La tempête d'octobre 1859	64
Les guerriers de la mer. — Les crustacés	71
Les victimes. — La méduse	72
L'école de l'héroïsme. — Le harpon	75
Le premier explorateur du pôle sud. — Magellan	77
Un hivernage dans les glaces	79
Kane au pôle nord	83
Attrait et péril de la montagne	86

Pages.
L'amphithéâtre des forêts..... 89
L'Engadine..... 93
Une herborisation sur la Bernina..... 98
Les volcans de Java..... 103
La mort de la montagne..... 106
Le paysan de France..... 113
L'ouvrier des manufactures. — Ses tristesses..... 119
Nos frères inférieurs..... 122
L'ouvrier poète..... 127
Les enfants et les mourants. — L'infini divin..... 130
Saint François de Sales et madame de Chantal..... 132
Madame Guyon. — Les Torrents..... 138
Le peuple de Gênes..... 145
Pauvreté du pays de l'Apennin..... 148
Le repas du lézard..... 150
Virgile sibylle et prophète..... 154
La veuve..... 159
L'enfant et les fleurs..... 162
La cloche. — Les mélancolies du passé..... 168
Le livre des jeunes mères..... 170
Un dimanche d'hiver en famille..... 172
La mort est une fleur..... 175
L'éducation par les fêtes..... 180
« Mon livre »..... 183
Le culte du feu..... 187
Les peuples laboureurs et les peuples bergers..... 189
Eschyle..... 191
Le temple de Delphes..... 195
La mort dans la religion des Perses..... 198
Le petit démon du foyer, le follet..... 203
Les sorcières du pays basque..... 209
La fête des morts..... 212
La Roumanie..... 215
La cave du boulevard Saint-Martin..... 222
Les deuils..... 224
Le réveil de ma vocation..... 228
Deux orages autour du Panthéon..... 233
Le jour de Pâques..... 235
Le dialogue des morts..... 237

Pages.
Tableau de l'Italie..... 241
Tribus pastorales de l'antique Italie. 244
Hannibal. — Ses premiers exploits..... 247
Dissolution de la cité romaine..... 251
César. — Les fêtes de la victoire. — La conjuration..... 255
Les Celtes..... 264
Les Cévennes..... 267
Le Béarn..... 271
Meurtre de Thomas Becket..... 274
Dévotion de saint Louis. — Ses dernières paroles..... 279
Les cathédrales du moyen âge..... 281
Saint François d'Assise. — Saint Dominique..... 286
Jean sans Peur..... 290
Captivité de Charles d'Orléans..... 293
Mort d'Henri V et de Charles VI..... 296
Jeanne Darc va trouver le roi..... 299
Jeanne Darc interrogée par ses juges..... 304
Mort de Charles le Téméraire..... 309
Michel-Ange et la chapelle Sixtine..... 313
Brunelleschi et Santa Maria delle Fiori..... 318
Passage des Alpes par l'armée française..... 321
Calvin et Genève..... 325
L'imprimerie..... 328
Le palais de Fontainebleau..... 332
L'Italie du Corrège..... 336
Marguerite de Valois (portrait)..... 339
Ibrahim..... 342
Rabelais..... 346
Le château royal d'Anet..... 352
Les psaumes de Luther..... 354
Chambord..... 357
La cour à l'avènement de François II..... 358
Vésale et Servet..... 362
Mort d'Henri IV..... 366
Le masque d'Henri IV..... 372
Le foyer hollandais..... 373
Versailles..... 376
Madame de Maintenon..... 378
Saint-Cyr et Esther..... 381

Pages.
L'année 1709 384
Vendôme et Villars 389
Mort de Louis XIV 393
Le régent de France, duc d'Orléans 397
L'avènement du café en France 401
Origines de la fortune de Voltaire 404
Voltaire chez madame du Châtelet 408
Rousseau à Annecy 410
Damiens 413
Louis XVI et Marie-Antoinette 418
Latude à la Bastille 424
Les Cordeliers 427
Mort de Mirabeau 433
La fédération du 14 juillet 1790 438
La fuite du roi à Varennes 443
L'arrestation des Girondins 450
Madame de Staël 456
Le salon de Condorcet 459
Madame Condorcet 464
Mort de madame Roland et de M. Roland 466
Nos armées républicaines 470
Les généraux de la République 474
Mort de Desaix 479
Hoche. — Ses commencements. — Sa mort 483

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue des Poitevins, 6.

Librairie classique ARMAND COLIN et Cie.

Collection de Textes choisis et annotés des auteurs français.

J. MICHELET

Extraits historiques[1] choisis et annotés par M. Seignobos, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Seule édition autorisée, publiée sous la direction de madame Michelet. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 »

Ouvrage honoré de souscriptions du Ministère de l'Instruction publique, approuvé par la Commission ministérielle des Bibliothèques scolaires; adopté par la Commission des Livres de prix et pour les Ecoles primaires supérieures, Ecoles professionnelles et Cours complémentaires de la Ville de Paris.

L'illustre auteur de l'Histoire de France a écrit des pages qui doivent être connues de toute la jeunesse française, afin de pénétrer par elle dans l'âme même de la nation.

Michelet n'est pas seulement un érudit, c'est un écrivain dont la chaleur est communicative; c'est un peintre admirable qui sait conserver à ses personnages la vie et le mouvement; aussi est-il, par excellence, l'historien de la jeunesse; l'œuvre de Michelet devait être abrégée et expurgée.

Ce recueil d'*Extraits* a été publié sous la direction même de la veuve de l'illustre historien. Il se compose des passages les plus célèbres des grandes Histoires de Michelet rangés par ordre chronologique, depuis l'Histoire romaine jusqu'à l'Histoire du dix-neuvième siècle. On a eu soin d'en écarter non seulement les passages qui ne convenaient pas à la jeunesse, mais aussi ceux où le grand historien a émis des opinions personnelles sujettes à controverse.

En tête de chaque morceau est placée une notice destinée à mettre le lecteur au courant de ce qui va suivre.

Ces *Extraits* sont divisés par séries correspondant à chacun des ouvrages d'où ils sont tirés; chaque série débute par une notice sur l'ouvrage, ses divisions et son caractère général. En tête du recueil se trouve une étude sur la vie de Michelet.

1. *Les* **Extraits historiques de Michelet** *sont inscrits au nombre des auteurs français sur lesquels porteront les épreuves de lecture expliquée aux examens du Brevet supérieur et du Certificat d'aptitude au professorat des Écoles normales (lettres), période triennale* 1894-1896.

J. MICHELET

Précis de la Révolution française. 1 vol. in-18 jésus, broché. **4** »

Ouvrage honoré de souscriptions du Ministère de l'Instruction publique, approuvé par la Commission ministérielle des Bibliothèques scolaires, adopté pour les lycées et collèges de garçons et de filles (Bibliothèques de quartiers, Livres de prix); par la Commission des Livres de prix et pour les Ecoles primaires supérieures, Ecoles professionnelles et Cours complémentaires de la Ville de Paris.

Le Précis d'histoire de la Révolution est, pour ainsi dire, écrit d'un seul jet. On dirait, en lisant ce livre, que l'auteur a assisté lui-même aux luttes et qu'il les a décrites sur place. L'historien disparaît pour ainsi dire devant chacun des acteurs de ce drame et s'identifie tour à tour avec eux.

Nous voyons défiler successivement devant nous la « maigre et triste figure » de Robespierre, Marat « brûlé de travail, de passions, de veilles, jeune de vengeance et d'esprit », Danton « l'épouvante elle-même ».

Les luttes sanglantes des assemblées, la fin tragique des Girondins, celle des Hébertistes et des Dantonistes, la mort de Robespierre, tout cela est peint avec des couleurs si vivantes et décrit avec tant de vigueur qu'on en garde dans l'esprit un souvenir inoubliable.

Notre France, sa géographie, son histoire. 1 vol. in-18 jésus, broché. **3 50**

Ouvrage honoré de souscriptions du Ministère de l'Instruction publique, approuvé par la Commission ministérielle des Bibliothèques scolaires, adopté pour les lycées et collèges de garçons et de filles (Bibliothèques de professeurs, Bibliothèques de quartiers, Livres de prix) et par la Commission des Livres de prix de la Ville de Paris.

C'est une sorte de géographie historique de la France que Michelet nous a laissée dans ce livre. Là encore éclate la puissante imagination du grand écrivain : sous sa plume, l'énumération des régions, des bassins, des fleuves, des montagnes se métamorphose en une succession de paysages riants ou grandioses.

Sans tenir compte des divisions actuelles de la France, Michelet s'est attaché à faire ressortir les caractères individuels de chacune de nos anciennes provinces ; il l'a fait avec une telle vigueur, qu'on les voit, au bout de tant de siècles, vivre, agir, s'agiter, combattre, tourbillonner dans la mêlée des intérêts et des passions qui les armèrent les unes contre les autres sans grâce ni merci.

J. MICHELET

Abrégé d'Histoire de France. — Moyen âge. 1 vol. in-18 jésus, broché. 4 »

Ouvrage adopté pour les lycées et collèges de garçons et de filles (Bibliothèques de quartiers, Livres de prix) ; par la Commission des Livres de prix et pour les Ecoles primaires supérieures, Ecoles professionnelles et Cours complémentaires de la Ville de Paris.

Peu de personnes ont le loisir de lire en entier l'œuvre complète de Michelet. Il semble que le grand écrivain ait voulu songer à celles-là en nous laissant un abrégé de son Histoire de France.

Le premier volume de cet abrégé est rempli par le moyen âge; il comprend toute la période qui s'étend depuis les invasions jusqu'à Louis XI.

On trouvera dans ce résumé, à la fois succinct et complet, la même vigueur d'imagination qui éclate dans ses grandes Histoires. En quelques traits rapides mais énergiques, Michelet reconstitue sous nos yeux, de toutes pièces, le vieil édifice du moyen âge. Il nous transporte comme par enchantement dans le milieu même où agissaient les personnages de ce temps, il nous fait vivre de leur vie et partager leurs passions.

Abrégé d'Histoire de France. — Temps modernes. 1 vol. in-18 jésus, broché. 4 »

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique, adopté pour les lycées et collèges de garçons et de filles (Bibliothèques de quartiers, Livres de prix); par la Commission des Livres de prix et pour les Ecoles primaires supérieures, Ecoles professionnelles et Cours complémentaires de la Ville de Paris.

Ce volume, qui forme le second de l'Abrégé de l'Histoire de France, embrasse les événements qui se sont accomplis depuis l'avènement de Charles VIII jusqu'à la Révolution.

Rien ne saurait rendre la puissance vraiment merveilleuse avec laquelle Michelet caractérise chaque époque de notre histoire; il en saisit le point culminant, en envisage la physionomie dominante et fait rayonner tout le reste à l'entour. Il laisse de côté tous les faits secondaires qui ne feraient que charger son récit, va droit au fait important et en tire les conséquences les plus ingénieuses et les plus inattendues.

Grâce à ce procédé, la mémoire ne se trouve pas surchargée outre mesure et il reste, dans l'esprit du lecteur, un tableau d'ensemble de chaque siècle, un portrait ressemblant et vivant de chaque personnage historique.

ALFRED RAMBAUD

Histoire de la Civilisation française, depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. ALFRED RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 2 vol. in-18 jésus, brochés. 8 »

Ouvrage honoré de souscriptions du Ministère de l'Instruction publique et de la Ville de Paris, approuvé par la Commission ministérielle des Bibliothèques populaires, adopté pour les lycées et collèges de garçons et de filles (Bibliothèques des Professeurs, Bibliothèques des quartiers) et par la Commission des Livres de prix.

L'auteur a voulu, à la chronologie des rois, des guerres de succession et de conquêtes, substituer l'étude des institutions et des mœurs. Dans le tome Ier (*Des Origines à la Fronde*) on voit se dérouler les destinées de l'aristocratie, de l'église, de la bourgeoisie, du peuple des villes et des campagnes. L'auteur montre comment la nation française s'est formée de ces différents éléments, comment un État s'est constitué avec ses organes essentiels : administration, justice, armée, diplomatie, finances. Le tome II (*De la Fronde à la Révolution française*) nous montre la monarchie absolue s'organisant et progressant du dix-septième au dix-huitième siècle. A toutes les époques, M. Rambaud suit l'histoire de notre agriculture, de notre industrie, de notre commerce. Il n'a garde de négliger le mouvement intellectuel et, indiquant les grands courants littéraires et philosophiques, il signale les progrès accomplis dans les lettres, dans les sciences et dans les arts.

Histoire de la Civilisation contemporaine en France, par M. ALFRED RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-18 jésus, broché. 5 »

Ouvrage honoré de souscriptions du Ministère de l'Instruction publique et de la Ville de Paris; approuvé par la Commission ministérielle des Bibliothèques pédagogiques et adopté pour les lycées et collèges de garçons et de filles (Bibliothèques des professeurs, Bibliothèques des quartiers).

Il n'est pas rare de trouver des personnes fort instruites qui possèdent très bien l'histoire des siècles passés et qui ne savent rien des événements, des hommes, des idées qui ont marqué le siècle où nous vivons. Or la connaissance de ces faits, tout proches de nous, de leurs conséquences immédiates qui se font encore sentir, les particularités historiques qui donnent pour ainsi dire la clef de notre organisation sociale et politique, sont aujourd'hui nécessaires à tous les Français. On trouvera dans l'*Histoire de la Civilisation contemporaine* un tableau très complet de la *Vie politique, économique et intellectuelle* de notre pays, durant les cent dernières années écoulées.

3 6105 010 279 2

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE